COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

POLYBE

HISTOIRES
LIVRE XII

TEXTE ÉTABLI, TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR

PAUL PÉDECH
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1961

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ
GRACE AU CONCOURS GÉNÉREUX DE
MONSIEUR JEAN MAUNOURY

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. J. de Foucault d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. P. Pédech.

INTRODUCTION

Le livre XII des *Histoires* de Polybe ne nous a été conservé que par fragments. Ce sont avant tout des morceaux de critique et de polémique où l'historien expose et défend longuement sa méthode. De pareils documents sont rares. Quelques passages de Thucydide, la *Lettre à Pompée* de Denys d'Halicarnasse, l'opuscule de Lucien *Sur la manière d'écrire l'histoire*, et l'on a vite fait le compte de ce que les Grecs nous ont laissé dans ce domaine. D'autres traités, comme le Περὶ ἱστορίας de Théophraste ou celui de Praxiphane, ne sont plus que des titres. Le livre XII de Polybe est l'unique témoignage qui nous fasse connaître quels problèmes de méthode se posaient les historiens du IIe siècle avant J.-C., comment ils les résolvaient, quels étaient leurs modèles, leurs tendances particulières. L'auteur n'est ni un historien de métier ni un représentant des grands foyers de l'hellénisme, Athènes, Rhodes ou Alexandrie. C'est un Arcadien, un ancien hipparque de la Confédération achéenne, que les vainqueurs de Pydna ont emmené à Rome par mesure de sûreté et qui a trouvé dans l'exil une vocation d'historien, une société cultivée, un nouvel horizon politique, et l'occasion de voyager à travers l'Occident méditerranéen. Sa méthode porte l'empreinte de toutes ces expériences, dont aucun Grec n'avait encore bénéficié à la fois. C'est ce qui donne à ses conceptions un caractère empirique, dégagé des formules d'école, en opposition tranchante avec les traditions du genre, admises et cultivées par les contemporains. Mais,

de plus, son livre présente un bilan intéressant des études historiques dans la seconde moitié du IIe siècle avant notre ère. La tendance dominante — aussi bien à Alexandrie qu'à Rome — est la compilation érudite. Timée est un modèle d'une autorité incontestée. Après lui, Éphore, Théopompe et Callisthène sont fort admirés. L'érudition des historiens s'allie d'une part à un travail de discussion et de critique qui s'exerce avec minutie sur les traditions antérieures, et d'autre part au goût de la rhétorique et du style brillant. La curiosité géographique accompagne les recherches historiques.

Jusqu'ici ce livre, qui se recommande par tant de titres, n'a fait l'objet ni d'une édition à part, ni d'un commentaire détaillé. Le commentaire de Schweighäuser est antérieur à la découverte du palimpseste du Vatican, qui augmente considérablement l'étendue des fragments. Strachan-Davidson dans ses *Selections from Polybius* (Oxford, 1888) n'accueille aucun extrait du livre XII. La présente édition et l'étude qui l'accompagne se proposent de combler cette lacune.

Nous tenons à présenter le témoignage de notre gratitude à ceux qui nous ont aidé de leurs conseils et de leurs observations, à M. Pierre Chantraine, qui a dirigé nos recherches ; à M. André Plassart, qui nous a communiqué de précieuses remarques ; à M. Jules de Foucault, qui a mis à notre service sa connaissance approfondie de la langue et du style de Polybe, ainsi qu'à M. Louis Richard pour son aide attentive et dévouée.

NOTICE

L'autonomie du livre XII dans le récit des *Histoires* de Polybe, son caractère particulier et son état fragmentaire rendent nécessaires des explications préliminaires assez étendues, qui posent et, s'il est possible, résolvent les problèmes qu'il fait inévitablement surgir. Le premier concerne la date où l'auteur l'a rédigé. Le second consiste à retrouver le plan général et la suite des idées à travers les fragments dont la transmission a été fortuite et hétérogène. On doit enfin se demander quelles ont été les intentions de l'historien en insérant ce livre de critique et de polémique au milieu de son grand ouvrage.

I

DATE DE LA RÉDACTION DU LIVRE XII

La date à laquelle Polybe a rédigé ses *Histoires* est controversée et les résultats obtenus par l'érudition sont contradictoires. En ce qui concerne le livre XII, plusieurs systèmes sont en présence.

Thommen (*Hermes*, 20.1882 p. 222) adopte la date 155-152. Il s'appuie sur le passage où Polybe (XII. 25.3), mentionnant le taureau de Phalaris, que les Carthaginois avaient transporté d'Agrigente à Carthage, dit que le trou par où le tyran faisait passer ses victimes se voit encore entre les deux épaules du monstre. L'historien n'aurait pu observer ce détail qu'à une époque où les bons rapports entre Rome et Carthage permettaient aux gens venus de Rome de visiter Carthage ; cela donne 152 comme limite inférieure. La limite supérieure ressort de la mention des guerres

contre les Ibères et les Dalmates (XII. 5.2) ; les guerres celtibériques ont commencé en 154, et la guerre dalmate les précède d'un an ou deux. Le livre XII aurait donc été composé entre la guerre dalmate et le début de la tension romano-punique préludant à la troisième guerre punique. R. von Scala (*Die Studien des Polybios*, p. 125) adopte la même date en se référant à la diatribe de Polybe contre la Nouvelle Académie (XII. 26 c) : ce passage aurait été inspiré par la venue de Carnéade à Rome, en 155, comme ambassadeur d'Athènes[1].

Le second système est celui d'O. Cuntz (*Polybius und sein Werk*, p. 46), qui rejette l'argumentation de Thommen en faisant remarquer que Polybe, XII. 5.2, cite les guerres ibériques avant les guerres dalmates, ce qui doit répondre à un ordre chronologique. Il faudrait donc exclure la guerre dalmate de 156/5 et penser plutôt à celle de 135. En 135, Scipion Émilien était au sommet de son influence politique et grâce à lui Polybe pouvait faire dispenser les Locriens du contingent militaire auquel ils étaient tenus.

Walbank (*Commentary on Polybius*, I. p. 296-297) adopte une position moyenne. Il estime que la plus grande partie du livre XII a été écrite avant 146 : XII. 25, sur le taureau de Phalaris, serait antérieur, parce que Polybe n'indique pas que Scipion s'empara du simulacre à la chute de Carthage. Mais XII. 2.1, 3.1-6, 27 s. seraient postérieurs parce qu'ils supposent que Polybe a visité l'Afrique.

Rien ne prouve qu'il a vu le taureau de Phalaris avant la chute de Carthage. En 146 le taureau de bronze fut une des curiosités du butin, comme nous l'apprend Diodore (XIII. 90 ; XXXII. 25). Les deux passages de Diodore ont manifestement Polybe comme source. Le premier est une version plus complète de Pol. XII. 25 et reproduit les critiques de Polybe contre Timée. Le

1. A la thèse de Thommen — rédaction avant 152 — se rallient Strachan-Davidson, *Selections from Polybius*, p. 647 ; K. Svoboda, *Die Abfassungszeit des Geschichtswerks des Polybios*, *Phil.* 72, 1913, p. 483 ; De Sanctis, *Storia dei Romani*, III. 1, p. 203.

second vient du récit de la prise de Carthage, où il a suivi Polybe (E. Schwartz, *RE*. V. 688 s.). On peut objecter à la remarque de Walbank : 1° que le texte de Pol. XII. 25 n'est qu'un extrait remanié ; 2° que d'une façon générale, au livre XII, Polybe réfute Timée en s'appuyant sur ce qu'il a vu lui-même ; 3° la réflexion de Diodore (XIII. 90.4) que la τύχη s'est chargée de réfuter Timée paraît empruntée à la philosophie de Polybe ; 4° enfin Walbank a souligné lui-même (*Class. Rev*. 59. 1945. p. 40) que le véritable problème est de démontrer que le taureau de Carthage est bien l'authentique taureau d'Agrigente, et qu'il a échappé à Diodore, qui rapporte seulement que Scipion a restitué l'engin aux Agrigentins, ce qui n'est pas une preuve. Polybe en donne une meilleure en disant qu'on voyait encore le trou par où descendaient les suppliciés ; s'il n'a pas lui-même observé ce détail, il perd beaucoup de sa valeur.

Le passage sur Locres (XII. 5.2) n'apporte aucun appui à la thèse de Cuntz. Dans l'expression εἰς Ἰβηρίαν... καὶ εἰς Δελματεῖς, il n'est pas sûr que l'ordre des mots ait une signification chronologique. Polybe est assez indifférent à la chronologie dans les énumérations[1] ; il peut faire allusion à la guerre dalmate de 155 aussi bien qu'à celle de 135. En 155 il connaissait à Rome d'assez hauts personnages, en dehors de Scipion Émilien, pour les faire intervenir auprès du Sénat en faveur des Locriens[2]. Quant à la guerre de 135, les

1. Voir les exemples cités par A. Aymard, *REA*, 39, 1937, p. 19 et n. 7, auxquels on peut ajouter Pol. XI. 5.8 (Oréos est nommée avant Égine, bien que la prise d'Égine soit de 210 et celle d'Oréos de 208 seulement) ; XXXIX. 12.7 (le siège de Phanotée est de 169, celui de Coronée de 196 : Liv. 43. 21.4 ; 33.29.9). Ce livre XII contient deux exemples frappants : 25 k. 11, la bataille d'Aigos Potamos est mentionnée avant le désastre athénien en Sicile ; 25 f.2, la bataille de Chypre (381) avant la bataille de Cnide (394).

2. L'un des consuls de 155 était P. Cornélius Scipion Nasica, gendre de l'Africain, oncle de Scipion Émilien, et dont Polybe justement rappelle le crédit sur le Sénat (XXIX. 14.1) ; il fut chargé de la guerre dalmate (Liv. *Per*. 47 ; Strab. VII. 5.5 ; Frontin, *Strat*. III. 6.2 ; Zon. IX. 25.462).

textes ne parlent pas des Dalmates, mais des Vardéens et des Scordisques, peuples celtiques[1].

Mais d'autres éléments peuvent servir à dater le livre XII avec plus de certitude. Athénée (XIV. 651 d) en a cité un passage, la description du lotos, en précisant que Polybe a vu cette plante de ses propres yeux (αὐτόπτης γενόμενος), renseignement qui devait se trouver dans le texte même. Il n'y a aucune raison pour penser avec Scala (p. 152) et Walbank (*Commentary*, I. p. 297) que Polybe a emprunté sa description à une source littéraire, Dioclès de Caryste ou un autre. Il décrit surtout (XII. 2) l'usage alimentaire du fruit tel qu'il l'a observé, probablement dans l'île Méninx (Djerba), dans la Petite Syrte, où il situait le pays des Lotophages de l'*Odyssée* (XXXIV. 3.12). Il s'est rendu en Afrique à l'époque du siège de Carthage, entre 149 et 146. Ce passage est donc postérieur.

Sa polémique contre Timée est encore plus décisive. Tout au long du livre XII il lui reproche d'ignorer la géographie, d'être demeuré cinquante ans à Athènes sans visiter les pays étrangers (3.1, 4c.2, 25h.1), d'avoir étudié seulement à travers les livres les mœurs des Ligures, des Gaulois et des Ibères (28a.3). Il se rendrait ridicule et absurde, s'il écrivait avant d'avoir visité lui-même ces peuples. Or son voyage à travers la Gaule, l'Espagne et l'Afrique du Nord se place au plus tôt en 151. Selon toute vraisemblance, à cette date, il suivit Scipion, tribun militaire de L. Licinius Lucullus, à l'armée d'Espagne, et il l'accompagna en Numidie auprès de Massinissa. Les Romains le renvoyèrent en Grèce en 150, puis le requirent peu de temps après pour mener le siège de Carthage, auquel il prit part jusqu'à la prise de la ville en 146. Le livre XII n'a pu être rédigé qu'après cette dernière date, si l'on admet qu'il employa son premier retour à reprendre contact avec sa patrie qu'il avait quittée depuis plus de dix-sept ans.

1. Liv. *Per.* 56 ; App. *Illyr.* 10 ; De Sanctis, *Storia dei Romani*, III. 1, p. 210.

Peut-on indiquer une date plus précise? Il note (XII. 25 d. 4), au sujet de l'école de médecine « logique » qu'elle vient d'Alexandrie et que là-bas on donne à ses partisans le nom d'Hérophiliens et de Callimachiens, détail qui a des chances d'avoir été recueilli sur place ; car, d'après Strabon (XVII. 1.12 = Pol. XXXIV. 14), il est allé à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Physcon, qui régna de 145 à 132, et, après avoir été chassé par une émeute, de 127 à 116. Polybe, chargé par les Romains de régler les problèmes soulevés dans le Péloponnèse par la guerre de Corinthe, eut à remplir une mission dont on peut fixer la durée à un an au moins et qui ne se termina pas avant l'hiver 145/4 ; il se rendit ensuite à Rome pour rendre compte de son activité[1]. En 134-133 il accompagna Scipion dans la guerre de Numance, sur laquelle il écrivit une monographie (Cic., *Fam.* V. 12.2). Il est donc allé en Égypte, soit de 144 à 134, soit en 132, soit après 127. Les deux dernières dates sont à écarter, parce que le passage de Strabon mentionne les nombreuses émeutes d'Alexandrie contre Physcon, mais ne parle pas de celle qui le renversa ; donc Polybe, dans la relation de son voyage, n'en parlait pas. Après la guerre de Numance, Polybe (né vers 208) était plus que septuagénaire, et il n'avait pas attendu cet âge pour achever sa grande *Histoire.* Autant qu'on puisse avoir une certitude en cette matière, il a composé son livre XII entre 144 et 134.

On peut objecter qu'il a écrit à Rome avant 150 la première partie de son ouvrage, celle qui s'étend jusqu'à la défaite de Persée et dans laquelle est inclus le livre XII. On trouve jusqu'au livre XV des traces certaines d'une rédaction antérieure à 146. Mais il est incontestable d'autre part que cette première compo-

1. Pol. XXXIX. 5, 8. G. F. Unger, *Phil.* 55, 1896, p. 77-78, estime que ce voyage de Polybe à Rome est postérieur à l'abrogation des mesures de rigueur contre les Achéens, en 140/39 (cf. Paus. VII. 16.10). Mais cette abrogation fut une phase nouvelle et différente de celle à laquelle Polybe eut à présider par délégation de la commission décemvirale.

sition a été remaniée et augmentée, en particulier de digressions d'ordre géographique[1]. Le livre XII a fait partie de ces additions ultérieures, écrites à la suite et sous l'impression des voyages de l'auteur dans le monde occidental. Cette présomption est d'autant plus forte qu'il ne fait aucune allusion au contenu exceptionnel du livre XII dans le sommaire introductif de son ouvrage, la προέκθεσις du livre III. Le plan primitif ne prévoyait donc pas cette vaste digression consacrée surtout à la critique de Timée.

II

STRUCTURE DU LIVRE XII

Les fragments du livre XII qui sont parvenus jusqu'à nous proviennent de quatre sources : 1° un épitomé ancien, extrait des dix-huit premiers livres des *Histoires* et reproduit par de nombreux manuscrits (voir ci-après) ; 2° un recueil byzantin compilé sur l'ordre de Constantin Porphyrogénète et réunissant sous le titre Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας des extraits d'historiens grecs ; 3° un recueil du même genre portant le titre Περὶ γνωμῶν ; 4° des citations d'auteurs anciens. Ces morceaux de provenance différente devaient être mis en ordre. Bekker a fait le premier ce classement en 1844 dans son édition de Polybe ; après lui Hultsch et Büttner-Wobst ne l'ont pas modifié, car il est garanti par l'ordre des manuscrits. Bien que notre tradition soit très fragmentaire et que la suite des idées soit quelquefois difficile à saisir, il est possible de retrouver le plan général du livre XII. Le texte même donne des indications précieuses, grâce aux procédés habituels de la rhétorique, l'énumération des parties et la récapitulation. Néanmoins l'habitude de faire à tout propos des digressions et de greffer des réflexions secondaires sur le sujet principal rend le développement sinueux.

1. Mioni, *Polibio*, p. 36 ; Walbank, *Commentary*, I, p. 293.

L'économie générale du livre comprend trois parties principales. La première expose les erreurs de Timée sur l'Afrique, la Sardaigne, l'Italie et la Sicile. On la déduit facilement de XII. 4 c.2, où l'écrivain déclare : « Ces exemples montrent que les informations de Timée sur l'Afrique, la Sardaigne et surtout l'Italie, sont mauvaises. » La deuxième partie est consacrée à l'examen des critiques de Timée contre différents auteurs dont la liste est donnée XII.23.8. Enfin la troisième traite de la méthode de Timée et des devoirs de l'historien en général, comme il ressort de l'annonce de XII. 7.3 : « Ce que l'on va dire donnera l'occasion de traiter de Timée et de l'ensemble de son ouvrage ainsi que des devoirs de l'historien en général. » Telles sont les grandes lignes du plan. Avant d'en exposer le détail, il faut examiner quelle place occupait le livre XII, entre le livre XI qui racontait les deux premières années de la 143e olympiade (été 208-été 206) et le livre XIII qui contenait les événements des deux années suivantes. Pourquoi la critique de Timée vient-elle en cet endroit des *Histoires* et comment était-elle amenée? Le moment semble venu à Polybe de suspendre son récit pour mettre en relief un événement important à ses yeux : le consulat de Scipion et les préparatifs de son débarquement en Afrique (205). Son héros a terminé victorieusement la guerre d'Espagne et il se présente au consulat avec l'intention déclarée de terminer la guerre punique par une expédition en Afrique (Liv. 28.40). Élu, il consacre toute l'année de sa magistrature à préparer ce projet grandiose. L'historien a choisi ce moment de répit pour présenter le futur théâtre de ses exploits, l'Afrique du Nord, auquel se rapportent plusieurs fragments (XII. 1-2). De même, au livre XXXIV, il étudie la géographie de l'Espagne avant de raconter les guerres celtibériques.

Le livre XII devait se rattacher au récit historique par une transition ; Polybe n'omet jamais de justifier ses digressions. Certains noms propres, qu'Étienne de Byzance a recueillis (XII.1), se retrouvent dans l'histoire des événements que ce livre doit préparer. Il n'est pas

sûr que Singa désigne, comme le croyait Schweighäuser (VII. p. 72-73), Siga, la résidence de Syphax, le *portus regius* où Scipion vint le trouver en 206 pour obtenir son alliance (Plin., *H.N.* V. 19 ; Liv. 28.17.16) ; il s'agit plutôt de Sicca en Tunisie (Le Kef). Mais la ville d'Hippone fut en 205 le théâtre d'un coup de main de Lélius sur la côte africaine (Liv. 29.3.7). Locres qui tient une place si importante dans le livre XII est mêlée aux opérations de Scipion en 205 ; il réussit à s'emparer de cette ville, favorable aux Carthaginois, et son légat Pléminius y commit d'effroyables atrocités (Liv. 29.6-9). Mais cette transition dont on devine les linéaments, n'était qu'un artifice. L'objet de Polybe était d'écrire un livre de critique historique.

1° Les erreurs géographiques de Timée

Il commençait par discuter la géographie de Timée relative à l'Afrique, à la Sardaigne et à l'Italie, relevait nombre d'erreurs et les rectifiait d'après ses propres connaissances en s'appuyant sur les observations de ses voyages. Il est difficile de dire si la mesure de la Byzacide (XII. 1.1) appartient à cette section ; mais il est vraisemblable que la description du lotos (XII. 2) y prenait place. Athénée qui la cite, indique expressément que Polybe a vu cette plante de ses yeux ; or notre historien invoque souvent contre Timée son expérience personnelle ; ainsi XII. 5. Il se fonde sur le même argument pour reprocher à Timée d'avoir affirmé que l'Afrique est un pays stérile (XII. 3). Des erreurs de Timée sur la faune africaine on passe à une digression sur la Corse (XII. 3.7), dont il aurait décrit les animaux avec autant d'inexactitude ; de là part une nouvelle digression (XII. 4.5-14) sur les troupeaux de porcs en Italie et en Grèce.

La critique des erreurs de Timée sur la Sardaigne et l'Italie manque dans notre tradition. Polybe reprochait aussi à d'autres historiens la méconnaissance de l'Afrique ; mais il est d'autant moins disposé à excuser Timée que ce dernier s'est montré impitoyable pour les erreurs les plus vénielles de ses devanciers : il a

reproché à Théopompe une vétille et à Éphore une faute de copiste (XII. 4 a). En passant Polybe relève une erreur d'interprétation sur un sacrifice romain (XII. 4 b), et il conclut en soulignant combien Timée a négligé la critique des témoignages (XII. 4 c).

Pour renforcer son argumentation, Polybe soutient que Timée s'est trompé même sur son propre pays, la Sicile. Il prend comme exemple la légende de la fontaine Aréthuse, que les Anciens considéraient comme une résurgence de l'Alphée, tradition que Timée a voulu prouver par des faits (XII. 4 d). Ici la réfutation de Polybe manque. Il faut peut-être la lire chez Strabon VI. 2.4. Nous ignorons si Polybe reprenait Timée sur d'autres points de la géographie sicilienne et comment était amenée la seconde partie du livre, qui commence par une discussion sur l'origine des Locriens.

2° Les critiques de Timée envers les historiens

A partir de cet endroit le plan de Polybe s'élargit. Il annonce en effet au milieu de cette discussion qu'il examinera l'ouvrage de Timée dans son ensemble et les devoirs de l'historien en général (XII.7.3). Il esquisse ainsi le reste de son livre, qui comprendrait maintenant, outre la discussion sur Locres, une partie critique sur Timée et une partie dogmatique sur les règles de l'histoire. En réalité les choses sont un peu plus complexes. La critique de Timée comprend elle-même deux parties : 1° l'examen des critiques de Timée contre d'autres historiens ; 2° la critique de la méthode même de Timée. L'exposé des devoirs de l'historien devait découler de ces différents développements et former une sorte de conclusion.

Polybe a cru devoir adopter ce plan pour mieux ébranler l'autorité de Timée. Il dit en effet (XII. 24.5, 25 c.2, 26 d.1) que son crédit reposait principalement sur l'assurance et la violence de ses critiques à l'égard de ses devanciers. On le jugeait moins sur son œuvre que sur sa polémique. Il fallait donc montrer que ses attaques portaient à faux et venaient à la fois du

parti pris et du mauvais jugement, avant de passer à l'examen de sa propre méthode et de démontrer qu'il est tombé lui-même dans les défauts qu'il reproche aux autres. C'est un plan à la fois solide et habile, construit comme un réquisitoire. On va voir comment l'auteur l'a exécuté.

On se demandera comment était introduite la discussion des origines de Locres, si elle était un nouvel exemple des erreurs de Timée sur la géographie de l'Italie, au milieu de laquelle le développement sur la Sicile ne serait qu'une digression, ou si elle était destinée à amorcer l'examen de la polémique de Timée. La clausule qui termine XII. 23.8 toute une série d'extraits doit faire choisir la seconde hypothèse : « Mais en voilà assez sur les attaques de Timée contre Aristote, Théophraste, Callisthène, Éphore et Démocharès. » Or la question des origines de Locres est un exemple des critiques injustes de Timée contre Aristote. Il est clair que Polybe fait une récapitulation qui suit l'ordre de son exposé ; mais son goût des digressions déroute parfois le lecteur.

Aristote vient le premier. A lui se rapportent les fragments relatifs aux Locriens d'Italie (XII.5-11). Ils sont assez nombreux et étendus. Malgré les lacunes on peut se faire une idée de la marche du développement. Aristote affirmait que Locres avait été fondée par une colonie des Locriennes de Grèce et de leurs esclaves, qui, coupables d'un commerce adultère pendant les guerres de Messénie, avaient dû fuir la cité avec leurs bâtards. Timée rejetait cette version. Polybe se range à la thèse d'Aristote, dont nous n'avons pas l'exposé. Sa réfutation des critiques de Timée comprend deux séries d'arguments.

1° Il expose d'abord les résultats de son enquête personnelle à Locres Epizéphyrienne, les traditions qu'il y a recueillies et qui confirment l'opinion d'Aristote (XII. 5-6). En premier lieu la noblesse là-bas se transmet par les femmes, non par les hommes, et il en donne deux exemples, l'aristocratie des Cent Familles et l'institution de la phialéphore. Ensuite il déclare ne

pas avoir trouvé la trace d'un traité d'amitié entre les Locriens d'Italie et ceux de Grèce, traité dont Timée affirmait l'existence. En revanche, une tradition bien établie veut qu'ils aient eu des traités avec les Sicules, habitants primitifs du pays. A la fin du passage, Polybe disait peut-être que Timée, en tant que Sicilien, était inexcusable de ne pas l'avoir su. Mais le développement est interrompu dans nos manuscrits.

Faut-il placer ici une citation que les éditeurs y mettent d'ordinaire (XII. 6.7-8), d'après deux passages d'Athénée (VI. 272 a et 264 c)? Timée soutenait contre Aristote que les Grecs ne connaissaient pas primitivement l'institution de l'esclavage ni le commerce des esclaves. Nous pensons plutôt que ces citations se rattachent à la discussion des preuves par le raisonnement qui commence avec la section suivante, et qu'elles devraient venir après XII. 6 b. Mais nous n'avons pas voulu déranger sans une certitude absolue, un ordre traditionnel.

2° Après avoir exposé les informations qu'il a recueillies sur place, Polybe discute un autre aspect de l'argumentation de Timée contre Aristote : la vraisemblance (XII. 6 a-b). Timée prétendait que, si les Locriens d'Italie avaient été les descendants des esclaves, il eût été invraisemblable qu'ils se lient d'amitié (au temps de la guerre du Péloponnèse) avec les alliés de leurs maîtres. Polybe répond que c'est méconnaître la psychologie des affranchis, qui s'efforcent, au contraire, de faire oublier par tous les moyens la bassesse de leurs origines ; la filiation par les femmes a permis à ceux-ci de se rattacher aux Locriens de Grèce et de se prévaloir ainsi d'une vieille amitié entre leur métropole et Lacédémone. Si les Athéniens ont ravagé en Italie le territoire de Locres, ce n'est pas à cause de ses origines, mais parce qu'elle était l'alliée de leurs ennemis. — Puis Polybe discute une autre objection (6 b. 5-10) : pourquoi les Lacédémoniens, qui ont renvoyé leurs jeunes gens (de Messène à Lacédémone) pour assurer la repopulation, n'ont-ils pas permis aux Locriens d'en faire autant? La discussion

des vraisemblances s'arrête ici dans nos textes. Il est probable qu'il ne nous en manque pas grand-chose, car le chap. 7 fait encore allusion à cette analyse dans une sorte de transition (7.4).

A partir de XII. 7, Polybe s'élève à un point de vue plus général : il va examiner la méthode de Timée dans son ensemble (cf. 7.3) ; mais il continue de puiser ses exemples et ses arguments dans l'histoire de Locres.

1° D'abord, en manière d'introduction il reproche à Timée la grossièreté de ses attaques : même en admettant que les vraisemblances fussent de son côté, ce n'était pas une raison pour injurier Aristote comme il l'a fait (7.5-8.6) ;

2° Ensuite il discute plusieurs points de sa méthode (9.1-11.7). Le plan général de cette discussion est annoncé 9.2-6 : *a)* il rejette l'existence d'un ancien traité entre les Locriens de Grèce et ceux d'Italie ; *b)* il conteste l'existence d'un droit de cité commun entre les deux peuples ; *c)* il étudie la législation de Locres Epizéphyrienne pour répondre à l'objection de Timée qui n'y voyait pas la marque d'une inspiration servile. Cet ensemble était destiné à montrer les défauts de la documentation de Timée.

Il en reste le premier point, où Polybe souligne que les références qui devraient garantir l'authenticité de l'ancien traité sont manifestement insuffisantes (10.1-11.4). Il annonce le second point (11.5), la question du droit de cité commun et des relations d'amitié. Cette fois nous n'avons que le commencement. Jusque-là il tirait son argumentation de la polémique de Timée contre Aristote ; maintenant il prend aussi la défense de Théophraste, que Timée accusait d'avoir calomnié les Locriens (11.5-7).

Deux passages de Cicéron (*Leg.* II. 6.15 ; *Att.* VI. 1.18) expliquent pourquoi les thèses de Théophraste étaient jetées dans le débat. Timée rejetait l'existence de Zaleucos, que la tradition considérait comme le législateur de Locres d'Italie, ou du moins il niait qu'il fût l'auteur de la législation locrienne. Théophraste soutenait l'opinion opposée. La discussion de Polybe

est perdue. Mais on voit comment elle se rattachait au développement. Zaleucos avait édicté des lois très rigoureuses contre toute espèce de délits et de crimes ; on pouvait facilement en déduire qu'il avait dû châtier un peuple de voleurs, de meurtriers et de femmes de mauvaise vie, ce qui fortifiait la thèse d'Aristote[1] et allait à l'encontre des idées de Timée. Il fallait donc, d'une manière ou d'une autre, détruire la tradition relative à Zaleucos.

A partir du chap. 11a la suite des extraits semble un peu incohérente. L'ordre suivi par les éditeurs présente : 1° une série de réflexions assez brèves sur les devoirs de l'historien (11 a-12.7) ; 2° une explication du dicton « traité de Locrien » (12 a) ; 3° un fragment relatif à Callisthène (12 b) ; 4° un développement sur la grossièreté de Timée dans ses jugements sur Démocharès et Agathocle (13-15) ; 5° une anecdote se rapportant à la législation de Zaleucos (16) ; 6° une étude critique du récit de la bataille d'Issos chez Callisthène (17-22) ; 7° une conclusion rappelant les attaques de Timée contre Éphore (23).

Les fragments 11a-12.7, qui contiennent des considérations sur la vérité premier devoir de l'historien, peuvent s'insérer sans peine dans le développement annoncé 7.3. Polybe accuse Timée d'avoir menti sciemment. Il manque les exemples qui venaient à l'appui de cette allégation ; ils étaient tirés, au moins en partie, de l'histoire de Locres.

L'anecdote de 12a semble convenir pour réfuter la trop bonne opinion que se faisait Timée des origines locriennes. Un dicton remontant à un épisode du retour des Héraclides, flétrissait la mauvaise foi des Locriens Ozoles. Nous n'avons pas le maillon qui liait cette anecdote à l'argumentation générale. Il devait être à peu près conçu ainsi : de la malhonnêteté des Locriens

1. D'après un fragment d'Aristote (Schol. Pind. *Ol.* XI. 17 = *FHG*, II, p. 174, fr. 230), les Locriens avaient fait appel à Zaleucos pour mettre fin à de graves désordres, sur la nature desquels nous n'avons pas de plus amples renseignements.

de Grèce ne pouvait-on pas tirer la preuve des mauvais instincts de leurs descendants d'Italie, qui avaient nécessité la rigueur répressive de Zaleucos ?

Le fragment 12 b relatif à Callisthène touche un sujet que Polybe a effleuré à propos d'Aristote (7.5-8.6) : l'acrimonie excessive du langage de Timée, qui, reprochant à Callisthène d'être un flatteur d'Alexandre, déclarait qu'il avait bien mérité son supplice. Ce ton, contraire à la dignité de l'histoire, se manifeste à nouveau d'une manière encore plus indécente dans les grossières obscénités qu'il proférait sur le compte de Démocharès et d'Agathocle (13-15).

Après le chap. 15 la reconstitution logique trébuche sur des difficultés. Une clausule de 23.8 dit que Polybe a défendu contre Timée Aristote, Théophraste, Callisthène, Éphore et Démocharès. Or, le nom de Callisthène apparaît en 12 b.2 et reparaît en 17.1 et 23.3. Entre les deux premiers passages s'intercale le développement sur Démocharès, tandis qu'Éphore vient le dernier (23.1). L'ordre Éphore-Démocharès doit être inversé ; Éphore venait incontestablement à la fin, car nous trouvons au chap. 23 la conclusion du plaidoyer qui lui était consacré. L'argumentation en comprenait deux parties, qui sont indiquées 23.2 : 1° Polybe défendait les thèses d'Éphore contre les critiques de Timée ; le fragment du chap. 16, sur la législation de Zaleucos prenait sans doute place ici, mais nous ignorons dans quel enchaînement d'idées ; 2° il condamnait le ton injurieux de Timée dans cette polémique. Il semble bien qu'à propos de chacun des cinq auteurs énumérés il relevait chez Timée, d'une part les erreurs historiques, d'autre part les violences de langage. Ce procédé entraînait des répétitions.

Il est difficile de reconstituer avec certitude les articulations logiques du long développement sur la bataille d'Issos, qui s'intercale entre les chap. 16 et 23. Schweighäuser (VII. p. 112, 123) pensait qu'on pourrait aussi bien placer le chap. 23 immédiatement après le chap. 16 ; dans ce cas les chap. 17-22 formeraient une sorte d'appendice. Après avoir montré que les critiques

de Timée sont injustes et inconvenantes, Polybe aurait ajouté qu'il y avait chez Éphore et Callisthène de plus justes sujets de reproches. L'ordre des manuscrits n'infirme ni ne confirme cette hypothèse. Hultsch, dans son apparat critique (ad XII. 23.1) ne croit pas devoir déranger l'ordre traditionnel. Nous adopterons cette sage solution, en observant que les chapitres en question peuvent fort bien former une digression après le chap. 16, amenée comme Schweighäuser l'a suggéré, et séparée du chap. 23 par un intervalle dans lequel Polybe aurait relevé l'acrimonie de Timée à l'égard d'Éphore.

3° La méthode de Timée et les qualités du véritable historien

Après avoir examiné la valeur des critiques de Timée contre les cinq historiens dont nous venons de parler, Polybe, suivant le plan qu'il s'est tracé, passe à l'examen de la méthode même de Timée qu'il oppose constamment à l'idéal du bon historien. C'est la troisième partie du livre, qui s'étend de XII. 24 à 28 a. Ici les données sont moins fragmentaires ; l'abondance des textes contenus dans le palimpseste du Vatican permet de retrouver le plan. On découvre trois subdivisions :

1° Les erreurs et les mensonges de Timée : 24-25 c ;

2° L'inexpérience politique et militaire de Timée : 25d-26 d ;

3° Conclusion : cause des défauts de Timée ; qualités du bon historien : 27-28 a.

Ce plan est net et bien équilibré. Malheureusement il est obscurci par des redites parfois monotones. C'est ainsi que Polybe critique en deux endroits différents les discours de Timée, une fois pour lui en reprocher la fausseté et l'artifice (25 a.3-25 b.4), une autre fois pour en tirer la preuve de son incompétence politique (25 i.3-26 a.4) ; il reconnaît lui-même qu'il se répète (25 k.1). En outre il revient plusieurs fois sur les goûts sédentaires de Timée, son séjour ininterrompu à Athènes et sa documentation purement livresque, d'abord pour démontrer son incompétence (25 d, 25 h), ensuite pour expliquer la rhétorique de ses écrits (27.4, 28.6). Il en résulte une impression de confusion.

Le début du chap. 25 k donne la clef des deux premières subdivisions. Polybe annonce qu'il va démontrer l'inexpérience politique de Timée à l'aide de ses discours fictifs, qui lui ont déjà servi à prouver son ignorance et ses mensonges. Un premier développement traitait donc des erreurs et des mensonges de Timée. C'était sans doute un morceau assez étendu, dont il reste les fragments suivants : 1° le jugement du chap. 24 ; 2° la discussion sur le taureau de Phalaris (25.1-5) ; 3° le propos de Timoléon (25.5-9) ; 4° un développement sur les discours en histoire (25 a) ; 5° une conclusion (25 b-c).

Il n'y a vraisemblablement pas une grosse lacune entre les chap. 23 et 24. Car on retrouve au début de 24 un échantillon de la critique acrimonieuse de Timée, mais cette fois retourné contre lui. En outre 24.5-6, Polybe rappelle les deux points de son argumentation précédente : l'outrance des critiques de Timée et les insuffisances de ses propres ouvrages, passage que l'on peut aussi bien rapprocher de la conclusion de 23.1-2 que du jugement de 25 c, où l'on retrouve la même antithèse. Le chap. 24 forme donc vraisemblablement une transition entre la seconde et la troisième partie du livre XII.

Dans la question du taureau de Phalaris (25.1-5), Polybe accuse Timée de rejeter une tradition bien établie. La fin de la discussion manque. Elle devait contenir des réflexions dont Diodore (XIII. 90.6-7) restitue l'esprit et peut-être même la lettre, en se référant à la chute de Carthage, dont Polybe fut témoin aux côtés de Scipion Émilien et où le célèbre taureau de bronze figura parmi les dépouilles.

La suite (25.5-9) tend à démontrer les ignorances les plus grossières de Timée ; Polybe ne s'en tenait pas certainement à cet unique exemple. Mais il estimait que Timée avait surtout altéré la vérité dans ses compositions oratoires (25 a) : elles offrent, dit-il, un abrégé de tous les défauts de son *Histoire*, et suffisent à discréditer l'ensemble. Trouvait-on ici quelques exemples caractéristiques ? C'est probable ; il y a une interruption

entre 25 a et 25 b : cette lacune devait contenir le commentaire de quelques discours qui sonnaient particulièrement faux.

Enfin cette seetion sur les erreurs et les mensonges se termine sur la conelusion de 25 c, où Polybe déelare que le succès des ouvrages de Timée est dû à la véhémence de sa polémique.

Il affirme ensuite et démontre que Timée n'avait pas la compétence qu'il fallait pour écrire une histoire. Cette étude occupe les ehap. 25 d à 26 d. Le point de départ en est le rappel du long séjour de l'historien à Athènes et un long parallèle entre l'histoire et la médeeine (25 d-e). Après eette entrée en matière, le développement semble avoir comporté trois subdivisions, dont les deux premières sont indiquées 25 h.1 : Timée ignore l'art de la guerre ; il n'a pas visité les pays dont il parle. Le dessin de ces deux parties est encore visible dans les fragments conservés.

1° De l'ineompétence militaire nous avons d'abord le début de la démonstration. De grands historiens, comme Éphore et Théopompe, ont eommis d'énormes bévues dans les deseriptions de batailles, faute d'expérienee (25 f). Timée est tombé dans le même défaut (25f.6-7) ; mais ici les exemples sont perdus. Nous n'avons que la eonelusion (25g.1-2) et la transition (25 g.3-4) ;

2° De l'examen des erreurs de Timée dans la topographie il ne reste rien, sauf la brève introduetion qu'on vient d'indiquer, et une conclusion assez étendue (25 h), qui traite de l'insuffisanee en général de ceux qui puisent leur documentation dans les livres ;

3° Ces réflexions entraînent un troisième développement sur l'incompétence de Timée. Polybe observe que le défaut d'expérienee technique prive le réeit historique de couleur et de vie (ἔμφασις). Pour illustrer cette remarque il a reeours une seconde fois aux diseours (25 i-26 a). Il en avait déjà critiqué la vérité ; il en dénonce maintenant le caraetère artifieiel et scolaire. Il prend comme exemples les discours que Timée prête à trois hommes d'État des plus remarquables :

Hermocratès, Timoléon et Pyrrhus. Nous possédons l'analyse complète et détaillée du discours d'Hermocratès (25 k-26). Il reste aussi un fragment, le début, brusquement interrompu, du discours de Timoléon (26 a). Le commentaire du discours de Pyrrhus est entièrement perdu.

Vient ensuite un développement (26 b) dont nous n'avons pas le commencement, mais dont il est facile de rétablir la liaison avec le précédent. Nos textes nous jettent au milieu d'un exemple : la relation d'après Timée des négociations entre Gélon et le congrès panhellénique de Corinthe avant la seconde guerre médique. Cet exemple devait être ainsi amené : pour masquer son incompétence et faire illusion à ses lecteurs, Timée a brodé sur cet épisode des amplifications oratoires qui relèvent de la παραδοξολογία et peuvent se comparer à la logomachie de la Nouvelle Académie. Il a réussi à éblouir un public peu averti (26c-d.2). A partir de 26 d.3 Polybe résume en quelques phrases lapidaires son réquisitoire : il rappelle la virulence de Timée contre les autres historiens, bien qu'il soit lui-même tombé fréquemment dans l'erreur (26 d.3-27 a.4).

Allant plus loin, il veut découvrir la raison de tous ses défauts. Ce sera pour lui l'occasion, comme il l'annonçait XII. 7.3, de définir l'historien idéal, et ce sera aussi, semble-t-il, la conclusion du livre. Il a montré jusqu'ici le type du mauvais historien ; il indique les conditions que doit remplir le bon. Nous possédons un long morceau de cette étude (27-28 a) ; il est manifestement incomplet.

Telle apparaît la structure de ce livre XII, dans la mesure où elle est perceptible à travers les extraits, souvent fort mutilés, qui nous sont parvenus. Elle n'est pas toujours évidente, autant à cause des lacunes que des digressions et des redites ; mais dans l'ensemble elle est simple et vigoureuse. Si l'on admet qu'un livre de Polybe occupe en moyenne cent pages de l'édition Teubner, nous n'en possédons qu'une cinquantaine du livre XII ; il nous en manque la moitié. Parmi les lacunes les plus importantes et les plus regrettables,

il faut signaler : l'introduction générale, l'examen de la géographie de Timée relative à la Sardaigne et à l'Italie, le début de la discussion sur les origines de Locres, l'examen des thèses de Théophraste, la plus grande partie du jugement de Timée sur Éphore, la liste des erreurs de Timée dans la stratégie et la topographie, le commentaire du discours de Pyrrhus, la fin de la conclusion générale.

III

SENS ET PORTÉE DU LIVRE XII

On peut se demander pourquoi Polybe s'est livré à une polémique si longue et si violente contre Timée, un historien mort depuis plus d'un siècle (vers 260) et traitant de sujets tout à fait différents. A notre avis, Timée lui a surtout servi de prétexte pour exposer les principes de sa méthode historique sous une forme qui est courante à son époque, l'ἀντιγραφή, réfutation qui permettait de présenter des thèses sous l'aspect négatif et positif à la fois. Hipparque a exposé ses théories géographiques dans un écrit contre Ératosthène (Strab. I. 1.12). Les érudits Istros et Polémon ont composé des ἀντιγραφαί (Ath. VI. 272 b ; XIII. 602 c). Ainsi s'explique que Polybe, partant de ses observations en Afrique et de ses recherches à Locres, en arrive à disserter sur la meilleure manière d'écrire l'histoire. Il a pris Timée pour cible à cause de sa réputation.

D'autres, avant lui, l'avaient vigoureusement attaqué. Son œuvre, qui représentait une somme énorme de recherches, offrait une documentation inépuisable dans le domaine de la géographie, de la mythographie et de l'ethnographie, et dépassait de beaucoup en étendue tous les travaux antérieurs. Les savants alexandrins se jetèrent sur cette manne. Ératosthène lui empruntait des renseignements chronologiques et géographiques[1] ;

1. J. Geffcken, *Timaios Geographie des Westens*, *Philologische Untersuchungen*, XIII, 1892, p. 177-178, mentionne les emprunts

les poètes, des thèmes mythologiques et des *mirabilia*. Mais comme ce monument d'érudition contenait inévitablement des erreurs et des inexactitudes, il devait en résulter d'innombrables rectifications et discussions qui finissaient par faire un total assez impressionnant et pouvaient jeter le soupçon sur le reste. Dès la seconde moitié du IIIe siècle les critiques commencèrent. Istros, historien, grammairien et poète, écrivit des Ἀντιγραφαὶ πρὸς Τίμαιον, dont il ne reste qu'une allusion chez Athénée (VI. 272 b). C'est lui qui le premier l'a surnommé par un calembour Ἐπιτίμαιος, « le détracteur », à cause de ses censures continuelles, qui devaient aussi irriter Polybe[1].

Au IIe siècle les attaques redoublent. Le grammairien Démétrius de Scepsis, dans son étude sur le *Catalogue des Vaisseaux*, relevait plusieurs erreurs de Timée[2]. Mais ce n'étaient que des remarques incidentes. Dans la première moitié du IIe siècle, l'historien archéologue Polémon composa contre Timée un copieux ouvrage qui comprenait au moins douze livres et que les citations intitulent Πρὸς Τίμαιον ou Τὰ πρὸς Τίμαιον. D'après les maigres citations que nous avons, l'auteur, grand

suivants d'Ératosthène à Timée : la position des îles des Sirènes (Strab. I. 2.12) ; le niveau de la mer Tyrrhénienne inférieur à celui de la mer de Sicile (Strab. I. 3.11) ; les histoires fabuleuses concernant les pays de l'Adriatique (Strab. V. I.9). Ajoutons la géographie de la Chersonèse hyllique (*FGrH*. 566 F 77) et la chronologie des rois de Sparte (*ibid.* F 127).

1. Strab. XIV. I.22. Polybe semble rappeler le calembour Ἐπιτίμαιος avec l'épithète ἐπιτιμητής (XII. 11.4) et l'accusation d'ἐπιτιμήσεως (XII. 25 c. 2) ; cf. ἐπιτιμῆσαι (XII. 25 c.5), τὸ φιλεπίτιμον (XII. 4 a.6).

2. Démétrius reprochait à Timée d'avoir faussement affirmé que Périandre avait fortifié l'Achilléion contre les Athéniens avec les pierres de Troie (Strab. XIII. I.39). Il niait la légende du débarquement d'Énée en Italie, que Timée avait défendue et propagée, et soutenait qu'Énée n'avait pas quitté l'Asie, où il avait sa résidence à Scepsis (Strab. XIII. I.53). Contre l'histoire du tribut des vierges locriennes à Ilion en expiation du sacrilège d'Ajax, tradition dont parle Polybe (XII. 5.7), Démétrius soutenait qu'Homère avait ignoré la profanation d'Ajax et que cet usage n'avait été institué qu'au temps de la domination perse en Troade (Strab. XIII. 1.40).

collectionneur d'inscriptions, explorateur de monuments, amateur de curiosités archéologiques et folkloriques, reprochait à Timée un grand nombre d'erreurs de détail portant sur des traditions et des légendes qu'il avait mal expliquées, ou sur des lieux qu'il avait inexactement décrits, faute de les avoir visités. Il relevait, par exemple, les erreurs que Timée avait commises sur la Sicile, sa propre patrie ; on a vu que Polybe ne l'épargne guère sur ce point. Polémon connaissait bien la Sicile ; il avait écrit un ouvrage sur les colonies d'Italie et de Sicile (Schol. Apoll. Rhod. V. 324 = *FHG*. III. p. 126, fr. 38) et un livre sur les merveilles des fleuves siciliens (Macr., *Sat.* V. 19 = fr. 83). Il relevait sans doute (fr. 39) des confusions de Timée sur le culte de Démèter Sitô et Himalis, à Syracuse. Il contestait encore assez souvent des affirmations sur les usages religieux, comme le fait Polybe (XII. 4 b) à propos de l'immolation du cheval à Rome (fr. 42). C'était une critique minutieuse, parfois pesante par l'excès d'érudition, une somme impitoyable des plus petites inexactitudes de Timée[1].

Faut-il penser que les attaques d'Istros, de Démétrius et de Polémon ont inspiré les critiques de Polybe? C. Wunderer (*Blätter für bayerisches Gymnasialschulwesen*, 37. 1901, p. 475-476 et 484) suppose que le livre XII se compose de deux écrits différents, réunis assez maladroitement. L'un d'eux aurait repris les

1. Les fragments de Polémon sont recueillis dans les *FHG* de Müller, III, p. 108-148 ; ils n'ont pas encore été publiés dans les *FGrH* de Jacoby. Athénée, XV. 698 a, donne une référence au livre XII. Fr. 41 : Timée ne connaissait à Athènes que deux groupes sculptés représentant les Euménides, tandis que Polémon en dénombrait trois, le troisième étant l'œuvre du sculpteur Calamis. — Fr. 44 : Polémon n'était pas d'accord avec Timée sur l'histoire de la courtisane Laïs ; mais on ne voit pas en quoi consistait ce désaccord, à moins d'admettre que la citation d'Étienne de Byzance (v. Κραστός) est plus exacte que celle d'Athénée (XIII. 588 c) : d'après Étienne, Polémon était le seul à soutenir que Laïs était née à Corinthe, tandis qu'au dire d'Athénée, il était d'accord avec Timée pour la faire naître à Hyccaris, en Sicile.

critiques de Polémon, et Polybe les aurait insérées tant bien que mal dans son texte primitif. Ainsi s'expliqueraient les répétitions, les contradictions et les inexactitudes. Cette hypothèse est bien fragile. En admettant que Polybe ait utilisé le livre de Polémon, il y aurait seulement puisé des exemples pour illustrer ses propres critiques, et il les aurait choisis de façon à éviter les contradictions[1]. De plus on ne trouve aucune trace d'emprunt : Polybe prend bien soin de souligner qu'il part de sa propre enquête à Locres (XIII. 5.1, 6.2), et nul ne peut mettre en doute qu'il ait lu Callisthène, Éphore et Théopompe, pour en tirer des citations. Mais il est fort probable qu'il a connu l'œuvre de Polémon. Cet infatigable chercheur, que l'on avait surnommé Στηλοκόπας, « le picoreur de stèles » à cause de son activité à copier les inscriptions, avait visité la plus grande partie du monde grec ; il connaissait l'Attique, l'Argolide, Sparte, Phlious, Olympie, Thèbes, Delphes, la Thessalie, Dodone, la Bithynie, la Carie, Samothrace, Chios, Rhodes, la Sicile, peut-être même Carthage, et partout il relevait les inscriptions, les monuments, les traditions ethniques et religieuses, révélant aux villes leurs trésors archéologiques et leurs titres d'ancienneté. Cette activité lui avait valu des honneurs exceptionnels. Plusieurs villes lui décernèrent le droit de cité, en particulier Sicyone, ville de la Confédération achéenne[2]. Nous savons même qu'en 177/6

1. C. Wunderer (*Blätter für bayer. Gymnasialschulwesen*, 37. 1901. p. 475-476) croit discerner une contradiction entre la division tripartite de l'histoire en XII. 25e, et la division simplement bipartite de XII. 27. Mais il n'y en a aucune. Dans la première classification Polybe énumère les trois formes de la documentation historique : les livres, les voyages, l'activité politique. Dans la seconde, abordant le problème d'une autre manière, il distingue l'information par la vue et l'information par l'oreille : cette dernière comprend la lecture et l'enquête orale. C'est un regroupement des termes de la première division : l'information διὰ τῆς ἀκοῆς englobe toute l'information de seconde main.

2. Athénée, VI. 234 d, appelle Polémon Σικυώνιος (cf. Schmid et Stählin, *Griech. Lit.* II[6], p. 243 et *FHG*. III, p. 108) ; il avait consacré un écrit spécial à la peinture de Sicyone, ainsi qu'une

il reçut la proxénie de Delphes, où il avait inventorié et décrit les trésors[1]. Ainsi nous avons la preuve qu'il travaillait au voisinage immédiat de Polybe à une époque où ce dernier était encore dans son pays.

Nous avons relevé plus haut quelques analogies entre la critique de Polybe et celle de Polémon. Mais il y a une différence essentielle. Polémon avait composé un catalogue énorme et laborieux des erreurs de Timée, fruit d'investigations patientes et méticuleuses. La critique de Polybe, condensée en un seul livre, est plus ramassée et plus vigoureuse, et procède d'un tout autre esprit : il n'attaque pas Timée sur tel ou tel point, mais sur sa méthode. Son but n'était pas de le réfuter sur des erreurs particulières, mais de le condamner en bloc, de dénoncer l'erreur à la base même de son œuvre, dans la documentation, dans l'interprétation des témoignages et dans la méchanceté de la polémique. Polémon, patiemment, rectifiait Timée. Polybe veut prouver qu'on ne peut pas l'amender, que sa conception de l'histoire est radicalement fausse. Son livre XII, plein d'irritation, paraît jaillir d'un seul jet, comme un pamphlet.

Ces observations conduisent à un autre problème. On est frappé de la violence de Polybe envers Timée, de l'accumulation des qualificatifs malsonnants qu'il lui décerne et dont Scala (*Die Studien des Polybios*, p. 38, n. 1) a dressé une belle liste. Pourquoi cette âpreté? Pourquoi, par exemple, condamne-t-il XII.15 son jugement sur Agathocle, qu'il acceptait VIII. 10.12? L'explication doit être cherchée, croyons-nous, dans le voyage de Polybe à Alexandrie et dans ses voyages en Occident.

L'érudition de Timée était en honneur auprès des

étude au portique des peintures de la même ville (Ath. XIII. 567 b, 577 c, VI. 253 b), ce qui suppose un assez long séjour à Sicyone.

1. Dittenberger, *Sylloge*^{3}, 585, l. 265 ; Plut. *Quaest. conv.* V. 2. 675 b ; Ath. XIII. 606 ab. Cf. P. Foucart, *Rev. de Phil.* 2, 1878, p. 215.

savants d'Alexandrie. Ératosthène se fiait à lui[1]. En particulier il faisait autorité dans la géographie du monde occidental, alors mal connu, comme l'affirme l'historien alexandrin Agatharchidès de Cnide, qui le met à côté de Lycos de Rhégion (*GGM.* I. p. 156). Or Polybe venait d'explorer cette partie du monde ; il avait visité l'Italie, la Cisalpine, les Alpes, l'Espagne intérieure et l'Afrique du Nord jusque sur les côtes du Maroc[2] ; il avait conscience d'avoir fait avancer la connaissance de ces pays et d'avoir dissipé un certain nombre d'erreurs et de légendes (cf. III. 59. 7-8). Fut-il irrité de constater qu'en dépit de ses travaux l'autorité de Timée restait intacte ? Certains passages du livre XII autorisent cette hypothèse. Il s'emporte contre ceux qui s'en laissent imposer par sa critique, qui croient à la vérité de tout ce qu'il raconte, qui acceptent aveuglément ses récits sur les colonies et les fondations (XII. 23.8, 25 c.1-2, 26 d.1-4). Il voudrait les faire changer d'avis (25 a.3 : μεταπείσωμεν). Mais ces partisans zélés se fâchent lorsqu'on leur démontre les erreurs de Timée (26 d.4-6). Peut-être fait-il allusion à une discussion orageuse qu'il a eue lui-même avec les savants alexandrins. En tout cas l'allusion mordante (27.4-5) aux gens qui s'installent dans une ville où l'on trouve beaucoup de livres et une bibliothèque et où l'on peut, tout en restant couché, relever toutes les erreurs de ses devanciers, peut s'appliquer aux compilateurs d'Alexandrie.

L'érudition alexandrine semble l'avoir déçu parce qu'elle ne convenait pas à son tour d'esprit ni à sa conception de la science. Il prend plaisir à souligner la ressemblance entre la méthode de Timée et les méthodes alexandrines. Il compare, par exemple, la méthode de Timée, qui compile les ouvrages antérieurs, avec la médecine dite logique, qui se contente de beaux raison-

1. Cf. ci-dessus p. XXVII, n. 1.

2. Sur les voyages de Polybe voir notre article, *Notes sur la biographie de Polybe* dans *Les Él. class.*, 29, 1961, p. 151-156, et notre étude sur son voyage en Afrique dans la *Rev. des Ét. lat.*, 33, 1955, p. 318-332.

nements, et il précise que cette médecine est née à Alexandrie, d'où elle s'est répandue de ville en ville grâce à un charlatanisme éhonté (XII. 25 d.5-25 c.1). Cette précision serait inutile si elle ne renfermait pas une intention malicieuse. Un peu plus loin (25 e.4), ceux qui ont passé leur temps dans les bibliothèques et tiré leur science des livres sont comparés aux médecins de cette école « logique » ; l'allusion et le rapprochement sont assez piquants. L'allusion de XII. 27.4 est encore plus claire : il raille ceux qui s'installent dans une ville pourvue d'une grande quantité d'ouvrages, ou au voisinage d'une bibliothèque. Timée appartient à la première catégorie ; il a vécu à Athènes cinquante ans ; mais il n'y avait à son époque que des collections privées de livres, et il a dû en faire venir d'ailleurs à grands frais (cf. 28a.2-4). La première bibliothèque — son nom a fait fortune — est celle d'Alexandrie, voisine (γειτνιῶσαν, dit Polybe) du Mouseion, où résidaient les savants ; ils sont visés dans la seconde partie de la phrase. Ce même passage commence (XII. 27.1) par opposer l'information directe διὰ τῆς ὁράσεως à l'information de seconde main διὰ τῆς ἀκοῆς. Les géographes alexandrins empruntaient aux travaux originaux la matière de leurs synthèses. Ératosthène exploitait les récits de voyage de Pythéas, de Timosthène et de Patrocle ; Agatharchidès choisissait les écrits qui faisaient autorité pour la description de chaque partie du monde[1]. C'est cette méthode que Polybe a condamnée à travers Timée et ses admirateurs. Ses voyages à Locres et dans le monde occidental lui ont, croit-il, donné le droit de prendre cette position.

Que faut-il penser de sa critique? Geffcken (*Phil. Untersuch.* XIII. 1892, p. 181-183) la trouve injuste, ridicule et contraire à l'esprit scientifique : injuste,

1. Pol. XXXIV. 5.8-10 ; Strab. II. 1.4, XI. 7.3 ; Agatharch. *Rubr. m.* 64 (*GGM.* I, p. 156). F. Altheim, *Alexandre et l'Asie*, trad. fr., Paris, 1954, p. 176-178, pense que la division du travail entre les explorateurs et les géographes était officiellement organisée par le gouvernement lagide.

parce qu'elle méconnaît le mérite de Timée et les services qu'il a rendus à la science en détruisant certaines légendes ; ridicule, par exemple, lorsqu'elle reproche à Timée d'affirmer que l'Afrique est sablonneuse et infertile ; contraire à l'esprit scientifique en ce qu'elle ne tient pas compte de l'état des connaissances au temps de Timée et lui fait grief de ne pas avoir sur la Ligurie, la Cisalpine ou l'Espagne des notions qui n'ont été formées qu'au temps de Polybe. Tout cela est vrai[1]. Mais il est incontestable, d'autre part, que Polybe avait raison de combattre la superstition qui s'attachait au renom de Timée, et le principe d'autorité qui faisait tenir ses travaux pour définitifs ; il demandait une revision de la géographie de l'Occident, que de nouvelles découvertes rendaient indispensable et qui était conforme à une saine conception des progrès de la science.

Mais il ne s'arrêtait pas à cette étape ; il s'élevait jusqu'aux règles de l'histoire. Son livre XII était, dans une certaine mesure, comme il le dit, un traité περὶ τοῦ καθήκοντος τοῖς πραγματευομένοις ἱστορίαν (XII. 7.3 ; cf. 7.1, 14.7). Cette expression est remarquable. Comme d'autres contemporains, par exemple Panétius, s'efforçaient de définir le καθῆκον dans la conduite de la vie (Cic. *Att.* XVI. 11.4), il a cherché à établir les devoirs de l'historien, non seulement dans la recherche, mais encore dans l'exposé de la vérité. Comme l'a montré M. Isnardi dans sa pénétrante étude, Τέχνη *e* ἦθος *nella metodologia storiografica di Polibio* (*Studi classici e orientali*, 2, 1955, p. 102-110), en empruntant de nombreux exemples au livre XII, Polybe, sous l'influence du moralisme hellénistique, résout le problème technique de la méthode historique en termes de discipline morale,

1. F. Jacoby, dans son commentaire sur Timée (*FGrH* 566, *Komm.*, p. 526-594) est violemment hostile aux jugements de Polybe, auquel il reproche de déformer ou de tronquer les citations de Timée et de faire une critique malhonnête (p. 537, p. 548 ad F 3, p. 554 ad F 28, p. 586 ad F 119, etc.). Mais T. S. Brown, *Timaeus*, p. 106, déclare plus impartialement qu'une bonne partie de la critique de Polybe est fondée.

soumettant le métier d'historien à des conditions préalables de compétence politique, de dignité dans le langage, de renoncement à la rhétorique : tel est en définitive le sens profond de ces pages où il reproche à Timée son séjour de cinquante ans à Athènes, comme étranger sans activité civique, la malveillance et la grossièreté de ses attaques et son abus des recettes oratoires.

LE TEXTE DU LIVRE XII

Ce livre XII, dans l'état présent de la tradition manuscrite, se compose de fragments provenant de quatre origines différentes.

Une première série d'extraits est conservée dans plusieurs manuscrits dérivant d'un florilège ancien des dix-huit premiers livres. On l'appelle l'*Épitomé* ; les manuscrits de cette branche autres que l'*Urbinas* 102, introduisent les extraits de chaque livre par le titre : Πολυβίου τοῦ (numéro du livre) λόγου κατ' ἐπιτομήν. Schweighäuser les désigne sous le nom d'*Excerpta antiqua*. Pour notre livre XII ce sont les passages suivants : chap. 3, 4, 5, 6, 12.1-5, 14.3-15.11, 16-22, 26.1-8, 27, 28.1-9 (jusqu'à λόγοις), plus deux courts fragments dans les marges de l'*Urbinas*, soit 7.6 et la moitié de 25 c. 5 (καὶ γὰρ χαλεπόν).

Les deux autres séries viennent des recueils byzantins rédigés sur l'ordre de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète et constitués par des extraits d'historiens anciens. Ces recueils comprenaient 53 titres, ἐν αἷς καὶ ὑφ' αἷς ἅπασα ἱστορικὴ μεγαλουργία συγκλείεται (prooemium du *codex Peirescianus*). Deux d'entre eux ont fourni des passages assez étendus du livre XII : le Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας *(De vitiis et virtutibus)* et le Περὶ γνωμῶν *(De sententiis)*. Des extraits du premier sont contenus dans un manuscrit que l'érudit Nicolas-Claude Peiresc acheta en 1627 à Chypre et qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Tours : le *Peirescianus* ou *Turonensis* 980. Les passages de Polybe qu'il contenait ont été publiés pour la première fois en 1634 à Paris, par l'érudit Henri de Valois (Valesius) ; on les appelle *Excerpta Valesiana*. Ce sont pour le livre XII les chap. 7-8.4, 9-11.7, 13-14-15, 23-24-25.

Mais en 1820 une bonne fortune permit au cardinal

Angelo Mai de découvrir un recueil du même genre, jusqu'alors ignoré, le Περὶ γνωμῶν, dans un palimpseste de la bibliothèque Vaticane, le *Vaticanus* 73. Cette découverte enrichissait considérablement le texte du livre XII : elle a mis au jour la plus grande partie de la critique contre Timée, soit, si l'on tient compte de quelques passages communs avec les autres manuscrits, les chapitres suivants : 4a-4d, 6 a-6 b, 7.4-8.1, 11 a-12.3, 12.6-7, 12 a-12 b, 25 a-28 a.

Il faut ajouter à ces trois séries d'extraits des citations contenues chez les auteurs anciens. Une seule présente quelque étendue : c'est un passage d'Athénée (XIV. 651 d) relatif au lotos, accompagné de la référence au livre XII. Deux autres passages d'Athénée proviennent de notre livre : Athen. VI. 272 a (= XII. 6.7 b), accompagné de la référence, et Athen. VI. 264 c (= XII. 6.7 a), qui s'apparente par le contenu au fragment précédent, mais est dépourvu de référence. Tous les deux paraissent des citations indirectes ou abrégées. D'autre part, diverses citations de Suidas reproduisent des parties assez brèves du texte donné par le *Peirescianus*. Ce sont : XII. 8.4-5 (s. v. Ἀριστοτέλης), 13.1-5 (s. v. Δημοχάρης), 13.2-3 (s. v. ἔμφασις), 15.2-7 (s. v. Ἀγαθοκλῆς), 23.1-7 (s. v. Τίμαιος), 24.1-4 (s. v. δαιτρός), 24.5 (s. v. δεισιδαιμονία), et quelques bouts de phrase de moindre importance. Enfin, quand on aura tenu compte de cinq noms propres cités par Étienne de Byzance et placés par les éditeurs en tête du livre (XII.1), on aura tout ce qui reste de cette partie des *Histoires*.

Un petit nombre de passages sont communs à deux séries d'extraits, plus rarement aux trois à la fois. Sont communs aux *Excerpta antiqua* (FS) et au Περὶ γνωμῶν (M) : 12.1-3, 25 c. 5 (en partie), 26.1-8 et 27-28.9. Un seul passage (7.4-8.1) est commun au Περὶ γνωμῶν et au Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας (P) ; un seul encore (14.2-15.11) est commun aux *Excerpta antiqua* et au Περὶ ἀρετῆς. Un seul passage très court — une phrase — se retrouve dans les trois séries : c'est 7.6. Le tableau suivant indique la répartition des fragments d'après leur origine.

RÉPARTITION DES FRAGMENTS D'APRÈS LEUR ORIGINE

Référence	Origine	Observations
XII. 1	Steph. Byz.	s. v. Βύζαντες, Ἱππών, Σίγγα, Τάβαθρα, Χάλκεια.
2	Athénée	Athen. XIV. 651 d-f.
3-4	FS	
4 a-4 d	M	
5	FS	
6.7	Athénée	Athen. VI. 264 c et 272 a.
6 a-6 b	M	
7-11.7	P	M donne aussi 7.4-8.1, F donne 7.6 et un fr. de 10.6. Suidas, v. Ἀριστοτέλης : 8.4-5.
11 a(11.8)	M	
12.1-5	FS	M donne aussi 12.1-3.
12.6-12 b	M	avant 12 b lacune de 2 pages.
13-15	P	FS donne aussi 14.3-15.11. Suidas : 13.1-5, 13.2-3 et 15.2-7.
16-22	FS	Suidas v. καταξιοπιστεύεσθαι : 17.1 début.
23-25	P	Suidas : 23.1-7, 24.1-4 (en partie). 24.5.
25 a-25 k	M	F donne 25 c. 5 jusqu'à χαλεπόν.
26-28 a	M	FS donnent 26.1-8 et 27-28.9 jusqu'à λόγοις.

F *L'Urbinas gr. 102 et l'Epitomé* L'*Urbinas gr.* 102 est un manuscrit sur parchemin du XIe siècle, comprenant 286 feuillets écrits en minuscule au recto et au verso. Le livre XII commence au recto du feuillet 204, précédé du titre Πολυβίου * * τοῦ ῑβ λόγου, et il se termine au recto du feuillet 215, en haut de la page, dont le reste est laissé en blanc ainsi que le verso. Le manuscrit a été corrigé par un reviseur qui a souvent introduit des leçons fautives (voir Büttner-Wobst, II, p. LIV s.).

S Une famille de manuscrits plus récents (XIVe-XVIe siècle) (collectivement désignés par le sigle S), dont le texte s'oppose souvent à celui de F, comprend :

D 1. *Monacensis 388*, l'*Augustanus* de Schweighäuser.

G 2. *Laurentianus LXIX. 9*, le *Mediceus* des éditeurs.

p 3. *Palatinus gr. 50.*

o 4. *Ottobonianus gr. 50.*

n 5. *Neapolitanus 237. III B. 13.*

d 6. *Bodleianus d'Orville 61* (*Summary Catalogue*, n° 16939).

7. *Bodleianus Archivum Seldenianum B 18* (*Summary Catalogue*, n° 3364).

8. *Bodleianus Archivum Seldenianum B 20* (*Summary Catalogue*, n° 3366).

R 9. *Parisinus gr. 1650*, le *Regius F* de Schweighäuser.

R* 10. *Parisinus gr. 1651*, le *Regius G* de Schweighäuser.

v 11. *Vesontinus 841.*

g 12. *Genovefanus 3396.*

w 13. *Vindobonensis cod. hist. 25.*

14 et 15. *Vindobonensis cod. hist. 30* et *Tubingensis M b 9*, qui ne contiennent que quelques lignes du livre XII (28.5-9) ; le premier est d'ailleurs copié sur le second, qui renferme une lacune avant ce passage.

Dans cette famille chaque livre d'extraits est précédé du titre Πολυβίου ἐκ τῶν ἱστοριῶν (numéro du livre) λόγου κατ' ἐπιτομήν (ἐκ τῶν ἱστοριῶν manque en D).

La communauté d'origine entre F et S est visible à des fautes et à des lacunes identiques. Ainsi XII. 5.10 ὑπάρχοντες, 6.4 τοῦ σώματος, 15.6 περί τε, 15.7 ὑπὸ τοιαύτης, 15.10 ὁ δὲ παῖς ἐσκοτισμένος, 16.2 ἀποιχέναι, 16.3 καὶ λαβόντα πάλιν sans l'infinitif attendu ; 16.4 κελεύει, 16.5 ἀπόμενον, 17.2 μανίδων, 17.5 εἰφηγμάτων qui est incompréhensible, et λόβους, 17.6 ἐπισυνεγγίζοιεν, 17.7 ἐχομένους τούτοις, construction fautive ; 18.2 τοσούτου, 18.3 ἐφ' ὀκτώ 19.2 εἰς Σικελίαν, erreur géographique manifeste ; 19.7 ὀκτωκαίδεκα, erreur numérique ; 27.11 ὄν manque devant κατὰ θυμόν. Enfin dans tous ces manuscrits manque la phrase initiale de XII. 17 (ἵνα δὲ μὴ δόξωμεν — καταξιοπιστεῖσθαι), donnée par Suidas, et tous arrêtent les extraits du livre XII au milieu de la phrase de 28.9, à τοῖς ἐπιδεικτικοῖς λόγοις.

D'autre part il est des cas où la tradition de S s'oppose collectivement au texte de F. Voici des exemples :

XII.	3.8	ὑπ' ἐκείνης F	ὑπὲρ ἐκείνης S.
	4.2	ποιμένοντες F	ποιμένες S.
	4.8	Γαλάτες F	Γαλάταις S.
	5.2	Δελματεῖς F	Δαλματεῖς S.
	5.9	παρ' αὐτοῖς F	παρ' αὐτῆς S.
	16.7	τὸ διαμφισβητούμενον F	τὸ διαμφισβητουμένου S.
	19.4	διαπεπορευμένον F	διαπορευόμενον S.
	19.6	ἐπιπαρεκβαλεῖν F	ἐπιπαρεμβαλεῖν S.
	20.6	διεσταμένης F	διεστραμμένης S.
	26.5	ὁμογνωμονεῖν F	ὁμογνωμονεῖ S.
	27.10	εἴρεκεν F	εἴρηκε S.

L'ancienneté de F ne prouve pas sa supériorité. Ce manuscrit présente dans le livre XII une particularité remarquable. Le copiste a interrompu son travail en haut du feuillet 215, transcrivant seulement trois lignes et laissant en blanc le reste de la page ainsi que le verso : ce qui suppose qu'il se proposait de transcrire la suite du texte, coupé au milieu d'une phrase (λόγοις XII. 28.9). Il s'est aperçu que dans le manuscrit qu'il recopiait, il manquait un feuillet (guère davantage) avant les extraits du livre XIII. Il a pensé qu'il pourrait

combler cette lacune en recourant à un autre texte ou en retrouvant le feuillet perdu. Mais il n'a jamais réalisé ce projet, soit par négligence, soit parce que ses recherches sont restées infructueuses. En tout cas il est certain que tous nos manuscrits dérivent de cet archétype incomplet.

Dans ces conditions les variantes particulières à S ont des chances de remonter à cet original. Mais elles peuvent aussi provenir d'une revision entreprise d'après d'autres sources, ou encore elles peuvent n'être que de simples conjectures introduites par des érudits. Étudier la filiation des manuscrits avec l'archétype, les rapports de S avec F et les rapports entre eux des divers manuscrits de la famille de S, déborderait le cadre de cette étude. Ce travail devrait s'appuyer sur un plus grand nombre d'observations. L'histoire du texte de Polybe devra un jour être tentée d'après l'examen des quelque 77 manuscrits qui représentent la tradition. En s'en tenant aux observations tirées du livre XII on peut néanmoins fixer quelques points.

F est resté isolé. Il a été corrigé par un reviseur souvent mal inspiré, mais n'a donné naissance à aucune copie. Le texte de S a été soumis à une revision plus approfondie, dont il nous reste seulement les dernières étapes. Le *Monacensis* (D) est le plus ancien manuscrit de cette famille ; il date du XIVe siècle, tandis que l'archétype commun est antérieur au XIe. Dans l'intervalle on peut penser qu'il y a eu des intermédiaires. Les manuscrits de S présentent en nombre d'endroits des leçons meilleures que F. Ainsi XII. 20.6 διεστραμμένης S vaut mieux que διεσταμένης F pour caractériser la dislocation de la phalange (cf. Pol. II. 30.4) ; 19.6 ἐπιπαρεμβαλεῖν S est préférable à ἐπιπαρεκβαλεῖν F, sans parler des fautes évidentes de F, comme 15.6 φεῦγον au lieu de φεύγων S, 18.1 προετάξαι au lieu de προέταξε S, 20.7 παράξαι au lieu de παρατάξαι S, 26.2 θῆναι au lieu de θεῖναι S, 26.8 ὡρῶν au lieu de ὅρων S, 28.4 ἀπερεσπάστω au lieu de ἀπερισπάστως S.

Les améliorations apportées au texte sont surtout visibles dans le *Monacensis* (D) et le *Mediceus* (G).

Plus d'une fois D offre de meilleures leçons que F : XII. 3.8 ὑπὲρ ἐκείνης ; 4.2 βούλωνται au lieu de βούλονται ; 4.3 θεάσωνται au lieu de θεάσονται ; 4.13-14 τοῦ πλησίον, ὑποκαθίσας ; 19.2 ἐπιπαρεμβαλεῖν ; 20.2 διφαλαγγίαν ; 21.1 ὄντα ; 22.4 φαλαγγιτῶν ; 27.6 συμβάλλεται. Schweighäuser (II. p. XXXVII), puis Büttner-Wobst (II. p. LIX) ont dit les mérites du *Monacensis*, et nous n'y reviendrons pas : il est très soigneusement écrit, mais avec de très nombreuses abréviations.

Le Mediceus On a négligé jusqu'ici, à tort, le texte du *Mediceus* (G). Schweighäuser (II. p. VII) le traite avec dédain ; J. Gronov, le premier, l'a utilisé, mais sans dire ce qu'il en avait tiré. Il contient le texte des cinq premiers livres de Polybe, copiés par l'Athénien Antonios Logothétès pour le compte de l'humaniste Francesco Filelfo, en 1435, et, à la suite, l'épitomé des livres VII à XVIII, d'une main différente et d'une écriture fort soignée, en minuscule penchée, avec peu d'abréviations. Certes il est déparé par des fautes grossières : XII. 5.2 εἰς 'Ιϐηρίας ; 15.4 τὰ κατὰ περὶ Δημοχάρους ; 16.12 τὴν θήκην (pour τὴν συνθήκην) ; 17.1 οὐδὲ μέγιστον ; 17.2 ἐν ἡλικίᾳ (pour ἐν Κιλικίᾳ) ; 20.4 ἐγκηρήγματα (pour ἐκρήγματα) ; 26.6 ἀπόλυσθαι. Mais dans l'ensemble ces fautes ne sont pas plus nombreuses que dans les autres manuscrits. En revanche il offre de bonnes leçons : 17.4 il est seul à donner οὐ πλείω et 18.12 εἶπεν, exigés par le sens. Comme F il indique 5.9 παραδέδοτο ; 18.11 γενναίως ; 26.1 τοὺς κοιμωμένους ; 26.5 ὁμογνωμονεῖν. Comme D, 21.1 ὄντα (ὄντας FS) ; 22.4 φαλαγγιτῶν (φαλαγγιῶν FS). Un certain nombre de leçons lui sont communes avec M de la tradition constantinienne : 26.4 ἔραται (ἔρατ' FS) ; 27.1 ἀληθινωτέρας (-νοτέρας FS) ; 27.7 τῶν τὰς συντάξεις πραγματευομένων (τῶν manque dans FS) ; 27.6 συμϐάλλεται (-ϐάλεται FS) ; 27.8 τὸν πλείστων (τῶν πλείστων FS), ἐμφαντικώτερον (-κότερον FS). Il n'est pas douteux que G a été copié sur un manuscrit qui avait été corrigé d'après une tradition différente de l'*Épitomé* et visible dans M, comme aussi dans

quelques leçons de D. Le correcteur a même poussé le zèle jusqu'à introduire dans le texte des variantes qui ne se retrouvent pas ailleurs et que G a retenues : XII. 4.8 πολυχοιρίαν (πολυχειρίαν FS) ; 6.4 τῇ χώρᾳ (τῇ γῇ FS, sauf D qui a τῇ χώρᾳ) ; 12.4 τόπους (τρόπους FS) ; 15.11 τοῦ ψεύδους (τὸ ψεῦδος FS) ; 21.5 μέρους (μέρος FS) ; 21.8| τὴν τάξιν (τὴν μάχην FS) ; 26.2 τὴν ἐπιταγήν (κατ' ἐπιταγήν FS) ; 27.2 ὤτων (ὅλων FSM). Le *Mediceus* est écrit avec tant de soin qu'il n'est pas possible que ces leçons aberrantes soient dues à l'imagination du copiste. D'autre part la communauté de plusieurs leçons entre G et D (voir plus haut) laisse penser que tous les deux dérivent, et indépendamment l'un de l'autre, d'un même modèle, qui a été revu par un correcteur bien intentionné, mais parfois maladroit et téméraire entre la copie de D (XIVe siècle) et la copie de G (XVe siècle), et sur ce point le stemma de Büttner-Wobst (II. p. LIX) est à modifier. De la même source provenait le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, *Scorialensis X. 1.16*, brûlé en 1671, qui avait appartenu à Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles Quint auprès du Saint-Siège, et qui a servi de base à l'édition de Bâle par Arlénius (1549). Celle-ci présente en effet des fautes propres à G : XII. 5.2 εἰς 'Ιϐηρίας ; 17.2 ἐν ἡλικίᾳ ; 18.12 καὶ ποταμὸν οἶον ; 20.4 ἐγκηρήγματα ; 22.4 βαθώδη, etc.

Les autres manuscrits n'ont pas, de loin, la même valeur et ne sont les uns et les autres que la copie de D et de G, avec des variantes dues à la négligence des copistes ou à leurs conjectures personnelles. Ainsi l'*Ottobonianus*, le *Parisinus 1651* et le *D'Orville* donnent les bonnes leçons XII. 5.3 τιμίοις (τιμαίοις FS) et 16.1 τὸν ἕτερον (τὸν ἑταῖρον FS) ; mais on peut y voir aussi bien un lapsus du modèle commun qu'une correction faite en connaissance de cause. On peut en dire autant de la leçon 17.1 ἀπηρτῆσθαι (ἀπηρτίσθαι FS) qui n'apparaît que dans l'*Ottobonianus*. Ces trois manuscrits et le *Parisinus 1650*, le *Genovefanus* et le *Vindobonensis hist. 25* présentent une lacune commune : l'omission des mots 12.2 προσίεσθαί φησι τὸ τῆς

ἱστορίας ὄνομα τὰς βίβλους. Ils forment un groupe secondaire dérivant d'un groupe primaire constitué par le *Vesontinus*, le *Neapolitanus* et le *Palatinus*, où ces mots n'ont pas été omis. Cette répartition est confirmée par une autre particularité : XII. 6.3 *pvn* ont τῇ γῇ dans le texte et dans la marge τῇ χώρᾳ (τῇ γῇ F τῇ χώρᾳ DG) ; la variante marginale a passé ensuite dans le texte de RR* *dgow* sous la forme absurde τῇ τῇ χώρᾳ γῇ.

Le Vaticanus gr. 73

Le *Vaticanus* gr. 73 est un palimpseste découvert au début du siècle dernier par Angelo Mai. C'est un parchemin du xe siècle, qui contenait la série Περὶ γνωμῶν de la collection des extraits historiques compilée sur l'ordre de Constantin VII Porphyrogénète. Il comprenait primitivement 232 feuillets écrits au recto et au verso. Les extraits de Polybe occupaient 7 quaternions complets et deux feuillets d'un huitième, soit 58 feuillets ou 116 pages. De cet ensemble 10 feuillets ont disparu. Les extraits du livre XII s'étendaient sur 22 pages du manuscrit, soit un peu moins du cinquième. De tous les livres de l'historien c'est celui que l'excerpteur a mis le plus à contribution. La restitution de l'ordre primitif fait apparaître l'absence d'un feuillet : il contenait le texte qui faisait suite à XII. 12 a. 1-3.

Le palimpseste, attaqué par les substances chimiques dont Mai a usé généreusement, est aujourd'hui illisible, même aux rayons ultraviolets, d'après les renseignements qui nous ont été communiqués par la Bibliothèque Vaticane. On en est donc réduit à la collation de Mai, hâtive et fautive, à celle de Heyse et à celle de Boissevain (voir la bibliographie). Heyse, qui prétend éditer le manuscrit, mélange en fait au texte des corrections ou des additions qu'il aurait dû seulement consigner en note. Boissevain reproduit le texte intégral, tel qu'il a pu le lire, tandis que son apparat critique signale les fautes, les lacunes, les lectures incertaines, les additions de l'épitomateur, ainsi que les lectures différentes des deux premiers éditeurs, Mai et Heyse, et les corrections proposées par les philologues. Le palimpseste

souffre de nombreuses lacunes, dont les unes sont dues à la négligence de la copie et les autres à la détérioration du document. Le texte n'est intelligible qu'au prix de nombreuses restitutions et conjectures.

Le Peirescianus

Le *Peirescianus* ou *Turonensis* 980 (sigle P) est un manuscrit sur parchemin du xe siècle. Il contient le recueil intitulé Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας de la compilation constantinienne. Les extraits de Polybe ont été édités pour la première fois en 1634 par Henri de Valois (Valesius), qui a fait suivre son travail d'*Adnotationes*, où il a proposé plus d'une conjecture heureuse. Schweighäuser (II. p. xxviii) s'est fié à cette œuvre consciencieuse. Dübner, au début du siècle dernier, consulta de nouveau le manuscrit pour l'édition Didot et communiqua plusieurs de ses leçons à L. Dindorf. Hultsch n'a pas eu directement accès au manuscrit : il s'est servi des notes de Wollenberg, qui avait collationné le texte sur l'édition Didot. En 1893, Büttner-Wobst a donné une description complète du document (*Der Codex Peirescianus, Berichte der kön. sächs. Gesellschaft der Wissensch.* phil.-hist. Klasse, 45, 1893, p. 261-352), et l'a utilisé dans le tome IV de son édition ; mais le livre XII n'a pas profité de cette revision. Le manuscrit a été ensuite reproduit, comme le *Vaticanus* 73, dans la collection des extraits constantiniens, publiée en 1906-1910 par la librairie Weidmann de Berlin ; il occupe deux volumes, dont le premier est dû à Büttner-Wobst, et le second, qui contient les extraits de Polybe, à A.-G. Roos.

Le copiste du *Peirescianus*, comme ceux de F et de M, s'est trouvé devant une tradition déjà passablement altérée. Comme M il présente XII. 7.4 la leçon ancienne et incompréhensible διαστῆναι. Avec F il contient des erreurs remontant à une origine commune, ainsi XII. 14.3-4 τοῦτο μᾶλλον οὕτως καὶ περὶ (lacune après μᾶλλον) ; 14.5 φιλοτιμαίαις et διαπίπτειν παρὰ τοῦ δέοντος qui n'a aucun sens ; 15.4 ἐπεφθέγξατο au lieu de l'optatif correspondant ; 15.6 περί τε ; 15.7 ὑπὸ τοιαύτης ; 15.10 πᾶς ἐσκοτισμένος (παῖς ἐσκοτισμένος

F) ; enfin 15.11 la phrase est inintelligible, si l'on ne comble pas une lacune commune aux deux manuscrits après τὰ γεγονότα. D'autres fois P indique la bonne leçon : 14.3 ἄξιός ἐστιν, tandis que F a l'informe ἀξιόεστιν représentant sans doute ἄξιόν ἐστιν des manuscrits de S ; 15.2 κολοιόν au lieu de κώλυον F, qui ne convient pas au sens. Les divergences entre M et P sont faibles ; elles sont dues à une inadvertance, comme 7.6 συγνώμην au lieu de συγγνώμην M ; 7.4 δοκῶι pour δοκῶ M ; ou à une fausse interprétation, comme 7.4 πειθανότητες pour πιθανότητες M. Il est visible que les excerpteurs constantiniens se sont servis du même texte pour les deux séries d'extraits[1].

Dans M et F on trouve les mêmes erreurs qui dénotent l'ancêtre commun : 12.1 οὕτως ὅταν τῆς εὐηθείας (εὐθείας F)... ἐγγίζῃ (ἐγγίζει F), qui ne répond pas à la suite des idées ; πρὸ ταύτης pour πρὸς ταύτης ; 27.2 ὅλων pour ὁδῶν ; 27.3 καὶ ταύτης... διὰ τῶν ὑπομνημάτων, passage corrompu de part et d'autre ; 28.5 πολλά pour παῦλα ; 28.6 τὴν ἐνεργητικὴν τῆς περὶ pour τὴν περὶ.

Mais des expressions et même des passages entiers figurent dans F et manquent dans M ; l'inverse est plus rare. Ainsi 27.3 καθάπερ ἐν τοῖς ἀνώτερον ἡμῖν δεδήλωται manque dans M ; 27.10 πως οὕτως manque dans M ; 27.11 M a écourté la citation d'Homère en supprimant le passage καὶ νόον-κατὰ θυμόν, et il saute la citation suivante, en se contentant d'écrire καὶ τὰ ἑξῆς, au lieu de καὶ ἔτι F. Il est manifeste que l'excerpteur byzantin de M a supprimé ce qui lui paraissait inutile.

1. J. Irigoin, *Pour une étude des centres de copie byzantins*, *Scriptorium*, 13.1959, p. 178-179, a confirmé et complété notre point de vue en se fondant sur les caractéristiques extérieures de M et de P. Il estime que ces deux manuscrits, étant donné leur format, leur réglure, leur écriture et leur décoration (bandeaux et initiales enluminées) constituent les exemplaires originaux, établis par les scribes du scriptorium impérial, du vivant même de Constantin VII, et conservés ensuite dans la bibliothèque du palais. Les deux auteurs de florilèges ont donc puisé au même archétype.

Pour établir la présente édition nous avons revu l'ensemble de la tradition manuscrite. Nous avons eu entre les mains des reproductions sur microfilms de l'*Urbinas* gr. 102, du *Turonensis* 980, du *Vesontinus* 841, prêtées par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, auquel nous tenons à exprimer ici nos remerciements. Nous avons consulté les *Parisini* 1650 et 1651 à la Bibliothèque Nationale et, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, le *Genovefanus* 3396. Nous avons pu nous procurer des microfilms du *Monacensis*, du *Mediceus*, du *Palatinus*, de l'*Ottobonianus*, du *Neapolitanus*, du *Bodleianus D'Orville* 61 et du *Vindobonensis cod. hist.* 25. Nous n'avons laissé de côté que les *Bodleiani Arch. Selden.* B. 18 et *Arch. Selden.* B. 20, déjà utilisés par Casaubon, ainsi que le *Tubingensis* M b. 9 et le *Vindobonensis cod. hist.* 30, qui ne contiennent que quelques lignes du livre XII. Les citations d'Étienne de Byzance sont empruntées à l'édition de Meineke, *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt ex recensione Augusti Meinekii*, Tomus prior, Berolini, 1849 ; celles d'Athénée à l'édition de G. Kaibel, *Athenaei Naucratitae Dipnosophistarum libri XI, recensuit Georgius Kaibel*, Lipsiae, 1887-1890, 3 volumes ; celles de Suidas à l'édition de A. Adler, *Suidae Lexicon, edidit Ada Adler*, Lipsiae, 1928-1935, 4 volumes (*Lexicographi graeci*, vol. I). Les corrections de Scaliger sont indiquées d'après Schweighäuser ; elles remontent à des notes manuscrites que Gronov avait consultées et consignées en vue d'une seconde édition (Schweighäuser, II .p. XXXIV-XXXV). Quelques corrections de Benseler sont indiquées d'après Hultsch et proviennent de G. E. Benseler, *De hiatu in oratoribus Atticis et historicis Graecis*, Fribergae, 1841.

L'apparat critique qui accompagne notre texte n'est point un état descriptif de la tradition. Les lapsus, les variantes orthographiques, comme φαλαγγείαν : φαλαγγίαν ; γίνεται : γίγνεται, les différences d'accentuation n'ont pas été indiquées. L'emploi du ν éphelcystique est soumis, d'un manuscrit à l'autre, à des variations que nous n'avons pas relevées, adoptant

chaque fois la pratique usuelle ; il en est de même pour les alternances entre οὕτως et οὕτω, entre ἀεί et αἰεί. — En ce qui concerne les leçons du *Vaticanus* 73, nous avons indiqué les lectures de Heyse et de Boissevain, lorsqu'elles sont différentes ; nous avons gardé le sigle M, lorsqu'elles s'accordent.

En quelques endroits nous avons proposé des corrections ; nous l'avons toujours fait en nous appuyant sur les habitudes du style et du vocabulaire de Polybe et en nous référant à des exemples tirés des autres parties de son œuvre. Mais, en règle générale, nous avons réagi contre la tendance des éditeurs du siècle dernier, Bekker, Hultsch et Büttner-Wobst, qui ont souvent corrigé arbitrairement la tradition. Büttner-Wobst, sous le prétexte que Polybe s'efforce d'éviter l'hiatus (voir F. Hultsch, *Ueber den Hiatus bei Polybius*, *Phil.* 14. 1859, p. 288-319), a soupçonné des passages, remanié l'ordre des mots, ajouté ou retranché (ainsi XII. 3.1, 4 d. 5). Nous n'avons pas cru devoir imiter sa témérité, ni adopter les corrections que Bekker et Hultsch ont introduites pour plier la syntaxe de Polybe à l'usage attique (par exemple XII. 25.2), ce qui a pour inconvénient de nous dérober dans les textes les divergences les plus intéressantes de la koinè.

Traduction et commentaire

Une traduction du livre XII offre quelque difficulté. Polybe emploie nombre de mots techniques, tirés du langage militaire (18.2 ἐπιστροφή ; 18.6 ἐπαγωγή ; 21.6 ἐπικάμπιον), ou de la rhétorique (25 h.3 ἔμφασις, ἐνάργεια ; 12.2 λέξις, χειρισμός) ; d'autres viennent du métier d'historien (4c.3 ἀνακρίσεις ; 27.6 πολυπραγμοσύνη). Mais surtout Polybe s'est créé tout un vocabulaire d'expressions personnelles qui ne peuvent être comprises que par des rapprochements avec d'autres passages de son œuvre ou par l'étude d'un contexte souvent malheureusement fragmentaire ou corrompu : ainsi τὸ πραγματικὸν μέρος (27.1), ἐπίφασις (4 d. 1, 10.4, 25 f. 4, 25 i.1), ἀφορμαί (25 b.3, 25 d.1), παραδοξολογία (26 c.1). Tantôt la pensée est excessive-

ment ramassée (28 a.9), tantôt elle est verbeusement développée (12). En tout cas la traduction de ce livre n'est possible que si l'on tient toujours compte de sa manière de juger et de raisonner, de ses procédés et de ses manies d'écrivain et de la langue de tout son ouvrage. Nous n'avons pas cherché à dissimuler derrière une expression élégante ou une paraphrase commode les lourdeurs et les maladresses de son style. Il faut qu'on voie un auteur en sa façon simple et naturelle.

Le commentaire complétera la présente introduction en abordant les problèmes de détail qui n'ont pas pu y trouver place ; il indiquera pourquoi nous adoptons telle leçon ou pourquoi nous préférons telle correction ; il expliquera aussi pourquoi, dans quelques cas, notre traduction repose sur une interprétation différente de celle de nos devanciers. Les passages de ce livre où Polybe fait la critique de Timée et des autres historiens ont été recueillis et commentés dans le monumental ouvrage de F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker (FGr H)* ; nous y renvoyons au début des passages de ce genre, ainsi qu'à l'ouvrage récent de T. S. Brown, *Timaeus of Tauromenium*. Mais il nous a été malheureusement impossible de renvoyer le lecteur à notre ouvrage d'ensemble sur la *Méthode historique de Polybe*, où sont étudiées et discutées la plupart des idées que l'historien développe ici, puisque ce travail n'est pas encore publié.

BIBLIOGRAPHIE

I. Éditions

Boissevain *Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta... Volumen IV: Excerpta de sententiis edidit U.Ph.Boissevain*, Berolini, 1906.

Büttner-Wobst *Polybii Historiae editionem a Lud. Dindorfio curatam retractavit Theodorus Büttner-Wobst, vol. III*, Lipsiae, 1893.

Bekker *Polybius ex recognitione Immanuelis Bekkeri, tomus alter*, Berolini, 1844.

Casaubon *Polybii... Historiarum libri qui supersunt Isaacus Casaubonus emendavit*, Parisiis, 1609.

Didot *Polybii Historiarum reliquiae graece et latine cum indicibus*, Parisiis, 1839 (édition de F. Dübner).

Dindorf *Polybii Historia edidit Ludovicus Dindorfius, vol. III*, Lipsiae, 1867.

Ernesti *Polybii... Historiarum quae supersunt... Praefationem et glossarium adiunxit Io. Augustus Ernesti*, Lipsiae, 1763-1764.

Gronov *Polybii Lycortae F... Historiarum libri qui supersunt... Iacobus Gronovius recensuit*, Amstelodami, 1670, 3 vol.

Hervagen *Polybii Historiarum libri quinque priores, item epitome sequentium librorum usque ad XVII*, Basileae per Ioannem Hervagium, 1549.

Heyse *Polybii Historiarum Excerpta gnomica in palimpsesto Vaticano LXXIII... retractavit Theodorus Heyse*, Berolini, 1846.

Hultsch *Polybii Historiae edidit Fridericus Hultsch*, vol. III, Berolini, 1870.

Geel *Polybii Historiarum Excerpta Vaticana in titulo de sententiis recensuit Jacobus Geel*, Lugduni Batavorum, 1829.

Lucht *Polybii et Appiani Historiarum Excerpta Vaticana... recognita ab Iohanne Friderico Lucht*, Altonae, 1830.

Mai *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita ab Angelo Maio*, tomus II, Romae, 1827.

Roos *Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta... Volumen II: Excerpta de virtutibus et vitiis*, pars II, *recensuit et praefatus est A. G. Roos*, Berolini, 1910.

Schweighäuser *Polybii Megalopolitani Historiarum quidquid superest recensuit... Iohannes Schweighäuser*, Lipsiae, 1789-1795. 8 tomes.

Ursinus *Ex libris Polybii Megalopolitani selecta de legationibus... ex bibliotheca Fulvi Ursini*, Antverpiae, 1582 (suivi p. 149-182 d'*Emendationes in Polybium*).

Valesius *Polybii... Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetae Henricus Valesius... edidit*, Parisiis, 1634 (suivi d'*Adnotationes ad fragmenta Polybii*).

II. Études critiques

Campe J. C. F. Campe, *Polybius (Jahresbericht)*, *Philologus*, 2.1847. p. 333-354.

Cobet C. G. Cobet, *Polybiana*, *Mnemosyne*, 11.1862. p. 1-46.

— *De locis nonnullis apud Polybium in titulo περὶ γνωμῶν*, *Mnemosyne*, N.S. 4.1876. p. 353-376.

Herwerden H. van Herwerden, *Polybiana*, *Mnemosyne*, N.S. 2. 1873. p. 73.

— *Ad Porphyrogeniti Excerpta de sententiis ed. U. Ph. Boissevain*, *Mnemosyne*, N.S. 36.1908, p. 179-182.

Heyse Th. Heyse, *In Polybii Historiarum Excerptis Gnomicis, ed. Th. Heyse, Corrigenda et Addenda*, *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 5.1847. col. 327-328.

Hultsch F. Hultsch, *Emendationen zu Polybios*, *Jahrbücher für classische Philologie*, 75.1857. p. 832-834.

— *Zu Polybios*, *Jahrbücher für classische Philologie*, 95.1867. p. 564-566.

— *Quaestiones Polybianae*, *Programm des Gymnasiums zu Zwickau*, 1859, 25 p.

— *Quaestiones Polybianae, Pars II*, *Programm der Kreuzschule in Dresden*, 1869, 21 p.

Leutsch E. von Leutsch, *Excerpta gnomica retractavit Th. Heyse*, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, I. 1855. p. 255-271.

Naber S. A. Naber, *Polybiana*, *Mnemosyne*, 6.1857. p. 113-137, 225-258, 341-364.

— ὙΠΑΡ, *Mnemosyne*, N.S. 25.1897. p. 58.

Orelli I. C. Orelli, *Lectiones Polybianae et Theophrasteae*, Turici, 1834, 18 p.

Reiske *Ioannis Iacobi Reiske Animadversiones ad Graecos auctores*, vol. IV. Lipsiae, 1763.

Schenkl K. Schenkl, *Polybios* (*Jahresbericht*, 1873-1884), *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*, 12.1884. t. 38, p. 227-250.

Spengel L. Spengel, *Emendationes in Polybii Historiarum Excerpta Vaticana... Acta Societatis Graecae*, I. 1836. p. 19-38.

Wunderer C. Wunderer, *Coniecturae Polybianae, Dissertatio inauguralis*, Erlangae, 1885, 39 p. (reproduit dans les *Acta Seminarii philologici Erlangensis*, 4.1886. p. 223-259).
— *Textkritische Untersuchungen zu Polybius, Philologus*, 53. 1894. p. 46-79.
— *Kritisch-exegetische Studien zu den Historien des Polybius, Blätter für bayerisches Gymnasialschulwesen*, 37.1901. p. 465-495 ; 40.1904. p. 320-341.

III. Ouvrages a consulter

Balsdon J.P.V.D., *The 'Divinity' of Alexander, Historia*, 1. 1950. p. 363-388.

Bérard J., *La Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende*, 2e éd., Paris, 1957, xii-522 p.

Brown T.S., *Timaeus of Tauromenium* (University of California Publications in History, vol. LV), Berkeley and Los Angeles, 1958, x-165 p.

Ciaceri E., *Storia della Magna Grecia*, vol. 1. *La fondazione delle colonie greche e l'ellenizzamento di città dell' Italia antica*, 2da edizione, Milano-Genova-Roma-Napoli, 1928, xvi-401 p.

Cuntz O., *Polybius und sein Werk*, Leipzig, 1902, 88 p.

Devroye I., Kemp L., *Over de historische methode van Polybios, Verhandelingen van de koninklijke vlaamse Academie voor wetenschappen... van België*, Klasse der Letteren, XVIII. 28. Brussel, 1956, 247 p.

Dittberner W., *Issos. Ein Beitrag zur Geschichte Alexanders des Grossen. Kapitel IV: Das Schlachtfeld und die Schlacht am Pinaros*, Inaug. Diss., Berlin, 1907, 79 p.

Düring I., *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition* (Studia graeca et latina gothoburgensia, V), Göteborg, 1957, 490 p.

Ferguson W. S., *Hellenistic Athens, an Historical Essay*, London, 1911, xviii-487 p.

Fuller, Major-general J.F.C., *The Generalship of Alexander the Great*, London, 1958, 319 p.

Geffcken J., *Timaios' Geographie des Westens, Philologische Untersuchungen*, XIII. 1892.

Gelzer M., *Über die Arbeitsweise des Polybios, Sitzungsberichte der Heidelberg. Akad. der Wiss.*, phil.-hist. Klasse, 1956. 3. 36 p.

Giannelli G., *Culti e miti della Magna Grecia, contributo alla storia più antica delle colonie greche in Occidente* (Pubblicazioni del r. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze, sezione di filologia e filosofia, N.S. 5), Firenze, 1924, xiv-359 p.

Hercod R., *La Conception de l'histoire dans Polybe*, Dissertation de doctorat, Lausanne, 1902, 168 p.

Hewlett E. G. W., *On the Articular Infinitive in Polybius*, *Amer. Journ. of Philol.* 11.1890. p. 267-290 ; 440-470.

Hultsch F., *Ueber den Hiatus bei Polybius*, *Philologus* 14.1859. p. 288-319.

Isnardi M., Τέχνη *e* ἦθος *nella metodologia storiografica di Polibio*, *Studi classici e orientali*, 2.1955. p. 102-110.

Jacoby F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin-Leiden, 1923- (en cours de publication : 16 volumes parus de textes et de commentaires).

Janke A., *Auf Alexanders des Grossen Pfaden. Eine Reise durch Kleinasien*, Berlin, 1904, viii-186 p.

Krebs F., *Die Präpositionen bei Polybius*, Würzburg, 1882, 147 p.

— *Die präpositionsartigen Adverbia bei Polybius*, I. Teil, Regensburg, 1882, 35 p.

Kromayer J., *Antike Schlachtfelder in Griechenland*, I-II. Berlin, 1903-1907.

Kromayer J. et Veith G., *Antike Schlachtfelder*, IV. *Schlachtfelder aus den Perserkriegen, aus der späteren griechischen Geschichte und den Feldzügen Alexanders und aus der römischen Geschichte bis Augustus*, Berlin, 1924-1931.

Laqueur R., article *Timaios (3)* de la *Realencyclopädie*, VI A col. 1076-1203 (1936).

Latte K., J. de Romilly, K. von Fritz, etc., *Histoire et historiens dans l'Antiquité, Entretiens sur l'Antiquité classique (Fondation Hardt)* IV. Vandoeuvres-Genève, 2-8 août 1956. 300 p.

Lerat L., *Les Locriens de l'Ouest* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 176), Paris, 1952, 2 vol., xviii-235 p. ; ii-244 p.

Lorenz K., *Untersuchungen zum Geschichtswerk des Polybios*, Stuttgart, 1931, 104 p.

Mauersberger A., *Polybios-Lexikon*... bearbeitet von A. Mauersberger, Band 1, Lieferung 1 (α-γ), Berlin, 1956.

Mioni E., *Polibio*, Padova, 1949, 166 p.

Müllenhoff K., *Deutsche Altertumskunde*, neue Auflage, Berlin, 1890-1906. 2 vol.

Nissen H., *Kritische Untersuchungen über die Quellen der vierten und fünften Dekade des Livius*, Berlin, 1863, x-341 p.

Oldfather W. A., *Lokrika, sagengeschichtliche Untersuchungen*, *Philologus*. 67.1908. p. 411-472.

— article *Lokris* de la *Realencyclopädie*, XIII, col. 1135-1288 (1926).

— article *Lokroi (1)*, *ibid.*, XIII, col. 1289-1363 (1927).

PÉDECH P., *Polybiana*, *REG*, 67.1954. p. 391-395.

PERRET J., *Les Origines de la légende troyenne de Rome (281-31)*, Paris, 1942, xxx-678 p.

REINACH A., *L'Origine des deux légendes homériques, le viol de Kassandre, le rapt d'Hélène. I. Le viol de Kassandre: Aiax Oiléide à Ilion et le tribut des Locriennes à Athéna Ilias*, *Rev. de l'hist. des Religions*, 69.1914. p. 12-54 ; 70.1914. p. 21-42.

DE SANCTIS G., *Ricerche sulla storiografia siceliota. Appunti da lezioni accademiche* (ΣΙΚΕΛΙΚΑ. Collana di monografie pubblicate dal centro siciliano di studi storico-archeologici « Biagio Pace », I). Palermo [1958] vii-121 p.

VON SCALA R., *Die Studien des Polybios*, I (seul publié), Stuttgart, 1890, xvi-344 p.

SCHELLER P., *De hellenistica historiae conscribendae arte*, dissert. inaug., Leipzig, 1911, 82 p.

SINTENIS C., *Polybius und Timaeus*, *Philologus*, 2.1847. p. 291.

STRACHAN-DAVIDSON J. L., *Selections from Polybius*, Oxford, 1888, xviii-690 p.

THOMMEN R., *Über die Abfassungszeit der Geschichten des Polybius*, *Hermes*, 20.1885. p. 196-236.

TILLYARD H. J. W., *Agathocles*, Cambridge, 1908, xii-236 p.

ULLMAN B. L., *History and Tragedy*, *Trans. and Proc. of the Amer. Phil. Assoc.*, 73.1942. p. 25-53.

WALBANK F. W., *Men and Donkeys*, *Class. Quart.* 39.1945. p. 122.

— *Phalaris' Bull in Timaeus*, *Class. Rev.* 59.1945. p. 39-42.

— *A Historical Commentary to Polybius, vol. I: Commentary on Books I-VI*, Oxford, 1957, xxvii-775 p.

WALTZ P., *Histoire de Polybe, traduction nouvelle avec une notice et des notes explicatives*, Paris, 1921, 4 vol.

WEHRLI F., *Die Geschichtschreibung im Lichte der antiken Theorie* dans *Eumusia. Festgabe für Ernst Howald*, Zürich, 1947, p. 54-71.

WEHRLI F., *Die Schule des Aristoteles. Texte und Kommentar, herausgegeben von Fritz Wehrli*, Basel, 1944-1959 : 10 volumes.

WILHELM A., *Die lokrische Mädcheninschrift*, *Jahreshefte des österreichischen-archäologischen Institutes in Wien*, 14. 1911. p. 163-256.

WUNDERER C., *De Polyb. Hist. XII. 12b. 2 (ed. Hultsch)*, *Acta seminarii philologici Erlangensis*, 3.1884. p. 398.

— *Ein Ephorosfragment bei Polybios*, *Philologus*, 53.1894. p. 436-441.

— *Der Streit um das Sprichwort* Λοκροὶ τὰς συνθήκας, *Philologus*, 56.1897. p. 172-177.

— *Polybios-Forschungen*, *Beiträge zur Sprach. und Kulturgeschichte:*

I. *Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei Polybios*, Leipzig, 1898, 123 p.
II. *Citate und geflügelte Worte bei Polybios*, Leipzig, 1901, 100 p.
III. *Gleichnisse und Metaphern bei Polybios*, Leipzig, 1909, 145 p.

— *Gleichnisse aus dem Gebiet der Malerei bei Polybios*, *Philologus*, 66, 1907, p. 471-475.

Ziegler K., article *Polybios (1)* de la *Realencyclopädie*, XXI col. 1439-1578 (1953).

CONSPECTUS SIGLORUM

F = *Urbinas* gr. 102, saec. XI.
M = *Vaticanus* gr. 73, saec. X.
P = *Turonensis* 980 *(Peirescianus)*, saec. X.
S = Codd. recentiores, uel omnes ucl complures e quibus singuli :
- D = *Monacensis* 388, saec. XIV.
- G = *Laurentianus* LXIX-9 *(Mediceus)*, saec. XV.
- d = *Dorvillianus* 61 (*Oxoniensis Bodleianus* 16 939), saec. XVI.
- g = *Genovefanus* 3396, saec. XVI.
- n = *Neapolitanus* 237 III B. 13, saec. XV.
- o = *Ottobonianus* gr. 50, saec. XV.
- p = *Palatinus* gr. 50, saec. XVI.
- R = *Parisinus* gr. 1650, saec. XV.
- R* = *Parisinus* gr. 1651, saec. XV.
- v = *Vesontinus* 841, saec. XV.
- w = *Vindobonensis hist. et phil.* 25, saec. XVI.

De compendiis quibus editores designavimus, uide supra, p. L-LI.

FRAGMENTS DU LIVRE XII

Extraits d'Étienne de Byzance.

1. 1 Polybe dit au livre douze que la Byzacide est une région au-dessus des Syrtes, « mesurant deux mille stades de pourtour et d'une forme circulaire ».

2 Hippone, ville d'Afrique : Polybe, livre douze.[1]

3 Singa, ville d'Afrique d'après Polybe, livre douze.

4 Tabraca, ville d'Afrique : Polybe, livre douze.

5 Khalkeia, ville d'Afrique : Polyhistor, au livre trois des *Libyques*, d'après Timosthène, que Polybe en son livre douze critique ainsi : « Il se trompe encore gravement au sujet des Khalkeia : ce n'est pas une ville, ce sont des mines de cuivre. »

Description du lotos.

2. Des détails analogues à ce que dit Hérodote au sujet de la plante appelée en Afrique le lotos sont rapportés par Polybe de Mégalopolis, qui l'a vue personnellement et dit au livre douze ceci : 2 « Le lotos est un arbre peu élevé, rugueux et épineux ; il a une feuille verte semblable au nerprun, un peu plus allongée et large. 3 Le fruit au début est semblable pour la couleur et la grosseur aux baies du myrte blanc, quand elles sont mûres ; 4 lorsqu'il grossit, sa peau devient

1. Ἱππών : on peut se demander (cf. Strab. XVII.3.13) si ce nom désigne Hippone (*Hippo Regius*, Bône, en Algérie) ou *Hippo Diarrhytus*, appelée encore Hippou Acra (Scyl. 111, Diod. XX.55.3) et, chez Polybe (I.82.8) ἡ Ἱππακριτῶν πόλις (Bizerte, en Tunisie). La première identification est plus probable, étant donné que Polybe n'a pas repris le nom du livre I et que *Hippo Regius* a joué un rôle dans les opérations de Scipion en Afrique (cf. Liv. 29.3.7), qu'il avait à raconter dans les livres XIII à XV.

FRAGMENTA LIBRI XII

---

1. 1 Πολύβιος... Βυζακίδα χώραν εἶναί φησιν ὑπὲρ τὰς Σύρτεις ἐν δωδεκάτῳ· σταδίων μὲν οὖσα τὴν περίμετρον δισχιλίων, τῷ δὲ σχήματι περιφερής.

2 Ἱππών, Λιβύης πόλις. Πολύβιος δωδεκάτῳ.

3 Σίγγα, πόλις Λιβύης, ὡς Πολύβιος δωδεκάτῳ.

4 Τάβρακα, πόλις Λιβύης. Πολύβιος δωδεκάτῳ.

5 Χάλκεια, πόλις Λιβύης· ὁ Πολυΐστωρ ἐν Λιβυκῶν τρίτῳ, ὡς Τιμοσθένης· ᾧ μεμφόμενος Πολύβιος ἐν τῷ δωδεκάτῳ ὧδε γράφει· ἀγνοεῖ δὲ μεγάλως καὶ περὶ τῶν Χαλκείων· οὐδὲ γὰρ πόλις ἐστίν, ἀλλὰ χαλκουργεῖα.

---

2. [Τὰ παραπλήσια τοῖς περὶ τὸν Ἡρόδοτον ἱστορεῖ περὶ τοῦ ἐν Λιβύῃ καλουμένου λωτοῦ αὐτόπτης γενόμενος ὁ Μεγαλοπολίτης Πολύβιος ἐν τῇ ιβʹ τῶν Ἱστοριῶν λέγων οὕτως·] 2 Ἐστὶ δὲ τὸ δένδρον [ὁ λωτὸς] οὐ μέγα, τραχὺ δὲ καὶ ἀκανθῶδες, ἔχει δὲ φύλλον χλωρὸν παραπλήσιον τῇ ῥάμνῳ, μικρὸν βαθύτερον καὶ πλατύτερον. 3 Ὁ δὲ καρπὸς τὰς μὲν ἀρχὰς ὅμοιός ἐστι καὶ τῇ χρόᾳ καὶ τῷ μεγέθει ταῖς λευκαῖς μυρτίσι ταῖς τετελειωμέναις, 4 αὐξανόμενος δὲ τῷ μὲν χρώματι γίνεται φοινικοῦς,

Fontes 1. 1 Steph. Byz., u. Βύζαντες 2 Steph. Byz., u. Ἱππών 3 Steph. Byz., u. Σίγγα 4 Steph. Byz., u. Τάβαθρα 5 Steph. Byz., u. Χάλκεια. - 2. Ath. XIV. 651 d-f.

1. 1 ὑπὲρ nos: περὶ Steph. || 4 Τάβρακα Pinedo: Τάβαθρα Steph.|| 5 Τιμοσθένης Geier : Δημοσθένης Steph.

2. 2 ὁ λωτὸς add. Athen. || μικρὸν Athen. : μικρῷ Reiske.

écarlate et il ressemble pour la grosseur aux olives rondes, avec un noyau extrêmement petit. 5 Lorsqu'il est mûr, on le cueille, et une fois broyé avec du gruau pour les esclaves, on le tasse dans des jarres ; pour les hommes libres on enlève le noyau, on le prépare de la même façon et on s'en nourrit. 6 Il ressemble pour la saveur à la figue et à la datte, mais avec un parfum plus agréable. 7 On en fait aussi du vin en le détrempant et en le faisant macérer dans l'eau, vin agréable au goût et savoureux, comparable au meilleur vin au miel, et que l'on boit sans eau. 8 Mais il ne peut pas se conserver plus de dix jours ; aussi le prépare-t-on en petites quantités selon le besoin. On fait aussi du vinaigre avec ces fruits. »

Erreurs de Timée sur l'Afrique et la Corse.

3. Tout le monde admirera la fertilité de ce pays, 2 et l'on dira que Timée dans sa géographie de l'Afrique[1] s'est montré non seulement mal informé, mais encore puéril, tout à fait malavisé et excessivement attaché aux vieilles traditions, qui nous racontent que l'Afrique tout entière est sablonneuse, sèche et stérile. 3 Il dit la même chose au sujet de la faune. En fait il y a dans le pays une si grande quantité de chevaux, de bovins, de moutons aussi bien que de chèvres que je ne sais pas si l'on pourrait en trouver autant dans le reste de la terre, 4 et cela est dû au fait que bien des peuples de l'Afrique ne se livrent pas à la culture sédentaire, mais vivent de l'élevage et dans l'élevage. 5 Quant à la quantité et à la force des éléphants, des lions et des panthères, à la beauté des antilopes, à la grandeur des autruches, qui n'en a pas rendu compte? Il n'y a

1. Selon Geffcken, *Phil. Untersuch.*, XIII, 1892, p. 98, et F. Jacoby, *FGrH* 566, *Komm.* p. 542, Timée traitait la géographie de l'Afrique dans son deuxième livre. Ses deux premiers livres constituaient une sorte d'introduction géographique, contenant essentiellement des données descriptives et mythologiques. Brown (*Timaeus*, p. 24) croit pouvoir affirmer que Timée ne donnait pas une étude complète sur l'Afrique, mais seulement sur les régions qui intéressaient l'histoire de la Sicile, ce qui

τῷ δὲ μεγέθει ταῖς γογγύλαις ἐλαίαις παραπλήσιος, πυρῆνα δὲ ἔχει τελέως μικρόν. 5 Ἐπὰν δὲ πεπανθῇ, συνάγουσι καὶ τὸν μὲν τοῖς οἰκέταις μετὰ χόνδρου κόψαντες σάττουσιν εἰς ἀγγεῖα, τὸν δὲ τοῖς ἐλευθέροις ἐξελόντες τὸν πυρῆνα συντιθέασιν ὡσαύτως καὶ σιτεύονται τοῦτον. 6 Ἐστὶ δὲ τὸ βρῶμα παραπλήσιον σύκῳ καὶ φοινικοβαλάνῳ, τῇ δὲ εὐωδίᾳ βέλτιον. 7 Γίνεται δὲ καὶ οἶνος ἐξ αὐτοῦ βρεχομένου καὶ τριβομένου δι' ὕδατος, κατὰ μὲν τὴν γεῦσιν ἡδὺς καὶ ἀπολαυστικός, οἰνομέλιτι χρηστῷ παραπλήσιος, ᾧ χρῶνται χωρὶς ὕδατος. 8 Οὐ δύναται δὲ πλέον δέκα μένειν ἡμερῶν· διὸ καὶ ποιοῦσι κατὰ βραχὺ πρὸς τὴν χρείαν. Ποιοῦσι δὲ καὶ ὄξος ἐξ αὐτοῦ.

---

3. Τὴν μὲν τῆς χώρας ἀρετὴν πᾶς ἂν τις θαυμάσειεν, 2 τὸν δὲ Τίμαιον εἴποι τις ἂν οὐ μόνον ἀνιστόρητον γεγονέναι περὶ τῶν κατὰ τὴν Λιβύην, ἀλλὰ καὶ παιδαριώδη καὶ τελέως ἀσυλλόγιστον καὶ ταῖς ἀρχαίαις φήμαις ἀκμὴν ἐνδεδεμένον, ἃς παρειλήφαμεν, ὡς ἀμμώδους πάσης καὶ ξηρᾶς καὶ ἀκάρπου ὑπαρχούσης τῆς Λιβύης. 3 Ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τῶν ζῴων. Τό τε γὰρ τῶν ἵππων καὶ τῶν βοῶν καὶ προβάτων, ἅμα δὲ τούτοις αἰγῶν πλῆθος τοσοῦτόν ἐστι κατὰ τὴν χώραν ὅσον οὐκ οἶδ' εἰ δύναιτ' ἂν εὑρεθῆναι κατὰ τὴν λοιπὴν οἰκουμένην, 4 διὰ τὸ πολλὰ τῶν κατὰ Λιβύην ἐθνῶν τοῖς μὲν ἡμέροις μὴ χρῆσθαι καρποῖς, ἀπὸ δὲ τῶν θρεμμάτων καὶ σὺν τοῖς θρέμμασιν ἔχειν τὸν βίον. 5 Καὶ μὴν τὸ τῶν ἐλεφάντων καὶ λεόντων καὶ παρδάλεων πλῆθος καὶ τὴν ἀλκήν, ἔτι δὲ βουβάλων κάλλος καὶ στρουθῶν μεγέθη, τίς οὐχ ἱστόρησεν; Ὧν κατὰ μὲν τὴν Εὐρώπην τὸ παράπαν

Codd. 3. Tituli : Πολυβίου ** τοῦ ιβ̄ λόγου F Πολυβίου ἐκ τῶν ἱστοριῶν τοῦ ιβ̄ λόγου κατ' ἐπιτομήν S.

Fontes 3. 1. — 4. 14 FS 3. 10 ὁ δὲ κούνικλος — κατὰ γῆς Athen. IX. 400 f.

3. 2 ὑπαρχούσης FS : καθυπαρχούσης Büttner-W.

absolument rien de tout cela en Europe, mais l'Afrique est pleine de ces espèces. 6 En ne tenant aucun compte de cela, Timée expose comme à dessein le contraire de la vérité.

7 S'il est superficiel dans la géographie de l'Afrique, il l'est aussi au sujet de l'île qu'on appelle la Corse. 8 Quand il en parle dans son deuxième livre, il dit qu'il s'y trouve beaucoup de chèvres et de moutons sauvages, des bœufs sauvages, et aussi des cerfs, des lièvres, des loups et d'autres espèces d'animaux ; que les habitants passent leur temps à les chasser et que c'est toute l'occupation de leur vie. 9 Or, dans l'île en question, non seulement il n'y a pas de chèvre ni de bœuf sauvage, mais encore il n'y a ni lièvre ni loup ni cerf ni aucun animal de ce genre, à part des renards, des lapins et des mouflons[1]. 10 Le lapin vu de loin, paraît être un petit lièvre, mais quand on le capture, il présente une grande différence et d'apparence et de saveur ; la plupart du temps il vit sous terre.

4. On dirait néanmoins que tous les animaux de l'île sont sauvages pour la raison suivante. 2 Les bergers ne peuvent pas accompagner leur bétail dans les pâtures, du fait que l'île est boisée, rocailleuse et accidentée ; lorsqu'ils veulent le rassembler, ils se postent aux endroits commodes et appellent les animaux à la trompe, et tous accourent sans erreur vers leurs trompes respectives. 3 Ainsi, lorsque des gens qui débarquent dans l'île, voient des chèvres ou des vaches

expliquerait qu'il a surtout parlé des déserts. La manière de Timée ne semble pas ausi restrictive.

1. Hérodote (I.165) mentionne Kyrnos, où des colons phocéens, vers 560, s'installèrent à Alalia (Aléria), sur la côte orientale. Les auteurs anciens signalent l'épaisseur de ses forêts et la sauvagerie de ses habitants (Diod. V.13.5 ; Strab. V.2.7 ; Dion. Perieg. 460 ; cf. Eustath. *Ad Dion. Perieg.*, 458 ; Sen. *Helv.* 6.5,7.8) ; aussi la présence d'animaux sauvages ne saurait être sérieusement contestée. — Polybe a-t-il visité la Corse ? Walbank (*Commentary*, I, p. 297) le met en doute ; Thommen (*Herm.* 20. 1885, p. 222) croit qu'il l'a visitée ; nous le croyons aussi.

οὐδέν ἐστιν, ἡ δὲ Λιβύη πλήρης ἐστὶ τῶν προειρημένων. 6 Περὶ ὧν οὐδὲν ἱστορήσας Τίμαιος ὥσπερ ἐπίτηδες τἀναντία τοῖς κατ' ἀλήθειαν ὑπάρχουσιν ἐξηγεῖται. 7 Καθάπερ δὲ καὶ περὶ τῶν κατὰ Λιβύην ἀπεσχεδίακεν, οὕτως καὶ περὶ τῶν κατὰ τὴν νῆσον τὴν προσαγορευομένην Κύρνον. 8 Καὶ γὰρ ὑπὲρ ἐκείνης μνημονεύων ἐν τῇ δευτέρᾳ βίβλῳ φησὶν αἶγας ἀγρίας καὶ πρόβατα καὶ βοῦς ἀγρίους ὑπάρχειν ἐν αὐτῇ πολλούς, ἔτι δ' ἐλάφους καὶ λαγὼς καὶ λύκους καί τινα τῶν ἄλλων ζῴων, καὶ τοὺς ἀνθρώπους περὶ ταῦτα διατρίβειν κυνηγετοῦντας καὶ τὴν ὅλην τοῦ βίου διαγωγὴν ἐν τούτοις ἔχειν. 9 Κατὰ δὲ τὴν προειρημένην νῆσον οὐχ οἷον αἲξ ἄγριος ἢ βοῦς, ἀλλ' οὐδὲ λαγὼς οὐδὲ λύκος οὐδ' ἔλαφος οὐδ' ἄλλο τῶν τοιούτων ζῴων οὐδέν ἐστι, πλὴν ἀλωπέκων καὶ κυνίκλων καὶ προβάτων ἀγρίων. 10 Ὁ δὲ κύνικλος [καλούμενος] πόρρωθεν μὲν ὁρώμενος εἶναι δοκεῖ λαγὼς μικρός, ὅταν δ' εἰς τὰς χεῖρας λάβῃ τις, μεγάλην ἔχει διαφορὰν καὶ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν καὶ κατὰ τὴν βρῶσιν· γίνεται δὲ τὸ πλεῖον μέρος κατὰ γῆς.

4. Δοκεῖ γε μὴν πάντ' εἶναι τὰ ζῷα κατὰ τὴν νῆσον ἄργια διὰ τοιαύτην αἰτίαν. 2 Οὐ δύνανται κατὰ τὰς νομὰς συνακολουθεῖν οἱ ποιμαίνοντες τοῖς θρέμμασι διὰ τὸ σύνδενδρον καὶ κρημνώδη καὶ τραχεῖαν εἶναι τὴν νῆσον· ἀλλ' ὅταν βούλωνται συναθροῖσαι, κατὰ τοὺς εὐκαίρους τόπους ἐφιστάμενοι τῇ σάλπιγγι συγκαλοῦσι τὰ ζῷα, καὶ πάντα πρὸς τὴν ἰδίαν ἀδιαπτώτως συντρέχει σάλπιγγα. 3 Λοιπὸν ὅταν τινὲς προσπλεύσαντες πρὸς τὴν νῆσον αἶγας ἢ βοῦς θεάσωνται νεμομένας ἐρήμους,

7 οὕτως F : οὕτω S ‖ 8 ὑπὲρ ἐκείνης S : ὑπ' ἐκείνης F ‖ 10 καλούμενος add. Athen. ‖ μὲν Athen. : om. FS ‖ εἶναι δοκεῖ Athen. : δοκεῖ εἶναι FS ‖ τὸ πλεῖον μέρος FS : τὸ πλεῖον Athen.

4. 2 ποιμαίνοντες Hultsch : ποιμένοντες F ποιμένες S ‖ κατὰ S : καὶ κατὰ F ‖ πάντα S : πάντα τὰ F.

qui paissent sans gardien, et veulent s'en emparer, les animaux ne se laissent pas approcher parce qu'ils ne sont pas habitués à eux, et prennent la fuite. 4 Mais quand le berger apercevant à son tour les nouveaux venus, sonne la trompe, ils se précipitent à la fois pêle-mêle et accourent vers la trompe. C'est pour cela qu'ils font l'impression d'être sauvages ; Timée, qui est mal et négligemment informé, a inventé une histoire. 5 Pourtant obéir à la trompe n'a rien de merveilleux ; en Italie aussi les éleveurs de porcs règlent ainsi le pâturage de leurs bêtes. 6 Les porchers ne suivent pas leur bétail pas à pas comme en Grèce ; ils marchent en avant en sonnant de la corne de temps en temps ; le bétail suit par derrière et accourt au son, 7 et ces animaux ont tellement l'habitude de leurs cornes respectives que les gens qui entendent cela pour la première fois s'étonnent et ont de la peine à l'admettre. 8 Grâce à l'abondance de la main-d'œuvre et aux autres ressources[1] il se trouve qu'il y a de vastes porcheries en Italie et surtout en Cisalpine, au point qu'une seule truie peut nourrir mille cochons et même parfois davantage. 9 La sortie des étables se fait par espèces et par âges. 10 Quand plusieurs troupeaux sont menés au même endroit, on ne peut pas les garder séparément, mais ils se mélangent les uns aux autres, à l'aller, au pâturage, et pareillement au retour. 11 Aussi a-t-on imaginé, pour les séparer sans peine et sans difficulté quand ils se mélangent, le signal de la corne. 12 Quand un pâtre va devant de son côté en sonnant et qu'un autre tourne du sien, le bétail se sépare de lui-même

1. La richesse de la Cisalpine a vivement impressionné Polybe. Il vante déjà (II.15.1-7) l'abondance des céréales et des glands, le bon marché des denrées, la densité de la population et ses qualités de santé et de bravoure. Strabon (V.1.12) trace un tableau analogue, qui s'inspire vraisemblablement de Polybe. Il signale lui aussi une population nombreuse, une agriculture prospère et des forêts qui permettent en grand l'élevage des porcs. Il ajoute à ces ressources le vin, la laine, la préparation de la poix ; l'irrigation est parfaitement organisée et les villes sont nombreuses. D'après Varron (*R. R.* II.4.10) les meilleurs et les plus gros jambon venaient de la Cisalpine.

κἄπειτα βουληθῶσι καταλαβεῖν, οὐ προσίεται τὰ ζῷα διὰ τὴν ἀσυνήθειαν, ἀλλὰ φεύγει. 4 Ὅταν δὲ καὶ συνιδὼν ὁ ποιμὴν τοὺς ἀποβαίνοντας σαλπίσῃ, προτροπάδην ἅμα φέρεται καὶ συντρέχει πρὸς τὴν σάλπιγγα. Διὸ φαντασίαν ἀγρίων ποιεῖ· ὑπὲρ ὧν Τίμαιος κακῶς καὶ παρέργως ἱστορήσας ἐσχεδίασεν. 5 Τὸ δὲ τῇ σάλπιγγι πειθαρχεῖν οὐκ ἔστι θαυμάσιον· καὶ γὰρ κατὰ τὴν Ἰταλίαν οἱ τὰς ὗς τρέφοντες οὕτω χειρίζουσι τὰ κατὰ τὰς νομάς. 6 Οὐ γὰρ ἕπονται κατὰ πόδας οἱ συοφορβοὶ τοῖς θρέμμασιν, ὥσπερ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν, ἀλλὰ προηγοῦνται φωνοῦντες τῇ βυκάνῃ κατὰ διάστημα, τὰ δὲ θρέμματα κατόπιν ἀκολουθεῖ καὶ συντρέχει πρὸς τὴν φωνήν, 7 καὶ τηλικαύτη γίνεται συνήθεια τοῖς ζῴοις πρὸς τὴν ἰδίαν βυκάνην ὥστε θαυμάζειν καὶ δυσπαραδέκτως ἔχειν τοὺς πρώτους ἀκούσαντας. 8 Διὰ γὰρ τὴν πολυχειρίαν καὶ τὴν λοιπὴν χορηγίαν μεγάλα συμβαίνει τὰ συβόσια κατὰ τὴν Ἰταλίαν ὑπάρχειν, καὶ μάλιστα τὴν Γαλατίαν [παρά τε τοῖς Τυρρηνικοῖς καὶ Γαλάταις] ὥστε τὴν μίαν τοκάδα χιλίους ἐκτρέφειν ὗς, ποτὲ δὲ καὶ πλείους. 9 Διὸ καὶ κατὰ γένη ποιοῦνται καὶ καθ' ἡλικίαν τὰς ἐκ τῶν νυκτερευμάτων ἐξαγωγάς. 10 Ὅθεν εἰς τὸν αὐτὸν τόπον προαγομένων καὶ πλειόνων συστημάτων οὐ δύνανται ταῦτα κατὰ γένη τηρεῖν, ἀλλά γε συμπίπτει κατά τε τὰς ἐξελασίας καὶ νομὰς ἀλλήλοις, ὁμοίως δὲ κατὰ τὰς προσαγωγάς. 11 Ἐξ ὧν αὐτοῖς ἐπινενόηται πρὸς τὸ διακρίνειν, ὅταν συμπέσῃ, χωρὶς κόπου καὶ πραγματείας τὸ κατὰ βυκάνην. 12 Ἐπειδὰν γὰρ τῶν νεμόντων ὁ μὲν ἐπὶ τοῦτο τὸ μέρος προάγῃ φωνῶν, ὁ δ' ἐφ' ἕτερον ἀποκλίνας, αὐτὰ δι' αὐτῶν χωρίζεται τὰ θρέμματα καὶ

3 φεύγει FD : φεύγειν S ‖ 5 οὕτω Casaubon : οὐ FS ‖ 8 πολυχειρίαν FS : πολυχοιρίαν G ‖ Γαλατίαν nos et sequentia verba damnau. : παλαιὰν FS παραλίαν Schweigh. πλατεῖαν Wunderer ‖ Γαλάταις S : Γαλάτες F ‖ 10 ἀλλά γε Casaubon : ἀλλά τε FS ‖ 12 ἐφ' ἕτερον Büttner-W. : ἐπὶ ἕτερον FS.

et chacun suit sa corne particulière avec tant de vivacité qu'il n'est pas possible de les retenir ni d'arrêter d'aucune manière leur élan. 13 En Grèce au contraire, lorsque dans les chênaies ils se mêlent ensemble à la recherche du gland, celui qui a le plus de personnel, profite de sa richesse pour envelopper de son propre bétail celui du voisin et l'emmener. 14 Parfois un voleur s'embusque et détourne les bêtes sans même que le gardien s'aperçoive comment il les a perdues, parce que les troupeaux s'écartent loin de leurs gardiens, dans leur ardeur à se disputer le gland, lorsqu'il commence justement à tomber. Mais arrêtons-nous là.

Autres bévues de Timée.

4 a. *Polybe qui dénigre copieusement Timée dit encore:* Qui excusera de pareilles erreurs, surtout chez Timée, qui est porté à chercher la paille dans l'œil du voisin? 2 C'est ainsi qu'il reproche à Théopompe d'avoir dit que Denys [le Jeune] avait fait la traversée de Sicile à Corinthe sur un navire de commerce, alors que Denys arriva sur un vaisseau de guerre[1], 3 et il calomnie encore Éphore en prétendant qu'il dit que Denys l'Ancien prit le pouvoir à l'âge de vingt-trois ans, régna quarante-deux et mourut à l'âge de soixante-trois ans ; 4 car personne n'ira imputer à l'historien une erreur qui est sans contredit celle du copiste ; 5 ou bien il faudrait qu'Éphore surpassât en sottise Koroibos et Margitès, s'il n'était pas capable de calculer que quarante-deux et vingt-trois font soixante-cinq ;

1. Théopompe avait consacré à l'histoire de la Sicile de 406/5 à 344/3 une digresson en trois livres, ou même peut-être en cinq, dans ses *Philippiques* (Diod. XVI.71.3 ; cf. H. D. Westlake, *The Sicilian Books of Theopompus' Philippica*, *Historia*, 2.1954, p. 288-307). Principalement intéressé par la chute de la tyrannie à Syracuse et ses causes morales, qu'il voyait surtout dans le tempérament voluptueux de Denys le Jeune, il mettait en relief la déchéance de ce tyran, réduit à voyager sur un vulgaire navire marchand, tandis que Timée, par haine de la tyrannie, le montrait conduit sous bonne garde, comme un malfaiteur, jusqu'au lieu de son exil (cf. M. J. Fontana, *Forluna di Timoleonte*, *Kokalos*, 4.1958, p. 6).

κατακολουθεῖ ταῖς ἰδίαις βυκάναις μετὰ τοιαύτης προθυμίας ὥστε μὴ δυνατὸν εἶναι βιάσασθαι μηδὲ κωλῦσαι μηδενὶ τρόπῳ τὴν ὁρμὴν αὐτῶν. 13 Παρὰ δὲ τοῖς Ἕλλησι κατὰ τοὺς δρυμούς, ἐπειδὰν ἀλλήλοις συμπέσῃ διώκοντα τὸν καρπόν, ὁ πλείονας ἔχων χεῖρας καὶ κατευκαιρήσας περιλαβὼν τοῖς ἰδίοις θρέμμασιν ἀπάγει τὰ τοῦ πλησίον. 14 Ποτὲ δὲ κλέπτης ὑποκαθίσας ἀπήλασεν, οὐδ' ἐπιγινώσκοντος τοῦ περιάγοντος πῶς ἀπέβαλεν, διὰ τὸ μακρὰν ἀποσπᾶσθαι τὰ κτήνη τῶν περιαγόντων, ἁμιλλώμενα περὶ τὸν καρπόν, ὅταν ἀκμὴν ἄρχηται ῥεῖν. Πλὴν ταῦτα μὲν ἐπὶ τοσοῦτον.

---

4 a. [Ὅτι διασύρας ὁ Πολύβιος τὸν Τίμαιον ἐν πολλοῖς αὖθίς φησι·] Τίς ἂν ἔτι δοίη συγγνώμην ⟨ἐπὶ⟩ τοῖς τοιούτοις ἁμαρτήμασιν ἄλλως τε καὶ Τιμαίῳ τῷ προσφυομένῳ τοῖς ἄλλοις πρὸς τὰς τοιαύτας παρωνυχίας ; 2 Ἐν αἷς Θεοπόμπου μὲν κατηγορεῖ διότι Διονυσίου ποιησαμένου τὴν ἀνακομιδὴν ἐκ Σικελίας εἰς Κόρινθον ἐν μακρᾷ νηί, Θεόπομπός φησιν ἐν στρογγύλῃ παραγενέσθαι τὸν Διονύσιον, 3 Ἐφόρου δὲ πάλιν ὅταν καταψεύδηται φάσκων λέγειν αὐτὸν ὅτι Διονύσιος ὁ πρεσβύτερος παρελάμβανε τὴν ἀρχὴν ἐτῶν εἴκοσι τριῶν ὑπάρχων, δυναστεῦσαι δὲ τετταράκοντα καὶ δύο, μεταλλάξαι δὲ τὸν βίον προσλαβὼν τοῖς ἑξήκοντα τρία· 4 τοῦτο γὰρ οὐδεὶς ἂν εἴπειε δήπου τοῦ συγγραφέως εἶναι τὸ διάπτωμα, τοῦ δὲ γραφέως ὁμολογουμένως· 5 ἢ γὰρ δεῖ τὸν Ἔφορον ὑπερβεβηκέναι τῇ μωρίᾳ καὶ τὸν Κόροιβον καὶ τὸν Μαργίτην, εἰ μὴ δυνατὸς ἦν συλλογίζεσθαι διότι τὰ τετταράκοντα καὶ δύο προστεθέντα τοῖς εἴκοσι καὶ τρισὶν

Codd. 4 a. 1 - 4 d. 8 M.

13 τοῦ πλησίον D : τοῦ πλησίου FS.

4 a. 1 ἐπὶ add. Geel || 3 πάλιν ὅταν M : παλιλλογίαν Geel πάλιν ἀλογίαν Schenkl πάλιν ἄγνοιαν Büttner-W. || 4 εἴπειε Hultsch : εἰπεῖν M || διάπτωμα Geel : διατύπωμα M || 5 ἢ γὰρ δεῖ Geel : εἰ γὰρ δεῖ M || ὑπερβεβηκέναι Geel : ἐπαναβεβηκέναι M παραβεβηκέναι Orelli || Κόροιβον Geel : κόρυβον M.

6 ou bien si pareille chose est incroyable de la part d'Éphore, il est manifeste que la faute vient du copiste, et personne n'admettra l'esprit de dénigrement et de chicane de Timée.

4 b. Dans son Histoire de Pyrrhus[1] Timée dit encore que les Romains commémorent encore aujourd'hui la destruction d'Ilion à date fixe, en tuant à coups de javelots un cheval de guerre, devant la ville, au lieu appelé le Champ-de-Mars, parce que la prise de Troie est due au fameux cheval de bois, ce qui est le comble de la puérilité ; 2 car il faudra dire alors que tous les barbares sont les descendants des Troyens : 3 presque tous en effet, en tout cas la plupart, au moment de partir en guerre ou de livrer un combat décisif à des ennemis, font un sacrifice préliminaire avec un cheval et l'immolent, interprétant l'avenir d'après la chute de l'animal.

4 c. Timée sur ce point manifeste non seulement l'ignorance de la sottise, mais encore plus, à mon avis, de l'impertinence, en s'imaginant, parce que les Romains sacrifient un cheval, qu'ils le font parce que Troie, selon la croyance, a été prise à cause d'un cheval.

2 Il est visible d'après ce qui précède qu'il a mal étudié la géographie de l'Afrique, de la Sardaigne[2] et surtout de l'Italie, 3 et pour tout dire que le travail d'information orale est tout à fait négligé chez lui : or c'est ce qui est le plus important en histoire. 4 Étant donné que les événements s'accomplissent en nombre d'endroits à la fois et qu'il n'est pas possible

1. Outre son grand ouvrage historique, Timée avait écrit à part une *Histoire de Pyrrhus* (Cic. *Fam.* V.12.2 ; Dion. Hal. *AR.* I. 6.1). Ce passage est le seul conservé qui se rapporte expressément à cet ouvrage. Mais le discours de Pyrrhus auquel Polybe fait allusion plus loin (XII. 25k.2) en faisait partie. On n'en connaît ni l'étendue ni la valeur. On croit pouvoir affirmer néanmoins qu'il contenait de précieux renseignements sur les antiquités romaines (Gell. XI.1.1).

2. De ce que Timée a écrit sur la Sardaigne il reste deux citations (Plin. *H. N.* III.85 ; Schol. Plat. *Resp.* 337 a) et vraisemblablement les données sur l'histoire ancienne de l'île qui figurent chez Diodore (V.15).

ἑξήκοντα γίνεται καὶ πέντε· 6 ἢ τούτου μηδαμῶς ἂν πιστευθέντος ὑπὲρ Ἐφόρου φανερὸν ὅτι τὸ μὲν ἁμάρτημά [φανερόν] ἐστι τοῦ γραφέως, τὸ δὲ Τιμαίου φιλεπίτιμον καὶ φιλέγκλημον οὐδεὶς ἂν ἀποδέξαιτο.

4 b. Καὶ μὴν ἐν τοῖς περὶ Πύρρου πάλιν φησὶ τοὺς Ῥωμαίους ἔτι νῦν ὑπόμνημα ποιουμένους τῆς κατὰ τὸ Ἴλιον ἀπωλείας ἐν ἡμέρᾳ τινὶ κατακοντίζειν ἵππον πολεμιστὴν πρὸ τῆς πόλεως ἐν τῷ Καμπῷ καλουμένῳ, διὰ τὸ τῆς Τροίας τὴν ἅλωσιν διὰ τὸν ἵππον γενέσθαι τὸν δούριον προσαγορευόμενον, πρᾶγμα πάντων παιδαριωδέστατον· 2 οὕτω μὲν γὰρ δεήσει πάντας τοὺς βαρβάρους λέγειν Τρώων ἀπογόνους ὑπάρχειν· 3 σχεδὸν γὰρ πάντες, εἰ δὲ μή γε οἱ πλείους, ὅταν ἢ πολεμεῖν μέλλωσιν ἐξ ἀρχῆς ἢ διακινδυνεύειν πρός τινας ὁλοσχερῶς, ἵππῳ προθύονται καὶ σφαγιάζονται, σημειούμενοι τὸ μέλλον ἐκ τῆς τοῦ ζῴου πτώσεως.

4 c. Ὁ δὲ Τίμαιος περὶ τοῦτο τὸ μέρος τῆς ἀλογίας οὐ μόνον ἀπειρίαν, ἔτι δὲ μᾶλλον ὀψιμαθίαν δοκεῖ μοι πολλὴν ἐπιφαίνειν, ὅς γε, διότι θύουσιν ἵππον, εὐθέως ὑπέλαβε τοῦτο ποιεῖν αὐτοὺς διὰ τὸ τὴν Τροίαν ἀφ' ἵππου δοκεῖν ἑαλωκέναι. 2 Πλὴν ὅτι γε κακῶς ἱστόρηκε καὶ τὰ περὶ τὴν Λιβύην καὶ τὰ περὶ τὴν Σαρδόνα καὶ μάλιστα τὰ κατὰ τὴν Ἰταλίαν ἐκ τούτων ἐστὶ συμφανές, 3 καὶ καθόλου διότι τὸ περὶ τὰς ἀνακρίσεις μέρος ἐπισέσυρται παρ' αὐτῷ τελέως· ὅπερ ἐστὶ κυριώτατον τῆς ἱστορίας. 4 Ἐπειδὴ γὰρ αἱ μὲν πράξεις ἅμα πολλαχῇ συντελοῦνται, παρεῖναι δὲ τὸν αὐτὸν ἐν πλείοσι τόποις

6 φανερόν M del. Geel ἀφελῶς coni. Hultsch || φιλεπίτιμον Bekker : φιλότιμον M || οὐδεὶς ἂν ἀποδέξαιτο Geel : οὐ δέξαιτο οὐδ' ἀποδέξαιτο M.

4 b. 3 ἵππῳ M : ἵππον Geel.

4 c. 1 ἀφ' ἵππου Geel : ἀπὸ ἵππου M || 3 ἐπισέσυρται παρ' αὐτῷ sic legit Mai.

au même homme d'être présent en plusieurs lieux en même temps, et pareillement qu'il n'est pas possible à un seul de voir de ses yeux tous les lieux de la terre et les particularités de ces lieux, 5 il ne reste plus qu'à se renseigner auprès d'un grand nombre de gens, à se fier à ceux qui sont dignes de foi et à faire une critique correcte des informations recueillies.

4 d. A ce point de vue Timée a beau faire le plus grand étalage, je trouve qu'il s'écarte beaucoup de la vérité ; 2 il est si éloigné de la rechercher scrupuleusement à travers autrui que même sur ce qu'il a vu de ses yeux et sur les endroits où il est allé lui-même, il ne nous rapporte rien de bon. 3 Cela sera manifeste quand nous aurons montré que dans la géographie de la Sicile il ignore ce dont il parle ; 4 il n'y aura plus guère besoin de grands discours, du moins sur ses erreurs, si dans les lieux où il est né[1] et où il a grandi, et dans les plus célèbres d'entre eux, on le prend en flagrant délit d'ignorance et de manquement à la vérité. 5 C'est ainsi qu'il dit que la fontaine Aréthuse à Syracuse prend sa source dans le fleuve Alphée, qui coule dans le Péloponnèse à travers l'Arcadie et le territoire d'Olympie ; 6 ce fleuve s'enfoncerait sous terre et, après avoir parcouru quatre mille stades sous la mer de Sicile, il émergerait à Syracuse ; 7 le fait aurait été vérifié ainsi : une fois que des pluies diluviennes étaient tombées pendant les jeux Olympiques et que le fleuve avait inondé l'emplacement de l'enceinte sacrée, 8 Aréthuse dégorgeait une quantité de fumier provenant des bœufs immolés pendant la solennité, et rejeta une coupe d'or que les gens qui la retirèrent reconnurent pour un objet de la cérémonie.

---

1. D'après ce passage on pourrait croire que Timée était originaire de Syracuse (cf. Diod. XXI.16.5). Mais on admet qu'il était né à Tauroménion, la ville que son père Andromachos avait fondée en 358. Laqueur (*RE.* VI A. 1077) croit que Timée avait hérité de son père la citoyenneté syracusaine. Mais rien n'empêche qu'un hasard ait fait naître Timée à Syracuse sous le gouvernement de Timoléon (345-337), avec lequel Andromachos était fort lié (Plut. *Tim.* 10.6) ni qu'il ait fait ses études dans cette ville. Selon De Sanctis (*Ricerche sulla storiografia siceliota*, p. 44), Timée

κατὰ τόν αὐτὸν καιρὸν ἀδύνατον, ὁμοίως γε μὴν οὐδ' αὐτόπτην γενέσθαι πάντων τῶν κατὰ τὴν οἰκουμένην τόπων καὶ τῶν ἐν τοῖς τόποις ἰδιωμάτων τὸν ἕνα δυνατόν, 5 καταλείπεται πυνθάνεσθαι μὲν ὡς παρὰ πλείστων, πιστεύειν δὲ τοῖς ἀξίοις πίστεως, κριτὴν δ' εἶναι τῶν προσπιπτόντων μὴ κακόν.

4 d. Ἐν ᾧ γένει μεγίστην ἐπίφασιν ἕλκων Τίμαιος πλεῖστον ἀπολείπεσθαί μοι δοκεῖ τῆς ἀληθείας· 2 τοσοῦτο γὰρ ἀπέχει τοῦ δι' ἑτέρων ἀκριβῶς τὴν ἀλήθειαν ἐξετάζειν ὡς οὐδὲ τούτων ὧν αὐτόπτης γέγονεν καὶ ἐφ' οὓς αὐτὸς ἥκει τόπους, οὐδὲ περὶ τούτων οὐδὲν ὑγιὲς ἡμῖν ἐξηγεῖται. 3 Τοῦτο δ' ἔσται δῆλον, ἐὰν ἐν τοῖς κατὰ τὴν Σικελίαν δείξωμεν αὐτὸν ἀγνοοῦντα περὶ ὧν ἀποφαίνεται· 4 σχεδὸν γὰρ οὐ πολλῶν ἔτι προσδεήσει λόγων ὑπέρ γε τῆς ψευδολογίας, ἐὰν ἐν οἷς ἔφυ καὶ ἐτράφη τόποις καὶ τούτων ἐν τοῖς ἐπιφανεστάτοις, ἐν τούτοις ἀγνοῶν εὑρεθῇ καὶ παραπαίων τῆς ἀληθείας. 5 Φησὶ τοιγαροῦν τὴν Ἀρέθουσαν κρήνην τὴν ἐν ταῖς Συρακούσαις ἔχειν τὰς πηγὰς ἐκ τοῦ κατὰ Πελοπόννησον διά τε τῆς Ἀρκαδίας καὶ διὰ τῆς Ὀλυμπίας ῥέοντος ποταμοῦ Ἀλφειοῦ· 6 ἐκεῖνον γὰρ δύντα κατὰ γῆς ⟨καὶ⟩ τετρακισχιλίους σταδίους ὑπὸ τὸ Σικελικὸν ἐνεχθέντα πέλαγος ἀναδύνειν ἐν ταῖς Συρακούσαις, 7 γενέσθαι δὲ τοῦτο δῆλον ἐκ τοῦ κατά τινα χρόνον οὐρανίων ὄμβρων ῥαγέντων κατὰ τὸν τῶν Ὀλυμπίων καιρὸν καὶ τοῦ ποταμοῦ τοὺς κατὰ τὸ τέμενος ἐπικλύσαντος τόπους, 8 ὄνθου τε πλῆθος ἀναβλύζειν τὴν Ἀρέθουσαν ἐκ τῶν κατὰ τὴν πανήγυριν θυομένων βοῶν καὶ φιάλην χρυσῆν ἀναβαλεῖν ἣν ἐπιγνόντες εἶναι τῆς ἑορτῆς ἀνείλοντο.

---

4 d. 1 ἕλκων M : ἔχων Hultsch ‖ 2 ἐξετάζειν Cobet : ἐξαρτίζειν M ‖ 4 ἐν τούτοις del. Hultsch ‖ 5 ποταμοῦ Ἀλφειοῦ M : Ἀλφειοῦ ποταμοῦ coni. Hultsch ποταμοῦ del. Büttner-W. ‖ 6 καὶ add. Spengel ‖ ἀναδύνειν Naber : ἀναδύειν M ‖ 7 οὐρανίων Mai : ἐξαισίων coni. Bekker ‖ 8 εἶναι M : ἰδίαν Hultsch.

Critique des erreurs de Timée dans l'histoire de Locres.

5. Il se trouve justement que j'ai abordé plus d'une fois à la ville de Locres et que j'ai rendu aux Locriens des services importants : 2 ils se sont trouvés dispensés grâce à moi de l'expédition d'Espagne et de celle de Dalmatie, où ils devaient envoyer par mer un contingent aux Romains en vertu de leur traité. 3 Aussi, libérés de tracas, de dangers et de dépenses considérables, nous ont-ils récompensé par toutes sortes d'honneurs et de faveurs ; je devrais donc dire du bien plutôt que du mal des Locriens. 4 Pourtant je n'ai pas hésité à dire et à écrire que l'histoire de leur migration, telle que la rapporte Aristote, se révèle plus véridique que celle que présente Timée[1]. 5 Car je sais, et tout le monde en convient, que la tradition qu'ils tiennent de leurs pères sur leur migration, est celle que donne Aristote et non celle de Timée. Et ils ont présenté les arguments suivants. 6 D'abord le fait que toute illustration héréditaire vient chez eux des femmes, non des hommes, et pour prendre tout de suite un exemple, chez eux sont réputés nobles ceux qu'on appelle les descendants des Cent Familles ; 7 c'étaient les cent familles les plus distinguées parmi les Locriens avant leur migration, et parmi lesquelles ils devaient tirer au sort les jeunes filles à envoyer à Ilion sur l'ordre de l'oracle. 8 Justement quelques femmes de ces familles étaient parties avec les émigrants, et leurs descendants sont encore aujourd'hui considérés comme nobles et

pouvait se dire syracusain, soit que son père fût syracusain, soit que le droit de cité fût étendu à des villes étroitement unies à Syracuse.

1. Locres, d'après la chronologie d'Eusèbe, fut fondée en 679/8 (trad. de saint Jérôme) ou en 673/2 (version arménienne) sur un territoire sicule. Les fouilles en ont retrouvé le site à 4 kilomètres du village actuel de Locri. L'ancienne cité comprenait une ville haute, l'Epôpis (Strab. VI.1.7), et une ville basse qui s'étendait jusqu'à la mer. A l'intérieur de l'enceinte, longue de 7 km. 5, on a retrouvé les soubassements de deux temples, et, en dehors, à l'ouest, des restes du fameux temple de Perséphone. La ville se rendit à Hannibal après Cannes (Liv. 23.20.8) et Scipion la reprit en 205 (Liv. 29.6 ; App. *Hann.* 55 ; Zonar. IX. 11).

5. Ἐμοὶ δὴ συμβαίνει καὶ παραβεβληκέναι πλεονάκις εἰς τὴν τῶν Λοκρῶν πόλιν καὶ παρεσχῆσθαι χρείας αὐτοῖς ἀναγκαίας · 2 καὶ γὰρ τῆς εἰς Ἰβηρίαν στρατείας αὐτοὺς παραλυθῆναι συνέβη δι' ἐμὲ καὶ τῆς εἰς Δελματεῖς, ἣν ὤφειλον κατὰ θάλατταν ἐκπέμπειν Ῥωμαίοις κατὰ τὰς συνθήκας. 3 Ἐξ ὧν καὶ κακοπαθείας καὶ κινδύνου καὶ δαπάνης ἱκανῆς τινος ἀπολυθέντες πᾶσιν ἡμᾶς ἠμείψαντο τοῖς τιμίοις καὶ φιλανθρώποις · διόπερ ὀφείλω μᾶλλον εὐλογεῖν Λοκροὺς ἢ τοὐναντίον. 4 Ἀλλ' ὅμως οὐκ ὤκνησα καὶ λέγειν καὶ γράφειν ὅτι τὴν ὑπ' Ἀριστοτέλους παραδιδομένην ἱστορίαν περὶ τῆς ἀποικίας ἀληθινωτέραν εἶναι συμβαίνει τῆς ὑπὸ Τιμαίου λεγομένης. 5 Σύνοιδα γὰρ τοῖς ἀνθρώποις ὁμολογοῦσιν ὅτι παραδόσιμος αὐτοῖς ἐστιν αὕτη περὶ τῆς ἀποικίας ἡ φήμη παρὰ πατέρων, ἣν Ἀριστοτέλης εἴρηκεν, οὐ Τίμαιος. Καὶ τούτων γε τοιαύτας ἔφερον ἀποδείξεις. 6 Πρῶτον μὲν ὅτι πάντα τὰ διὰ προγόνων ἔνδοξα παρ' αὐτοῖς ἀπὸ τῶν γυναικῶν, οὐκ ἀπὸ τῶν ἀνδρῶν ἐστιν, οἷον εὐθέως εὐγενεῖς παρὰ σφίσι νομίζεσθαι τοὺς ἀπὸ τῶν ἑκατὸν οἰκιῶν λεγομένους · 7 ταύτας δ' εἶναι τὰς ἑκατὸν οἰκίας τὰς προκριθείσας ὑπὸ τῶν Λοκρῶν πρὶν ἢ τὴν ἀποικίαν ἐξελθεῖν, ἐξ ὧν ἔμελλον οἱ Λοκροὶ κατὰ τὸν χρησμὸν κληροῦν τὰς ἀποσταλησομένας παρθένους εἰς Ἴλιον. 8 Τούτων δή τινας τῶν γυναικῶν συνεξᾶραι μετὰ τῆς ἀποικίας, ὧν τοὺς ἀπογόνους ἔτι νῦν εὐγενεῖς νομίζεσθαι καὶ καλεῖσθαι

Codd. 5. 1-6. 6 FS. 5 Initio cap. 5 habet F in marg. : Τοῖς μὲν κατ' ἄγνοιαν ψευδογραφοῦσιν ἔφαμεν δεῖν διόρθωσιν εὐμενική<ν> καὶ συγγνώμην ἐξακολουθεῖν, τοῖς δὲ κατὰ προαίρεσιν ἀπαραίτητον κατηγορίαν (cf. 7. 6). Et infra : ἀλλὰ πρὶν τὸ δὴ λεγόμενον ἀμφοῖν τοῖν χεροῖν ἐπέφυ προφανὲς ἐκ τούτων (cf. 10. 6).

5. 1 δὴ F : δὲ S ‖ 2 Δελματεῖς F : Δαλματεῖς S ‖ 3 τιμίοις R'dog : τιμαίοις FS ‖ μᾶλλον Fnpv : καὶ μᾶλλον S ‖ 6 ἐστιν Ursinus : εἰς τὸ ον F εἰς τὸ οἷον og εἰς τὸ dn ἱστοροῦν Hultsch ‖ 7 οἰκίας S : οἰκείας F.

appelés ceux des Cent Familles. 9 Ensuite, au sujet de l'institution dite de la phialéphore[1], voici à peu près la tradition qui existe chez eux : 10 à l'époque où ils avaient chassé les Sicules[2] qui occupaient cette région de l'Italie et chez lesquels un garçon appartenant aux plus illustres et aux plus nobles familles marchait en tête des sacrifices, les Locriens, qui ont adopté plusieurs usages siciliens parce qu'ils n'avaient pas de tradition ancestrale, ont aussi conservé celui-là, 11 en y apportant seulement cette correction, de ne pas nommer phialéphore un garçon, mais une fille, puisque la noblesse venait des femmes.

6. Il n'y avait pas de traité entre eux et les Locriens de Grèce et on disait chez eux qu'il n'y en avait jamais eu ; en revanche ils conservaient tous la tradition d'un traité avec les Sicules. 2 A ce sujet ils disaient qu'à l'époque où leur première apparition surprit les Sicules, qui occupaient la contrée qu'ils habitent maintenant, ceux-ci saisis de frayeur, les accueillirent sous l'effet de la peur et conclurent avec eux un accord par lequel ils s'engageaient 3 « à les traiter amicalement et à posséder en commun le pays, tant qu'ils fouleraient cette terre et qu'ils porteraient des têtes sur leurs épaules ». 4 Quand vint le moment de prêter ce serment, les Locriens, dit-on, enduisirent de terre les semelles de leurs souliers, dissimulèrent des têtes d'ail sur leurs épaules, et prononcèrent de cette façon la formule du serment ; 5 ensuite ils secouèrent la terre de leurs souliers et jetèrent les têtes d'ail, et peu de temps après

1. La φιάλη est un récipient de forme variable (coupe, vase). Il devait jouer un rôle important dans le culte de Perséphone à Locres ; car on en a retrouvé un grand nombre sur l'emplacement de ses sanctuaires, à Mannella et à Medma, auprès de l'ancienne Locres.

2. Ces peuples sicules étaient les Œnôtres, qui occupaient l'extrême pointe de l'Italie, depuis le détroit de Messine jusqu'au Laos, sur la mer Tyrrhénienne, et à Métaponte, sur la mer de Sicile, à ce que raconte Antiochus de Syracuse (Strab. VI.1.4 ; Dion. Hal. *AR.* I.12.3 ; Ps. Scymn. 247).

τοὺς ἀπὸ τῶν ἑκατὸν οἰκιῶν. 9 Πάλιν ὑπὲρ τῆς φιαληφόρου παρ' αὐτοῖς λεγομένης τοιαύτη τις ἱστορία παραδέδοτο, 10 διότι καθ' ὃν καιρὸν τοὺς Σικελοὺς ἐκβάλοιεν τοὺς κατασχόντας τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ἰταλίας, ὧν καὶ ταῖς θυσίαις προηγεῖτο τῶν ἐνδοξοτάτων καὶ τῶν εὐγενεστάτων ὑπάρχων παῖς, αὐτοὶ καὶ πλείω τῶν Σικελικῶν ἐθῶν παραλαβόντες διὰ τὸ μηδὲν αὐτοῖς πάτριον ὑπάρχειν καὶ τοῦτο διαφυλάττοιεν ἀπ' ἐκείνων, 11 αὐτὸ δὲ τοῦτο διορθώσαιντο, τὸ μὴ παῖδα ποιεῖν ἐξ αὐτῶν τὸν φιαληφόρον, ἀλλὰ παρθένον, διὰ τὴν ἀπὸ τῶν γυναικῶν εὐγένειαν.

6. Συνθῆκαι δὲ πρὸς μὲν τοὺς κατὰ τὴν Ἑλλάδα Λοκροὺς οὔτ' ἦσαν οὔτ' ἐλέγοντο παρ' αὐτοῖς γεγονέναι, πρὸς μέντοι Σικελοὺς πάντες εἶχον ἐν παραδόσει. 2 Περὶ ὧν ἔλεγον διότι, καθ' ὃν καιρὸν ἐκ τῆς πρώτης παρουσίας καταλάβοιεν Σικελοὺς κατέχοντας ταύτην τὴν χώραν, ἐν ᾗ νῦν κατοικοῦσι, καταπλαγέντων αὐτοὺς ἐκείνων καὶ προσδεξαμένων διὰ τὸν φόβον, ὁμολογίας ποιήσαιντο τοιαύτας, 3 ἦ μὴν εὐνοήσειν αὐτοῖς καὶ κοινῇ τὴν χώραν ἕξειν, ἕως ἂν ἐπιβαίνωσι τῇ γῇ ταύτῃ καὶ τὰς κεφαλὰς ἐπὶ τοῖς ὤμοις φορῶσι. 4 Τοιούτων δὲ τῶν ὅρκων γενομένων φασὶ τοὺς Λοκροὺς εἰς μὲν τὰ πέλματα τῶν ὑποδημάτων ἐμβαλόντας γῆν, ἐπὶ δὲ τοὺς ὤμους σκόρδων κεφαλὰς ἀφανεῖς ὑποθεμένους οὕτως ποιήσασθαι τοὺς ὅρκους, 5 κἄπειτα τὴν μὲν γῆν ἐκβαλόντας ἐκ τῶν ὑποδημάτων, τὰς δὲ κεφαλὰς τῶν σκόρδων ἀπορρίψαντας μετ' οὐ πολὺ καιροῦ παραπεσόντος ἐκβαλεῖν τοὺς

9 ὑπὲρ S : ὑπὸ FDG ‖ φιαληφόρου Ursinus : φιληφόρου FS ‖ παρ' αὐτοῖς F : παρ' αὐτῆς S ‖ παραδέδοτο FG : παρεδέδοτο S ‖ 10 ὑπάρχων παῖς Reiske : ὑπάρχοντες FS ‖ Σικελικῶν Reiske : συγγενικῶν FS (-γενικῶς og) ‖ ἐθῶν FS : ἐθνῶν og.

6. 3 ἦ μὴν Ursinus : ἡμῖν FS ‖ τῇ γῇ FS : τῇ χώρᾳ DG ‖ 4 ἐμβαλόντας Casaubon : ἐμβάλλοντας FS ‖ τοὺς ὤμους Casaubon : τοῦ σώματος FS ‖ σκόρδων F : σκορόδων DG ‖ ὑποθεμένους FS : ἐπιθεμένους Reiske ‖ 5 ἐκβαλόντας S : ἐκβάλλοντας Fog.

ils saisirent une occasion pour chasser les Sicules du pays. 6 Voilà donc ce qu'on raconte à Locres.

7 a. Timée de Tauroménion[1] déclare au livre neuf de ses *Histoires* : « Ce n'était pas l'usage autrefois chez les Grecs d'avoir à son service des esclaves achetés », et il écrit : « De tous côtés on a reproché à Aristote de s'être trompé sur les usages de Locres : car la loi ne permettait même pas aux Locriens de posséder des esclaves. »

b. Timée de Tauroménion oubliant ce qu'il a dit (Polybe de Mégalopolis le réfute sur ce point au livre douze de ses *Histoires*) affirme qu'il n'était pas dans les mœurs des Grecs d'acquérir des esclaves[2].

6 a. En raisonnant sur ces données on se rangera du côté d'Aristote plutôt que de Timée. Quant à la suite, elle est tout à fait absurde : 2 s'imaginer, comme il le soutient, qu'il n'est pas vraisemblable que les esclaves des alliés de Lacédémone reportent les bons sentiments de leurs maîtres sur les amis de ces derniers, est une niaiserie ; 3 ce ne sont pas seulement les bons sentiments, mais encore les liens d'hospitalité et de parenté de leurs maîtres que les anciens esclaves, lorsqu'ils ont réussi d'une façon inespérée et que le temps s'est écoulé, s'efforcent de s'approprier et de renouveler encore plus que de véritables parents, 4 avec le souci d'effacer sur ce point leur infériorité et leur obscurité passées en cherchant à se présenter comme les descendants de leurs maîtres plutôt que comme leurs affranchis.

---

6 b. Il est particulièrement vraisemblable que cela

1. Sur l'ethnique Ταυρομενίτης qui accompagne le nom de Timée (Suid. v. Τίμαιος ; Plut. *De Exil.*605c ; [Luc.] *Macrob.*22 ; Marcell. *Vita Thuc.*27 ; Ath. IV. 163e ; etc.) voir ci-dessus p. 7, n.1.

2. Les esclaves étaient primitivement le butin des villes conquises (ainsi dans l'*Iliade*) ou des condamnés, ou encore des débiteurs insolvables. D'après Théopompe, les habitants de Chios auraient été les premiers à faire le commerce des esclaves (Ath. VI.265 bc). Ils allaient les chercher en Carie, et même, selon un renseignement de Posidonius (Ath. VI.266 e), jusqu'en Colchide.

Σικελοὺς ἐκ τῆς χώρας. 6 Ταῦτα μὲν οὖν λέγεται παρὰ Λοκροῖς.

[7 a. Τίμαιος δ' ὁ Ταυρομενίτης ἐν τῇ ἐνάτῃ τῶν ἱστοριῶν· οὐκ ἦν, φησι, πάτριον τοῖς Ἕλλησιν ὑπὸ ἀργυρωνήτων τὸ παλαιὸν διακονεῖσθαι, γράφων οὕτως· Καθόλου δὲ ᾐτιῶντο τὸν Ἀριστοτέλη διημαρτηκέναι τῶν Λοκρικῶν ἐθῶν· οὐδὲ γὰρ κεκτῆσθαι νόμον εἶναι τοῖς Λοκροῖς.

b. Τίμαιος δ' ὁ Ταυρομενίτης ἐκλαθόμενος αὐτοῦ (ἐλέγχει δ' αὐτὸν εἰς τοῦτο Πολύβιος ὁ Μεγαλοπολίτης διὰ τῆς δωδεκάτης τῶν ἱστοριῶν) οὐκ εἶναι ἔφη σύνηθες τοῖς Ἕλλησι δούλους κτᾶσθαι.]

6 a. Ἐκ τούτων ἄν τις συλλογιζόμενος Ἀριστοτέλει πρόσσχοι μᾶλλον ἢ Τιμαίῳ· καὶ μὴν τὸ συνεχὲς τούτῳ τελέως ἄτοπον· 2 τὸ γὰρ ὑπολαμβάνειν, καθάπερ ἐκεῖνος ὑποδείκνυσιν, ὡς οὐκ εἰκὸς ἦν τοὺς οἰκέτας τῶν Λακεδαιμονίοις συμμαχησάντων τὴν τῶν κυρίων εὔνοιαν ἀναφέρειν πρὸς τοὺς ἐκείνων φίλους εὔηθες· 3 οὐ γὰρ μόνον τὰς εὐνοίας, ἀλλὰ καὶ τὰς ξενίας καὶ τὰς συγγενείας τῶν δεσποτῶν οἱ δουλεύσαντες, ὅταν εὐτυχήσωσι παραδόξως καὶ χρόνος ἐπιγένηται, πειρῶνται προσποιεῖσθαι καὶ συνανανεοῦσθαι τῶν κατὰ φύσιν ἀναγκαίων μᾶλλον, 4 αὐτὸ τοῦτο σπουδάζοντες τὴν προγεγενημένην περὶ αὐτοὺς ἐλάττωσιν καὶ τὴν ἀδοξίαν ἐξαλείφειν, τῷ βούλεσθαι τῶν δεσποτῶν ἀπόγονοι μᾶλλον ἐπιφαίνειν ἤπερ ἀπελεύθεροι.

---

6 b. Τοῦτο δὲ μάλιστα περὶ τοὺς Λοκροὺς εἰκός ἐστι

Fontes. 6. 7a Athen. VI. 264 c; 7b Athen. VI. 272 a.
Codd. 6 a.1 — 6 b. 10 M.

6 a. 1 πρόσσχοι Bekker : πρόσχοι M ‖ 2 Λακεδαιμονίοις Geel : -μονίων M ‖ 4 αὐτὸ τοῦτο M : αὐτῷ τούτῳ Bekker ‖ βούλεσθαι Cobet : βουλεύεσθαι M.

s'est passé ainsi pour les Locriens : très éloignés des témoins de leur esclavage et, de plus, aidés par le temps, ils n'étaient pas assez insensés pour adopter une conduite qui pouvait rappeler la bassesse de leur condition, ils devaient plutôt faire ce qui pouvait la faire oublier. 2 Aussi donnèrent-ils tout naturellement à leur ville le nom qui venait des femmes et s'attribuèrent-ils la parenté qui dépendait des femmes, et en outre ils renouvelaient les amitiés et les alliances que leurs femmes tenaient de leurs aïeux. 3 Quant au fait que les Athéniens ont ravagé leur pays, ce n'est aucunement l'indice qu'Aristote a menti ; 4 en effet, s'il est logique d'après ce qui précède que les émigrants de Locres qui s'installèrent en Italie, eussent-ils été dix fois esclaves, aient entretenu la fiction de l'amitié avec Lacédémone, l'hostilité des Athéniens contre les uns et les autres devient, elle aussi, logique, car ceux-ci examinaient moins leur passé que le parti qu'ils prenaient. 5 Mais, dira-t-on, comment se fait-il que les Lacédémoniens qui renvoyaient leurs jeunes gens dans leurs foyers pour favoriser les naissances, n'aient pas laissé les Locriens en faire autant[1] ? 6 En fait il y a une grande différence entre les deux cas, non seulement au point de vue de la vraisemblance, mais encore au point de vue de la vérité historique. 7 Les Lacédémoniens n'allaient pas empêcher les Locriens de suivre leur exemple, c'eût été absurde, et, même s'ils les y avaient invités, les Locriens n'auraient pas du tout fait comme eux. 8 En effet, à Lacédémone, c'était une institution et une pratique courante qu'une femme appartînt à trois ou quatre hommes et à davantage même à cette époque, s'ils étaient frères, les enfants étaient communs, et il était honorable et

1. Polybe fait allusion à un épisode de la première guerre de Messénie (deuxième moitié du VIIIe siècle). Les Lacédémoniens jurèrent de ne pas rentrer à Sparte avant d'avoir pris Messène. Mais comme la guerre traînait en longueur (la tradition veut qu'elle ait duré vingt ans), il fallut remédier à une crise de la natalité qui menaçait l'existence même de la nation : on se décida donc à renvoyer à Sparte les jeunes gens de l'armée, qui étaient trop jeunes à l'époque du serment (*Diod.* XV.66.3-4 ; Strab. VI.3.3 d'après Éphore ; Just. III.4.1-7 ; Eustath. *Ad Dion. Perieg.*, 376).

γεγονέναι· πολὺ γὰρ ἐκτοπίσαντες ἐκ τῶν συνειδότων καὶ προσλαβόντες συνεργὸν τὸν χρόνον, οὐχ οὕτως ἄφρονες ⟨ἦσαν⟩ ὥστε ταῦτ' ἐπιτηδεύειν, δι' ὧν ἔμελλον ἀνανέωσιν ποιεῖσθαι τῶν ἰδίων ἐλαττωμάτων, ἀλλὰ μὴ τοὐναντίον δι' ὧν ἐπικαλύψειν ταῦτα. 2 Διὸ καὶ τὴν ὀνομασίαν τῇ πόλει τὴν ἀπὸ τῶν γυναικῶν εἰκότως ἐπέθεσαν καὶ τὴν οἰκειότητα τὴν κατὰ τὰς γυναῖκας προσεποιήθησαν, ἔτι δὲ τὰς φιλίας καὶ τὰς συμμαχίας τὰς προγονικὰς τὰς ἀπὸ τῶν γυναικῶν ἀνενεοῦντο. 3 Ἧι καὶ τὸ τοὺς Ἀθηναίους πορθῆσαι τὴν χώραν αὐτῶν οὐδέν ἐστι σημεῖον ψευδῆ λέγειν τὸν Ἀριστοτέλην· 4 εὐλόγου γὰρ ὄντος ἐκ τῶν προειρημένων, εἰ καὶ δεκάκις ἦσαν οἰκέται, τοῦ προσπεποιῆσθαι τὴν τῶν Λακεδαιμονίων φιλίαν τοὺς ἐξάραντας ἐκ τῶν Λοκρῶν καὶ κατασχόντας εἰς τὴν Ἰταλίαν, εὔλογος γίνεται καὶ ἡ τῶν Ἀθηναίων ἀλλοτριότης πρὸς ⟨πάντας⟩ τοὺς προειρημένους, οὐχ ⟨οὕτως⟩ ἐξεταζόντων τὸ γεγονὸς ὡς τὴν προαίρεσιν. 5 Νὴ Δι' ἀλλὰ πῶς αὐτοὶ μὲν ἐξαπέστελλον οἱ Λακεδαιμόνιοι τοὺς ἀκμάζοντας εἰς τὴν πατρίδα τεκνοποιίας χάριν, τοὺς δὲ Λοκροὺς τὸ παραπλήσιον οὐκ εἴων ποιεῖν ; 6 Ἕκαστα δὲ τούτων οὐ μόνον κατὰ τὸ πιθανόν, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν ἀλήθειαν μεγάλην ἔχει διαφοράν. 7 Οὔτε γὰρ κωλύειν τοὺς Λοκροὺς ἔμελλον, αὐτοὶ τὸ ὅμοιον ποιοῦντες (ἄτοπον γάρ) οὐδὲ μὴν κελευόντων αὐτῶν οἱ Λοκροὶ πάντως ποιήσειν ἐκείνοις τὸ παραπλήσιον. 8 Παρὰ μὲν γὰρ τοῖς Λακεδαιμονίοις καὶ πάτριον ἦν καὶ σύνηθες τρεῖς ἄνδρας ἔχειν τὴν γυναῖκα καὶ τέτταρας, τοτὲ δὲ καὶ πλείους ἀδελφοὺς ὄντας, καὶ ⟨τὰ⟩ τέκνα τούτων εἶναι κοινά, καὶ γεννήσαντα παῖδας ἱκανοὺς

6 b. 1 πολὺ Bekker : πολλοὶ M πόρρω Geel || ἦσαν add. Geel || 4 καὶ ἡ M (ἡ del. Hultsch) || πάντας add. Heyse || οὕτως add. Hultsch || 8 ὄντας Boissevain : ὁμοῦ coni. Heyse || τὰ ante τέκνα add. Hultsch.

courant, lorsqu'on avait assez d'enfants, de céder sa femme à un de ses amis[1]. 9 Or les Locriens n'étaient pas assujettis aux mêmes imprécations et aux mêmes serments que les Lacédémoniens, qui avaient juré de ne pas rentrer dans leurs foyers avant d'avoir emporté Messène, et, comme il est logique[2], ils ne participèrent pas au retour collectif ; 10 mais, comme ils ne retournaient chez eux que par groupes et rarement, ils donnèrent le temps à leurs femmes d'avoir commerce avec des esclaves, à défaut de leurs maris légitimes, et ce fut pire encore pour les jeunes filles ; et ce fut la cause de l'émigration.

---

7. Si Timée commet beaucoup d'erreurs en histoire, ce n'est pas parce qu'il est tout à fait incompétent dans ces matières, mais il est aveuglé par l'esprit de chicane, et, quand il s'est mis en tête une bonne fois de blâmer ou au contraire de louer quelqu'un, il oublie tout et manque gravement à son devoir. 2 Mais cela suffit au sujet d'Aristote et des indices qu'il a retenus dans sa version de l'histoire de Locres ; 3 ce qu'on va dire maintenant donnera l'occasion de traiter de Timée et de l'ensemble de son ouvrage, ainsi que des devoirs de l'historien en général. 4 Tous les deux fondent leur argumentation sur la vraisemblance, mais les probabilités les plus nombreuses sont du côté de la thèse d'Aristote, à ce que je crois, et tout le monde en conviendra après ce qui vient d'être dit ; car à vrai dire il est impossible de démêler la vérité une fois pour toutes sur quelque point dans ces matières. 5 Admettons néanmoins que la version de Timée soit plus vraisemblable. Faudra-t-il pour cette raison que les historiens subissent toutes

1. Sur la polyandrie à Sparte voir Xénophon, *Lac.* 1.7-9 ; Plut. *Lyc.* 15.12-13. Plutarque, sous l'influence des philosophes idéalisateurs de Sparte, y voit une mesure eugénique de sélection naturelle, inventée par Lycurgue. C'était, en réalité, la survivance d'un usage primitif, mêlé de croyance magique, mettant au service de la communauté l'énergie vitale du guerrier (cf. W. Den Boer, *Laconian Studies*, Amsterdam, 1954, p. 216 s.).

2. εὐλόγως est une correction de Hultsch au texte de M εὐκόλως. Elle paraît justifiée, puisque ce développement (6b) tend à réfuter Timée par le raisonnement.

ἐκδόσθαι γυναῖκά τινι τῶν φίλων καλὸν καὶ σύνηθες. 9 Διόπερ οἱ Λοκροὶ μήτε ταῖς ἀραῖς ὄντες ἔνοχοι μήτε τοῖς ὅρκοις ⟨οἷς⟩ ὤμοσαν οἱ Λακεδαιμόνιοι μὴ πρότερον εἰς τὴν οἰκείαν ἐπανήξειν πρὶν ἢ τὴν Μεσσήνην κατὰ κράτος ἑλεῖν, τῆς μὲν κατὰ τὸ κοινὸν ἐξαποστολῆς εὐλόγως οὐ μετέσχον, 10 κατὰ δὲ μέρος τὰς ἐπανόδους ποιούμενοι καὶ σπανίως ἔδοσαν ἀναστροφὴν ταῖς γυναιξὶ πρὸς οἰκέτας γενέσθαι συνήθειαν, μὴ πρὸς τοὺς ἐξ ἀρχῆς ἄνδρας, ταῖς δὲ παρθένοις καὶ μᾶλλον· ὃ καὶ τῆς ἐξαναστάσεως αἴτιον γέγονεν.

---

7. [Ὅτι] πολλὰ ἱστορεῖ ψευδῆ ὁ Τίμαιος καὶ [δοκεῖ] τὸ παράπαν οὐκ ἄπειρος ὢν οὐδενὸς τῶν τοιούτων, ὑπὸ δὲ τῆς φιλονεικίας ἐπισκοτούμενος, ὅταν ἅπαξ ἢ ψέγειν ἢ τοὐναντίον ἐγκωμιάζειν τινὰ προθῆται, πάντων ἐπιλανθάνεται καὶ πολύ τι τοῦ καθήκοντος παρεκβαίνει. 2 Πλὴν ταῦτα μὲν ἡμῖν ὑπὲρ Ἀριστοτέλους εἰρήσθω πῶς καὶ τίσι προσέχων τοιαύτην ἐποιήσατο τὴν περὶ τῶν Λοκρῶν ἐξήγησιν· 3 τὰ δὲ λέγεσθαι μέλλοντα περὶ Τιμαίου καὶ τῆς ὅλης συντάξεως αὐτοῦ καὶ καθόλου περὶ τοῦ καθήκοντος τοῖς πραγματευομένοις ἱστορίαν τοιάνδε τινὰ λήψεται τὴν ἀπάντησιν. 4 Ὅτι μὲν οὖν ἀμφότεροι κατὰ τὸν εἰκότα λόγον πεποίηνται τὴν ἐπιχείρησιν, καὶ διότι πλείους εἰσὶ πιθανότητες ἐν τῇ κατ' Ἀριστοτέλην ἱστορίᾳ, δοκῶ, πᾶς ἂν τις ἐκ τῶν εἰρημένων ὁμολογήσειεν· ἀληθὲς μέντοι γε καὶ καθάπαξ διαστῆσαι περί τινος οὐδὲν ἔστιν ἐν τούτοις. 5 Οὐ μὴν ἀλλ' ἔστω τὸν Τίμαιον εἰκότα λέγειν μᾶλλον. Διὰ ταύτην οὖν τὴν αἰτίαν δεήσει πᾶν ῥῆμα

Codd. 7. 1-11. 7 P praemisso in marg. Τίμαιος. 7. 4-8. 1 M.

9 οἷς add. Geel || εὐλόγως Hultsch : εὐκόλως M || 10 συνήθειαν μὴ Hultsch : συνήθειαν ἢ M.

7. 1 δοκεῖ del. Hultsch || 4 διαστῆσαι nos : διαστῆναι MP διαστεῖλαι Ernesti.

sortes d'invectives et d'injures et n'évitent guère qu'une condamnation à mort, si leurs versions sont moins vraisemblables? Assurément non. 6 Nous avons dit qu'il faut rectifier avec indulgence et excuser les historiens qui se trompent par ignorance, mais accuser sans pitié ceux qui se trompent à dessein.

Injures de Timée contre Aristote.

8. Il faut donc prouver, d'après ce principe, qu'Aristote a parlé de Locres par complaisance, par intérêt ou par rancune, ou bien, si l'on n'ose pas aller jusque-là, convenir de la sottise et de la folie des gens qui manifestent à l'égard d'autrui l'animosité et l'aigreur de Timée à l'égard d'Aristote. 2 Il dit en effet de lui qu'il est effronté, sans scrupules, téméraire, et qu'en outre il calomnie hardiment la ville de Locres, en déclarant que c'est une colonie de fugitifs, d'esclaves, d'adultères et de trafiquants d'esclaves. 3 Aristote écrit cela, dit-il, avec tant d'assurance qu'on croirait avoir affaire à un chef d'armée qui viendrait de battre les Perses aux Portes-de-Cilicie[1] en bataille rangée par sa seule valeur, 4 plutôt qu'à un sophiste malappris et détestable, qui avait fermé naguère un cabinet médical fameux, qui s'était jeté dans n'importe quelle cour, n'importe quelle tente, un pique-assiette, un gâte-sauce, porté sur la bouche en toute occasion[2]. 5 Je pense qu'un pareil langage semble à peine supportable chez un individu vulgaire et intempérant, dégoisant devant un tribunal ; 6 on sait bien qu'il n'a pas de mesure. Mais un historien et un vrai maître de l'histoire n'oserait

1. ἐν ταῖς Κιλικίαις πύλαις : cette expression désigne la bataille d'Issos, livrée par Alexandre à Darius (12 novembre 333) ; elle revient plus loin XII.17.2. Pour la localisation des Portes-de-Cilicie voir le *Commentaire* de ce passage, p. 106. La mention de la bataille d'Issos est surprenante dans ce contexte. Brown (*Timaeus*, p. 6-10) en a donné une explication ingénieuse, exposée plus loin dans le commentaire de XII.25 d.

2. Outre Polybe, plusieurs auteurs anciens attestent la violence et la vulgarité des critiques de Timée. Il s'est attaqué de la même manière aux anciens historiens de la Sicile (Jos. *C. Ap.* 1.16), à Philistos, l'historien de Denys le Tyran, à Kallias de Syracuse, à Platon, à Héraclide Pontique (Plut. *Dio.* 36 ; *Nic.* 1.1-2 ; Diog. L., VIII.71).

καὶ πᾶσαν φωνὴν ἀκούειν καὶ μόνον οὐ θανάτου κρίσιν ὑπέχειν τοὺς ἐν ταῖς ἱστορίαις ἧττον εἰκότα λέγοντας ; Οὐ δήπου. 6 Τοῖς μὲν γὰρ κατ' ἄγνοιαν ψευδογραφοῦσιν ἔφαμεν δεῖν διόρθωσιν εὐμενικὴν καὶ συγγνώμην ἐξακολουθεῖν, τοῖς δὲ κατὰ προαίρεσιν ἀπαραίτητον κατηγορίαν.

8. Ἢ δεικτέον οὖν τὸν Ἀριστοτέλην κατὰ τὸν ἄρτι λόγον τὰ περὶ Λοκρῶν εἰρηκότα χάριτος ἢ κέρδους ἢ διαφορᾶς ἕνεκεν ἢ μηδὲ τολμῶντας τοῦτο λέγειν ὁμολογητέον ἀγνοεῖν καὶ παραπαίειν τοὺς τοιαύτῃ χρωμένους ἀπεχθείᾳ καὶ πικρίᾳ κατὰ τῶν πέλας οἵᾳ κέχρηται Τίμαιος κατ' Ἀριστοτέλους. 2 Φησὶ γὰρ αὐτὸν εἶναι θρασύν, εὐχερῆ, προπετῆ, πρὸς δὲ τούτοις κατατετολμηκέναι τῆς τῶν Λοκρῶν πόλεως, εἰπόντα τὴν ἀποικίαν αὐτῶν εἶναι δραπετῶν, οἰκετῶν, μοιχῶν, ἀνδραποδιστῶν. 3 Καὶ ταῦτα λέγειν αὐτόν φησιν οὕτως ἀξιοπίστως ὥστε δοκεῖν ἕνα τῶν ἐστρατηγηκότων ὑπάρχειν καὶ τοὺς Πέρσας ἐν ταῖς Κιλικίαις πύλαις ἄρτι παρατάξει νενικηκότα διὰ τῆς αὐτοῦ δυνάμεως, 4 ἀλλ' οὐ σοφιστὴν ὀψιμαθῆ καὶ μισητὸν ὑπάρχοντα καὶ τὸ πολυτίμητον ἰατρεῖον ἀρτίως ἀποκεκλεικότα, πρὸς δὲ τούτοις εἰς πᾶσαν αὐλὴν καὶ σκηνὴν ἐμπεπηδηκότα, πρὸς δὲ γαστρίμαργον, ὀψαρτυτήν, ἐπὶ στόμα φερόμενον ἐν πᾶσι. 5 Δοκεῖ δή μοι τὰ τοιαῦτα μόλις ἄνθρωπος ἀγύρτης καὶ προπετὴς ἐπὶ δικαστηρίου ῥιψολογῶν ἀνεκτὸς φανῆναι· 6 μέτριος μὲν γὰρ οὐ δοκεῖ. Συγγραφεὺς δὲ κοινῶν πράξεων καὶ προστάτης ἱστορίας ἀληθινὸς

Codd. 7. 6 τοῖς μὲν κατηγορίαν add. F in marg. 8. 2 φησὶ γὰρ - 5 φανῆναι Suidas u. Ἀριστοτέλης. 8. 4 Locus corruptus in P : post ὑπάρχοντα is incipit rursus ὅτι ἀπεχθείᾳ καὶ πικρίᾳ (uide supra 1) usque μοιχῶν ; postea omissis sequentibus pergit καὶ τοὺς Πέρσας ἐν ταῖς Κιλικίαις ceteraque haud interrupta.

6 τοῖς δὲ Heyse : τοὺς δὲ PF Boissevain.

8. 2 θρασύν Valesius : θρασύ P ‖ 6 δοκεῖ. Συγγραφεὺς δὲ sic interpungit Büttner-W. : δοκεῖ συγγραφεὺς [δὲ] Hultsch qui δὲ del.

même pas imaginer[1] cela dans son for intérieur, ni à plus forte raison l'écrire.

9. Examinons maintenant la méthode de Timée et comparons point par point ses déclarations au sujet de cette même colonie avec celles d'Aristote, pour voir lequel des deux mérite ces accusations. 2 Il déclare dans le même livre qu'il ne s'est pas contenté d'arguments tirés de la vraisemblance, mais qu'il s'est effectivement rendu en personne chez les Locriens de Grèce pour se documenter sur l'histoire de leur colonie ; 3 que ceux-ci lui ont montré tout d'abord un traité gravé, conservé jusqu'à maintenant, conclu avec les émigrés et dans lequel était inscrit ce début : « Comme des pères à leurs enfants ». 4 Outre ce document il y avait des décrets en vertu desquels le droit de cité était valable des uns chez les autres. Bref, informés du récit d'Aristote sur leur colonie, ils admiraient l'impudence de l'historien. 5 Revenant ensuite aux Locriens d'Italie, il trouvait chez eux, dit-il, des lois et des usages qui ne répondaient pas du tout au relâchement des esclaves, mais à une colonie d'hommes libres : il est formellement prévu chez eux des peines contre les trafiquants d'esclaves aussi bien que contre les adultères et les esclaves fugitifs : rien de tout cela n'existerait, s'ils croyaient être les descendants de pareilles gens.

10. Tout d'abord on se demandera chez quels Locriens[2] il est allé pour s'informer à ce sujet. 2 Si, comme les Locriens d'Italie, ceux de Grèce ne formaient qu'un seul État, il n'y aurait peut-être pas lieu de se

1. τολμήσαι et plus loin 10.1 διαπορήσαι : cette forme en -σαι de la 3e personne du sing. de l'optatif aoriste est fréquente chez Polybe. K. Reik *(Der Optativ bei Polybius und Philo von Alexandria*, Leipzig, 1905, p. 5) en relève 20 exemples, tous devant consonne, dans les cinq premiers livres, contre 18 formes en -σειε(ν).

2. Le voyage de Timée chez les Locriens prouve la conscience de son information. Il n'a pas précisé s'il s'est rendu chez les Opuntes ou chez les Ozoles. Brown (*Timaeus*, p. 49) croit que ce n'était pas nécessaire parce que n'importe quel lecteur d'Aristote ou d'Éphore pensait tout de suite aux Locriens de l'Est (Opuntes). C'est loin d'être évident : voir le *Commentaire* à XII.5.4.

οὐδ᾽ ἂν αὐτὸς ⟨ἐν⟩ αὑτῷ διανοηθῆναι μή τι δὴ καὶ γράφειν τολμῆσαι τοιοῦτον.

9. Σκεψώμεθα δὴ καὶ τὴν αὐτοῦ τοῦ Τιμαίου προαίρεσιν, καὶ τὰς ἀποφάσεις συγκρίνωμεν ἐκ παραθέσεως, ἃς πεποίηται περὶ τῆς αὐτῆς ἀποικίας, ἵνα γνῶμεν πότερος ἄξιος ἔσται τῆς τοιαύτης κατηγορίας. 2 Φησὶ τοιγαροῦν κατὰ τὴν αὐτὴν βίβλον, οὐκέτι κατὰ τὸν αὐτὸν εἰκότα λόγον χρώμενος τοῖς ἐλέγχοις, ἀλλ᾽ ἀληθινῶς αὐτὸς ἐπιβαλὼν εἰς τοὺς κατὰ τὴν Ἑλλάδα Λοκρούς, ἐξετάζειν τὰ περὶ τῆς ἀποικίας. 3 Τοὺς δὲ πρῶτον μὲν ἐπιδεικνύειν αὐτῷ συνθήκας ἐγγράπτους, ἔτι καὶ νῦν διαμενούσας, πρὸς τοὺς ἐξαπεσταλμένους, αἷς ὑπογεγράφθαι τὴν ἀρχὴν τοιαύτην· ὡς γονεῦσι πρὸς τέκνα. 4 Πρὸς δὲ τούτοις εἶναι δόγματα καθ᾽ ἃ πολιτείαν ὑπάρχειν ἑκατέροις παρ᾽ ἑκατέροις. Καθόλου δ᾽ ἀκούοντας τὴν Ἀριστοτέλους ἐξήγησιν περὶ τῆς ἀποικίας θαυμάζειν τὴν ἰταμότητα τοῦ συγγραφέως. 5 Μεταβὰς δὲ πάλιν ἐπὶ τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκροὺς εὑρίσκειν ἀκολούθους καὶ τοὺς νόμους φησὶ τοὺς παρ᾽ αὐτοῖς καὶ τοὺς ἐθισμοὺς οὐ τῇ τῶν οἰκετῶν ῥᾳδιουργίᾳ, τῇ δὲ τῶν ἐλευθέρων ἀποικίᾳ· 6 πάντως γὰρ καὶ τοῖς ἀνδραποδισταῖς ἐπιτίμια τετάχθαι παρ᾽ αὐτοῖς, ὁμοίως τοῖς μοιχοῖς, τοῖς δραπεταῖς· ὧν οὐδὲν ἂν ὑπάρχειν, εἰ συνῄδεισαν αὑτοῖς ἐκ τοιούτων πεφυκόσι.

10. Πρῶτον δὴ διαπορήσαι τις ἂν πρὸς τίνας τῶν Λοκρῶν παραγενόμενος ἐπυνθάνετο περὶ τούτων. 2 Εἰ μὲν γὰρ συνέβαινεν, καθάπερ τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρούς, οὕτω καὶ τοὺς κατὰ τὴν Ἑλλάδα μίαν πόλιν ἔχειν, τάχ᾽

ἐν add. Reiske.

9. 1 ἔσται Valesius : ἔστε P ‖ 2 αὐτὸν del. Bekker ‖ χρώμενος Valesius : χρωμένοις P ‖ 4 δ᾽ ἀκούοντας Hultsch : διακούοντας P ‖ 6 πάντως Valesius : πάντας P.

10. 2 μίαν πόλιν ἔχειν post Ἑλλάδα transpos. Dindorf : habet P ante οὕτω καὶ ‖ τάχ᾽ ἂν Dindorf : τυχὸν P.

le demander, et la chose serait évidente. 3 Mais, comme il y a deux peuples de Locriens[1], chez lesquels et dans quelles villes de ceux-là est-il allé, chez lesquels a-t-il trouvé le texte du traité? Aucune précision ne nous est donnée là-dessus. 4 Et pourtant, c'est en cela que réside l'originalité de Timée, le point sur lequel il surpasse les autres historiens et ce qui en général lui vaut sa faveur (je veux dire l'étalage de la précision dans la chronologie et dans la documentation, et le soin qu'il apporte dans ces matières), comme, je pense, nous le savons tous. 5 Aussi vaut-il la peine de s'étonner qu'il ne nous précise ni le nom de la ville où il a fait sa trouvaille, ni l'endroit où le traité se trouve inscrit, ni les magistrats qui lui ont montré l'inscription et avec lesquels il s'est entretenu ; ainsi personne ne serait embarrassé, et la référence à l'endroit et à la ville permettrait aux sceptiques de trouver le renseignement précis. 6 S'il a omis tout cela, il est évident qu'il avait conscience de mentir de propos délibéré. Car s'il avait découvert ces documents, il n'aurait omis aucun de ces détails, il aurait au contraire, comme on dit, saisi vigoureusement l'occasion des deux mains, comme il ressort de ce que voici. 7 Un auteur, qui s'appuie nommément sur l'autorité d'Échécratès, avec lequel, dit-il, il s'est entretenu au sujet des Locriens d'Italie et auprès duquel il s'est renseigné sur cette question, 8 et qui ajoute pompeusement, pour n'avoir pas l'air d'être informé par le premier venu, que le père de cet homme avait eu l'honneur autrefois d'être l'ambassadeur de Denys, 9 cet auteur aurait-il vraiment omis de dire qu'il avait trouvé un document officiel ou une stèle commémorative ?

1. Strabon (IX.4) distingue : 1° les Locriens en face de l'Eubée, divisés en deux secteurs séparés par le territoire de Daphnos, à l'est les Locriens Opuntes, du nom de la ville d'Opous, et à l'ouest les Locriens Épicnémidiens, au pied du mont Cnémis ; 2° les Locriens de l'ouest appelés Ozoles, séparés des premiers par le massif du Parnasse et la tétrapole dorienne ; ceux-ci ne seraient que des colons épicnémidiens. Strabon énumère encore les villes locriennes : parmi elles, Opous, Naupacte et Amphissa étaient les plus connues. Mais Amphissa, détruite en 338, n'existait plus au temps de Timée.

ἂν οὐκ ἔδει διαπορεῖν, ἀλλ' ἦν ἂν εὐθεώρητον· 3 ἐπεὶ δὲ δύ' ἔθνη Λοκρῶν ἐστι, πρὸς ποτέρους ἦλθε καὶ πρὸς ποίας πόλεις τῶν ἑτέρων καὶ παρὰ τίσιν εὗρε τὰς συνθήκας ἀναγεγραμμένας ; Οὐδὲν γὰρ ἡμῖν διασαφεῖται τούτων. 4 Καίτοι διότι τοῦτ' ἴδιόν ἐστι Τιμαίου καὶ ταύτῃ παρημίλληται τοὺς ἄλλους συγγραφέας καὶ καθόλου τῇδέ πῃ ⟨τέτευχε⟩ τῆς ἀποδοχῆς (λέγω δὲ κατὰ τὴν ἐν τοῖς χρόνοις καὶ ταῖς ἀναγραφαῖς ἐπίφασιν τῆς ἀκριβείας καὶ τὴν περὶ τοῦτο τὸ μέρος ἐπιμέλειαν), δοκῶ, πάντες γινώσκομεν. 5 Διὸ καὶ θαυμάζειν ἐστὶν ἄξιον πῶς οὔτε τὸ τῆς πόλεως ὄνομα παρ' οἷς εὗρεν, οὔτε ⟨τὸν⟩ τόπον ἐν ᾧ συμβαίνει τὴν συνθήκην ἀναγεγράφθαι, διεσάφησεν ἡμῖν, οὔτε τοὺς ἄρχοντας τοὺς δείξαντας αὐτῷ τὴν ἀναγραφὴν καὶ πρὸς οὓς ἐποιεῖτο τὸν λόγον, ἵνα μηδενὶ διαπορεῖν ἐξῇ, ἀλλ' ὡρισμένου τοῦ τόπου καὶ τῆς πόλεως ἐνῇ τοῖς ἀμφισβητοῦσιν εὑρεῖν τὴν ἀκρίβειαν. 6 Ὁ δὲ πάντα ταῦτα παραλελοιπὼς δῆλός ἐστι συνειδὼς αὑτῷ κατὰ πρόθεσιν ἐψευσμένῳ. Διότι γὰρ τῶν τοιούτων ἐπιλαβόμενος οὐδὲν ἂν παρέλειπε Τίμαιος, ἀλλά [πρίν], τὸ δὴ λεγόμενον, ἀμφοῖν τοῖν χεροῖν ἐπέφυ, προφανὲς ἐκ τούτων. 7 Ὁ γὰρ πρὸς τὴν Ἐχεκράτους πίστιν ἀπερεισάμενος ἐπ' ὀνόματος, πρὸς ὅν φησι περὶ τῶν ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρῶν ποιήσασθαι τοὺς λόγους καὶ παρ' οὗ πυθέσθαι περὶ τούτων, 8 καὶ προσεξειργασμένος, ἵνα μὴ φανῇ τοῦ τυχόντος ἀκηκοὼς ὅτι συνέβαινε τὸν τούτου πατέρα πρεσβείας κατηξιῶσθαι πρότερον ὑπὸ Διονυσίου, 9 ἦ πού γ' ἂν οὗτος δημοσίας ἀναγραφῆς ἐπιλαβόμενος ἢ παραδοσίμου στήλης παρεσιώπησεν ;

Codd. **10.** 6 ἀλλὰ-τούτων add. F in marg.

3 δύ' Hultsch : δύω P ‖ 4 τέτευχε nos add. : τυγχάνει add. Valesius τετύχηκε uel κατηξίωται add. Reiske ; post ἀποδοχῆς add. ἀντιποιεῖται Hultsch, eodem loco παρ' ἐνίοις ἀξιοῦται add. Büttner-W. ‖ ἐπίφασιν Valesius : ἐπίφασι P ‖ 5 τὸν add. Dindorf ‖ 6 πρίν nos del. : ἀλλὰ πρὶν FP ἀλλὰ Suidas u. ἐπέφυ, ἀλλ' ἀπρὶξ Valesius ‖ τοῖν F : ταῖν P Suidas ‖ 7 πρὸς ὃν Valesius : πῶς P.

11. S'il est un auteur qui compare depuis l'origine la liste des éphores avec celle des rois de Lacédémone, qui rapproche celle des archontes athéniens et celle des prêtresses d'Argos de celle des olympioniques, et qui relève à ce sujet dans les inscriptions des cités des erreurs portant sur une différence de trois mois, c'est bien lui. 2 S'il est quelqu'un qui découvre les stèles au fond des sanctuaires et les décrets de proxénie aux portes des temples, c'est bien Timée. 3 On ne peut donc pas admettre qu'il ait ignoré des documents de ce genre, s'ils existaient, ni qu'il les ait passés sous silence s'il les avait trouvés, et, s'il a menti, il ne mérite aucune forme de pardon ; 4 car il est naturel qu'un censeur à ce point amer et impitoyable à l'égard des autres soit l'objet à son tour d'un réquisitoire impitoyable. 5 Après avoir donc manifestement menti dans cette question, il passe aux Locriens d'Italie, pour affirmer d'abord que le droit de cité et les autres liens d'amitié sont communs aux deux peuples locriens, ensuite qu'Aristote et Théophraste[1] ont calomnié cette ville. 6 Je n'ignore pas qu'en cet endroit de mon étude je vais être obligé de faire une digression qui explique et établisse définitivement les faits ; 7 c'est pour cette raison que j'ai reporté en un seul endroit mes observations relatives à Timée, pour n'être pas forcé de manquer trop souvent au devoir de l'historien.

11 a. *(éd. Hultsch 11,8)* Timée dit que le plus grave défaut d'une histoire, c'est l'erreur ; aussi invite-t-il ceux qu'il a convaincus d'erreur dans leurs ouvrages à chercher un autre titre pour leurs livres, n'importe quoi plutôt que le nom d'histoire.

1. Il est difficile de dire en quel endroit de son œuvre immense Théophraste a parlé des Locriens d'Italie. Dans un passage cité par Athénée (X.429 a), il mentionne la loi qui chez eux interdisait sous peine de mort l'usage du vin pur, à moins d'une justification médicale. Wimmer range ce fragment dans une série tirée de l'ouvrage Περὶ μέθης (fr. 117). Mais il peut aussi bien provenir du Περὶ νόμων, de la Νόμων ἐπιτομή ou des Νομοθετῶν. C'est sans doute dans ce dernier ouvrage qu'il a parlé de Zaleucos, et Timée l'a vivement attaqué sur ce point (Cic. *Att.* VI.1.18 ; *Leg.* II.15).

11. Ὁ γὰρ τὰς συγκρίσεις ποιούμενος ἀνέκαθεν τῶν ἐφόρων πρὸς τοὺς βασιλεῖς τοὺς ἐν Λακεδαίμονι καὶ τοὺς ἄρχοντας τοὺς Ἀθήνησι καὶ τὰς ἱερείας τὰς ἐν Ἄργει παραβάλλων πρὸς τοὺς ὀλυμπιονίκας, καὶ τὰς ἁμαρτίας τῶν πόλεων περὶ τὰς ἀναγραφὰς τὰς τούτων ἐξελέγχων, παρὰ τρίμηνον ἐχούσας τὸ διαφέρον, οὗτός ἐστι. 2 Καὶ μὴν ὁ τὰς ὀπισθοδόμους στήλας καὶ τὰς ἐν ταῖς φλιαῖς τῶν νεῶν προξενίας ἐξευρηκὼς Τίμαιός ἐστιν. 3 Ὃν οὔθ' ὑπάρχον τι τῶν τοιούτων ἀγνοεῖν οὔθ' εὑρόντα παραλιπεῖν πιστευτέον οὔτε ψευσαμένῳ συγγνώμην δοτέον οὐδαμῶς· 4 πικρὸς γὰρ γεγονὼς καὶ ἀπαραίτητος ἐπιτιμητὴς τῶν πέλας εἰκότως ἂν καὶ ὑπὸ τῶν πλησίον αὐτὸς ἀπαραιτήτου τυγχάνοι κατηγορίας. 5 Οὐ μὴν ἀλλὰ προφανῶς ἐν τούτοις ἐψευσμένος, μεταβὰς ἐπὶ τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκροὺς πρῶτον μέν φησι τήν τε πολιτείαν καὶ τὰ λοιπὰ φιλάνθρωπα τοῖς Λοκροῖς ἀμφοτέροις ⟨ὑπάρχειν ὅμοια, τὸν δ'⟩ Ἀριστοτέλη καὶ Θεόφραστον κατεψεῦσθαι τῆς πόλεως. 6 Ἐγὼ δ' οὐκ ἀγνοῶ μὲν ὅτι καὶ ταύτῃ τῆς πραγματείας ἀναγκασθήσομαι παρεκβαίνειν, διοριζόμενος καὶ διαβεβαιούμενος περὶ τούτων· 7 οὐ μὴν ἀλλὰ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν εἰς ἕνα τόπον ὑπερεθέμην τὸν περὶ Τιμαίου λόγον, ἵνα μὴ πολλάκις ἀναγκάζωμαι τοῦ καθήκοντος ὀλιγωρεῖν.

11 a. (Hultsch 11.8) [Ὅτι] Τίμαιός φησι μέγιστον ἁμάρτημα περὶ τὴν ἱστορίαν εἶναι τὸ ψεῦδος· διὸ καὶ παραινεῖ τούτοις, οὓς ἂν ἐξελέγξῃ διεψευσμένους ἐν τοῖς συγγράμμασιν, ἕτερόν τι ζητεῖν ὄνομα τοῖς βιβλίοις πάντα μᾶλλον ἢ καλεῖν ἱστορίαν.

Codd. **11 a - 12.** 3 M.

11. 5 ὑπάρχειν ὅμοια τὸν δ' add. Hultsch : εὑρηκέναι παρόμοια τὸν δ' add. Büttner-W. || 6 τῆς πραγματείας Schweigh. : τῇ πραγματείᾳ P.

11 a. παραινεῖ Lucht : παρεῖναι M.

12. De même que pour une règle[1], même si elle est trop courte ou trop étroite, si elle possède la propriété d'une règle, il n'en faut pas moins, dit Timée, l'appeler une règle, tandis que si elle n'est pas droite et manque des propriétés de la ligne droite, il faut l'appeler n'importe comment plutôt qu'une règle ; 2 de la même manière, dans les ouvrages d'histoire, s'ils pèchent par le style, la composition ou quelque autre défaut dans leurs divers éléments[2] et si néanmoins ils respectent la vérité, ils méritent, dit-il, le nom d'histoire, tandis que s'ils déforment la vérité, il ne faut plus les appeler de l'histoire. 3 Pour moi je reconnais que la vérité doit être le guide suprême de ces ouvrages, et j'ai dit quelque part dans cette étude en propres termes que de même qu'un être vivant privé de la vue ne sert absolument à rien, de même, si l'on ôte à l'histoire la vérité, le reste n'est plus qu'une narration inutile[3]. 4 Nous avons même dit qu'il y a deux sortes d'erreurs, l'une par ignorance, l'autre avec intention, 5 et qu'il faut pardonner à ceux qui déforment la vérité par ignorance, mais se montrer intransigeant avec ceux qui la déforment avec intention.

6 Ces principes posés, j'imagine qu'il y a une grande différence entre l'erreur commise par ignorance et l'erreur commise avec intention, que l'une mérite le pardon et une rectification indulgente, tandis que l'autre tombera justement sous le coup d'une accusation impitoyable, 7 et c'est à cette dernière forme d'erreur

1. La leçon ἐπὶ τῶν κανόνων de M est préférable à celle de FS ὑπὸ τῶν κανόνων. Polybe emploie couramment ἐπί et le génitif après καθάπερ pour désigner l'objet d'une comparaison : ainsi VI.6.4, XIII.2.2.

2. ἢ κατὰ τὴν λέξιν ἢ κατὰ τὸν χειρισμὸν ἢ κατ' ἄλλο τι : sur cette expression voir ci-après XII.28.10. Rapprocher ce passage de XVI.17.9 et de Diodore V.1.2.

3. Lucien *(Hist. conscr.*, 9) déclare que le seul but de l'histoire, c'est l'utilité (τὸ χρήσιμον) et que l'utilité ne peut aller de pair qu'avec la vérité ; l'agréable peut être louable, mais seulement lorsqu'il accompagne l'utile étant entendu que la manifestation de la vérité est la beauté la plus convenable à l'histoire. Et il emploie *(ibid.*, 39) une formule frappante : Ἓν γάρ, ὡς ἔφην, τοῦτο ἴδιον ἱστορίας καὶ μόνῃ θυτέον τῇ ἀληθείᾳ, εἴ τις ἱστορίαν γράψων ἴῃ, τῶν δὲ ἄλλων ἁπάντων ἀμελητέον αὐτῷ.

12. Καθάπερ γὰρ ἐπὶ τῶν κανόνων, κἂν ἐλάττων ᾖ τῷ μήκει κἂν τῷ πλάτει ταπεινότερος, μετέχῃ δὲ τῆς τοῦ κανόνος ἰδιότητος, κανόνα φησὶ δεῖν προσαγορεύειν αὐτόν, ὅταν δὲ τῆς εὐθείας καὶ τῆς πρὸς ταύτην οἰκειότητος ἐπιδέῃ, πάντα μᾶλλον δεῖν ἢ κανόνα καλεῖν,
2 τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ τῶν συγγραμμάτων ὅσα μὲν ἂν ᾖ κατὰ τὴν λέξιν ἢ κατὰ τὸν χειρισμὸν ἢ κατ' ἄλλο τι διαμαρτάνηται τῶν ἰδίων μερῶν, ἀντέχηται δὲ τῆς ἀληθείας, προσίεσθαί φησι τὸ τῆς ἱστορίας ὄνομα τὰς βίβλους, ὅταν δὲ ταύτης παραπέσῃ, μηκέτι καλεῖσθαι δεῖν ἱστορίαν.
3 Ἐγὼ δὲ διότι μὲν ἡγεῖσθαι δεῖ τῶν τοιούτων συγγραμμάτων τὴν ἀλήθειαν ὁμολογῶ, καὶ κατὰ τὴν πραγματείαν αὐτός που κέχρημαι λέγων οὕτως, ὅτι, καθάπερ ἐμψύχου σώματος τῶν ὄψεων ἐξαιρεθεισῶν ἀχρειοῦται τὸ ὅλον, οὕτως ἐξ ἱστορίας ἐὰν ἄρῃς τὴν ἀλήθειαν, τὸ καταλειπόμενον αὐτῆς ἀνωφελὲς γίνεται διήγημα.
4 Δύο μέντοι τρόπους ἔφαμεν εἶναι ψεύδους, ἕνα μὲν τὸν κατ' ἄγνοιαν, ἕτερον δὲ τὸν κατὰ προαίρεσιν,
5 καὶ τούτων δεῖν τοῖς μὲν κατ' ἄγνοιαν παραπαίουσι τῆς ἀληθείας διδόναι συγγνώμην, τοῖς δὲ κατὰ προαίρεσιν ἀκαταλλάκτως ἔχειν.

6 Τούτων δ' ἡμῖν ὁμολογουμένων, αὐτοῦ τούτου τοῦ ψεύδους μεγάλην ὑπολαμβάνω διαφορὰν εἶναι τοῦ κατ' ἄγνοιαν γινομένου καὶ τοῦ κατὰ προαίρεσιν, καὶ τὸ μὲν ἐπιδέχεσθαι συγγνώμην καὶ διόρθωσιν εὐμενικήν, τὸ δ' ἀπαραιτήτου δικαίως ἂν τυγχάνειν κατηγορίας.
7 ᾧ γένει μάλιστ' ἂν εὕροι τις ἔνοχον αὐτὸν ὄντα τὸν

Codd. 12. 1-5 FS. 12. 1-3, 6 M. 12. 2 προσίεσθαί — βίβλους om. RR' odgw.

12. 1 ἐπὶ M : ὑπὸ FS ‖ αὐτὸν nos : οὕτως MFS ‖ εὐθείας FS : εὐηθείας M ‖ πρὸς ταύτην Casaubon : πρὸς ταύτης Heyse πρὸ ταύτης FS Boissevain ‖ ἐπιδέῃ nos : ἐγγίζῃ MDnpv (-ζει FS) μὴ ἐγγίζῃ Bekker ἐκκλίνῃ Hultsch ἐκπέσῃ Büttner-W. ‖ 3 τὸ ὅλον om. RR'odnvg ‖ 4 δύο μέντοι Schweigh. : δύο μὲν FS ‖ τρόπους FS : τόπους G.

qu'on peut voir que Timée lui-même est sujet : on a maintenant l'occasion de le constater.

---

12 a. A ceux qui violent les conventions nous appliquons le dicton « Traité de Locrien ! » Qui ne sait une chose sur laquelle et les historiens et tout le monde est d'accord, 2 que lors du retour des Héraclides[1], les Locriens s'engagèrent auprès des Péloponnésiens à lever des fanaux annonçant l'ennemi, si les Héraclides, au lieu de passer par l'isthme de Corinthe, faisaient la traversée par le détroit de Rhion, pour qu'à la vue du signal ils se missent en défense contre l'invasion ; 3 les Locriens ne tinrent pas leur promesse et, tout au contraire, élevèrent des fanaux annonçant des amis, quand les ennemis se présentèrent, de sorte que les Héraclides firent la traversée en toute sûreté et que les Péloponnésiens négligents accueillirent par méprise les ennemis sur leur territoire, parce que les Locriens avaient violé le traité.

Reproches de Timée à Callisthène.

12 b. ... critiquer et *rejeter les visions* de ceux qui rêvent et délirent dans leurs ouvrages ; mais du moins ceux qui font preuve à leur tour d'une pareille niaiserie, devraient se réjouir d'échapper à la critique au lieu de s'attaquer aux autres, comme c'est le cas de Timée. 2 C'est lui qui dit que Callisthène[2] n'était qu'un flatteur pour écrire ainsi, qu'il manquait la plupart du temps d'esprit critique pour s'attacher à des histoires de corbeaux ou de femmes en délire,

1 Le « retour des Héraclides » est le nom sous lequel les historiens anciens désignent l'invasion dorienne dans le Péloponnèse. Il marquait à leurs yeux la limite entre les temps héroïques et l'époque historique (Hdt. IX.26 ; Apollod. *Bibl.*II.8.2 s. ; Paus. I. 41.2, III.1.6, V.3.5, VIII.5.1). C'est au retour des Héraclides que commençait l'*Histoire générale* d'Éphore (Diod.IV. 1.3) Il datait cet événement de 1070/69, Timée de 1155/4 (Clem. Alex., *Strom.* I.139.4). Cette dernière date serait plus proche de la chronologie moderne qui retient le XIIe siècle.

2. On lira sur Callisthène une bonne étude récente de L. Pearson, *The Lost Histories of Alexander the Great* (*Philological Monographs*, XX. 1960), p. 22-59. Sur les flatteurs d'Alexandre, *ibid.*, p. 78.

Τίμαιον· διότι δ' ἐστὶ τοιοῦτος σκοπεῖν ἤδη πάρεστιν.

---

12 a. Ἐπὶ τῶν ἀθετούντων τὰς ὁμολογίας προφερόμεθα ταύτην τὴν παροιμίαν· Λοκροὶ τὰς συνθήκας. Τοῦτο δὲ τίς οὐχ ἱστόρηκεν ὅ τι καὶ παρὰ τοῖς συγγραφεῦσι καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις ὁμολογούμενόν ἐστι, 2 διότι κατὰ τὴν τῶν Ἡρακλειδῶν ἔφοδον συνθεμένων τῶν Λοκρῶν τοῖς Πελοποννησίοις πολεμίους πυρσοὺς αἴρειν, ἐὰν συμβῇ τοὺς Ἡρακλείδας μὴ κατὰ τὸν Ἰσθμόν, ἀλλὰ κατὰ τὸ Ῥίον ποιεῖσθαι τὴν διάβασιν, χάριν τοῦ προαισθομένους φυλάξασθαι τὴν ἔφοδον αὐτῶν, 3 οὐ ποιησάντων δὲ τῶν Λοκρῶν τοῦτο, πᾶν δὲ τοὐναντίον φιλίους ἀράντων πυρσούς, ὅτε παρῆσαν, τοὺς μὲν Ἡρακλείδας συνέβη μετ' ἀσφαλείας χρῆσθαι τῇ διαβάσει, τοὺς δὲ Πελοποννησίους κατολιγωρήσαντας λαθεῖν παραδεξαμένους εἰς τὴν οἰκείαν τοὺς ὑπεναντίους παρασπονδηθέντας ὑπὸ τῶν Λοκρῶν.

---

12 b. *** κατηγορεῖν καὶ † θείας εὑρεῖν † τῶν ὀνειρωττόντων καὶ δαιμονώντων ἐν τοῖς ὑπομνήμασιν· ὅσοι γε μὴν αὐτοὶ πολλὴν τῆς τοιαύτης ἐμπεποίηνται φλυαρίας, τοὺς τοιούτους ἀγαπᾶν ἂν δέοι μὴ τυγχάνοντας κατηγορίας, μηδ' ὅτι καὶ τῶν ἄλλων αὐτοὺς κατατρέχειν, ὃ συμβέβηκε περὶ Τίμαιον. 2 Ἐκεῖνος γὰρ κόλακα μὲν εἶναί φησι τὸν Καλλισθένην τοιαῦτα γράφοντα καὶ πλεῖστον ἀπέχειν φιλοσοφίας, κόραξι δὲ προσέχοντα

Codd. 12 a. 1-3 M. Inter hanc et proximam eclogam deest unum folium in M.

12 a. 1 ὁμολογίας Geel : ἀπολογίας M || τίς οὐχ ἱστόρηκεν ὅ τι nos : τίς ἐξιστόρηκεν ὅτι M Τίμαιος ἐξιστόρηκεν ὅτι Lucht || 3 τοῦτο Boissevain : om. Heyse || λαθεῖν Geel : μαθεῖν M.

12 b. 1 Initio cap. 12b lacunam codicis ita suppl. Heyse ὅτι μὲν δεῖ τὴν φλυαρίαν || θείας εὑρεῖν sic Mai ει. ο ευρειν Boissevain διασύρειν coni. Geel θέας εὑρεῖν Lucht. Alii alia || μηδ' ὅτι Spengel : μηδέτι M.

qu'il a reçu d'Alexandre un juste châtiment pour avoir perverti son esprit autant qu'il en était capable ; 3 il fait l'éloge de Démosthène et des autres orateurs qui vivaient à cette époque, et il dit qu'ils étaient dignes de la Grèce parce qu'ils refusaient à Alexandre les honneurs divins, tandis que le philosophe, en décernant l'égide et le foudre[1] à une créature mortelle avait à son tour trouvé le juste châtiment que la divinité lui fit subir.

Diffamations de Timée 1° envers Démocharès.

13. Timée dit que Démocharès s'est prostitué par le haut du corps[2], qu'il était indigne de souffler sur le feu sacré, qu'il a dépassé dans sa conduite les ouvrages de Botrys, de Philénis et des autres écrivains obscènes. 2 Ce sont là des injures et des expressions que ne proférerait pas, non seulement un homme bien élevé, mais pas même un de ceux qui trafiquent de leur corps dans un mauvais lieu. 3 Et Timée, pour avoir l'air digne de foi dans ses grossièretés et ses obscénités, ajoute encore à ses calomnies sur ce personnage en invoquant le témoignage d'un obscur auteur comique. 4 Qu'est-ce qui me fait supposer qu'il ment? C'est d'abord la bonne naissance et la bonne éducation de Démocharès, qui était le neveu de Démosthène ; 5 c'est ensuite le fait que les Athéniens l'ont honoré non seulement de la charge de stratège, mais encore d'autres dignités dont aucune ne lui aurait été attribuée, s'il avait cédé à de pareilles infamies. 6 Aussi mon opinion est-elle que l'accusation de Timée retombe moins sur Démocharès que sur les Athéniens, s'ils ont porté à leur tête un pareil personnage et lui ont confié la patrie et le sort des particuliers.

1. On peut conserver τιθέντα, leçon de M, à la place de περιθέντα, correction de Bekker, en rapprochant d'Euripide, *Philoctète*, 579.

2. Les accusations de pédérastie sont courantes dans la vie politique athénienne du ɪᴠᵉ siècle. Eschine en lance contre Timarque et contre Démosthène (*Ctes.* 162, 174, 214). Un certain Mélanopos, mentionné dans une prétendue lettre d'Eschine (lettre VII. 3) avait gagné 3.000 drachmes à se prostituer. C'est la vénalité, non la perversion en soi, qui était infamante (Plat.. *Conv.* 184 a ; Plut. *Amat.* 768 e ; Eschn. *Tim.* 155-159).

καὶ κορυβαντιώσαις γυναιξί, δικαίως δ' αὐτὸν ὑπ' Ἀλεξάνδρου τετευχέναι τιμωρίας διεφθαρκότα τὴν ἐκείνου ψυχὴν καθ' ὅσον οἷός τ' ἦν· 3 καὶ Δημοσθένην μὲν καὶ τοὺς ἄλλους ῥήτορας τοὺς κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἀκμάσαντας ἐπαινεῖ καί φησι τῆς Ἑλλάδος ἀξίους γεγονέναι, διότι ταῖς Ἀλεξάνδρου τιμαῖς ταῖς ἰσοθέοις ἀντέλεγον, τὸν δὲ φιλόσοφον αἰγίδα καὶ κεραυνὸν τιθέντα θνητῇ φύσει δικαίως αὐτὸν ὑπὸ τοῦ δαιμονίου τετευχέναι τούτων ὧν ἔτυχεν.

---

13. [Ὅτι] Τίμαιός φησι Δημοχάρην ἡταιρηκέναι μὲν τοῖς ἄνω μέρεσι τοῦ σώματος, οὐκ εἶναι δ' ἄξιον τὸ ἱερὸν πῦρ φυσᾶν, ὑπερβεβηκέναι δὲ τοῖς ἐπιτηδεύμασι τὰ Βότρυος ὑπομνήματα καὶ τὰ Φιλαινίδος καὶ τῶν ἄλλων ἀναισχυντογράφων· 2 ταύτην δὲ τὴν λοιδορίαν καὶ τὰς ἐμφάσεις οὐχ οἷον ἄν τις διέθετο πεπαιδευμένος ἀνήρ, ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἀπὸ τέγους ἀπὸ τοῦ σώματος εἰργασμένων οὐδείς. 3 Ὁ δ' ἵνα πιστὸς φανῇ κατὰ τὴν αἰσχρολογίαν καὶ τὴν ἄλλην ἀναισχυντίαν, καὶ προσκατέψευσται τἀνδρός, κωμικόν τινα μάρτυρα προσεπισπασάμενος ἀνώνυμον. 4 Πόθεν δ' ἐγὼ καταστοχάζομαι τοῦτο ; Πρῶτον μὲν ἐκ τοῦ καὶ πεφυκέναι καὶ τεθράφθαι καλῶς Δημοχάρην, ἀδελφιδοῦν ὄντα Δημοσθένους, 5 δεύτερον ἐκ τοῦ μὴ μόνον στρατηγίας αὐτὸν ἠξιῶσθαι παρ' Ἀθηναίοις, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων τιμῶν, ὧν οὐδὲν ἂν αὐτῷ συνεξέδραμε τοιαύταις ἀτυχίαις παλαίοντι. 6 Διὸ καὶ δοκεῖ μοι Τίμαιος οὐχ οὕτως Δημοχάρους κατηγορεῖν ὡς Ἀθηναίων, εἰ τοιοῦτον ἄνδρα προῆγον καὶ τοιούτῳ

Codd. 13. 1 - 15. 12 P.
Fontes 13. 1-5 Suidas u. Δημοχάρης. 13. 1 ἡταιρηκέναι-φυσᾶν Suidas u. ἡταίρηκεν. ὑπερβεβηκέναι-ἀναισχυντογράφων Suidas u. Βοτρυοσταγῆ ἔρνη.

3 τιθέντα M. : περιθέντα Bekker
13. 1 ἀναισχυντογράφων P : ἀναισχυντότερα γράφων Suidas || 3 τὴν ἄλλην Suidas : τὴν ὅλην P.

7 Mais rien de tout cela n'est possible. Car ce n'est pas alors le seul poète comique Archédicos qui aurait parlé ainsi de Démocharès, comme le dit Timée, 8 il y aurait eu aussi de nombreux partisans d'Antipatros, contre lequel Démocharès s'est souvent exprimé crûment et en des termes mordants, non seulement pour Antipatros lui-même, mais aussi pour ses successeurs et ses partisans, et il y aurait eu encore beaucoup de ses adversaires politiques, parmi lesquels il y avait aussi Démétrius de Phalère[1]. 9 Contre ce dernier il n'articule pas une accusation banale lorsqu'il déclare dans ses *Histoires* que, pour un protecteur de la patrie, il se vantait dans son gouvernement des mérites dont pourrait se vanter un vulgaire collecteur d'impôts. 10 En effet, l'abondance et le bon marché des marchandises à Athènes, et une profusion de ressources pour tout le monde, voilà, dit-il, de quoi s'enorgueillissait Démétrius ; 11 il dit encore qu'un escargot mécanique précédait son cortège en crachant de la salive, qu'on lâchait des ânes dans le théâtre et que sa patrie, ayant abandonné aux autres toutes les valeurs morales de la Grèce, se soumettait aux ordres de Cassandre et que Démétrius n'en éprouvait aucune honte. 12 En dépit de tout cela ni Démétrius ni personne d'autre n'a parlé de Démocharès à la manière de Timée.

14. Par là, considérant le témoignage de sa patrie comme plus sûr que l'acrimonie de Timée, je ne crains pas de déclarer que la vie de Démocharès ne prête à aucune accusation de ce genre. 2 En admettant même que cette infamie attribuée à Démocharès fût conforme à la vérité, quelle circonstance ou quel événement ont forcé Timée à le consigner dans son *Histoire*? 3 Quand

1. La perte des *Histoires* de Démocharès et de la Περὶ τῆς δεκαετίας de Démétrius de Phalère nous prive de deux témoignages importants sur l'histoire d'Athènes dans le dernier quart du IVe siècle, d'autant plus précieux qu'ils étaient de tendances opposées. Le premier représentait le point de vue des démocrates, héritiers de la politique de Démosthène, irréductiblement hostiles à la Macédoine. Le second, créature de Cassandre, gouvernait Athènes de 317 à 307, avec bonheur et modération, mais sans gloire; c'était un esprit distingué, élève de Théophraste, curieux d'archéologie, de littérature et de philosophie.

τὴν πατρίδα καὶ τοὺς ἰδίους βίους ἐνεχείριζον. 7 Ἀλλ' οὐκ ἔστι τούτων οὐδέν. Οὐ γὰρ ἂν Ἀρχέδικος ὁ κωμῳδιογράφος ἔλεγε ταῦτα μόνος περὶ Δημοχάρους, ὡς Τίμαιός φησιν, 8 ἀλλὰ πολλοὶ μὲν ἂν τῶν Ἀντιπάτρου φίλων, καθ' οὗ πεπαρρησίασται πολλὰ καὶ δυνάμενα λυπεῖν οὐ μόνον αὐτὸν Ἀντίπατρον, ἀλλὰ καί τοὺς ἐκείνου διαδόχους καὶ φίλους γεγονότας, πολλοὶ δὲ τῶν ἀντιπεπολιτευμένων, ὧν ἦν καὶ Δημήτριος ὁ Φαλήρευς. 9 Οὗ 'κεῖνος οὐ τὴν τυχοῦσαν πεποίηται κατηγορίαν ἐν ταῖς ἱστορίαις, φάσκων αὐτὸν γεγονέναι τοιοῦτον προστάτην τῆς πατρίδος καὶ ἐπὶ τούτοις σεμνύνεσθαι κατὰ τὴν πολιτείαν, ἐφ' οἷς ἂν καὶ τελώνης σεμνυνθείη βάναυσος. 10 Ἐπὶ γὰρ τῷ πολλὰ καὶ λυσιτελῶς πωλεῖσθαι κατὰ τὴν πόλιν καὶ δαψιλῆ τὰ πρὸς τὸν βίον ὑπάρχειν πᾶσιν, ἐπὶ τούτοις φησὶ μεγαλαυχεῖν αὐτόν· 11 καὶ διότι κοχλίας αὐτομάτως βαδίζων προηγεῖτο τῆς πομπῆς αὐτῷ σίαλον ἀναπτύων, σὺν δὲ τούτοις ὄνοι διεπέμποντο διὰ τοῦ θεάτρου, διότι δὴ πάντων τῶν τῆς Ἑλλάδος καλῶν ἡ πατρὶς παρακεχωρηκυῖα τοῖς ἄλλοις ἐποίει Κασσάνδρῳ τὸ προσταττόμενον, ἐπὶ τούτοις αὐτὸν οὐκ αἰσχύνεσθαί φησιν. 12 Ἀλλ' ὅμως οὔτε Δημήτριος οὔτ' ἄλλος οὐδεὶς εἰρήκει περὶ Δημοχάρους τοιοῦτον οὐδέν.

14. Ἐξ ὧν ἐγώ, βεβαιοτέραν τὴν τῆς πατρίδος ἡγούμενος μαρτυρίαν ἢ τὴν Τιμαίου πικρίαν, θαρσῶν ἀποφαίνομαι μηδενὶ τὸν Δημοχάρους βίον ἔνοχον εἶναι τῶν τοιούτων κατηγορημάτων. 2 Καίπερ εἰ κατ' ἀλήθειαν ὑπῆρχέ τι τοιοῦτον ἀτύχημα περὶ Δημοχάρην, ποῖος καιρὸς ἢ ποία πρᾶξις ἠνάγκασε Τίμαιον ταῦτα κατατάττειν εἰς τὴν ἱστορίαν ; 3 Καθάπερ γὰρ οἱ νοῦν

Codd. **14.** 3 - **15.** 11 FS.

10 ἐπὶ Suidas : ἐπεὶ P || 11 αὐτομάτως Suidas (u. κοχλίας et u. σίαλος) : αὐτόματος P || ἀναπτύων P Suidas (u. κοχλίας) : ἀποπτύων Suidas (u. σίαλος) || ὄνοι Toup : ἄνθρωποι Valesius ex ἄνοι P.

les gens intelligents veulent se venger de leurs ennemis, ils ne regardent pas d'abord quel traitement mérite leur adversaire, mais ce qu'il est conforme à leur dignité de faire ; 4 de même, s'il s'agit d'injures, il ne faut pas considérer d'abord ce que nos adversaires méritent d'entendre, mais réfléchir à ce qu'il nous convient à nous-même de dire. 5 Avec des gens qui mesurent tout à leurs passions et à leurs rivalités personnelles il faut tout soupçonner et se défier de tout ce qui dépasse la mesure. 6 C'est précisément pour cela qu'à notre tour nous trouverions naturel de rejeter les accusations de Timée contre Démocharès ; 7 cet homme ne saurait raisonnablement rencontrer l'indulgence ni la confiance de personne, parce que dans ses injures il manque manifestement à son devoir à cause de son acrimonie naturelle.

2° envers Agathocle.

15. Je n'approuve pas non plus ses injures contre Agathocle, bien que ce fût le plus impie de tous les hommes. 2 Je veux parler du passage où, à la fin de son *Histoire*, il dit qu'Agathocle[1] a été dans son jeune âge un prostitué public, prêt à toutes les impuretés, un geai, un tricouillard, qui allait avec son derrière au-devant de tous ceux qui voulaient. 3 Et il ajoute qu'au moment de sa mort sa femme baignée de larmes se lamentait ainsi : « Pourquoi ne te gardé-je pas? Pourquoi ne me gardes-tu pas ? » 4 Devant ce récit, non seulement on répétera une fois de plus les observations faites à propos de Démocharès, mais encore on

1. Timée racontait en cinq livres l'histoire d'Agathocle. Il en reste un tout petit nombre de fragments (*FGrH* 566, F 34-35, 120-124), auxquels Laqueur (*RE.* VI A, 1161-1174) ajoute de larges extraits des livres XIX et XX de Diodore. A tort, car le récit de Diodore est essentiellement tiré de Duris, comme on l'a établi depuis longtemps (P. Roesiger, *De Duride Samio Diodori... auctore*, Göttingae, 1874 ; observations de E. Schwartz, *RE.* V, 687-688). De Timée dérive Justin XXII-XXIII.2 (R. Schubert, *Geschichte des Agathokles... nach den Quellen dargestellt*, Breslau, 1887, p. 8, 21).

ἔχοντες, ἐπὰν ἀμύνασθαι κρίνωσι τοὺς ἐχθρούς, οὐ τοῦτο πρῶτον σκοποῦνται τί παθεῖν ἄξιός ἐστιν ὁ πλησίον, ἀλλὰ τί ποιεῖν αὐτοῖς πρέπει, τοῦτο μᾶλλον ⟨θεωροῦσιν⟩, 4 οὕτως καὶ περὶ τῶν λοιδοριῶν οὐ τί τοῖς ἐχθροῖς ἀκούειν ἁρμόζει, τοῦτο πρῶτον ἡγητέον, ἀλλὰ τί λέγειν ἡμῖν πρέπει, τοῦτο ἀναγκαιότατον λογιστέον. 5 Περὶ δὲ τῶν πάντα μετρούντων ταῖς ἰδίαις ὀργαῖς καὶ φιλοτιμίαις ἀνάγκη πάνθ' ὑποπτεύειν ἐστὶ καὶ πᾶσι διαπιστεῖν πέρα τοῦ δέοντος λεγομένοις. 6 Διὸ δὴ καὶ νῦν ἡμεῖς μὲν εἰκότως ἂν δόξαιμεν ἀθετεῖν τοῖς ὑπὸ Τιμαίου κατὰ Δημοχάρους εἰρημένοις · 7 ἐκεῖνος δ' ἂν οὐκ εἰκότως τυγχάνοι συγγνώμης οὐδὲ πίστεως ὑπ' οὐδενὸς διὰ τὸ προφανῶς ἐν ταῖς λοιδορίαις ἐκπίπτειν τοῦ καθήκοντος διὰ τὴν ἔμφυτον πικρίαν.

15. Καὶ γὰρ οὐδὲ ταῖς κατ' Ἀγαθοκλέους ἔγωγε λοιδορίαις, εἰ καὶ πάντων γέγονεν ἀσεβέστατος, εὐδοκῶ. 2 Λέγω δ' ἐν τούτοις ἐν οἷς ἐπὶ καταστροφῇ τῆς ὅλης ἱστορίας φησὶ γεγονέναι τὸν Ἀγαθοκλέα κατὰ τὴν πρώτην ἡλικίαν κοινὸν πόρνον, ἕτοιμον τοῖς ἀκρατεστάτοις, κολοιόν, τριόρχην, πάντων τῶν βουλομένων τοῖς ὄπισθεν ἔμπροσθεν γεγονότα. 3 Πρὸς δὲ τούτοις, ὅτ' ἀπέθανε, τὴν γυναῖκά φησι κατακλαιομένην αὐτὸν οὕτως θρηνεῖν · — Τί δ' οὐκ ἐγὼ σέ ; τί δ' οὐκ ἐμὲ σύ ; — 4 Ἐν γὰρ τούτοις πάλιν οὐ μόνον ἄν τις ἐπιφθέγξαιτο τὰ καὶ περὶ

Fontes. **15.** 2 κατὰ τὴν πρώτην ἡλικίαν — 7 βασιλεὺς προσαγορευόμενος Suidas u. Ἀγαθοκλῆς. **15.** 2 κοινὸς πόρνος — 3 οὐκ ἐμὲ σύ ; Suidas u. τριόρχης.

14. 3 ἄξιός ἐστιν P : ἄξιόν ἐστιν S ‖ θεωροῦσιν add. Hultsch : ἐν νῷ λαμβάνουσιν add. Büttner-W. ‖ 5 ὑποπτεύειν Reiske : ὑποπίπτειν PFS ‖ διαπιστεῖν πέρα Reiske : διαπίπτειν παρὰ PFS ‖ 7 τυγχάνοι Casaubon : τυγχάνει PFS.

15. 2 κολοιόν P : κώλυον F κωλύων S ‖ βουλομένων PFD Suidas : βουλευομένων S μολυνομένων Hultsch ‖ τοῖς Suidas : τοὺς PFS ‖ 4 ἐπιφθέγξαιτο Dindorf : ἐπεφθέγξατο PFS.

sera surpris de cet excès d'acrimonie. 5 Car il faut qu'Agathocle ait été doué par la nature de grands mérites, comme il ressort des déclarations de Timée lui-même. 6 Si cet homme, fuyant le tour, l'argile et la fumée, est venu à Syracuse à l'âge de dix-huit ans environ[1], 7 et si au bout de quelque temps, parti d'une condition si modeste, il est devenu le maître de la Sicile entière, a fait courir à Carthage les plus graves dangers et, pour finir, vieilli dans le pouvoir, a terminé sa vie avec le titre de roi, 8 ne faut-il pas que cet Agathocle ait été quelque chose de grand et de prodigieux et qu'il ait possédé quantité d'aptitudes et de talents en politique[2]? 9 Sur ces points il faut que l'historien expose à la postérité non seulement ce qui relève du blâme et de la critique, mais encore ce qui est à la louange de cet homme : c'est là le propre de l'histoire. 10 Mais Timée, aveuglé par une animosité personnelle, décrit les défauts avec malveillance et exagération, et laisse complètement de côté les qualités. 11 ignorant qu'en histoire c'est un mensonge aussi grave de cacher ce qui est vrai que d'écrire ce qui ne l'est pas. 12 Pour nous, si nous avons évité un excès qui tendrait à faire haïr Timée, nous ne négligerons pas ce qui se rapporte à notre sujet[3].

---

1. Selon Diodore (XIX.2.6), Agathocle serait venu à Syracuse à l'âge de sept ans seulement. Beloch (*Griech. Gesch.*[2] IV.1, p. 181, n. 2) préfère l'indication de Polybe.

2. L'historien moderne peut reconnaître à Agathocle le mérite d'une réussite personnelle hors de pair et d'incontestables dons militaires, le coup d'œil stratégique, l'imagination et l'audace. Mais le passif est lourd. Même si ses massacres ont été grossis par les historiens, ils n'en ont pas moins été un affreux gaspillage de vies humaines qui a rendu la Sicile exsangue et incapable de tenir dans le monde méditerranéen le rôle qui revenait à sa richesse et à son génie. Sa politique n'a été qu'une suite d'improvisations sans but fixe, et n'a laissé après lui aucune institution durable (M. Cary, *CAH.* VII. p. 636).

3. οὐ παραλείψομεν : le ms. donne οὐ παρελείψαμεν. L'aoriste ἔλειψα n'apparaît qu'au Ier siècle avant J.-C. On trouve une seule fois, chez Strabon (VI.3.10), la forme παρελείψαμεν (cf. Mayser, *Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I.2[2], p. 138).

Δημοχάρους, ἀλλὰ καὶ τὴν ὑπερβολὴν θαυμάσειε τῆς πικρίας. 5 Ὅτι γὰρ ἐκ φύσεως ἀνάγκη μεγάλα προτερήματα γεγονέναι περὶ τὸν Ἀγαθοκλέα, τοῦτο δῆλόν ἐστιν ἐξ αὐτῶν ὧν ὁ Τίμαιος ἀποφαίνεται. 6 Εἰ γὰρ εἰς τὰς Συρακούσας παρεγενήθη φεύγων τὸν τροχόν, τὸν καπνόν, τὸν πηλόν, περὶ ἔτη τὴν ἡλικίαν ὀκτωκαίδεκα γεγονώς, 7 καὶ μετά τινα χρόνον ὁρμηθεὶς ἀπὸ τοιαύτης ὑποθέσεως κύριος μὲν ἐγενήθη πάσης Σικελίας, μεγίστους δὲ κινδύνους περιέστησε Καρχηδονίοις, τέλος ἐγγηράσας τῇ δυναστείᾳ κατέστρεψε τὸν βίον βασιλεὺς προσαγορευόμενος, 8 ἆρ' οὐκ ἀνάγκη μέγα τι γεγονέναι χρῆμα καὶ θαυμάσιον τὸν Ἀγαθοκλέα καὶ πολλὰς ἐσχηκέναι ῥοπὰς καὶ δυνάμεις πρὸς τὸν πραγματικὸν τρόπον ; 9 Ὑπὲρ ὧν δεῖ τὸν συγγραφέα μὴ μόνον τὰ πρὸς διαβολὴν κυροῦντα καὶ κατηγορίαν ἐξηγεῖσθαι τοῖς ἐπιγινομένοις, ἀλλὰ καὶ τὰ πρὸς ἔπαινον ἥκοντα περὶ τὸν ἄνδρα · τοῦτο γὰρ ἴδιόν ἐστι τῆς ἱστορίας. 10 Ὁ δ' ἐπεσκοτισμένος ὑπὸ τῆς ἰδίας πικρίας τὰ μὲν ἐλαττώματα δυσμενικῶς καὶ μετ' αὐξήσεως ἡμῖν ἐξήγγελκε, τὰ δὲ κατορθώματα συλλήβδην παραλέλοιπεν, 11 ἀγνοῶν ὅτι τὸ ψεῦδος οὐχ ἧττόν ἐστι περὶ τοὺς τὰ γεγονότα ⟨κρύπτοντας ἢ περὶ τοὺς τὰ μὴ γεγονότα⟩ γράφοντας ἐν ταῖς ἱστορίαις. 12 Ἡμεῖς δὲ τὸ μὲν ἐπιμετροῦν τῆς ἀπεχθείας αὐτοῦ χάριν ἀφήκαμεν, τὰ δ' οἰκεῖα τῆς προθέσεως αὐτῶν οὐ παραλείψομεν.

Codd. **15.** 8 P habet in marg. Ἀγαθοκλῆς. 12 ἡμεῖς δὲ — παρελείψαμεν P : om. FS.

6 περὶ ἔτη Büttner-W. : περί τε PFS καίπερ ἔτη Hultsch || 7 ἀπὸ Suidas : ὑπὸ PFS || Καρχηδονίοις FS : -νίους P || 10 δ' ἐπεσκοτισμένος Reiske : δὲ πᾶς ἐσκοτισμένος P δὲ παῖς ἐσκοτισμένος FS || 11 τὸ ψεῦδος FS : τοῦ ψεύδους G || κρύπτοντας ἢ περὶ τοὺς τὰ μὴ γεγονότα add. Büttner-W. || 12 παραλείψομεν nos : παρελείψαμεν P.

Législation de Zaleucos.

16. Deux jeunes gens avaient un différend pour un esclave ; il se trouvait que l'esclave avait été assez longtemps chez l'un 2 et que l'autre, deux jours avant, étant allé à la campagne en l'absence du maître, avait emmené de force l'esclave chez lui ; 3 quand l'autre s'en aperçut, il se rendit chez lui et, reprenant l'esclave, il le conduit devant le magistrat et déclare, sous la caution de répondants, qu'il est légalement le propriétaire ; 4 la législation de Zaleucos[1] ordonnait en effet que les objets contestés devaient jusqu'au jugement rester la possession de celui chez qui l'enlèvement avait eu lieu. 5 Comme l'autre prétendait qu'en vertu de la même législation l'enlèvement avait eu lieu chez lui (car c'était un esclave enlevé à son domicile qui était conduit devant le magistrat), 6 les juges du tribunal embarrassés de cette affaire, firent appel au cosmopole et lui soumirent le cas. 7 Ce dernier interpréta la loi en déclarant que l'enlèvement avait eu lieu, en tout état de cause, au domicile de ceux qui avaient possédé les derniers l'objet en litige un certain temps sans contestation ; 8 et si l'on enlevait quelqu'un de force pour l'emmener chez soi et qu'ensuite l'ancien propriétaire procède à un enlèvement à son tour, ce n'était pas un enlèvement au sens légal. 9 Comme le jeune homme se récriait et prétendait que telle n'était pas l'intention du législateur, on raconte que le cosmopole lui demanda s'il voulait soutenir son opinion dans les formes de la loi de Zaleucos, 10 c'est-à-dire devant

1. Nous avons probablement ici les renseignements les plus dignes de foi sur la législation que la tradition rapportait à Zaleucos, figure légendaire de l'histoire de Locres. On lui attribuait le premier code de lois qui ait existé. Une tradition tardive représentée par Diodore (XII.20-21) repose sur une élaboration apocryphe à laquelle se rattachent les *Préambules* prétendus de Zaleucos, cités par Stobée (*Flor.* 44.20-21). Mais Éphore (Strab. VI.1.8) puise sûrement à bonne source lorsqu'il déclare que le code de Zaleucos contenait des éléments empruntés aux lois de la Crète, de Sparte et de l'Aréopage ; que sa principale originalité était de fixer la peine pour chaque délit.

16. Νεανίσκων δυεῖν περί τινος οἰκέτου διαφερομένων συνέβαινε παρὰ μὲν τὸν ἕτερον καὶ πλείω χρόνον γεγονέναι τὸν παῖδα, 2 τὸν δ' ἕτερον ἡμέραις δυσὶ πρότερον εἰς τὸν ἀγρὸν ἐλθόντα μὴ παρόντος τοῦ δεσπότου μετὰ βίας εἰς οἶκον ἀπηχέναι τὸν δοῦλον, 3 κἄπειτα τὸν ἕτερον αἰσθόμενον ἐλθεῖν ἐπὶ τὴν οἰκίαν, καὶ λαβόντα πάλιν ⟨ἀγαγεῖν⟩ ἐπὶ τὴν ἀρχήν, καὶ φά ναι δεῖν κύριον αὐτὸν εἶναι διδόντα τοὺς ἐγγυητάς· 4 κελεύειν γὰρ τὸν Ζαλεύκου νόμον τοῦτον δεῖν κρατεῖν τῶν ἀμφισβητουμένων ἕως τῆς κρίσεως παρ' οὗ τὴν ἀγωγὴν συμβαίνει γίνεσθαι. 5 Τοῦ δ' ἑτέρου κατὰ τὸν αὐτὸν νόμον παρ' αὐτοῦ φάσκοντος γεγονέναι τὴν ἀγωγήν (ἐκ γὰρ τῆς οἰκίας τῆς ἐκείνου τὸ σῶμα πρὸς τὴν ἀρχὴν ἥκειν ἀπαγόμενον), 6 τοὺς προκαθημένους ἄρχοντας διαποροῦντας ὑπὲρ τοῦ πράγματος ἐπισπάσασθαι καὶ συμμεταδοῦναι τῷ κοσμοπόλιδι. 7 Τὸν δὲ διαστείλασθαι τὸν νόμον, φήσαντα παρὰ τούτων τὴν ἀγωγὴν αἰεὶ γίνεσθαι, παρ' οἷς ἂν ἔσχατον ἀδήριτον ᾖ χρόνον τινὰ γεγόνος τὸ διαμφισβητούμενον· 8 ἐὰν δέ τις ἀφελόμενος βίᾳ παρά τινος ἀπαγάγῃ πρὸς αὐτόν, κἄπειτα παρὰ τούτου τὴν ἀγωγὴν ὁ προϋπάρχων ποιῆται δεσπότης, οὐκ εἶναι ταύτην κυρίαν. 9 Τοῦ δὲ νεανίσκου δεινοπαθοῦντος καὶ μὴ φάσκοντος εἶναι τοῦ νομοθέτου ταύτην τὴν προαίρεσιν, προκαλέσασθαί φασι τὸν κοσμόπολιν, εἴ τι βούλεται λέγειν ὑπὲρ τῆς γνώμης κατὰ τὸν Ζαλεύκου νόμον· 10 τοῦτο δ' ἐστὶ καθισάντων τῶν χιλίων καὶ

Codd. **16.** 1 - 22. 7 FS.

16. 1 δυεῖν F : δυοῖν S ‖ τὸν ἕτερον R'dugw : τὸν ἑταῖρον FS ‖ 2 ἀπηχέναι Ursinus : ἀποιχέναι FS ‖ 3 λαβόντα πάλιν ἀγαγεῖν nos : λαβόντα πάλιν FS om. RR'd λαβόντ' ἀπάγειν Dindorf ‖ διδόντα coni. Schweigh. : διδόναι FS καὶ διδόναι Casaubon ‖ 4 κελεύειν Ursinus : κελεύει FS ‖ δεῖν S : δεῖ FD ‖ 5 ἀπαγόμενον Ursinus : ἀπόμενον FS ‖ 8 δεσπότης Ursinus : δεσπότην FS ‖ 9 φασι F : φησι S ‖ τι Reiske : τις FS ‖ 10 καθισάντων F : καθιστάντων S.

l'assemblée des Mille, et sous la corde attachée à la potence, discuter la pensée du législateur ; 11 celui d'entre eux qui interpréterait mal son intention périrait pendu sous les yeux des Mille. 12 Devant la proposition du cosmopole, le jeune homme, dit-on, déclara que le contrat n'était pas égal, qu'il restait à l'un deux ou trois ans à vivre 13 (il se trouvait que le cosmopole n'était pas loin de ses quatre-vingt-dix ans), tandis que lui-même avait encore raisonnablement la plus grande partie de sa vie devant lui. 14 Le jeune homme par cette plaisanterie dérida l'assistance, mais les magistrats jugèrent de l'enlèvement selon l'avis du cosmopole.

Critique du récit de la bataille d'Issos chez Callisthène.

17. Pour qu'on ne croie pas que nous condamnons à la légère l'autorité d'écrivains si considérables, nous rappellerons une seule bataille, qui se trouve être à la fois célèbre entre toutes et n'être pas très éloignée dans le temps, et à laquelle, ce qui est le plus important, Callisthène a assisté[1]. 2 Je veux parler de la bataille qui eut lieu en Cilicie entre Alexandre et Darius, dans laquelle, dit-il, Alexandre traversait déjà les défilés et les Portes dites de Cilicie, lorsque Darius, qui avait fait route par les Portes dites Amanides, déboucha[2] en Cilicie avec son armée ; 3 informé par les gens du pays qu'Alexandre le précédait en direction de la Syrie, il se

1. Les sources anciennes pour la bataille d'Issos sont, outre la présente critique du récit de Callisthène : 1° le récit d'Arrien (*An.* II.7-11), d'après Ptolémée ; 2° le récit de Diodore (XVII. 32-34), rédigé probablement d'après Clitarque (E. Schwartz, *RE* V.683-684, v. *Diodoros 38* ; F. Jacoby, *RE.* XI, 631, v. *Kleitarchos 2* ; id. *FGrH* 137, *Komm.* p. 484 ; L. Pearson, *The Lost Histories of Alexander the Great*, p. 213-242) ; 3° le récit de Quinte-Curce (III.8-11).

2. Casaubon traduit κατᾶραι par *pervenerat* (Théopompe employait κατᾶραι avec le simple sens de ἐλθεῖν : *FGrH* 115 F 265) ; Schweighäuser (VII. p. 113) préfère avec raison *descendit* en alléguant Pol. III.36.1, 56.3.

βρόχων κρεμασθέντων λέγειν ὑπὲρ τῆς τοῦ νομοθέτου γνώμης· 11 ὁπότερος ἂν αὐτῶν φανῇ τὴν προαίρεσιν ἐπὶ τὸ χεῖρον ἐκδεχόμενος, τὸν τοιοῦτον διὰ τῆς ἀγχόνης ἀπόλλυσθαι βλεπόντων τῶν χιλίων. 12 Ταῦτα προτείναντος τοῦ κοσμοπόλιδος τὸν νεάνισκον εἰπεῖν φασιν ἄνισον εἶναι τὴν συνθήκην· τῷ μὲν γὰρ ἔτη δύ' ἢ τρία καταλείπεσθαι τοῦ ζῆν, 13 (συνέβαινε γὰρ εἶναι τὸν κοσμόπολιν οὐ πολὺ λεῖπον τῶν ἐνενήκοντ' ἐτῶν) αὐτῷ δὲ τοῦ βίου τὸ πλεῖον ἐκ τῶν εὐλόγων ἔτι μένειν. 14 Ὁ μὲν οὖν νεανίσκος οὕτως εὐτραπελευσάμενος ἐξέλυσε τὴν σπουδήν, οἱ δ' ἄρχοντες ἔκριναν τὴν ἀγωγὴν κατὰ τὴν τοῦ κοσμοπόλιδος γνώμην.

---

17. Ἵνα δὲ μὴ δόξωμεν τῶν τηλικούτων ἀνδρῶν καταξιοπιστεῖσθαι, μνησθησόμεθα μιᾶς παρατάξεως, ἣν ἅμα μὲν μίαν ἐπιφανεστάτην εἶναι συμβέβηκεν, ἅμα δὲ τοῖς καιροῖς οὐ μακρὰν ἀπηρτῆσθαι, τὸ δὲ μέγιστον παρατετευχέναι τὸν Καλλισθένη. 2 Λέγω δὲ περὶ τῆς ἐν Κιλικίᾳ γενομένης Ἀλεξάνδρῳ πρὸς Δαρεῖον, ἐν ᾗ φησι μὲν Ἀλέξανδρον ἤδη διαπορεύεσθαι τὰ στενὰ καὶ τὰς λεγομένας ἐν τῇ Κιλικίᾳ Πύλας, Δαρεῖον δὲ χρησάμενον τῇ διὰ τῶν Ἀμανίδων λεγομένων Πυλῶν πορείᾳ κατᾶραι μετὰ τῆς δυνάμεως εἰς Κιλικίαν· 3 πυθόμενον δὲ παρὰ τῶν ἐγχωρίων προάγειν τὸν Ἀλέξανδρον ὡς ἐπὶ Συρίαν ἀκολουθεῖν καὶ συνεγγίσαντα

Codd. **17.** 1 Ἵνα δὲ μὴ δόξωμεν — παρατάξεως Suidas u. καταξιοπιστεύεσθαι. Ἵνα δὲ — καταξιοπιστεῖσθαι om. FS. Habet F in marg. initio cap. 17 : ἐπὶ δωριᾶ|δ' ἔστω κοραι|εῖς ἀνδρεῖ οἱ|κέους αἰεῖ μα|καὶ ἀμπε|χονον. Idem in marg. habet infra : τὸ μὲν ἐπιτιμῆσαι τοῖς πέλας ἐστὶ ῥᾴδιον, τὸ δὲ αὐτὸν ἀναμάρτητον παρασχέσθαι χαλεπόν (uide cap. 25 c. 5).

11 ἂν nos : δὲ FS δ' ἂν Bekker ‖ αὐτῶν FS : αὐτῷ o ‖ 12 φασιν F : φησιν S ‖ τῷ Ursinus : τῶν FS ‖ 13 λεῖπον Schweigh. : λείπειν FS.

17. 1 μίαν FS : οἵαν Büttner-W. ‖ ἀπηρτῆσθαι o : ἀπηρτίσθαι FS ‖ τὸ δὲ FS : οὐδὲ G ‖ 2 Ἀμανίδων Casaubon : μανίδων FS.

mit à le suivre et, s'étant approché des défilés, il campa sur les bords du fleuve Pinaros. 4 La largeur de cet endroit n'était pas supérieure à quatorze stades depuis la mer jusqu'au pied de la montagne ; 5 au milieu le fleuve indiqué coulait en diagonale, bordé, au sortir de la montagne, par des ravins sur ses côtés, et, sur le plat jusqu'à la mer, par des berges abruptes et malaisées. 6 Cela posé, Callisthène dit que, lorsque Alexandre faisant demi-tour marcha sur eux, Darius et son état-major décidèrent de mettre en ligne leur infanterie tout entière sur l'emplacement du camp, qu'elle occupait depuis le début, en utilisant le fleuve comme couverture puisqu'il coulait le long même du camp. 7 Et il ajoute qu'ils rangèrent la cavalerie le long de la mer, à la suite les mercenaires le long même du fleuve, et côte à côte l'infanterie légère appuyée à la montagne.

18. Mais comment a-t-il pu ranger tout ce monde devant l'infanterie, puisque le fleuve coulait le long même du camp? Il est difficile de le comprendre, étant donné une telle masse de gens. 2 Car il y avait trente mille cavaliers, comme Callisthène le dit lui-même, et trente mille mercenaires : il est facile de calculer de quel espace ils avaient besoin. 3 Pour un combat réel on dispose les cavaliers sur huit rangs de profondeur au plus, et entre chaque escadron[1] il faut ménager un intervalle à la hauteur des fronts[2] pour permettre

1. Μεταξὺ τῶν εἰλῶν : il n'y a pas lieu d'écrire ἰλῶν avec Casaubon et les éditeurs postérieurs, au lieu de εἰλῶν, leçon des mss. En VI.25 εἴλας est la leçon de FD et la forme εἴλη se rencontre couramment chez Asclépiodote (Ier siècle av. J.-C.).

2. Il faut conserver la leçon συνυπάρχειν, maintenue aussi par Bekker, à la place de la conjecture de Schweighäuser ἴσον ὑπάρχειν, qu'ont adoptée Hultsch et Büttner-Wobst. Les unités de la cavalerie macédonienne adoptaient régulièrement depuis Philippe une formation en coin (Asclepiod. 7.3 ; Arr. *Tact.* 16.6), chaque εἴλη formant un triangle dont la pointe était tournée vers l'ennemi. Entre ces pointes (μέτωπα) s'étendait un intervalle correspondant nécessairement à la base des triangles, et non, ce qui serait incompréhensible avec la correction ἴσον ὑπάρχειν, égal aux μέτωπα.

τοῖς στενοῖς στρατοπεδεῦσαι παρὰ τὸν Πίναρον ποταμόν. 4 Εἶναι δὲ τοῦ μὲν τόπου τὸ διάστημα οὐ πλείω τῶν τεττάρων καὶ δέκα σταδίων ἀπὸ θαλάττης ἕως πρὸς τὴν παρώρειαν· 5 διὰ δὲ τούτου φέρεσθαι τὸν προειρημένον ποταμὸν ἐπικάρσιον, ἀπὸ μὲν τῶν ὀρῶν εὐθέως ἐκρήγματα τῶν πλευρῶν, διὰ δὲ τῶν ἐπιπέδων ἕως εἰς θάλατταν ἀποτόμους ἔχοντα καὶ δυσβάτους λόφους. 6 Ταῦτα δ' ὑποθέμενος, ἐπεὶ συνεγγίζοιεν οἱ περὶ τὸν Ἀλέξανδρον ἐξ ὑποστροφῆς ἐπ' αὐτοὺς ἀναχωροῦντες, κρῖναί φησι Δαρεῖον καὶ τοὺς ἡγεμόνας τὴν μὲν φάλαγγα τάξαι πᾶσαν ἐν αὐτῇ τῇ στρατοπεδείᾳ, καθάπερ ἐξ ἀρχῆς εἶχε, χρήσασθαι δὲ τῷ ποταμῷ προβλήματι διὰ τὸ παρ' αὐτὴν ῥεῖν τὴν στρατοπεδείαν. 7 Μετὰ δὲ ταῦτά φησι τοὺς μὲν ἱππεῖς τάξαι παρὰ θάλατταν, τοὺς δὲ μισθοφόρους ἑξῆς τούτοις παρ' αὐτὸν τὸν ποταμόν, ἑπομένως τούτοις τοὺς δὲ πελταστὰς συνάπτοντας τοῖς ὄρεσιν.

18. Πῶς δὲ προέταξε τούτους πρὸ τῆς φάλαγγος, τοῦ ποταμοῦ ῥέοντος παρ' αὐτὴν τὴν στρατοπεδείαν, δυσχερὲς κατανοῆσαι, καὶ ταῦτα τῷ πλήθει τοσούτων ὑπαρχόντων. 2 Τρισμύριοι μὲν γὰρ ἱππεῖς ὑπῆρχον, ὡς αὐτὸς ὁ Καλλισθένης φησί, τρισμύριοι δὲ μισθοφόροι· πόσου του εἶχον οὗτοι τόπου χρείαν εὐχερὲς καταμαθεῖν. 3 Πλεῖστον μὲν γὰρ ἱππέων τάττεται βάθος ἐπ' ὀκτὼ πρὸς ἀληθινὴν χρείαν, καὶ μεταξὺ τῶν εἰλῶν ἑκάστης συνυπάρχειν δεῖ διάστημα τοῖς μετώποις πρὸς τὸ ταῖς ἐπιστροφαῖς δύνασθαι καὶ τοῖς περισπασμοῖς

3 Πίναρον Casaubon : πύρον FS ‖ 4 οὐ πλείω G : πλείω FS ‖ 5 ἐκρήγματα τῶν Casaubon : εἰφηγμάτων FS ‖ λόφους Casaubon : λοβούς FS ‖ 6 ἐπεὶ συνεγγίζοιεν Ursinus : ἐπισυνεγγίζοιεν FS ‖ 7 ἑπομένως τούτοις nos : ἐχομένους τούτοις FS ἐχομένους τούτων Schweigh. ‖ τοὺς δὲ πελταστὰς S : τοὺς πελταστὰς F.

18. 1 δὲ S om. F ‖ 2 προέταξε S : προέταξαι F ‖ πόσου του nos : τοσούτου FS πόσου Scaliger ‖ 3 πλεῖστον Scaliger : πλείστων FS ‖ εἰλῶν FS : ἰλῶν Casaubon ‖ συνυπάρχειν FS : ἴσον ὑπάρχειν coni. Schweigh.

les conversions et faciliter les volte-face. 4 Il s'ensuit qu'un stade contient huit cent cavaliers, dix stades huit mille, et quatre stades trois mille deux cents, de sorte qu'un terrain de quatorze stades est plein à partir de onze mille deux cents. 5 Si Darius avait mis en ligne la totalité de ses trente mille cavaliers, cela faisait à peu de chose près trois phalanges l'une derrière l'autre, et rien qu'en comptant les cavaliers. 6 Sur quel espace alors s'alignait l'effectif des mercenaires? Derrière la cavalerie sans doute. Mais Callisthène dit au contraire qu'ils engagèrent le combat avec les Macédoniens au début de l'action. 7 Il faut obligatoirement déduire de là que le corps de cavalerie occupait la moitié du terrain, du côté de la mer, et celui des mercenaires l'autre moitié, du côté de la montagne. 8 D'après ces données il est facile de calculer quelle était la profondeur de la cavalerie et à quelle distance du camp devait se trouver le fleuve. 9 Callisthène dit ensuite qu'à l'approche de l'ennemi, Darius, qui se tenait en personne au centre du dispositif, appela vers lui les mercenaires, qui étaient à une aile. 10 On ne comprend pas ce que cela veut dire : la jonction entre les mercenaires et la cavalerie se faisait forcément au centre du terrain, de sorte que Darius était au milieu des mercenaires, et l'on se demande alors quand, pourquoi et comment il les appelait à lui. 11 Enfin Callisthène dit que les cavaliers de l'aile droite engagèrent l'action en chargeant les troupes d'Alexandre[1], que celles-ci les reçurent vaillamment, contre-attaquèrent et déchaînèrent un violent combat. 12 Mais il a oublié qu'il y avait un fleuve entre eux, et un fleuve tel qu'il vient de le décrire.

19. Ce qui se rapporte à Alexandre est analogue. Il dit qu'il était passé en Asie avec quarante mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cava-

1. L'aile droite perse (du côté de la mer) chargea les troupes d'Alexandre. Darius avait formé le plan d'envelopper Alexandre par cette aile, où il avait concentré la masse de sa cavalerie et 20.000 hommes de troupes légères sous le commandement de Nabarzanès.

εὐχρηστεῖν. 4 Ἐξ ὧν τὸ στάδιον ὀκτακοσίους λαμβάνει, τὰ δὲ δέκα τοὺς ὀκτακισχιλίους, τὰ δὲ τέτταρα τρισχιλίους διακοσίους, ὥστ' ἀπὸ τῶν μυρίων χιλίων διακοσίων πεπληρῶσθαι τὸν τῶν τετταρεσκαίδεκα σταδίων τόπον. 5 Ἐὰν δὲ πάντας ἐκτάττῃ τοὺς τρισμυρίους, βραχὺ λείπει τοῦ τριφαλαγγίαν ἐπάλληλον εἶναι τῶν ἱππέων αὐτῶν. 6 Εἰς ποῖον οὖν τόπον ἐτάττετο τὸ τῶν μισθοφόρων πλῆθος ; εἰ μὴ νὴ Δία κατόπιν τῶν ἱππέων. Ἀλλ' οὔ φησιν, ἀλλὰ συμπεπτωκέναι τούτους τοῖς Μακεδόσι κατὰ τὴν ἐπαγωγήν. 7 Ἐξ ὧν ἀνάγκη ποιεῖσθαι τὴν ἐκδοχὴν διότι τὸ μὲν ἥμισυ τοῦ τόπου τὸ παρὰ θάλατταν ἡ τῶν ἱππέων ἐπεῖχε τάξις, τὸ δ' ἥμισυ τὸ πρὸς τοῖς ὄρεσιν ἡ τῶν μισθοφόρων. 8 Ἐκ δὲ τούτων εὐσυλλόγιστον πόσον ὑπῆρχε τὸ βάθος τῶν ἱππέων καὶ ποῖον ἔδει τόπον ἀπέχειν τὸν ποταμὸν ἀπὸ τῆς στρατοπεδείας. 9 Μετὰ δὲ ταῦτα συνεγγιζόντων τῶν πολεμίων φησὶ τὸν Δαρεῖον αὐτὸν κατὰ μέσην ὑπάρχοντα τὴν τάξιν καλεῖν τοὺς μισθοφόρους ἀπὸ τοῦ κέρατος πρὸς αὐτόν. 10 Πῶς δὲ λέγεται τοῦτο διαπορεῖν ἔστιν · τῶν γὰρ μισθοφόρων ἀνάγκη καὶ τῶν ἱππέων τὴν συναφὴν κατὰ μέσον ὑπάρχειν τὸν τόπον, ὥστ' ἐν αὐτοῖς ὢν τοῖς μισθοφόροις ὁ Δαρεῖος ποῦ καὶ πρὸς τί καὶ πῶς ἐκάλει τοὺς μισθοφόρους ; 11 Τὸ δὲ τελευταῖόν φησι τοὺς ἀπὸ τοῦ δεξιοῦ κέρατος ἱππεῖς ἐπαγαγόντας ἐμβαλεῖν τοῖς περὶ τὸν Ἀλέξανδρον, τοὺς δὲ γενναίως δεξαμένους ἀντεπάγειν καὶ ποιεῖν μάχην ἰσχυράν. 12 Ὅτι δὲ ποταμὸς ἦν ἐν μέσῳ καὶ ποταμὸς οἷον ἀρτίως εἶπεν ἐπελάθετο.

19. Τούτοις δ' ἐστὶ παραπλήσια τὰ κατὰ τὸν Ἀλέξανδρον. Φησὶ γὰρ αὐτὸν ποιήσασθαι τὴν εἰς τὴν Ἀσίαν διάβασιν πεζῶν μὲν ἔχοντα τέτταρας μυριάδας,

11 γενναίως FDG : γενναίους S ‖ 12 ποταμὸς FS : ποταμὸν G ‖ εἶπεν G : εἶπον FS.

lerie, 2 et qu'au moment d'envahir la Cilicie il reçut de Macédoine un renfort de cinq mille fantassins et huit cents cavaliers. 3 Si l'on retranche de là trois mille fantassins et trois cents cavaliers, en évaluant au plus haut les pertes des opérations antérieures, il restera néanmoins quarante-deux mille fantassins et cinq mille cavaliers. 4 Cela posé, il dit qu'Alexandre apprit l'arrivée de Darius en Cilicie, alors qu'il n'était éloigné de lui que de cent stades et qu'il avait déjà franchi les défilés ; 5 aussi, faisant demi-tour, il refit la route en sens inverse par les défilés[1], mettant en tête la phalange, derrière elle la cavalerie et tout à fait en queue le train des équipages[2]. 6 Mais dès qu'il eut débouché en terrain plat, il se déploya en ordonnant à son monde d'élargir la phalange, à laquelle il donna une profondeur de trente-deux rangs, puis de seize, et finalement, au voisinage de l'ennemi, de huit. 7 Voilà des absurdités encore plus grandes que les précédentes. Car, étant donné qu'un stade contient mille six cents hommes en ordre de marche[3], lorsqu'ils sont sur une profondeur de seize rangs et que chaque homme se tient à un intervalle de six pieds, 8 il est évident que dix stades contiendront seize mille hommes et vingt stades le double. 9 Par suite il est facile de voir qu'au moment où Alexandre mit ses troupes sur seize rangs de profondeur, il lui fallait disposer d'un emplacement de vingt stades, et encore toute la cavalerie et dix mille fantassins étaient de trop.

1. διὰ τῶν στενῶν : remontant de Myriandros, dans la région d'Alexandrette, vers le nord, Alexandre eut à traverser successivement la passe du Pilier de Jonas et celle de Ras Pajas aux endroits où l'Amanos pousse ses contreforts jusqu'à la mer.

2. ἐπὶ πᾶσι τὸ σκευοφόρον : selon le manuel de tactique, le train des équipages doit marcher derrière la phalange lorsque l'armée est au voisinage de l'ennemi (Asclepiod. 11.8).

3. ἐν τοῖς πορευτικοῖς διαστήμασιν : l'ordre de marche, où les hommes sont distants les uns des autres de 6 pieds (1 m. 78) est le plus lâche ; la formation la plus dense est le συνασπισμός auquel Polybe fait allusion plus loin 21.3 (Asclepiod. 4.1 ; Ael. *Tact.* 11.1-4).

ἱππεῖς δὲ τετρακισχιλίους καὶ πεντακοσίους, 2 μέλλοντι δ' εἰς Κιλικίαν ἐμβάλλειν ἄλλους ἐλθεῖν ἐκ Μακεδονίας, πεζοὺς μὲν πεντακισχιλίους, ἱππεῖς δ' ὀκτακοσίους. 3 'Αφ' ὧν εἴ τις ἀφέλοι τρισχιλίους μὲν πεζούς, τριακοσίους δ' ἱππεῖς, ἐπὶ τὸ πλεῖον ποιῶν τὴν ἀπουσίαν πρὸς τὰς γεγενημένας χρείας, ὅμως πεζοὶ μὲν ἀπολειφθήσονται τετρακισμύριοι δισχίλιοι, ⟨ἱππεῖς δὲ πεντακισχίλιοι⟩. 4 Τούτων οὖν ὑποκειμένων φησὶ τὸν 'Αλέξανδρον πυθέσθαι τὴν Δαρείου παρουσίαν εἰς Κιλικίαν ἑκατὸν ἀπέχοντα σταδίους ἀπ' αὐτοῦ, διαπεπορευμένον ἤδη τὰ στενά· 5 διόπερ ἐξ ὑποστροφῆς πάλιν ποιεῖσθαι τὴν πορείαν διὰ τῶν στενῶν, ἄγοντα πρῶτον μὲν τὴν φάλαγγα, μετὰ δὲ ταῦτα τοὺς ἱππεῖς, ἐπὶ πᾶσι τὸ σκευοφόρον. 6 Ἅμα δὲ τῷ πρῶτον εἰς τὰς εὐρυχωρίας ἐκπεσεῖν, διασκευάζεσθαι παραγγείλαντα πᾶσιν ἐπιπαρεμβαλεῖν τὴν φάλαγγα καὶ ποιῆσαι τὸ βάθος αὐτῆς ἐπὶ τριάκοντα καὶ δύο, μετὰ δὲ ταῦτα πάλιν εἰς ἑκκαίδεκα, τὸ δὲ τελευταῖον ἐγγίζοντα τοῖς πολεμίοις εἰς ὀκτώ. 7 Ταῦτα δ' ἐστὶ μείζω τῶν προειρημένων ἀλογήματα. Τοῦ γὰρ σταδίου λαμβάνοντος ἄνδρας ἐν τοῖς πορευτικοῖς διαστήμασιν, ὅταν εἰς ἑκκαίδεκα τὸ βάθος ὦσι, χιλίους ἑξακοσίους, ἑκάστου τῶν ἀνδρῶν ἓξ πόδας ἀπέχοντος, 8 φανερὸν ὅτι τὰ δέκα στάδια λήψεται μυρίους ἑξακισχιλίους, τὰ δ' εἴκοσι τοὺς διπλασίους. 9 'Εκ δὲ τούτων εὐθεώρητον ὅτι καθ' ὃν καιρὸν ἐποίησε τὴν δύναμιν 'Αλέξανδρος ἑκκαίδεκα τὸ βάθος, ἀναγκαῖον ἦν εἴκοσι σταδίων ὑπάρχειν τὸ τοῦ τόπου διάστημα καὶ περιττεύειν ἔτι τοὺς μὲν ἱππεῖς πάντας, τῶν δὲ πεζῶν μυρίους.

19. 2 Κιλικίαν Ursinus : Σικελίαν FS ‖ 3 ἱππεῖς δὲ πεντακισχίλιοι add. Reiske ‖ 4 διαπεπορευμένον F : διαπορευόμενον S ‖ 6 τῷ Ursinus : τὸ FS ‖ ἐπιπαρεμβαλεῖν S : ἐπιπαρεκβαλεῖν F ‖ ποιῆσαι F : ποιήσασθαι S ‖ ἐγγίζοντα Reiske : εἰσεγγίζοντα FS σύνεγγυς ὄντα coni. Büttner-W. ‖ 7 ἑκκαίδεκα Schweigh. : ὀκτωκαίδεκα FS ‖ ἀπέχοντος FS : ἐπέχοντος Scaliger.

20. Callisthène dit ensuite qu'Alexandre mit son armée de front quand il était environ à quarante stades de l'ennemi. 2 Il est difficile d'imaginer une absurdité plus grande : où trouverait-on un terrain, surtout en Cilicie, où l'on puisse mettre de front une phalange armée de sarisses sur vingt stades de largeur et quarante de longueur? 3 Tant de difficultés s'opposent à cette formation et à cette manœuvre qu'on ne saurait même pas les énumérer. Une seule des indications de Callisthène lui-même suffit comme preuve : 4 les torrents descendant de la montagne forment, dit-il, tant de ravins dans la plaine que la plupart des Perses en fuyant périrent dans ces sortes de fondrières[1]. 5 Sans doute, dira-t-on, mais Alexandre voulait être prêt quand l'ennemi se montrerait. 6 Or quoi de moins prêt qu'une phalange dont le front est désuni et disloqué? Combien est-il plus facile de passer de l'ordre de marche régulier à l'ordre de bataille que de faire avancer en ligne droite une troupe dont le front est désuni et déchiqueté et de lui faire prendre la formation de combat sur un terrain boisé et accidenté ! 7 Aussi valait-il mieux de beaucoup faire avancer une phalange régulière, double ou quadruple, à laquelle il n'était pas impossible de trouver la place pour marcher et qu'il était du moins plus facile de mettre rapidement en formation de combat, puisqu'on pouvait par les éclaireurs connaître fort à l'avance l'approche de l'ennemi. 8 Or Alexandre, sans parler des autres bévues, n'a même pas placé sa cavalerie en avant lorsqu'il a fait avancer son armée de front en terrain découvert, il l'a mise sur la même ligne que toute l'infanterie[2].

1. ἐν τοῖς τοιούτοις κοιλώμασι : ni Quinte-Curce ni Arrien ne parlent des ravins ou fondrières où auraient péri la plupart des Perses selon Callisthène. Diodore (XVII.34.8) dit seulement que la fuite se déroula ἐν τόποις στενοῖς καὶ τραχέσι.

2. D'après Arrien (*An.* II.8.9), Alexandre arrivé en terrain plat, expédia sur l'aile droite la cavalerie des hétaires, celle des Macédoniens et des Thessaliens, et en prit le commandement. A gauche, c'est-à-dire du côté de la mer, il envoya les cavaliers du Péloponnèse et des escadrons alliés (voir le *Commentaire).*

20. Μετὰ δὲ ταῦτά φησι μετωπηδὸν ἄγειν τὴν δύναμιν, ἀπέχοντα τῶν πολεμίων περὶ τετταράκοντα σταδίους. 2 Τούτου δὲ μεῖζον ἀλόγημα δυσχερὲς ἐπινοῆσαι· ποῦ γὰρ ἂν εὕροι τις τοιούτους τόπους, ἄλλως τε καὶ κατὰ Κιλικίαν, ὥστ' ἐπὶ σταδίους εἴκοσι μὲν τὸ πλάτος, τετταράκοντα δὲ τὸ μῆκος μετωπηδὸν ἄγειν φάλαγγα σαρισοφόρον ; 3 τοσαῦτα γάρ ἐστιν ἐμπόδια πρὸς τὴν τοιαύτην τάξιν καὶ χρείαν, ἅ τις οὐδ'⟨ἂν⟩ ἐξαριθμήσαιτο ῥᾳδίως. Ἓν δὲ τῶν ὑπ' αὐτοῦ Καλλισθένους λεγομένων ἱκανὸν ὑπάρχει πρὸς πίστιν· 4 τοὺς γὰρ ἀπὸ τῶν ὀρῶν χειμάρρους καταφερομένους τοσαῦτά φησι ποιεῖν ἐκρήγματα κατὰ τὸ πεδίον ὥστε καὶ τῶν Περσῶν κατὰ τὴν φυγὴν διαφθαρῆναι λέγουσι τοὺς πλείστους ἐν τοῖς τοιούτοις κοιλώμασι. 5 Νὴ Δί', ἀλλ' ἕτοιμος ἐβούλετ' εἶναι πρὸς τὴν τῶν πολεμίων ἐπιφάνειαν. 6 Τί δ'ἀνετοιμότερον φάλαγγος ἐν μετώπῳ διαλελυμένης καὶ διεστραμμένης ; Πόσῳ γὰρ ἐκ πορευτικῆς ἀγωγῆς ἁρμοζούσης παρατάξαι ῥᾷον ἢ διαλελυμένην ἐν μετώπῳ καὶ διεσπασμένην δύναμιν ἐπὶ τὴν αὐτὴν εὐθεῖαν ἀγαγεῖν καὶ συστῆσαι πρὸς μάχην ἐν τόποις ὑλώδεσι καὶ περικεκλασμένοις ; 7 Διόπερ οὐδὲ παρὰ μικρὸν ἦν κρεῖττον ἄγειν διφαλαγγίαν ἢ τετραφαλαγγίαν ἁρμόζουσαν, ᾗ καὶ τόπον πορείας εὑρεῖν οὐκ ἀδύνατον καὶ τὸ παρατάξαι ταχέως ῥᾴδιόν γε, δυνάμενον διὰ τῶν προδρόμων ἐκ πολλοῦ γινώσκειν τὴν τῶν πολεμίων παρουσίαν. 8 Ὁ δὲ χωρὶς τῶν ἄλλων οὐδὲ τοὺς ἱππεῖς προέθετο, μετωπηδὸν ἄγων τὴν δύναμιν ἐν τόποις ἐπιπέδοις, ἀλλ' ἐξίσου πᾶσι τοῖς πεζοῖς.

20. 2 σαρισοφόρον F : σαρισσοφόρον G ‖ 3 ἂν add. Bekker ‖ ἓν Bekker : ἐκ FS ‖ αὐτοῦ F : αὐτοῦ τοῦ S ‖ 6 διεστραμμένης S: διεσταμένης F ‖ ῥᾷον Scaliger: ῥᾴδιον FS ‖ ἀγαγεῖν F : ἀναγαγεῖν S ‖ 7 διφαλαγγίαν DG : δὲ φαλαγγίαν F ‖ τόπον πορείας Bekker : τοποπορίας FS ‖ παρατάξαι S : παράξαι F ‖ 8 ἐξίσου πᾶσι nos : ἐξ ἴσου ποιεῖ FS ἐξ ἴσου προῄει Hultsch.

21. Mais voici le plus grave de tout : Callisthène dit qu'Alexandre était proche de l'ennemi quand il mit sur huit rangs de profondeur. 2 Il ressort de là que la phalange avait besoin nécessairement d'une étendue de quarante stades. 3 Même si les soldats avaient joint leurs boucliers, comme dit Homère, au point de se toucher[1], il fallait néanmoins un terrain de vingt stades. 4 Or l'auteur dit lui-même qu'il n'avait pas quatorze stades 5 ... une partie du côté de la mer, la moitié à l'aile droite ... et encore éloigner tout le dispositif de la montagne d'un espace suffisant pour ne pas s'exposer aux coups des ennemis qui occupaient les premières pentes. 6 Nous savons que de ce côté Alexandre forma l'équerre. Nous lui laissons nous aussi pour cela dix mille fantassins, plus qu'ii n'en fallait pour son plan. 7 Il résulte de ces données qu'il restait à la phalange, d'après Callisthène lui-même, un espace de onze stades tout au plus, sur lequel trente-deux mille hommes ne pouvaient tenir que sur trente rangs de profondeur et bouclier contre bouclier. 8 Or il dit qu'ils étaient sur huit rangs quand la mêlée s'engagea. 9 De pareilles erreurs n'admettent même pas de justification : car l'impossibilité matérielle se démontre d'elle-même. 10 Lorsqu'on prend pour base l'intervalle entre chaque homme, l'étendue totale du terrain, et d'autre part l'effectif des troupes, l'erreur devient injustifiable.

22. Il serait trop long de dire toutes les inconséquences qui accompagnent celle-là, à l'exception d'un tout petit nombre. 2 Il dit qu'Alexandre arrangea son dispositif de façon à offrir le combat à Darius en personne, que Darius avait eu primitivement la même pensée à l'égard d'Alexandre, mais qu'il avait ensuite

1. εἰ δ' ὅλως συνήσπισαν : voir *Iliade* XIII.131 et Polybe XVIII.29.6. La formation à laquelle Polybe fait ici allusion est décrite par les manuels de tactique sous le nom de συνασπισμός (Ael. *Tact.* 11.3, 13.3, 5 ; Arr. *Tact.* 11.4 ; Asclepiod. 3.6, 4.3) : la phalange est alors tellement serrée (l'intervalle entre les soldats n'est plus que de 1 coudée = 0 m. 44) que toute conversion d'un côté comme de l'autre est impossible.

21. Τὸ δὲ πάντων μέγιστον· ἤδη γὰρ σύνεγγυς ὄντα τοῖς πολεμίοις αὐτὸν εἰς ὀκτὼ ποιῆσαί φησι τὸ βάθος. 2 Ἐξ οὗ δῆλον ὅτι κατ' ἀνάγκην ἐπὶ τετταράκοντα σταδίους ἔδει γενέσθαι τὸ μῆκος τῆς φάλαγγος. 3 Εἰ δ' ὅλως συνήσπισαν κατὰ τὸν ποιητὴν οὕτως ὥστε συνερεῖσαι πρὸς ἀλλήλους, ὅμως εἴκοσι σταδίων ἔδει τὸν τόπον ὑπάρχειν. 4 Αὐτὸς δέ φησι λείπειν τῶν δεκατεττάρων σταδίων. 5 ...καὶ τούτου μέρος μέν τι πρὸς θαλάττῃ, τοὺς ἡμίσεας ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ· ...ἔτι δὲ τὴν ὅλην τάξιν ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἱκανὸν τόπον ἀφεστάναι πρὸς τὸ μὴ τοῖς πολεμίοις ὑποπεπτωκέναι τοῖς κατέχουσι τὰς παρωρείας. 6 Ἴσμεν γὰρ ὃ ποιεῖ πρὸς τούτους ἐπικάμπιον. Ὑπολειπόμεθα καὶ νῦν ἡμεῖς τοὺς μυρίους πεζούς, πλείους ὄντας τῆς ἐκείνου προθέσεως. 7 Ὥστ' ἐκ τούτων ἕνδεκα σταδίους ἐπὶ τὸ πλεῖον ἀπολείπεσθαι τὸ τῆς φάλαγγος μῆκος κατ' αὐτὸν τὸν Καλλισθένην, ἐν οἷς ἀνάγκη τοὺς τρισμυρίους καὶ δισχιλίους ἐπὶ τριάκοντα τὸ βάθος ὑπάρχειν συνησπικότας. 8 Ὁ δέ φησιν εἰς ὀκτὼ τεταγμένων γενέσθαι τὴν μάχην. 9 Τὰ δὲ τοιαῦτα τῶν ἁμαρτημάτων οὐδ' ἀπολογίαν ἐπιδέχεται· τὸ γὰρ ἀδύνατον ἐν πράγμασιν αὐτόθεν ἔχει τὴν πίστιν. 10 Διόπερ ὅταν καὶ τὰ κατ' ἄνδρα διαστήματα καὶ τὸ πᾶν τοῦ τόπου μέγεθος ὡρισμένον ὑποθῶσι καὶ τὸν ἀριθμὸν τῶν ἀνδρῶν, ἀναπολόγητον γίνεται τὸ ψεῦδος.

22. Τὰ μὲν γὰρ ἅμα τούτοις ἀλογήματα μακρὸν ἂν εἴη λέγειν πάντα πλὴν τελέως ὀλίγων. 2 Φησὶ γὰρ τὸν Ἀλέξανδρον σπουδάζειν κατὰ τὴν τάξιν ἵνα κατὰ τὸν Δαρεῖον αὐτὸν ποιήσηται τὴν μάχην· ὁμοίως δὲ κατὰ μὲν ἀρχὰς καὶ τὸν Δαρεῖον αὐτὸν βούλεσθαι κατὰ τὸν

21. 1 ὄντα DG : ὄντας FS ‖ 3 συνερεῖσαι Casaubon : συνερίσαι FS ‖ 5 ante καὶ τούτου et post δεξίου exciderunt nonnulla : τοὺς δ' ἡμίσεας coni. Schweigh. ‖ ἀφεστάναι Casaubon : ἐφεστάναι FS ‖ 7 σταδίους S : σταδίοις F ‖ 8 τὴν μάχην FS : τὴν τάξιν G.

changé d'avis. 3 Mais comment savaient-ils réciproquement où chacun avait son poste dans sa propre armée? Où Darius se porta-t-il ensuite? On n'en dit absolument rien. 4 D'autre part comment la formation de phalangites gravit-elle les berges du fleuve, qui étaient abruptes et broussailleuses? Cela non plus n'est pas logique. 5 On ne peut pas imputer une pareille extravagance à Alexandre, quand tout le monde est d'accord pour reconnaître dès son enfance sa science et son expérience dans l'art de la guerre ; 6 il faut plutôt l'imputer à l'historien, qui, par son incompétence, n'est pas capable de distinguer le possible et l'impossible en cette matière. 7 Mais nous avons assez parlé d'Éphore et de Callisthène.

Attaques de Timée contre Ephore et d'autres historiens.

23. C'est contre Éphore que Timée a dirigé la plupart de ses attaques[1], tombant lui-même dans deux défauts, 2 premièrement de reprocher aigrement à autrui les fautes où il tombe lui-même, secondement d'avoir complètement perdu le sens pour tenir de pareils propos dans des ouvrages d'histoire et mettre de pareilles opinions dans l'esprit des lecteurs. 3 Si l'on trouve naturel que Callisthène ait été puni de mort, quelle peine mérite Timée? Car la divinité aurait de plus justes raisons de lui en vouloir qu'à Callisthène. 4 Ce dernier a voulu diviniser Alexandre, mais Timée a voulu mettre Timoléon au-dessus des dieux qui se sont manifestés de la façon la plus éclatante. 5 Callisthène divinisait un homme à qui tout le monde reconnaît des dons supérieurs à l'homme, 6 tandis que l'autre divinise Timoléon, un homme qui ne passe pas seule-

1. On comprend que Timée se soit surtout attaqué à Éphore. C'était un rival direct, dont les recherches englobaient la Sicile, l'Italie, l'Espagne et l'Afrique du Nord, domaine particulier de Timée (voir les fragments d'Éphore : *FGrH* 70 F 129-141), et il se trouvait en concurrence avec lui pour l'histoire de la Sicile, puisque Diodore a compilé l'histoire sicilienne dans ses livres XI à XIV d'après Éphore et Timée (E. Schwartz, *RE*. VI.685).

Ἀλέξανδρον, ὕστερον δὲ μετανοῆσαι. 3 Πῶς δ' ἐπέγνωσαν ἀλλήλους οὗτοι ποῦ τῆς ἰδίας δυνάμεως ἔχουσι τὴν τάξιν ἢ ποῦ μετέβη πάλιν ὁ Δαρεῖος ἁπλῶς οὐδὲν λέγεται. 4 Πῶς δὲ προσανέβη πρὸς τὴν ὀφρὺν τοῦ ποταμοῦ φαλαγγιτῶν τάξις ἀπότομον οὖσαν καὶ βατώδη ; Καὶ γὰρ τοῦτο παρὰ λόγον. 5 Ἀλεξάνδρῳ μὲν οὖν οὐκ ἐποιστέον τὴν τοιαύτην ἀτοπίαν ⟨διὰ τὸ πᾶσιν⟩ ὁμολογουμένην παραλαμβάνεσθαι περὶ αὐτοῦ τὴν ἐν τοῖς πολεμικοῖς ἐμπειρίαν καὶ τριβὴν ἐκ παιδός, 6 τῷ δὲ συγγραφεῖ μᾶλλον, ὅτι διὰ τὴν ἀπειρίαν οὐδὲ τὸ δυνατὸν καὶ τὸ μὴ δυνατὸν ἐν τοῖς τοιούτοις δύναται διευκρινεῖν. 7 Περὶ μὲν οὖν Ἐφόρου καὶ Καλλισθένους ταῦθ' ἡμῖν εἰρήσθω.

---

23. [Ὅτι] κατὰ τοῦ Ἐφόρου Τίμαιος πλείστην πεποίηται καταδρομήν, αὐτὸς ὢν δυσὶν ἁμαρτήμασιν ἔνοχος, 2 τῷ μὲν ὅτι πικρῶς κατηγορεῖ τῶν πέλας ἐπὶ τούτοις οἷς αὐτὸς ἔνοχός ἐστιν, τῷ δὲ διότι καθόλου διέφθαρται τῇ ψυχῇ τοιαύτας ἀποφάσεις ἐκτιθέμενος ἐν τοῖς ὑπομνήμασι καὶ τοιαύτας ἐντίκτων δόξας τοῖς ἐντυγχάνουσι. 3 Πλὴν εἰ τὸν Καλλισθένην θετέον εἰκότως κολασθέντα μεταλλάξαι τὸν βίον, τί χρὴ πάσχειν Τίμαιον ; Πολὺ γὰρ ἂν δικαιότερον τούτῳ νεμεσῆσαι τὸ δαιμόνιον ἢ Καλλισθένει. 4 Ἐκεῖνος μὲν οὖν ἀποθεοῦν Ἀλέξανδρον ἐβούληθη, Τίμαιος δὲ μείζω ποιεῖν Τιμολέοντα τῶν ἐπιφανεστάτων θεῶν· 5 καὶ Καλλισθένης μὲν ἄνδρα τοιοῦτον, ὃν πάντες μεγαλοφυέστερον ἢ κατ' ἄνθρωπον γεγονέναι τῇ ψυχῇ συγχωροῦσιν, 6 οὗτος δὲ Τιμολέοντα τὸν οὐχ οἷον δόξαντά τι πεπραχέναι μεγαλεῖον, ἀλλ'

Codd. 23. 1 — 25. 9 P *Fontes* 23. 1 — 7 Suidas u. Τίμαιος

22. 4 φαλαγγιτῶν DG : φαλαγγιῶν FS || παρὰ λόγον Schweigh. : παρ' ὀλίγον FS || 5 διὰ τὸ πᾶσιν add. Hultsch.

23. P praemittit in marg. Τίμαιος || 4 ποιεῖν Suidas : ποιεῖ Valesius ποί P.

ment pour n'avoir rien fait, mais même pour n'avoir rien conçu de grandiose, et qui dans sa vie n'a bougé que d'une seule case, et encore n'est-elle pas bien considérable par rapport à l'étendue du monde, je veux dire le trajet de sa patrie à Syracuse. 7 Mais je crois que Timée a été convaincu que Timoléon, qui a cherché la gloire dans la seule Sicile, autant dire une saucière à vinaigre, paraîtrait comparable aux héros les plus éclatants, et que lui, à son tour, qui n'a écrit que sur l'Italie et la Sicile, mériterait naturellement d'être mis en parallèle avec les auteurs d'une géographie de la terre et d'une histoire universelle[1]. 8 Et maintenant nous en avons assez dit pour répondre aux attaques de Timée contre Aristote, Théophraste et Callisthène, Éphore et Démocharès, et à ceux qui, sans autre ambition, sont persuadés de la véracité de cet historien.

Caractère de Timée.

24. Il n'est pas permis d'hésiter sur le caractère de Timée. Il dit que les poètes et les historiens révèlent leur nature en répétant à l'excès les mêmes choses dans leurs ouvrages, 2 qu'Homère qui découpe des viandes en de nombreux endroits de son poème, montre qu'il est un vrai glouton, et qu'Aristote, qui fait souvent la cuisine dans ses traités, est un gourmand et un goinfre. 3 De même Denys le Tyran était amateur de beaux lits et recherchait continuellement la qualité et les broderies des étoffes ; 4 on est bien forcé d'en tirer la conséquence et d'en vouloir à Timée en lui appliquant

1. Timoléon naquit à Corinthe. Appelé par les Syracusains en 344, il réussit à obtenir l'abdication de Denys le Jeune, à les débarrasser d'Ikétias, tyran des Léontins, dont les troupes occupaient l'Achradine, et à réduire la menace carthaginoise. Tauroménion fut la première ville où il aborda et dont il fit sa première base d'opérations, accueilli avec enthousiasme par le dynaste Andromachos, père de Timée (Plut. *Tim.* 10.5-11.3 ; Diod. XVI. 68.8). Timée a considéré Timoléon comme l'idéal achevé de l'homme d'État citoyen, qui a réussi ce que Hermocratès avait vainement poursuivi. Les *Vies de Timoléon* de Plutarque et de Cornélius Népos reflètent ce jugement favorable et reposent largement sur Timée.

οὐδ' ἐπιβαλόμενον, μίαν δ' ⟨ἐν⟩ τῷ βίῳ γραμμὴν διανύσαντα, καὶ ταύτην οὐδὲ σπουδαίαν τρόπον τινὰ πρὸς τὸ μέγεθος τῆς οἰκουμένης, λέγω δὲ τὴν ἐκ τῆς πατρίδος εἰς Συρακούσας. 7 Ἀλλά μοι δοκεῖ πεισθῆναι Τίμαιος ὡς ἂν Τιμολέων, πεφιλοδοξηκὼς ἐν αὐτῇ Σικελίᾳ, καθάπερ ἐν ὀξυβάφῳ, σύγκριτος φανῇ τοῖς ἐπιφανεστάτοις τῶν ἡρώων, κἂν αὐτὸς ὑπὲρ Ἰταλίας μόνον καὶ Σικελίας πραγματευόμενος εἰκότως παραβολῆς ἀξιωθῆναι τοῖς ὑπὲρ τῆς οἰκουμένης καὶ τῶν καθόλου πράξεων πεποιημένοις τὰς συντάξεις. 8 Περὶ μὲν οὖν Ἀριστοτέλους καὶ Θεοφράστου καὶ Καλλισθένους, ἔτι δ' Ἐφόρου καὶ Δημοχάρους ἱκανὰ ταῦθ' ἡμῖν ἐστι πρὸς τὴν Τιμαίου καταδρομήν, ὁμοίως δὲ καὶ πρὸς τοὺς ἀφιλοτίμως πεπεισμένους ἀληθεύειν τὸν συγγραφέα τοῦτον.

---

24. Ὅτι ⟨οὐ⟩ διαπορεῖν ἔστι περὶ τῆς αἱρέσεως Τιμαίου. Φησὶ γὰρ τοὺς ποιητὰς καὶ συγγραφέας διὰ τῶν ὑπεράνω πλεονασμῶν ἐν τοῖς ὑπομνήμασι διαφαίνειν τὰς ἑαυτῶν φύσεις, 2 λέγων τὸν μὲν ποιητὴν ἐκ τοῦ δαιτρεύειν πολλαχοῦ τῆς ποιήσεως ὡσανεὶ γαστρίμαργον παρεμφαίνειν, τὸν δ' Ἀριστοτέλην ὀψαρτύοντα πλεονάκις ἐν τοῖς συγγράμμασιν ὀψοφάγον εἶναι καὶ λίχνον. 3 Τὸν αὐτὸν τρόπον ἐπὶ τοῦ Διονυσίου τοῦ τυράννου, κλινοκοσμοῦντος καὶ τὰς τῶν ὑφασμάτων ἰδιότητας καὶ ποικιλίας ἐξεργαζομένου συνεχῶς, 4 ἀνάγκη τὴν ἀκόλουθον ποιεῖσθαι διάληψιν καὶ δυσαρεστεῖσθαι ⟨τῷ Τιμαίῳ⟩

Fontes. **24.** 1 Ὅτι Τίμαιός φησι — 4 προαίρεσιν Suidas u. δαιτρός.

6 ἐπιβαλόμενον P : ἐπιβαλλόμενον Suidas || ἐν add. Bekker || 7 φανῇ P : φανῆναι Suidas.

24. 1 οὐ add. Schweigh. || διαφαίνειν P : ἐμφαίνειν Suidas || 3 ἐπὶ τοῦ P Suidas : ἅπτεται coni. Hultsch ἐπι<φαίνεσθαι τὴν φύσιν> τοῦ coni. Büttner-W. || 4 sententiam lacunosam sic restituerunt edd. ἀνάγκη <τοίνυν περὶ Τιμαίου> Valesius διάληψιν <περὶ Τιμαίου> Büttner-W. || τῷ Τιμαίῳ (uel τῷ συγγραφεῖ) add. Hultsch τούτῳ add. Büttner-W.

son propre principe. 5 En effet, lorsqu'il critique les autres, il révèle une ingéniosité et une effronterie extrêmes, et dans ses propres explications il est plein de visions, de prodiges et de fables incroyables, en un mot d'une basse superstition et de ce fantastique propre aux femmes. 6 Il arrive ainsi que par ignorance et manque de jugement bien des gens quelquefois ne sont pas pour ainsi dire où ils sont[1] et ne voient pas ce qu'ils voient, comme il ressort désormais de ce que nous venons de dire et de ce qui est arrivé à Timée.

Le taureau de Phalaris.

25. Quant au taureau de bronze que Phalaris avait fait construire à Agrigente et dans lequel il faisait monter les gens, 2 pour infliger à ses sujets en allumant du feu au-dessous le supplice que voici : le bronze s'échauffait et l'individu, grillé et brûlé de tous côtés, périssait, et, dans l'excès de la souffrance, ses cris[2], semblables à un mugissement sortant de l'engin, venaient frapper les auditeurs ; 3 bien que ce taureau, dis-je, ait été transporté d'Agrigente à Carthage sous la domination carthaginoise, qu'il soit resté entre les épaules l'ouverture par laquelle descendaient les suppliciés et qu'il soit impossible de trouver pour quelle autre raison un taureau de ce genre aurait été construit à Carthage, 4 Timée s'est mis en devoir de démolir la tradition courante et de démentir les affirmations des poètes et des historiens pour prétendre que le taureau de Carthage ne venait pas d'Agrigente et qu'il

1. εἰ παρόντας τρόπον τινὰ μὴ παρεῖναι : la correction de Bekker est heureuse et il faut l'adopter. Schweighäuser (VII, p. 128) a bien senti la difficulté du texte de P : Καθάπερ εἰς τὸν παρόντα. Pour la lever il propose d'admettre l'ellipse de τόπον après παρόντα, ce qui n'est pas sans exemple, ou encore de modifier τρόπον en τόπον. Mais rien de cela n'est satisfaisant.

2. ὁπόταν βοήσειεν : sur cette syntaxe insolite voir le *Commentaire*. — L'existence d'un taureau de bronze et des supplices qu'il servait à infliger rappelle les rites sacrificiels des Phéniciens (Diod. XX. 14) et n'est sans doute pas contestable. Reste à savoir si ces cruautés sont imputables à Phalaris : on paraît bien se trouver en présence d'une explication étiologique, influencée par la propagande contre la tyrannie.

κατὰ τὴν προαίρεσιν. 5 Οὗτος γὰρ ἐν μὲν ταῖς τῶν πέλας κατηγορίαις πολλὴν ἐπιφαίνει δεινότητα καὶ τόλμαν, ἐν δὲ ταῖς ἰδίαις ἀποφάσεσιν ἐνυπνίων καὶ τεράτων καὶ μύθων ἀπιθάνων καὶ συλλήβδην δεισιδαιμονίας ἀγεννοῦς καὶ τερατείας γυναικώδους ἐστὶ πλήρης. 6 Οὐ μὴν ἀλλὰ διότι γε συμβαίνει διὰ τὴν ἀπειρίαν καὶ κακοκρισίαν πολλοὺς ἐνιότε καθάπερ εἰ παρόντας τρόπον τινὰ μὴ παρεῖναι καὶ βλέποντας μὴ βλέπειν ἐκ τῶν εἰρημένων τε νῦν καὶ τῶν Τιμαίῳ συμβεβηκότων γέγονε φανερόν.

---

25. [Ὅτι] περὶ τοῦ ταύρου τοῦ χαλκοῦ τοῦ παρὰ Φαλάριδος κατασκευασθέντος ἐν Ἀκράγαντι, εἰς ὃν ἐνεβίβαζεν ἀνθρώπους, κἄπειτα πῦρ ὑποκαίων ἐλάμβανε τιμωρίαν παρὰ τῶν ὑποταττομένων τοιαύτην, 2 ὥστ' ἐκπυρουμένου τοῦ χαλκοῦ τὸν μὲν ἄνθρωπον πανταχόθεν παροπτώμενον καὶ περιφλεγόμενον διαφθείρεσθαι, κατὰ δὲ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἀλγηδόνος, ὁπόταν βοήσειεν, μυκηθμῷ παραπλήσιον τὸν ἦχον ἐκ τοῦ κατασκευάσματος προσπίπτειν τοῖς ἀκούουσι, 3 τούτου δὲ τοῦ ταύρου κατὰ τὴν ἐπικράτειαν Καρχηδονίων μετενεχθέντος ἐξ Ἀκράγαντος εἰς Καρχηδόνα, καὶ τῆς θυρίδος διαμενούσης περὶ τὰς συνωμίας, δι' ἧς συνέβαινε καθίεσθαι τοὺς ἐπὶ τὴν τιμωρίαν, καὶ ἑτέρας αἰτίας, δι' ἣν ἐν Καρχηδόνι κατεσκευάσθη τοιοῦτος ταῦρος, οὐδαμῶς δυναμένης εὑρεθῆναι τὸ παράπαν, 4 ὅμως Τίμαιος ἐπεβάλετο καὶ τὴν κοινὴν φήμην ἀνασκευάζειν καὶ τὰς ἀποφάσεις τῶν ποιητῶν καὶ συγγραφέων ψευδοποιεῖν, φάσκων μήτ' εἶναι τὸν ἐν Καρχηδόνι ταῦρον ἐξ Ἀκράγαντος

Codd. 25. 1 praemis. P in marg. Φάλαρις.

5 μύθων Suidas (u. δεισιδαιμονία) : θυμῶν P || 6 καθάπερ εἰ παρόντας Bekker : καθάπερ εἰς τὸν παρόντα P || τε Reiske : γε P || τῶν P : τῷ Reiske ante Τιμαίῳ.

25. 2 ὁπόταν βοήσειεν P : ὁπότ' ἀναβοήσειεν Hultsch || 3 συνωμίας Valesius : συνομασίας P || συνέβαινε Valesius : συνέβαινον P || 4 ἐπεβάλετο Reiske : ἐπέβαλε P

n'y en avait jamais eu de pareil dans cette ville ; 5 et voilà qu'il se lance sur ce point dans de longs développements.

Contre le caractère de Timée quel nom et quel verbe faut-il employer ? Sa manière mérite à mon avis toutes les expressions les plus aigres qu'il adresse aux autres. 6 Il est malveillant, menteur, effronté, comme ce qui précède l'a démontré suffisamment ; c'est, de plus, un historien sans culture et en un mot sans éducation, comme on le verra clairement par ce qui suit. 7 Dans son livre vingt-et-un, et vers la fin, il dit dans l'exhortation de Timoléon que « l'univers situé sous la voûte céleste se compose de trois parties, appelées l'Asie, l'Afrique et l'Europe ». On aurait peine à croire que c'est là le propos, je ne dis pas de Timée, mais même du proverbial Margitès[1]. 9 Qui est en effet à ce point ignorant, je ne dis pas parmi ceux qui s'occupent d'histoire...

Les discours de Timée.

25 a. Au sujet de Timée Polybe de Mégalopolis dit ceci : De même qu'il suffit, comme dit le proverbe, d'une seule goutte d'eau d'un très grand récipient pour connaître tout le contenu, de la même manière doit-on juger dans ce que nous avançons : 2 si l'on trouve dans un livre une ou deux erreurs et qu'elles y figurent à dessein, il est évident qu'il n'y aura plus rien de solide ni de sûr dans les dires de notre auteur. 3 Pour faire changer d'avis les partisans trop zélés de Timée, il faudrait parler de sa méthode et en particulier[2] de ses harangues, de ses exhortations et de ses discours

1. Polybe se réfère volontiers à Margitès, type proverbial de l'homme stupide : cf. XII.4 a.5 et le *Commentaire* de ce passage.
2. Il n'y a pas lieu de modifier avec Hultsch la leçon de M en corrigeant καὶ μᾶλλον en καὶ μελέτης. Comme le fait remarquer Schweighäuser (VIII.2, p. 375) μᾶλλον a quelquefois chez Polybe presque la même valeur que μάλιστα, et il cite l'exemple de V.55.8 : ἔχει πλῆθος ἀνδρῶν ἀλκίμων καὶ μᾶλλον ἱππέων.

μήτε γεγονέναι τοιοῦτον ἐν τῇ προειρημένῃ πόλει· 5 καὶ πολλοὺς δή τινας εἰς τοῦτο τὸ μέρος διατέθειται λόγους.

Κατὰ τῆς ⟨αἱρέσεως⟩ Τιμαίου τί ποτε δεῖ λέγειν ὄνομα καὶ ῥῆμα ; πάντα γὰρ ἐπιδέχεσθαί μοι δοκεῖ τὰ πικρότατα τὸ γένος, οἷς ἐκεῖνος κέχρηται κατὰ τῶν πλησίον. 6 Ὅτι μὲν οὖν ἐστι φιλαπεχθὴς καὶ ψεύστης καὶ τολμηρὸς σχεδὸν ἱκανῶς ἐκ τῶν προειρημένων ὑπεδείχθη· διότι δ'ἀφιλόσοφός ἐστι καὶ συλλήβδην ἀνάγωγος συγγραφεὺς ἐκ τῶν λέγεσθαι μελλόντων ἔσται συμφανές. 7 Ἐν γὰρ τῇ μιᾷ καὶ εἰκοστῇ βίβλῳ καὶ ταύτης ἐπὶ τελευτῇ λέγει κατὰ τὴν τοῦ Τιμολέοντος παράκλησιν ταῦτα, διότι τῆς γῆς τῆς ὑπὸ τῷ κόσμῳ κειμένης εἰς τρία μέρη διῃρημένης, καὶ τῆς μὲν Ἀσίας, τῆς δὲ Λιβύης, τῆς δ' Εὐρώπης προσαγορευομένης. 8 Ταῦτα γὰρ οὐχ οἷον Τίμαιον εἰρηκέναι τις ἂν πιστεύσειεν, ἀλλ' οὐδὲ τὸν λεγόμενον Μαργίτην ἐκεῖνον. 9 Τίς γὰρ οὕτως ἐστὶν ἀδαής, οὐ λέγω τῶν πρὸς ὑπομνήμασι γεγονότων...

---

25 a. [Ὅτι περὶ Τιμαίου φησὶν ὁ Πολύβιος ὁ Μεγαλοπολίτης·] Καθάπερ γὰρ ἐκ τῶν παροιμιῶν ἱκανὸν εἶναί φασι σταλαγμὸν ἕνα τοῦ μεγίστου τεύχους εἰς τὸ γνῶναι τὸ πᾶν ἔγχυμα, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ περὶ τῶν ὑποκειμένων χρὴ διαλαμβάνειν· 2 ἐπειδὰν γὰρ ἓν ἢ δεύτερον εὑρεθῇ ψεῦδος ἐν τοῖς συγγράμμασι καὶ τοῦτο γεγονὸς ᾖ κατὰ προαίρεσιν, δῆλον ὡς οὐδὲν ἂν ἔτι βέβαιον οὐδ' ἀσφαλὲς γένοιτο τῶν ὑπὸ τοῦ τοιούτου συγγραφέως λεγομένων. 3 Ἵνα δὲ καὶ τοὺς φιλοτιμότερον διακειμένους μεταπείσωμεν, ῥητέον ἂν εἴη περὶ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ καὶ μᾶλλον τῆς κατὰ τὰς δημηγορίας καὶ τὰς παρακλή-

Codd. **25 a.** 1 - **28 a.** 10 M.

5 αἱρέσεως nos add. : συγγραφῆς add. Reiske || 6 ἔσται Valesius : ἔστε P.

25 a. 3 ἵνα δὲ Boissevain : ἀλλ' ἵνα δὴ Heyse || καὶ μᾶλλον M : καὶ μελέτης Hultsch.

d'ambassade, en un mot de ce genre tout entier qui forme pour ainsi dire le cœur des événements et la trame de toute l'histoire[1] : 4 Timée les a introduits dans ses livres contrairement à la vérité, et il a fait ainsi à dessein, qui ne le sait parmi ceux qui l'ont lu ? 5 Il ne rapporte en effet ni la lettre ni même l'esprit des paroles réelles, mais il part de ce qu'il fallait dire pour énumérer tous les discours prononcés et toutes les circonstances de la cause, comme dans une école on entreprendrait de parler sur un sujet donné, pour faire la démonstration de son talent plutôt qu'une relation des paroles véritables...

---

25 b. L'objet propre de l'histoire est premièrement de connaître les discours véritables, dans leur teneur réelle, secondement de se demander pour quelle cause a échoué ou réussi ce qui a été dit ou ce qui a été fait[2], 2 puisque la narration brute des événements est quelque chose de séduisant, mais d'inutile, et que le commerce de l'histoire ne devient fructueux que si l'on y joint l'étude des causes. 3 Car les cas analogues transposés dans le temps présent procurent des données et des anticipations qui permettent de prévoir l'avenir et, tantôt de prendre des précautions, tantôt, en se réglant sur le passé, de faire face aux suites avec plus d'assurance ; 4 mais si l'on néglige les discours véritables et leurs causes et qu'on y substitue des argumentations mensongères et des amplifications oratoires, on supprime l'objet de l'histoire : c'est justement ce que fait Timée, et ses livres sont pleins de ces procédés, comme nous le savons tous.

1. ἃ σχεδὸν ὡσεὶ κεφάλαια ... τὴν ὅλην ἱστορίαν : Polybe veut dire que les discours ont en histoire une double fonction : 1° présenter les événements capitaux (κεφάλαια) ; 2° assurer la continuité (συνέχει) du récit historique en s'insérant dans l'engrenage des causes et des effets (cf. ci-après 25 b. 1-2).

2. τὸ πραχθὲν ἢ ῥηθέν : la distinction entre les actions et les discours en histoire remonte à Thucydide (I.22). Mais elle est devenue classique et on la trouve chez Platon (*Tim.* 19 c), Éphore (Harpocr. v. ἀρχαίως), Théopompe (voir infra XII.27.8), assez souvent chez Denys d'Halicarnasse (*Imit.* III.3 ; *Pomp.* 3.20 ; *Thuc.* 25, 55). Polybe y fait encore allusion XIV.1a.3. Voir encore Quintilien X.1.101.

σεις, ἔτι δὲ τοὺς πρεσβευτικοὺς λόγους καὶ συλλήβδην πᾶν τοιοῦτο γένος, ἃ σχεδὸν ὡσεὶ κεφάλαια τῶν πράξεών ἐστι καὶ συνέχει τὴν ὅλην ἱστορίαν· 4 διότι γὰρ ταῦτα παρ' ἀλήθειαν ἐν τοῖς ὑπομνήμασι κατατέταχε Τίμαιος, καὶ τοῦτο πεποίηκε κατὰ πρόθεσιν τίς οὐ παρακολουθεῖ τῶν ἀνεγνωκότων; 5 Οὐ γὰρ τὰ ῥηθέντα γέγραφεν, οὐδ' ὡς ἐρρήθη κατ' ἀλήθειαν, ἀλλὰ προθέμενος ὡς δεῖ ῥηθῆναι, πάντας ἐξαριθμεῖται τοὺς ῥηθέντας λόγους καὶ τὰ παρεπόμενα τοῖς πράγμασιν οὕτως, ὡσανεί τις ἐν διατριβῇ πρὸς ὑπόθεσιν ἐπιχειροίη, ὥσπερ ἀπόδειξιν τῆς ἑαυτοῦ δυνάμεως ποιούμενος, ἀλλ' οὐκ ἐξήγησιν τῶν κατ' ἀλήθειαν εἰρημένων.

---

25 b. [Ὅτι] τῆς ἱστορίας ἰδίωμα τοῦτ' ἐστὶ τὸ πρῶτον μὲν αὐτοὺς τοὺς κατ' ἀλήθειαν εἰρημένους οἷοί ποτ' ἂν ὦσι γνῶναι λόγους, δεύτερον τὴν αἰτίαν πυνθάνεσθαι παρ' ἣν ἢ διέπεσεν ἢ κατωρθώθη τὸ πραχθὲν ἢ ῥηθέν, 2 ἐπεὶ ψιλῶς λεγόμενον αὐτὸ τὸ γεγονὸς ψυχαγωγεῖ μέν, ὠφελεῖ δ' οὐδέν, προστεθείσης δὲ τῆς αἰτίας ἔγκαρπος ἡ τῆς ἱστορίας γίνεται χρῆσις. 3 Εἰ γὰρ τοὺς ὁμοίους ἐπὶ τοὺς οἰκείους μεταφέρομεν καιρούς, ἀφορμαὶ γίνονται καὶ προλήψεις εἰς τὸ προϊδέσθαι τὸ μέλλον, καὶ ποτὲ μὲν εὐλαβηθῆναι, ποτὲ δὲ μιμούμενον τὰ προγεγονότα θαρραλεώτερον ἐγχειρεῖν τοῖς ἐπιφερομένοις· 4 ὁ δὲ καὶ τοὺς ῥηθέντας λόγους καὶ τὴν αἰτίαν παρασιωπῶν ψευδῆ δ' ἀντὶ τούτων ἐπιχειρήματα καὶ διεξοδικοὺς λέγων λόγους, ἀναιρεῖ τὸ τῆς ἱστορίας ἴδιον· ὃ μάλιστα ποιεῖ Τίμαιος· καὶ διότι τούτου τοῦ γένους ἐστὶ πλήρη τὰ βιβλία παρ' αὐτῷ πάντες γινώσκομεν.

ἐστι Boissevain : εἴη Mai Heyse || 4 ταῦτα παρ' ἀλήθειαν Heyse : τα... πανταμ uel παραν legit Boissevain.

25 b. 2 γεγονὸς Spengel : γένος M || 3 τοὺς ὁμοίους nos : τῶν ὁμοίων M || μεταφέρομεν M : μεταφερομένων Mai || 4 δ' ἀντὶ Geel : δὲ κατὰ M.

La Polémique de Timée.

25 c. Peut-être se demandera-t-on alors comment il se fait qu'un écrivain tel que nous le dépeignons ait trouvé chez quelques-uns tant de faveur et de confiance. 2 La raison en est que le débordement de ses reproches et de ses injures contre les autres au cours de son ouvrage fait qu'on ne le juge pas sur son ouvrage ni même sur ses propres explications, mais sur sa critique d'autrui, et dans ce domaine il fait preuve, à mon avis, d'un zèle et d'un talent supérieurs ; 3 c'est à peu près ce qui se passe pour Straton le Physicien[1] : quand cet homme entreprend d'analyser et de réfuter les théories des autres, il est merveilleux ; mais lorsqu'il expose quelque chose de son cru et qu'il développe quelque conception personnelle, il fait l'effet aux gens compétents d'être beaucoup plus sot et plus niais qu'il n'est. 4 Je crois qu'il se passe pour les écrivains ce qui nous arrive au cours de toute notre vie : 5 là aussi, critiquer autrui est facile, mais se montrer soi-même impeccable est difficile, et presque toujours à vrai dire on verra que ceux qui ont le plus tendance à critiquer autrui sont ceux qui commettent le plus de fautes dans leur propre conduite.

Parallèle entre la médecine et l'histoire.

25 d. Il y a encore autre chose chez Timée en dehors de ce que nous avons noté. Comme il a séjourné à Athènes près de cinquante ans et qu'il a eu accès aux ouvrages de ses devanciers, il s'est imaginé qu'il avait les meilleures sources pour écrire une histoire, à tort selon moi. 2 S'il est vrai que l'histoire et la médecine ont entre elles quelque analogie

1. *Straton de Lampsaque*, dit le Physicien, élève de Théophraste, lui succéda comme scholarque du Lycée. Bien qu'il ait écrit sur la morale, il s'est surtout occupé de physique, et, dans ce domaine, ses conceptions, originales et même audacieuses, furent loin d'être ausi faibles que Polybe l'affirme ici sur la foi d'un autre. Il est l'auteur d'une théorie océanographique sur le Pont-Euxin, que Strabon (I.3.4-13) a discutée et dont Polybe s'est inspiré pour expliquer les courants des détroits de la mer Noire (Pol. IV. 39-43). Les fragments de Straton ont été réunis et commentés par F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, V (Basel, 1950).

25 c. Ἴσως δ' οὖν ἄν τις ἐναπορήσειε πῶς τοιοῦτος ὢν οἷον ἡμεῖς νῦν ὑποδείκνυμεν τοιαύτης παρ' ἐνίοις ἀποδοχῆς τέτευχε καὶ πίστεως. 2 Τούτου δ' ἐστὶν αἴτιον διότι πλεοναζούσης αὐτῷ κατὰ τὴν πραγματείαν τῆς κατὰ τῶν ἄλλων ἐπιτιμήσεως καὶ λοιδορίας οὐκ ἐκ τῆς αὑτοῦ θεωρεῖται πραγματείας οὐδ' ἐκ τῶν ἰδίων ἀποφάσεων, ἀλλ' ἐκ τῆς τῶν πέλας κατηγορίας, πρὸς ὃ γένος καὶ πολυπραγμοσύνην δοκεῖ μοι καὶ φύσιν προσενέγκασθαι διαφέρουσαν· 3 παραπλήσιον γὰρ δή τι τούτῳ συμβέβηκε καὶ Στράτωνι τῷ φυσικῷ· καὶ γὰρ ἐκεῖνος ὅταν ἐγχειρήσῃ τὰς τῶν ἄλλων δόξας διαστέλλεσθαι καὶ ψευδοποιεῖν, θαυμάσιός ἐστιν· ὅταν δ' ἐξ αὑτοῦ τι προφέρηται καὶ τῶν ἰδίων ἐπινοημάτων ἐξηγῆται, παρὰ πολὺ φαίνεται τοῖς ἐπιστήμοσιν εὐηθέστερος αὑτοῦ καὶ νωθρότερος. 4 Καί μοι δοκεῖ παντάπασιν ὅμοιόν τι γίνεσθαι περὶ τοὺς γράφοντας τῷ περὶ τὸν ὅλον ἡμῶν βίον συμβαίνοντι· 5 καὶ γὰρ ἐν τούτῳ τὸ μὲν ἐπιτιμῆσαι τοῖς πέλας ἐστὶ ῥᾴδιον, τὸ δ' αὑτὸν ἀναμάρτητον παρασχέσθαι χαλεπόν, καὶ σχεδὸν ὡς ἔπος εἰπεῖν ἴδοι τις ἂν τοὺς προχειρότατα τοῖς πέλας ἐπιτιμῶντας πλεῖστα περὶ τὸν ἴδιον βίον ἁμαρτάνοντας.

25 d. Τῷ δὲ Τιμαίῳ καὶ ἕτερόν τι χωρὶς τῶν προγεγραμμένων συμβέβηκεν· ἀποκαθίσας γὰρ Ἀθήνησι σχεδὸν ἔτη πεντήκοντα καὶ πρὸς τοῖς τῶν προγεγονότων ὑπομνήμασι γενόμενος ὑπέλαβε τὰς μεγίστας ἀφορμὰς ἔχειν πρὸς τὴν ἱστορίαν, ἀγνοῶν, ὥς γ' ἐμοὶ δοκεῖ. 2 Ἐχούσης γάρ τι παραπλήσιον τῆς ἱστορίας καὶ τῆς

Codd. 25 c. 5 τὸ μὲν ἐπιτιμῆσαι - χαλεπόν F in marg. cap. 17.

25 c. 1 πῶς Geel : ποῖος M ‖ νῦν om. Heyse ‖ 3 τούτῳ Boissevain : τοιοῦτο Heyse ‖ 5 παρασχέσθαι Boissevain : παρέχεσθαι Heyse.

25 d. 1 γ' ἐμοὶ Dindorf : γέ μοι Mai Heyse.

par le fait que chacune d'elles comprend trois divisions principales, il s'ensuit qu'il y a aussi des analogies dans les attitudes de ceux qui s'adonnent à ces deux sciences. 3 Ainsi, dans la médecine, il y a une partie théorique, une deuxième partie diététique, et une troisième espèce, chirurgicale et pharmaceutique, et il en est qui à force d'audace discréditent la profession. 4 La médecine théorique, qui précisément vient surtout d'Alexandrie, de ceux qu'on appelle là-bas les Hérophiliens et les Callimachéens[1], est ce qui constitue cette branche de la médecine, et ses apparences et ses prétentions produisent tant d'illusion que personne d'autre ne paraît posséder cet art ; 5 mais quand vous amenez ces gens-là à la réalité en leur mettant un malade dans les mains, vous découvrez qu'ils sont aussi loin du compte que ceux qui n'ont jamais lu le moindre ouvrage de médecine ; les malades qui ont eu déjà recours à eux sur la foi de leur force dans le raisonnement ont souvent mis leur vie en danger sans avoir rien de grave. 6 Car ils sont à la vérité semblables à ceux qui gouvernent un navire d'après un livre ; ils n'en parcourent pas moins les villes environnés d'illusion, et, lorsqu'ils assemblent les foules, ils apostrophent par leur nom ceux qui ont donné par leurs actes la vraie preuve de leur valeur, pour les mettre dans le dernier embarras et les livrer au mépris devant l'auditoire, car souvent le crédit de la parole lutte victorieusement avec le jugement qui s'appuie sur les actes. 7 La troisième branche, qui consiste à appliquer la véritable méthode dans chaque traitement, non seulement se rencontre rarement, mais encore est souvent obscurcie par le

1. *Hérophilos*, originaire de Chalcédoine, vécut à Alexandrie au temps de Ptolémée I. Il doit être considéré comme le plus savant anatomiste de toute l'Antiquité. On lui doit la découverte des nerfs, une théorie embryologique, une théorie du pouls sur laquelle il fondait les pronostics, une théorie de la respiration, une description anatomique de l'œil. – *Callimachos* a vécu au temps de Polybe. C'était un adepte de l'école hérophilienne.

ἰατρικῆς διὰ τὸ κατὰ τὰς ὁλοσχερεῖς διαφορὰς ἑκατέραν αὐτῶν ὑπάρχειν τριμερῆ, παραπλησίους εἶναι συμβαίνει καὶ τὰς τῶν ἐπιβαλλομένων ἐπ' αὐτὰς διαθέσεις· 3 οἷον εὐθέως τῆς ἰατρικῆς ἑνὸς μὲν μέρους αὐτῆς ὑπάρχοντος λογικοῦ, τοῦ δ' ἑξῆς διαιτητικοῦ, τοῦ δὲ τρίτου χειρουργικοῦ καὶ φαρμακευτικοῦ γένους, ὁλοσχερῶς ἐ⟨νίοις⟩ τόλμῃ καὶ καταψεύδεσθαι τοῦ ἐπιτηδεύματος ⟨συμβαίνει⟩. 4 Τὸ δὲ λογικόν, ὃ δὴ πλεῖστον ἀπὸ τῆς Ἀλεξανδρείας ἄρχεται παρὰ τῶν Ἡροφιλείων καὶ Καλλιμαχείων ἐκεῖ προσαγορευομένων, τοῦτο μέρος μέν τι κατέχει τῆς ἰατρικῆς, κατὰ δὲ τὴν ἐπίφασιν καὶ τὴν ἐπαγγελίαν τοιαύτην ἐφέλκεται φαντασίαν ὥστε δοκεῖν μηδένα τῶν ἄλλων κρατεῖν τοῦ πράγματος· 5 οὓς ὅταν ἐπὶ τὴν ἀλήθειαν ἀπαγαγὼν ἄρρωστον ἐγχειρίσῃς, τοσοῦτον ἀπέχοντες εὑρίσκονται τῆς χρείας ὅσον καὶ οἱ μηδ' ἀνεγνωκότες ἁπλῶς ἰατρικὸν ὑπόμνημα· οἷς ἤδη τινὲς τῶν ἀρρώστων ἐπιτρέψαντες αὑτοὺς διὰ τὴν ἐν λόγῳ δύναμιν οὐδὲν ἔχοντες δεινὸν τοῖς ὅλοις πολλάκις ἐκινδύνευσαν. 6 Εἰσὶ γὰρ ἀληθῶς ὅμοιοι τοῖς ἐκ βιβλίου κυβερνῶσιν· ἀλλ' ὅμως οὗτοι μετὰ φαντασίας ἐπιπορευόμενοι τὰς πόλεις, ἐπειδὰν ἀθροίσωσι τοὺς ὄχλους, ἐπ' ὀνόματος τοὺς ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων ἀληθινὴν πεῖραν δεδωκότας αὑτῶν εἰς τὴν ἐσχάτην ἄγουσιν ἀπορίαν καὶ καταφρόνησιν παρὰ τοῖς ἀκούουσι, τῆς τοῦ λόγου πιθανότητος καταγωνιζομένης πολλάκις τὴν ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων δοκιμασίαν. 7 Τὸ δὲ τρίτον, τὸ τὴν ἀληθινὴν προσφερόμενον ἕξιν ἐν ἑκάστοις τῶν ἐπιτηδευμάτων, οὐ μόνον

3 ἐνίοις τόλμῃ καὶ καταψεύδεσθαι τοῦ ἐπιτηδεύματος συμβαίνει sic nos rest. : τις ἐφίεσθαι τολμᾷ τῷ καταψεύδεσθαι propos. Heyse και τολμαι και καταψεύδεσθαι leg. Boissevain || 5 ὅσον καὶ M : ὅσον Büttner-W. || μηδ' ἀνεγνωκότες Bekker : μηδὲν ἐγνωκότες M || 6 βιβλίου Leutsch : βύβλου M || ὄχλους Orelli : λόγους M || ἐπ' ὀνόματος ad posteriora rett. Hultsch : ἐπὶ βήματος Lucht <τούς> ἐπ' ὀνόματος Cobet <μόνον οὐ καλοῦντες> ἐπ' ὀνόματος Büttner-W.

bavardage et l'effronterie, grâce à l'aveuglement du public.

25 e. Comme la médecine, la science historique comprend aussi trois éléments : le premier consiste dans l'information par les livres et la juxtaposition des matériaux qu'on en tire, le second dans la visite des villes et des pays pour connaître les cours d'eau et les ports, et d'une façon générale les particularités et les distances sur terre et sur mer[1], le troisième s'applique à l'activité politique, 2 et, comme en médecine, beaucoup d'auteurs se lancent dans l'histoire en raison de sa réputation passée, mais la plupart n'apportent à leur entreprise rien de bon autant dire, rien que la négligence, l'effronterie et l'improbité, 3 prétentieux comme les marchands de remèdes, et guettant toujours les occasions d'acquérir la faveur pour gagner leur vie par ces procédés : il ne vaut pas la peine de s'étendre davantage sur eux. 4 Mais quelques-uns parmi ceux qui ont la réputation d'aborder l'histoire raisonnablement, ayant à la façon des médecins de l'école théorique, passé leur temps dans les bibliothèques, et dans l'ensemble, fait provision d'érudition dans les livres, cherchent à se convaincre eux-mêmes qu'ils sont à la hauteur de leur entreprise et passent auprès des profanes pour avoir des qualités suffisantes, bien qu'ils ne possèdent manifestement qu'un seul des éléments nécessaires, à mon avis, à l'étude de l'histoire ; 5 s'initier aux ouvrages du passé pour connaître les jugements des anciens et

1. Polybe exige de l'historien une documentation topographique. La plupart des théoriciens antiques comprennent la géographie dans le genre historique : Asclépiade de Myrléa (Sext. Emp., *Adv. Math.* I.252) ; Cicéron (*De Or.* II.12.53 ; 15.63) ; Sextus Empiricus (*Adv. Math.* I.257) ; Eustathe (commentaire de la *Périégèse* de Denys : *GGM.* II, p. 215). L'étude géographique chez les historiens semble avoir suivi deux tendances. Les uns, à l'exemple d'Hérodote et de l'ἱστορίη ionienne en général, utilisaient la géographie pour le plaisir et s'attachaient aux détails bizarres et merveilleux (cf. Hdt. I.93, II.35, IV.82 ; Dion. Hal. *Pomp.* 6.4.). Les autres, avec Thucydide, ne retenaient que ce qui était nécessaire à l'intelligence des faits : parmi ces derniers Polybe (V.21.3-9) et Hiéronymos de Cardia (Diod. XVIII.5.1).

ὑπάρχει σπάνιον, ἀλλὰ καὶ πολλάκις ὑπὸ τῆς στωμυλίας καὶ τόλμης ἐπισκοτεῖται διὰ τὴν τῶν πολλῶν ἀκρισίαν.

25 e. Τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον καὶ τῆς πραγματικῆς ἱστορίας ὑπαρχούσης τριμεροῦς, τῶν δὲ μερῶν αὐτῆς ἑνὸς μὲν ὄντος τοῦ περὶ τὴν ἐν τοῖς ὑπομνήμασι πολυπραγμοσύνην καὶ τὴν παράθεσιν τῆς ἐκ τούτων ὕλης, ἑτέρου δὲ τοῦ περὶ τὴν θέαν τῶν πόλεων καὶ τῶν τόπων περί τε ποταμῶν καὶ λιμένων καὶ καθόλου τῶν κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν ἰδιωμάτων καὶ διαστημάτων, τρίτου δὲ τοῦ περὶ τὰς πράξεις τὰς πολιτικάς, 2 παραπλησίως [δ'] ἐφίενται μὲν ταύτης πολλοὶ διὰ τὴν προγεγενημένην περὶ αὐτῆς δόξαν, προσφέρονται δὲ πρὸς τὴν ἐπιβολὴν οἱ μὲν πλεῖστοι τῶν γραφόντων ἁπλῶς δίκαιον οὐδὲν πλὴν εὐχέρειαν καὶ τόλμαν καὶ ῥᾳδιουργίαν, 3 παραπλήσιον τοῖς φαρμακοπώλαις δοξοκοποῦντες καὶ πρὸς χάριν βλέποντες ἀεὶ τὰ πρὸς τοὺς καιροὺς ἕνεκα τοῦ πορίζειν τὸν βίον διὰ τούτων· περὶ ὧν οὐκ ἄξιον πλείω ποιεῖσθαι λόγον. 4 Ἔνιοι δὲ τῶν δοκούντων εὐλόγως προσάγειν πρὸς τὴν ἱστορίαν, καθάπερ οἱ λογικοὶ τῶν ἰατρῶν ἐνδιατρίψαντες ταῖς βιβλιοθήκαις καὶ καθόλου τὴν ἐκ τῶν ὑπομνημάτων περιποιησάμενοι πολυπειρίαν, πείθουσιν αὑτοὺς ὡς ὄντες ἱκανοὶ πρὸς τὴν ἐπιβολὴν καὶ τοῖς ἐκτὸς ἀρκούντως δοκοῦσι προσφέρεσθαι ⟨καίπερ προσαγαγόντες προδήλως ἓν μόνον⟩ μέρος, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, πρὸς τὴν ἱστορίαν· 5 τὸ γὰρ ἐποπτεῦσαι τὰ ⟨τῶν⟩ προγε⟨γονότων ὑπομνήματα⟩

25 e. 2 δ' del. Geel ‖ 3 βλέποντες M : λέγοντες Campe ‖ 3 ἀεὶ τὰ M : εἶτα Mai ἀεὶ καὶ Hultsch ‖ 4 τοῖς ἐκτὸς ἀρκούντως Heyse : τοῖς μὲν τἀρκοῦντα Hultsch ‖ καίπερ προσαγαγόντες προδήλως ἓν μόνον rest. Büttner-W. : εἰ νὴ μὰ Δία εὑρίσκονται ἓν μόνον παρέχοντες Heyse. Alii alia ‖ 5 ἐποπτεῦσαι Spengel : ὑποπτεῦσαι M ‖ τὰ τῶν προγεγονότων ὑπομνήματα sic rest. Heyse : τὰ προγεγενημένα Spengel τὰ πρότερον ὑπομνήματα vel συγγράμματα Hultsch. Lacuna in M.

les idées qu'ils avaient sur quelques pays, leurs peuples, leurs gouvernements et leur histoire, et pour saisir du regard leurs changements et leurs destinées dans les temps reculés, est une chose utile : 6 car le passé nous découvre comme il faut l'avenir, si l'on étudie dans sa vérité le détail des événements révolus. 7 Mais être persuadé que sur la base de cette méthode on écrira comme il faut l'histoire des périodes suivantes[1], comme Timée en est persuadé, c'est une pensée tout à fait naïve, et c'est à peu près comme si, pour avoir regardé les œuvres des peintres anciens, on se croyait un bon peintre et un maître de cet art.

Incompétence d'Ephore, de Théopompe et de Timée dans les questions militaires et la géographie

25 f. La suite rendra mon propos encore plus clair : prenons par exemple ce qui est arrivé à Éphore en certains endroits de son *Histoire*. Cet historien, dans les questions militaires, possède à un certain degré, me semble-t-il, la notion des opérations navales, mais il est tout à fait incompétent dans les batailles terrestres. 2 Aussi, lorsqu'on examine ses batailles navales de Chypre et de Cnide, que les amiraux du roi de Perse livrèrent respectivement à Évagoras de Salamine et aux Lacédémoniens, on doit admirer le talent et la compétence de l'historien et profiter de nombreux détails intéressants dans des circonstances semblables[2]. 3 Mais quand il raconte la bataille de Leuctres entre les Thébains et les Lacédémoniens, ou celle de Mantinée entre les mêmes adversaires et où mourut Épaminondas,

1. τὰς ἐπιγινομένας πράξεις. Dans ce passage Polybe oppose deux périodes de l'histoire : 1° l'histoire ancienne ou primitive (τοὺς ἀνωτέρω χρόνους), celle qu'il appelle aussi l'histoire des généalogies, des migrations et des fondations et dans laquelle l'information repose sur des récits auxquels on ne peut rien changer (cf. IX.2) ; 2° la période qui suit, l'époque moderne, où l'historien, n'étant plus lié par des traditions établies et travaillant sur une réalité plus proche de lui, doit posséder l'expérience politique et militaire.

2. On peut conserver la leçon de M en considérant θαυμάζειν et ἀπενέγκασθι comme des infinitifs à valeur impérative.

πρὸς ⟨μὲν τὸ γνῶναι⟩ τὰς τῶν ἀρχαίων διαλήψεις καὶ τὰς ἐννοίας ἃς ⟨πρὶν⟩ εἶχον ὑπὲρ ἐνίων τόπων, ἐθνῶν, πολιτειῶν, πράξεων, ⟨ἔτι δὲ⟩ πρὸς τὸ συνορᾶν τὰς ἑκάστων περιστάσεις καὶ τύχας αἷς κέχρηνται κατὰ τοὺς ἀνωτέρω χρόνους, εὔχρηστόν ἐστι· 6 συνεφίστησι γὰρ τὰ προγεγονότα πρὸς τὸ μέλλον ἡμᾶς οἰκείως, ἐάν τις ὑπὲρ ἑκάστων ἀληθινῶς ἱστορῇ τὰ παρεληλυθότα· 7 τό γε μὴν ἀπ' αὐτῆς ταύτης τῆς δυνάμεως ὁρμηθέντα πεπεῖσθαι γράφειν τὰς ἐπιγινομένας πράξεις καλῶς, ὃ πέπεισται Τίμαιος, τελέως εὔηθες καὶ παραπλήσιον ὡς ἂν εἴ τις τὰ τῶν ἀρχαίων ζωγράφων ἔργα θεασάμενος ἱκανὸς οἴοιτο ζωγράφος εἶναι καὶ προστάτης τῆς τέχνης.

25 f. Δῆλον ⟨δ'⟩ ἔσται τὸ λεγόμενον ἔτι μᾶλλον ἐκ τῶν ἐπιφερομένων, οἷον εὐθέως ἐκ τῶν συμβεβηκότων Ἐφόρῳ κατὰ τόπους τινὰς τῆς ἱστορίας. Ἐκεῖνος γὰρ ἐν τοῖς πολεμικοῖς τῶν μὲν κατὰ θάλατταν ἔργων ἐπὶ ποσὸν ὑπόνοιαν ἐσχηκέναι μοι δοκεῖ, τῶν δὲ κατὰ γῆν ἀγώνων ἄπειρος εἶναι τελέως. 2 Τοιγαροῦν ὅταν μὲν πρὸς τὰς περὶ Κύπρον ναυμαχίας καὶ τὰς περὶ Κνίδον ἀτενίσῃ τις, αἷς ἐχρήσανθ' οἱ βασιλέως στρατηγοὶ πρὸς Εὐαγόραν τὸν Σαλαμίνιον καὶ πάλιν πρὸς Λακεδαιμονίους, θαυμάζειν τὸν συγγραφέα καὶ κατὰ τὴν δύναμιν καὶ κατὰ τὴν ἐμπειρίαν καὶ πολλὰ τῶν χρησίμων ἀπενέγκασθαι πρὸς τὰς ὁμοίας περιστάσεις· 3 ὅταν δὲ τὴν περὶ Λεῦκτρα μάχην ἐξηγῆται Θηβαίων καὶ Λακεδαιμονίων ἢ τὴν ἐν Μαντινείᾳ πάλιν τῶν αὐτῶν τούτων, ἐν ᾗ καὶ

μὲν τὸ γνῶναι rest. Heyse ‖ ἃς πρὶν Büttner-W. : ἀεὶ ἃς Heyse ‖ ἐνίων τόπων M : διαθέσεων Büttner-W. ἀνθρώπων πόλεων Campe ‖ ἔτι δὲ add. Heyse ‖ συνορᾶν Boissevain : συνιδεῖν Heyse ‖ 7 ταύτης τῆς Boissevain : ταύτης Heyse ‖ ἱκανὸς Mai : ἱκανῶς Heyse.

25 f. 1 δ' add. Hultsch ‖ 2 θαυμάζειν M : θαυμάσει Lucht ἔστι θαυμάζειν Boissevain εἰκὸς θαυμάζειν Büttner-W. ‖ πολλὰ Boissevain : πολὺ Mai Heyse ‖ ἀπενέγκασθαι M : ἀπενέγκαιτ' ἂν Hultsch ‖ 3 πάλιν Boissevain : πόλει Mai Heyse ‖ ἐν ᾗ καὶ Lucht Boissevain : ἡνίκα Heyse.

si dans son récit on s'attache à examiner en détail le dispositif et les mouvements au cours de la bataille, il est manifeste qu'il cst ridicule, absolument incompétent, et qu'il n'a jamais assisté à des batailles. 4 La bataille de Leuctres, qui fut simple et toute d'une pièce, ne révèle pas trop manifestement l'incompétence de notre historien ; mais celle de Mantinée, qui présente un caractcre complexe et manœuvrier, est incohérente et complctement incompréhensible à l'historien. 5 Cela sera évident si, en s'appuyant sur la topographie, on mesure exactement les mouvements qu'il décrit. 6 La même chose arrive aussi à Théopompe et surtout à Timée, dont il est question maintenant : 7 ici, quand ils traitent sommairement les sujets de ce genre, on ne s'en aperçoit pas ; mais là, quand ils veulent développer et cxpliquer en détail, ils se montrent tout à fait semblables à Éphore.

---

25 g. Il n'est pas possible d'écrire comme il faut l'histoire d'une guerre, si l'on n'a aucune expérience des opérations militaires, ni l'histoire des États, si l'on n'a pas éprouvé les événements et les changements. 2 D'ailleurs, comme les savants livresques ne peuvent rien écrire de compétent et d'expressif, il s'ensuit que leur travail est sans profit pour les lecteurs : car si l'on retranche de l'histoire ce qui peut nous être utile, ce qui reste devient absolument sans intérêt et sans utilité[1]. 3 De plus, si l'on se met en devoir d'écrire des monographies sur des villes ou des pays sans se frotter à une

1. Polybe insiste fréquemment sur l'utilité de l'histoire. Il l'envisage de plusieurs manières : 1° Utilité morale. L'histoire offre des règles de conduite qui se tirent des précédents (I.1.2, 35.9, VIII.21.11, XII.25b.3, 25f.2). 2° Utilité politique (et militaire) : l'histoire donne aux hommes d'État et aux chefs de guerre des leçons précieuses (I.1.2, 57.5, III.31.5, 118.12, V,75.2, VII.12.2, IX.1.5, 14.1) ; c'est à ce genre d'utilité qu'il pense ici. 3° Utilité stimulatrice : les beaux exemples du passé nous incitent à les imiter (VI.54.3, X.31.3, XVI.22a.6, XXX.6.3). Il s'est efforcé d'atteindre ce résultat en rapportant ce qu'il appelle τὰ σπουδαῖα καὶ ζηλωτὰ ἔργα (II.61.3). Éphore, de même, (Strab. VII.3.9) songeait à tirer de l'histoire des παραδείγματα.

μετήλλαξε τὸν βίον Ἐπαμεινώνδας, ἐν τούτοις ἐὰν ἐπὶ τὰ κατὰ μέρος ἐπιστήσας τις θεωρῇ τὰς ἐκτάξεις καὶ μετατάξεις τὰς κατ' αὐτοὺς τοὺς κινδύνους, γελοῖος φαίνεται καὶ παντελῶς ἄπειρος καὶ ἀόρατος τῶν τοιούτων ὤν. 4 Ὁ μὲν οὖν ἐν τοῖς Λεύκτροις κίνδυνος ἁπλοῦς γεγονὼς καὶ καθ' ἕν τι μέρος τῆς δυνάμεως οὐ λίαν ἐκφανῆ ποιεῖ τὴν τοῦ συγγραφέως ἀπειρίαν · ὁ δὲ περὶ τὴν Μαντίνειαν τὴν μὲν ἔμφασιν ἔχει ποικίλην καὶ στρατηγικήν, ἔστι δ' ἀνυπόστατος καὶ τελέως ἀδιανόητος τῷ συγγραφεῖ. 5 Τοῦτο δ' ἔσται δῆλον, ἐάν τις τοὺς τόπους ὑποθέμενος ἀληθινῶς ἐπιμετρῇ τὰς κινήσεις τὰς ὑπ' αὐτοῦ δηλουμένας. 6 Τὸ δ' αὐτὸ συμβαίνει καὶ Θεοπόμπῳ καὶ μάλιστα Τιμαίῳ περὶ οὗ νῦν ὁ λόγος · 7 οὗ μὲν γὰρ ἂν ὑπὲρ τῶν τοιούτων κεφαλαιώδη ποιήσωνται τὴν ὑπόθεσιν, διαλανθάνουσιν, οὗ δ' ἂν βουληθῶσι διαθέσθαι καὶ συνυποδεῖξαί τι τῶν κατὰ μέρος, τοιοῦτοι φαίνονται καὶ πάντως οἷος Ἔφορος.

---

25 g. [Ὅτι] οὔτε περὶ τῶν κατὰ πόλεμον συμβαινόντων δυνατόν ἐστι γράψαι καλῶς τὸν μηδεμίαν ἐμπειρίαν ἔχοντα τῶν πολεμικῶν ἔργων οὔτε περὶ τῶν ἐν ταῖς πολιτείαις τὸν μὴ πεπειραμένον τῶν τοιούτων πράξεων καὶ περιστάσεων. 2 Λοιπὸν οὔτ' ἐμπείρως ὑπὸ τῶν βιβλιακῶν οὔτ' ἐμφαντικῶς οὐδενὸς γραφομένου συμβαίνει τὴν πραγματείαν ἄπρακτον γίνεσθαι τοῖς ἐντυγχάνουσιν · ὅταν γὰρ ἐκ τῆς ἱστορίας ἐξέλῃ τις τὸ δυνάμενον ὠφελεῖν ἡμᾶς, τὸ λοιπὸν αὐτῆς ἄζηλον καὶ ἀνωφελὲς γίνεται παντελῶς. 3 Ἔτι δὲ περὶ τῶν πόλεων καὶ τόπων ὅταν ἐπιβάλωνται γράφειν τὰ κατὰ μέρος, ὄντες ἀτριβεῖς

4 ποιεῖ τὴν Geel : ποιεῖται τὴν M ‖ ἀνυπόστατος Lucht : ἀνεπίστατος M ‖ 7 πάντως Heyse : πάντες Boissevain.

25 g. 2 ὅταν Boissevain : εἰ Mai Heyse ἐὰν Hultsch.

expérience de ce genre, il est clair que le résultat sera nécessairement semblable, qu'on omettra bien des points importants et qu'on insistera longuement sur beaucoup de choses sans importance[1] ; 4 c'est justement ce qui arrive, en particulier à Timée, parce qu'il n'a rien vu.

Défauts de Timée : manque d'expressivité, abus des artifices de rhétorique.

25 h. Timée déclare dans son livre trente-quatre qu'il a passé cinquante ans sans interruption en résidence à Athènes, et par suite, il faut l'avouer, il n'a aucune expérience du métier militaire, et il n'a pas vu les pays dont il parle. 2 Au reste, quand il tombe sur ces questions au cours de son *Histoire*, il multiplie les ignorances et les erreurs ; et si par hasard il effleure la vérité, il fait comme les peintres qui prennent pour modèles des mannequins empaillés : 3 dans leurs tableaux le trait extérieur est quelquefois conservé, mais il y manque l'expression et la vivacité des êtres réels, ce qui est pourtant le propre de l'art du peintre. Il arrive la même chose à Timée et en général à tous ceux qui partent de cette méthode livresque : 4 il leur manque l'expression de la réalité, parce que cela dépend uniquement de l'expérience personnelle de l'historien ; c'est pourquoi l'on n'éveille pas le sentiment de la réalité chez les lecteurs, si l'on n'a pas passé par la vie publique. 5 Nos devanciers pensaient que cette expression devait se trouver dans les ouvrages d'histoire en ce sens que, lorsqu'il s'agissait de questions politiques, ils exigeaient que l'auteur eût fait de la politique, et possédât l'expérience de ce qui se passe dans ce domaine ; lorsqu'il s'agissait de questions militaires, qu'il eût fait campagne et livré bataille ; et même lorsqu'il s'agissait des choses de la vie, qu'il eût élevé des enfants et vécu en ménage. Et pareillement pour tous les autres aspects

1. Polybe, d'une façon générale, condamne les monographies : ainsi I.4.7-10, III.32, VII.7, VIII.2. Il leur reproche quelquefois de nourrir un maigre sujet par des amplifications artificielles (VII.7.6, XXIX.12 ; cf. XVI.14.1). Pour sa part il se targue (VI. 11.3-8) d'observer toujours les justes proportions en laissant de côté ce qui est secondaire.

τῆς τοιαύτης ἐμπειρίας, δῆλον ὡς ἀνάγκη συμβαίνειν τὸ παραπλήσιον, καὶ πολλὰ μὲν ἀξιόλογα παραλείπειν, περὶ πολλῶν δὲ ποιεῖσθαι πολὺν λόγον οὐκ ἀξίων ὄντων·
4 ὃ δὴ συμβαίνει μάλιστα Τιμαίῳ διὰ τὴν ἀορασίαν.

---

25 h. [Ὅτι] Τίμαιός φησιν ἐν τῇ τριακόστῃ καὶ τετάρτῃ βίβλῳ· πεντήκοντα συνεχῶς ἔτη διατρίψας Ἀθήνησι ξενιτεύων ἁπάσης ὁμολογουμένως ἄπειρος ἐγένετο πολεμικῆς χρείας, ἔτι δὲ καὶ τῆς τῶν τόπων θέας. 2 Λοιπὸν ὅταν εἴς τι τῶν μερῶν τούτων ἐμπέσῃ κατὰ τὴν ἱστορίαν, πολλὰ μὲν ἀγνοεῖ καὶ ψεύδεται· κἄν ποτε δὲ τῆς ἀληθείας ἐπιψαύσῃ, παραπλήσιός ἐστι τοῖς ζωγράφοις τοῖς ἀπὸ τῶν ἀνασεσαγμένων θυλάκων ποιουμένοις τὰς ὑπογραφάς·
3 καὶ γὰρ ἐπ' ἐκείνων ἡ μὲν ἐκτὸς ἐνίοτε γραμμὴ σῴζεται, τὸ δὲ τῆς ἐμφάσεως καὶ τῆς ἐναργείας τῶν ἀληθινῶν ζῴων ἄπεστιν, ὅπερ ἴδιον ὑπάρχει τῆς ζωγραφικῆς τέχνης. Τὸ δ' αὐτὸ συμβαίνει καὶ περὶ Τίμαιον καὶ καθόλου τοὺς ἀπὸ ταύτης τῆς βιβλιακῆς ἕξεως ὁρμωμένους· 4 ἡ γὰρ ἔμφασις τῶν πραγμάτων αὐτοῖς ἄπεστι διὰ τὸ μόνον ἐκ τῆς αὐτοπαθείας τοῦτο γίνεσθαι τῆς τῶν συγγραφέων· ὅθεν οὐκ ἐντίκτουσιν ἀληθινοὺς ζήλους τοῖς ἀκούουσιν οἱ μὴ δι' αὐτῶν πεπορευμένοι τῶν πραγμάτων. 5 Ἧι καὶ τοιαύτας ᾤοντο δεῖν ἐν τοῖς ὑπομνήμασιν ὑπάρχειν ἐμφάσεις οἱ πρὸ ἡμῶν ὥσθ', ὅτε μὲν ὑπὲρ πολιτικῶν ὁ λόγος εἴη πραγμάτων, ἐπιφθέγγεσθαι διότι κατ' ἀνάγκην ὁ γράφων πεπολίτευται καὶ πεῖραν ἔσχηκε τῶν ἐν τούτῳ τῷ μέρει συμβαινόντων, ὅτε δὲ περὶ πολεμικῶν, ὅτι πάλιν ἐστράτευκε καὶ κεκινδύνευκε, καὶ μὴν ὅτε περὶ βιωτικῶν, ὅτι τέτροφε τέκνα καὶ μετὰ γυναικὸς ἔζηκε. Τὸ δὲ παραπλήσιον καὶ ⟨περὶ⟩ τῶν

3 παραλείπειν Bekker : παραλιπεῖν M.

25 h. 1 ἁπάσης Boissevain : καὶ πάσης Heyse || 2 ὑπογραφάς Dindorf : ἀπογραφάς M || 3 ἐναργείας Boissevain : ἐνεργείας Heyse || ἀληθινῶν Bekker : ἀλκίμων M || ἀπὸ ταύτης Heyse : ἀπ' αὐτῆς Boissevain || 5 τέτροφε Heyse : τέτραφε M || περὶ add. Lucht.

de la vie : 6 il est naturel qu'on ne trouve ces qualités que chez les historiens qui ont passé par les affaires publiques et se sont acquis des titres pour traiter cette partie de l'histoire. Il est difficile sans doute d'avoir été l'agent et l'acteur de tous les événements, du moins est-il nécessaire de l'avoir été des plus importants et des plus étendus.

25 i. Ce que je dis n'est pas impossible, comme en fournit une preuve suffisante l'exemple d'Homère, chez qui l'on peut voir souvent cette peinture expressive. 2 Par suite n'importe qui conclura avec raison que l'information tirée des livres est la troisième forme de l'histoire et celle qui vient au troisième rang. 3 La vérité et l'évidence de ce que je dis là se fonde sur les discours délibératifs, exhortatifs, et les discours d'ambassade qu'on trouve chez Timée. 4 Peu de cas admettent la présentation de tous les discours possibles[1] ; la plupart du temps quelques-uns, et brefs, parmi ceux qu'on possède, suffisent, et parmi eux, les uns conviennent mieux à nos contemporains, les autres à nos ancêtres, les uns aux Étoliens, les autres aux Péloponnésiens, d'autres encore aux Athéniens... 5 Mais développer point par point tous les discours possibles, comme fait Timée par une invention verbale à tout propos, est quelque chose d'absolument faux, puéril et scolaire, et a été déjà pour nombre d'historiens cause d'échec et de défaveur : choisir dans tous les cas les discours appropriés et opportuns est indispensable. 6 Comme il n'y a pas de méthode qui fixe parmi les discours possibles le nombre et la nature de ceux qu'il faut citer,

1. τοὺς ἐνόντας λόγους : même expression chez Denys d'Halicarnasse (*Thuc.* 15) qui conseille de se contenter de τοὺς ἐνόντας εὑρεῖν τε καὶ ἐξειπεῖν λόγους. Comme Polybe ici, Denys demande que les discours soient différents selon les personnages : il blâme la monotonie des discours de Thucydide et reproche à Philistos et à Xénophon de ne pas approprier leurs discours à la condition et au caractère des personnes (Dion. Hal. *Pomp.* 3.20, 5.6 ; *Imit.* III.2).

ἄλλων τοῦ βίου μερῶν· 6 ὃ παρὰ μόνοις εἰκὸς εὑρίσκεσθαι τῶν συγγραφέων τοῖς δι' αὐτῶν πεπορευμένοις τῶν πραγμάτων καὶ τοῦτο τὸ μέρος περιπεποιημένοις τῆς ἱστορίας. Πάντων μὲν οὖν οἷον αὐτουργὸν γενέσθαι καὶ δράστην δυσχερὲς ἴσως, τῶν μέντοι μεγίστων καὶ κοινοτάτων ἀναγκαῖον.

25 i. Ὅτι δὲ τὸ λεγόμενον οὐκ ἀδύνατον, ἱκανὸν ὑπόδειγμα πρὸς πίστιν ὁ ποιητής, παρ' ᾧ πολὺ τὸ τῆς τοιαύτης ἐμφάσεως ἴδοι τις ἂν ὑπάρχον. 2 Ἐξ ὧν πᾶς ἂν εἰκότως συγκαταλάβοιτο τρίτον εἶναι μέρος τῆς ἱστορίας καὶ τρίτην ἔχειν τάξιν τὴν ἐκ τῶν ὑπομνημάτων πολυπραγμοσύνην. 3 Ὡς δ' ἀληθές ἐστι τὸ νυνὶ λεγόμενον ἐκφανέστατον γένοιτ' ἂν ἐπί τε τῶν συμβουλευτικῶν καὶ παρακλητικῶν, ἔτι δὲ πρεσβευτικῶν λόγων οἷς κέχρηται Τίμαιος. 4 Ὀλίγοι μὲν γὰρ καιροὶ πάντας ἐπιδέχονται διαθέσθαι τοὺς ἐνόντας λόγους, οἱ δὲ πλεῖστοι βραχεῖς καί τινας τῶν ὑπόντων, καὶ τούτων τινὰς μὲν οἱ νῦν, ἄλλους δ' οἱ προγεγονότες, καὶ τινὰς μὲν Αἰτωλοὶ προσίενται, τινὰς δὲ Πελοποννήσιοι, τινὰς δ' Ἀθηναῖοι, † περ Ἀθηναῖοι †· 5 ⟨καίτοι τὸ μὲν κατὰ μέρος⟩ πάντας διεξιέναι τοὺς ἐνόντας λόγους, ὃ ποιεῖ Τίμαιος πρὸς πᾶσαν ὑπόθεσιν εὑρεσιλογῶν, τελέως ἀνάληθες καὶ μειρακιῶδες καὶ διατριβικὸν φαίνεται, καὶ πολλοῖς ἀποτυχίας αἴτιον ἤδη τοῦτο γέγονεν καὶ καταφρονήσεως· τὸ δὲ τοὺς ἁρμόζοντας καὶ καιρίους ἀεὶ λαμβάνειν, τοῦτ' ἀναγκαῖον. 6 Ἀστάτου δὲ τῆς χρείας οὔσης καὶ πόσοις καὶ ποίοις τῶν ἐνόντων χρηστέον, ἀλλοιοτέρου τινὸς δεῖ ζήλου

25 i. 4 ὀλίγοι Mai Boissevain : λογικοὶ Heyse ‖ καί del. cens. Büttner-W. ‖ περ Ἀθηναῖοι M locus corruptus ἐπείπερ Ἀθηναῖοι Heyse ‖ 5 καίτοι τὸ μὲν κατὰ μέρος nos add. : ἀκαίρως δὲ καὶ πρὸς πάντα Heyse καιρῷ καὶ πρὸς Boissevain τὸ δὲ παρεκβαίνειν ἀκαίρως καὶ [πρὸς] Hultsch καὶ τὸ μὲν ματαίως καὶ ἀκαίρως [καὶ] πρὸς πάντα Büttner-W. ‖ φαίνεται Mai Boissevain : ἅμα Heyse ‖ 6 ἀστάτου Geel : ἀναστάτου Mai ἐν ἀστάτῳ coni. Heyse.

il faut avoir une ambition et une règle bien différentes, si nous voulons être utiles plutôt que nuire à nos lecteurs. 7 Bien que l'opportunité soit difficile à déterminer dans tous les cas, il n'est pas impossible cependant de s'en faire une idée d'après les données de l'expérience personnelle et de la pratique ; dans le cas présent, en particulier, on comprendra ce que je veux dire par ce qui suit. 8 Si les historiens présentaient d'abord les circonstances, les sentiments et les pensées d'une assemblée délibérante, et exposaient ensuite les discours réellement prononcés, en précisant les causes pour lesquelles les orateurs ont atteint ou manqué leur but, on se ferait une idée vraie de la question débattue, et nous pourrions, en notant les différences et en transposant le cas sur des cas analogues, atteindre toujours le but de nos entreprises. 9 Mais il est, j'imagine, difficile d'exposer les causes et facile de faire des phrases dans les livres ; parler peu et à propos, et découvrir la formule de cet art n'est accessible qu'à peu de gens, mais écrire beaucoup et inutilement est à la portée de tous et chose commune[1].

25 k. Afin de confirmer, sur ce point aussi, notre jugement sur Timée, comme celui que nous avons porté sur son ignorance et ses mensonges volontaires, nous citerons textuellement quelques brefs passages de discours qui sont incontestablement son œuvre. 2 L'histoire nous apprend que, des hommes qui ont gouverné en Sicile après Gélon l'Ancien, les plus grands hommes d'État ont été Hermocratès, Timoléon et Pyrrhus d'Épire, et que c'est à eux qu'il faudrait le moins prêter des discours puérils et scolaires. 3 Or Timée dit dans son livre vingt et un qu'à l'époque où Eurymédon arriva en Sicile, invitant les villes à la guerre contre Syracuse, les habitants de Géla, durement éprouvés par la guerre, députèrent à Camarine pour

1. Lucien (*Hist. conscr.* 58) demande trois qualités aux discours des historiens : qu'ils soient appropriés aux événements, conformes aux personnages qui sont censés les prononcer, et clairs. Hors de là, il permet à l'historien de montrer son éloquence et son talent.

καὶ παραγγέλματος, εἰ μέλλοιμεν μὴ βλάπτειν, ἀλλ' ὠφελεῖν τοὺς ἀναγινώσκοντας. 7 Ἔστι μὲν οὖν ὁ καιρὸς ἐν πᾶσι δυσπαράγγελτος, οὐ μὴν ἀδύνατος εἰς ὑπόνοιαν ἀναχθῆναι διὰ τῶν ἐκ τῆς αὐτοπαθείας καὶ τριβῆς θεωρημάτων · ἐπὶ δὲ τοῦ παρόντος μάλιστ' ἂν ὑπονοηθείη τὸ λεγόμενον ἐκ τούτων. 8 Εἰ γὰρ οἱ συγγραφεῖς ὑποδείξαντες τοὺς καιροὺς καὶ τὰς ὁρμὰς καὶ διαθέσεις τῶν βουλευομένων, κἄπειτα τοὺς κατ' ἀλήθειαν ῥηθέντας λόγους ἐκθέντες διασαφήσαιεν ἡμῖν τὰς αἰτίας δι' ἃς ἢ κατευστοχῆσαι συνέβη τοὺς εἰπόντας ἢ διαπεσεῖν, γένοιτ' ἄν τις ἔννοια τοῦ πράγματος ἀληθινὴ καὶ δυναίμεθ' ἂν ἅμα μὲν διακρίνοντες, ἅμα δὲ μεταφέροντες ἐπὶ τὰ παραπλήσια κατευστοχεῖν ἀεὶ τῶν προκειμένων. 9 Ἀλλ' ἔστιν, οἶμαι, τὸ μὲν αἰτιολογεῖν δυσχερές, τὸ δὲ ῥησικοπεῖν ἐν τοῖς βιβλίοις ῥᾴδιον, καὶ τὸ μὲν ὀλίγα καιρίως εἰπεῖν καὶ τούτου παραγγελίαν εὑρεῖν ὀλίγοις ἐφικτόν, τὸ δὲ πολλὰ διαθέσθαι καὶ ματαίως τῶν ἐν μέσῳ κειμένων καὶ κοινόν.

25 k. Ἵνα δὲ καὶ περὶ ταῦτα βεβαιωσώμεθα τὴν ἀπόφασιν τὴν ὑπὲρ Τιμαίου, καθάπερ καὶ τὴν ὑπὲρ τῆς ἀγνοίας, ἔτι δὲ τῆς ἑκουσίου ψευδογραφίας, βραχέα προοισόμεθα τῶν ὁμολογουμένων αὐτοῦ λόγων ἐπ' ὀνόματος. 2 [Ὅτι] τῶν δεδυναστευκότων ἐν Σικελίᾳ μετὰ Γέλωνα τὸν ἀρχαῖον πραγματικωτάτους ἄνδρας παρειλήφαμεν Ἑρμοκράτην, Τιμολέοντα, Πύρρον τὸν Ἠπειρώτην, οἷς ἥκιστ' ἂν δέοι περιάπτειν μειρακιώδεις καὶ διατριβικοὺς λόγους. 3 Ὁ δέ φησιν ἐν τῇ μιᾷ καὶ εἰκοστῇ βίβλῳ, καθ' ὃν καιρὸν Εὐρυμέδων παραγενόμενος εἰς Σικελίαν παρεκάλει τὰς πόλεις εἰς τὸν κατὰ τῶν Συρακοσίων πόλεμον, τότε τοὺς Γελῴους κάμνοντας τῷ πολέμῳ διαπέμψασθαι πρὸς τοὺς

Codd. 25 k. 2 nouam eclogam indicant Heyse Boissevain.

8 δυναίμεθ' ἂν Geel : δυνάμεθα M.

25 k. 1 προοισόμεθα Cobet : προσοισόμεθα M.

obtenir une trêve[1] ; 4 l'accueil fut favorable, et là-dessus, les deux peuples envoyèrent des ambassades à leurs alliés respectifs pour les inviter à déléguer des plénipotentiaires qui viendraient à Géla conférer de la paix et des intérêts communs. 5 Une fois les députés arrivés et la conférence ouverte, Timée met en scène Hermocratès et lui prête à peu près ce langage. 6 L'orateur commence par féliciter les gens de Géla et ceux de Camarine, premièrement d'avoir conclu une trêve, deuxièmement d'avoir pris l'initiative d'un débat sur la paix, troisièmement d'avoir pris la précaution de faire débattre la question de la paix, non par la multitude, mais par les dirigeants des États, qui connaissaient exactement la différence entre la guerre et la paix ; 7 là-dessus, après avoir débité deux ou trois maximes politiques, il croit bon de leur faire apprendre, toute affaire cessante, quelle différence il y a de la guerre à la paix, bien qu'il vienne de dire un peu plus haut qu'il savait précisément gré aux gens de Géla de ne pas avoir porté le débat devant le peuple, mais devant une conférence parfaitement instruite de ces différences. 8 Il s'ensuit que Timée non seulement passera pour dénué de sens politique[2], mais encore qu'il est assujetti aux exercices d'école ; 9 car tout le monde sait bien qu'il faut présenter aux auditeurs la démonstration des points ignorés et douteux, mais qu'il est tout à fait superflu et tout à fait puéril de faire de belles phrases

1. Thucydide (IV.58) n'indique pas les raisons du conflit entre Camarine et Géla. Mais Camarine pencha d'abord, en 427, du côté des Léontins qui, en guerre avec Syracuse, obtinrent l'assistance d'Athènes (Thuc. III.86). Au contraire, Géla se rangeait au parti de Syracuse. La défection de Camarine, ville dorienne, colonie de Syracuse, pouvait être particulièrement pénible ; aussi comprend-on les efforts d'Hermocratès, en 424 et en 415/4, pour détacher cette ville de l'alliance athénienne (Thuc. VI.75.3-88.2). Et par deux fois, il y réussit.

2. τῆς πραγματικῆς ... δυνάμεως : *le sens, le talent politique;* cf. XXXVIII.7.1 : (Hasdrubal) κεχωρισμένος τῆς πραγματικῆς καὶ στρατηγικῆς δυνάμεως.

Καμαριναίους ὑπὲρ ἀνοχῶν· 4 τῶν δὲ προθύμως δεξαμένων, μετὰ ταῦτα πρεσβεύειν ἑκατέρους πρὸς τοὺς ἑαυτῶν συμμάχους καὶ παρακαλεῖν ἄνδρας ἐκπέμψαι πιστούς, οἵτινες εἰσελθόντες εἰς Γέλαν βουλεύσονται περὶ διαλύσεως καὶ τῶν κοινῇ συμφερόντων. 5 Παραγενομένων δὲ τῶν συνέδρων καὶ τοῦ διαβουλίου προτεθέντος τοιούτοις τισὶ χρώμενον εἰσάγει λόγοις τὸν Ἑρμοκράτην. 6 Ἐπαινέσας γὰρ ὁ προειρημένος ἀνὴρ τοὺς Γελῴους καὶ τοὺς Καμαριναίους, πρῶτον μὲν ὡς αὐτῶν ποιησάντων τὰς ἀνοχάς, δεύτερον ὅτι τοῦ περὶ διαλύσεως γενέσθαι λόγους αἴτιοι καθεστήκασι, τρίτον ὅτι προνοηθεῖεν τοῦ μὴ βουλεύεσθαι τὰ ⟨πλήθη περὶ τῶν δι⟩αλύσεων, ἀλλὰ ⟨τοὺς προεστῶ⟩τας τῶν πολιτευμάτων καὶ σαφῶς εἰδότας τίνα διαφορὰν ἔχει ὁ πόλεμος τῆς εἰρήνης, 7 μετὰ δὲ ταῦτα δυ' ἢ τρία λαβὼν ἐπιχειρήματα πραγματικά, λοιπὸν οἴεται αὐτοὺς ἐπιστήσαντας μαθεῖν ἡλίκην ὁ πόλεμος διαφορὰν ἔχει τῆς εἰρήνης, μικρῷ πρότερον εἰρηκὼς ὅτι κατ' ⟨αὐτὸ τοῦτο⟩ χάριν ἔχει τοῖς Γελῴοις τὸ μὴ γίνεσθαι τοὺς λόγους ἐν ⟨τοῖς πολλοῖς ἀλλ'⟩ ἐν συνεδρίῳ καλῶς γινώσκοντι τὰς τοιαύτας παρα⟨λλα⟩γάς. 8 Ἐξ ὧν ὁ Τίμαιος οὐ μόνον τῆς πραγματικῆς ἂν δόξειεν ἀπολείπεσθαι δυνάμεως, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐν ταῖς διατριβαῖς ἐπι⟨χειρή⟩σεων πολύ γ' ἐλάττων. 9 Πάντες γὰρ δήπουθεν οἴονται δεῖν τὰς |ἀπο⟨δείξεις⟩ φέρειν τῶν ἀγνοουμένων καὶ τῶν ἀπιστουμένων παρὰ τοῖς ἀκροαταῖς, περὶ δὲ τῶν ἤδη γινωσκομένων ματαιότατον εἶναι ⟨πάντων καὶ⟩ παιδαριωδέστατον τὸ καθευρεσιλογεῖν

5 τοῦ Boissevain : om. Heyse || 6 ὡς Geel : τῶν Mai || τοῦ Geel : τοὺς M || τὰ πλήθη περὶ τῶν διαλύσεων rest. Heyse || τοὺς προεστῶτας Heyse || 7 ὅτι κατ' αὐτὸ τοῦτο rest. Heyse || τοῖς πολλοῖς ἀλλ' Hultsch : ἑτέρωθι ἢ Heyse || παραλλαγάς nos (παρα... γασ legit Boissevain) : περιπετείας Heyse || 8 ἐπιχειρήσεων πολύ γ' ἐλάττων rest. Boissevain : ἐπι<χειρήσεων ὀλίγου> ἐλαχίστων Heyse ἐπιχειρήσεων οὐκ ὀλίγου ἐλαττοῦσθαι Hultsch || 9 ἀποδείξεις Geel : ἀπο... Heyse || πάντων καὶ Büttner-W. : ἅμα δὲ καὶ Heyse.

à propos de ce qui est admis ou connu[1]. 10 Or Timée, outre qu'il commet l'erreur complète de consacrer la plus grande partie du discours à des questions qui n'ont absolument pas besoin de discours, développe des idées 11 que personne ne croira qu'Hermocratès a développées, lui qui combattit avec les Lacédémoniens à la bataille d'Aigos Potamos et qui fit prisonnière toute l'armée athénienne avec ses généraux en Sicile[2] ; idées qu'on n'attribuerait même pas au premier écolier venu.

26. C'est donc lui qui croit d'abord devoir rappeler aux délégués que c'est la trompette qui le matin éveille les gens en temps de guerre et le chant du coq en temps de paix. 2 Il dit ensuite qu'Héraclès, en instituant les jeux Olympiques et la trêve sacrée, a révélé un trait de son caractère, qu'il n'a fait de mal à tous ceux auxquels il a fait la guerre que par nécessité ou par ordre et qu'il n'a causé volontairement de tort à personne d'entre les hommes. 3 Il continue en allant chercher chez Homère Zeus qui est irrité contre Arès et qui lui dit :

Tu es le plus détesté de tous les dieux qui habitent l'Olympe, car tu es toujours l'ami des querelles, des guerres et des batailles ;

4 pareillement il fait dire au plus raisonnable des héros :

> Sans famille, sans loi, sans foyer est celui
> qui aime les horreurs de la guerre civile.

1. Cf. Lucien, *Hist. consc.* 28, 56-57.

2. Hermocratès usa d'une ruse pour retarder la retraite des Athéniens vaincus dans la dernière bataille, et donner aux Syracusains le temps d'organiser la poursuite ; il fit parvenir à Nicias la fausse nouvelle que les Syracusains gardaient les routes et qu'il valait mieux attendre au lendemain (Thuc. VII.73.2-3 ; Diod. XIII. 18.3-4). — Mais, d'après Thucydide, les Athéniens furent enveloppés par Gylippe et se rendirent à lui. C'est Timée qui attribuait à Hermocratès, dépourvu alors de commandement, le mérite d'avoir capturé l'armée athénienne. Polybe a accepté cette version sans discuter.

⟨πρὸς τὸ πι⟩στευ⟨ό⟩μενον ἢ τὸ γινωσκόμενον. 10 Ὁ δὲ χωρὶς τῆς ὅλης παραπτώσεως τοῦ διατεθεῖσθαι τὸ πλεῖστον μέρος τοῦ λόγου πρὸς τὰ καθάπαξ μὴ προσδεόμενα λόγου καὶ λήμμασι κέχρηται τοιούτοις, 11 οἷς τὸν μὲν Ἑρμοκράτην τίς ἂν κεχρῆσθαι πιστεύσειε, τὸν συναγωνισάμενον μὲν Λακεδαιμονίοις τὴν ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς ναυμαχίαν, αὐτανδρὶ δὲ χειρωσάμενον τὰς Ἀθηναίων δυνάμεις καὶ τοὺς στρατηγοὺς κατὰ Σικελίαν, ἀλλ' οὐδὲ μειράκιον τὸ τυχόν ;

26. Ὅς γε πρῶτον μὲν οἴεται δεῖν ἀναμνησθῆναι τοὺς συνέδρους διότι τοὺς κοιμωμένους τὸν ὄρθρον ἐν μὲν τῷ πολέμῳ διεγείρουσιν αἱ σάλπιγγες, κατὰ δὲ τὴν εἰρήνην οἱ ὄρνιθες. 2 Μετὰ δὲ ταῦτα τὸν Ἡρακλέα φησι τὸν μὲν Ὀλυμπίων ἀγῶνα θεῖναι καὶ τὴν ἐκεχειρίαν δεῖγμα ποιούμενον τῆς αὐτοῦ προαιρέσεως, ὅσοις δ' ἐπολέμησε, τούτους πάντας βεβλαφέναι κατὰ τὴν ἀνάγκην καὶ κατ' ἐπιταγήν, ἑκουσίως δὲ παραίτιον κακῶν οὐδενὶ γεγονέναι τῶν ἀνθρώπων. 3 Ἑξῆς δὲ τούτοις παρὰ μὲν τῷ ποιητῇ τὸν Δία παρεισάγεσθαι δυσαρεστούμενον τῷ Ἄρει καὶ λέγοντα

ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι θεῶν οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.

4 ὁμοίως δὲ καὶ τὸν φρονιμώτατον τῶν ἡρώων λέγειν

ἀφρήτωρ, ἀθέμιστος, ἀνέστιός ἐστιν ἐκεῖνος
ὃς πολέμου ἔραται ἐπιδημίου ὀκρυόεντος.

Codd. 26. 1-8 (πρῶτον μὲν - παραπλήσια) FS.

πρὸς τὸ πιστευόμενον rest. Boissevain : <πρὸς τὸ ὁμολογού>μενον Heyse.

26. 1 ὅς γε om. FS ‖ τοὺς κοιμωμένους FG (τοὺς om. MS) ‖ διεγείρουσιν αἱ σάλπιγγες FS : διαφέρουσι σάλπιγγες M ‖ 2 τὸν μὲν M : τῶν μὲν FS ‖ κατ' ἐπιταγήν FSM : τὴν ἐπιταγήν G ‖ κακῶν οὐδενὶ Boissevain : κακοῦ οὐδενὶ FS ‖ 4 ἔραται MG : ἔρατ' FS.

5 et Euripide s'accorde avec Homère dans le passage où il dit :

O paix, abîme de richesses,
la plus belle entre les dieux bienheureux,
j'aspire vers toi, comme tu tardes !
J'ai peur que la vieillesse ne me dépasse,
avant que je n'aie vu ta saison gracieuse,
et les chansons des belles danses,
et les cortèges couronnés de fleurs.

6 Il ajoute encore que la guerre est tout à fait semblable à la maladie et la paix à la santé ; car l'une guérit même les malades et l'autre fait mourir même les bien-portants ; 7 qu'en temps de paix les jeunes gens enterrent les vieillards selon l'ordre naturel, et en temps de guerre c'est l'inverse. 8 Mais le plus fort, c'est qu'en temps de guerre la sécurité ne règne même pas jusqu'au pied des murs, tandis qu'en temps de paix elle s'étend jusqu'aux frontières du pays, et le reste ressemble à cela. 9 Je me demande quelles autres raisons ou paroles aurait imaginées un écolier nouveau venu dans les exercices d'école et l'utilisation des livres d'histoire et qui voudrait sur commande faire un développement d'après une image conventionnelle des personnages[1] ; je crois que c'est bien cela, non autre chose, que Timée prête à Hermocratès.

26 a. Qu'en est-il encore quand Timoléon dans ce même livre exhorte les Grecs à livrer bataille aux Carthaginois et qu'ils ne vont plus tarder[2] à engager le combat contre des ennemis plusieurs fois supérieurs

1. ἐκ τῶν παρεπομένων τοῖς προσώποις : il s'agit des développements qu'on peut tirer par le raisonnement ou par des recettes de rhétorique d'un type de caractère donné ou de l'idée qu'on se fait d'un personnage historique.

2. μόνον οὐκ ἤδη μελλόντων : Cobet (*Mnem.* N.S. 4.1876, p. 359) rejette μόνον οὐκ et propose ὅσον οὐκ. Wunderer (*Acta Seminarii phil. Erlangensis*, 4.1886, p. 328) remarque que μόνον οὐ se lit chez Aristophane, *Vesp.* 538, et se trouve fréquemment chez Polybe (II.13.5, III.109.2, 64.4, V.35.2, IX.9.4, XII.7.5).

5 ὁμογνωμονεῖν δὲ τῷ ποιητῇ καὶ τὸν Εὐριπίδην ἐν οἷς φησιν·

εἰρήνα βαθύπλουτε,
καλλίστα μακάρων θεῶν,
ζῆλός μοι σέθεν, ὡς χρονίζεις.
Δέδοικα δὲ μὴ πρὶν ὑπερβάλῃ με γῆρας,
πρὶν σὰν χαρίεσσαν προσιδεῖν ὥραν
καὶ καλλιχόρους ἀοιδὰς
φιλοστεφάνους τε κώμους.

6 Ἔτι δὲ πρὸς τούτοις ὁμοιότατον εἶναί φησι τὸν μὲν πόλεμον τῇ νόσῳ, τὴν δ' εἰρήνην τῇ ὑγιείᾳ· τὴν μὲν γὰρ καὶ τοὺς κάμνοντας ἀναλαμβάνειν, ἐν τῷ δὲ καὶ τοὺς ὑγιαίνοντας ἀπόλλυσθαι. 7 Καὶ κατὰ μὲν τὴν εἰρήνην τοὺς πρεσβυτέρους ὑπὸ τῶν νέων θάπτεσθαι κατὰ φύσιν, ἐν δὲ τῷ πολέμῳ τἀναντία, 8 τὸ δὲ μέγιστον ἐν μὲν τῷ πολέμῳ μηδ' ἄχρι τῶν τειχῶν εἶναι τὴν ἀσφάλειαν, κατὰ δὲ τὴν εἰρήνην μέχρι τῶν τῆς χώρας ὅρων, καὶ τούτοις ἕτερα παραπλήσια. 9 Θαυμάζω δὴ τίσι ποτ' ἂν ἄλλοις ἐχρήσατο λόγοις ἢ προφοραῖς μειράκιον ἄρτι γενόμενον ⟨περὶ⟩ διατριβὰς καὶ ⟨τὰς⟩ ἐκ τῶν ὑπομνημάτων πολυπραγμοσύνας καὶ βουλόμενον παραγγελματικῶς ἐκ τῶν παρεπομένων τοῖς προσώποις ποιεῖσθαι τὴν ἐπιχείρησιν· δοκεῖ ⟨γὰρ οὐχ ἑτέροις⟩, ἀλλὰ τούτοις οἷς ὁ Τίμαιος Ἑρμοκράτην κεχρῆσθαί φησι.

26 a. Τί δὲ πάλιν ὅταν ὁ Τιμολέων ἐν τῇ αὐτῇ βίβλῳ παρακαλῶν τοὺς Ἕλληνας πρὸς τὸν ἐπὶ τοὺς Καρχηδονίους κίνδυνον, καὶ μόνον οὐκ ἤδη μελλόντων συνάγειν

5 ὁμογνωμονεῖν FMG : -νεῖ S || σέθεν FS : γέθεν M || πρὶν σὰν Gesner : ἢ πρὶν ἂν M πρὶν ἂν FS || 6 ἀναλαμβάνειν M : ἅμα λαμβάνειν FS || ἀπόλλυσθαι FD : ἀπολεῖσθαι Ro || 8 ὅρων MS : ὡρῶν F || 9 ἄρτι Dindorf : δή τι uel δέ τι Heyse || περὶ add. Geel || τὰς add. Hultsch || ἐκ Boissevain : om. Heyse || γὰρ οὐχ ἑτέροις Hultsch : γὰρ οὐδαμῶς coni. Heyse || ὁ ante Τίμαιος Boissevain : om. Heyse.

en nombre? Il leur demande d'abord de ne pas considérer le nombre de leurs adversaires, mais leur manque de courage. 2 « Car l'Afrique entière a beau être habitée d'un bout à l'autre et regorger de monde, nous n'en disons pas moins proverbialement, quand nous voulons désigner la solitude d'une façon concrète : plus désert qu'en Afrique ! et nous ne rapportons pas l'expression à la solitude, mais au manque de courage des habitants. » 3 En bref, dit-il, qui pourrait redouter des hommes qui dissimulent ce que la nature a donné au genre humain pour le distinguer des animaux, je veux dire les mains, qu'ils tiennent toute leur vie sous leur tunique en les gardant inactives? 4 Et le pire, c'est que sous leur tunique, ils portent des caleçons pour éviter de s'exposer aux regards des ennemis lorsqu'ils meurent au combat... »[1]

Timée abuse du paradoxe

26 b. Gélon promettait aux Grecs de leur envoyer un renfort de vingt mille hommes d'infanterie et de deux cents navires pontés, s'ils lui cédaient le commandement, soit sur terre, soit sur mer, et l'on dit que les représentants des Grecs, siégeant à Corinthe, firent une réponse tout à fait politique aux ambassadeurs de Gélon : 2 ils priaient Gélon de leur venir en aide avec ses forces ; quant au commandement, les événements le conféreraient nécessairement aux plus braves ; 3 ce qui voulait dire qu'ils ne se réfugiaient pas dans l'espoir offert par Syracuse, mais qu'ils comptaient sur eux-mêmes et invitaient chacun à disputer le prix

1. Polybe prenait chez Timée un discours de Pyrrhus (cf. XII. 25k.2) comme exemple du genre πρεσβευτικός. C'était peut-être la réponse de Pyrrhus aux ambassadeurs de Tarente. Pausanias (I.12.1) qui mentionne cette ambassade semble offrir l'écho de la manière de Timée : 1° Les Tarentins, pour mieux attirer le roi, lui déclarent que l'Italie est plus riche que la Grèce tout entière (cf. ci-après l'hyperbole des ambassadeurs de Gélon, 26 b.4). 2° Pyrrhus rappelle dans sa réponse qu'il est le descendant d'Achille et qu'en faisant la guerre aux Romains il luttera contre les descendants des Troyens. On sait que Timée soutenait la tradition des origines troyennes de Rome (voir ci-dessus 4 b).

εἰς τὰς χεῖρας τοῖς ἐχθροῖς πολλαπλασίοις οὖσι, πρῶτον μὲν ἀξιοῖ μὴ βλέπειν αὐτοὺς πρὸς τὸ πλῆθος τῶν ὑπεναντίων, ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀνανδρίαν ; 2 καὶ γὰρ τῆς Λιβύης ἁπάσης συνεχῶς οἰκουμένης καὶ πληθυούσης ἀνθρώπων, ὅμως ἐν ταῖς παροιμίαις, ὅταν περὶ ἐρημίας ἔμφασιν βουλώμεθα ποιῆσαι, λέγειν ἡμᾶς « ἐρημότερα τῆς Λιβύης », οὐκ ἐπὶ τὴν ἐρημίαν φέροντας τὸν λόγον, ἀλλ' ἐπὶ τὴν ἀνανδρίαν τῶν κατοικούντων. 3 Καθόλου δέ, φησι, τίς ἂν φοβηθείη τοὺς ἄνδρας, οἵτινες τῆς φύσεως τοῦτο τοῖς ἀνθρώποις δεδωκυίας ἴδιον παρὰ τὰ λοιπὰ τῶν ζῴων, λέγω δὲ τὰς χεῖρας, ταύτας παρ' ὅλον τὸν βίον ἐντὸς τῶν χιτώνων ἔχοντες ἀπράκτους περιφέρουσι ; 4 τὸ δὲ μέγιστον οἵ γε καὶ ὑπὸ τοῖς χιτωνίσκοις, φησί, περιζώματα φοροῦσιν, ἵνα μηδ' ὅταν ἀποθάνωσιν ἐν ταῖς μάχαις φανεροὶ γένωνται τοῖς ὑπεναντίοις...

26 b. [Ὅτι] Γέλωνος ἐπαγγελλομένου τοῖς Ἕλλησι δισμυρίοις πεζοῖς, διακοσίαις δὲ ναυσὶ καταφράκτοις βοηθήσειν, ἐὰν αὐτῷ τῆς ἡγεμονίας [ἢ τῆς ἡγεμονίας] ἢ τῆς κατὰ γῆν ἢ τῆς κατὰ θάλατταν παραχωρήσωσι, φασὶ τοὺς προκαθημένους ἐν Κορίνθῳ τῶν Ἑλλήνων πραγματικώτατον ἀπόκριμα δοῦναι τοῖς παρὰ τοῦ Γέλωνος πρεσβευταῖς · 2 ἐκέλευον γὰρ ὡς ἐπίκουρον ἔρχεσθαι τὸν Γέλωνα μετὰ τῶν δυνάμεων, τὴν δ' ἡγεμονίαν ἀνάγκῃ τὰ πράγματα περιθήσειν τοῖς ἀρίστοις τῶν ἀνδρῶν · 3 τοῦτο δ' ἐστὶν οὐ καταφευγόντων ἐπὶ τὰς Συρακοσίων ἐλπίδας, ἀλλὰ πιστευόντων αὑτοῖς καὶ προκαλουμένων τὸν βουλόμενον εἰς τὸν τῆς ἀνδρείας

26 a. 1 πολλαπλασίοις Geel : παραπλησίοις M || αὐτοὺς Heyse : αὐτοῦ M || ἀνανδρίαν Heyse : ἀνδρείαν M || 4 οἵ γε Boissevain : οἳ Heyse || post ὑπεναντίοις sententia abrupta ; ἄνδρες ὄντες add. Cobet.

26 b. 1 ἢ τῆς ἡγεμονίας M del. Heyse || 2 ἐπίκουρον Mai : ἐπικὸν M || 3 ἐστὶν οὐ Bekker : ἐστι τῶν M || εἰς Boissevain : ἐπὶ Mai Heyse.

du courage et la couronne de la valeur. 4 Néanmoins Timée, sur chacun des points ci-dessus, développe tant d'arguments et se donne tant de mal pour faire la Sicile plus vaste que la Grèce entière, son histoire intérieure plus glorieuse et plus belle que celle du reste de la terre, faire des Siciliens les plus sages entre les hommes distingués pour leur sagesse et des Syracusains les gens les plus dignes du commandement et les politiques les plus divins[1], 5 qu'il ne laisse aucune chance de le surpasser, sous le rapport des argumentations paradoxales, aux petits jeunes gens versés dans les disputes d'école et les lieux communs, lorsqu'ils entreprennent de faire l'éloge de Thersite ou le blâme de Pénélope ou de quelque autre personnage de ce genre.

Jugement sur la Nouvelle Académie.

26 c. Dès lors, par l'abus du paradoxe, il en arrive, non pas à comparer, mais à ridiculiser les hommes et les actions qu'il veut mettre en valeur, tombant à peu près dans le même défaut que ceux qui, dans les dissertations de l'Académie, se travaillent pour trouver l'argument le plus frappant. 2 En effet, certains d'entre eux, pour réduire leurs interlocuteurs au doute sur la question des représentations aperceptives par évidence et des non aperceptives, recourent à de tels paradoxes et entassent de telles probabilités qu'on se demande s'il n'est pas possible de sentir à Athènes l'odeur des œufs cuits à Éphèse, et qu'on doute au moment même où ils discutent là-dessus à l'Académie s'ils ne débitent pas leurs discours couchés chez eux en rêvant tout éveillés. 3 En abusant par là du paradoxe, ils ont jeté la déconsidération sur toute leur école au

1. A propos de l'éloge de Syracuse par Timée, Cicéron (*Rep.* III.31.43) écrit : *Urbs illa praeclara, quam ait Timaeus Graecarum maximam, omnium autem esse pulcherrimam...* Au temps de Timée, quand commençait le déclin d'Athènes et qu'Alexandrie n'avait pas encore tout son éclat, Syracuse était certainement la plus grande ville du monde grec, et la plus belle. Strabon (VI.2.4) ndique une enceinte de 180 stades (environ 22 kilomètres).

ἀγῶνα καὶ τὸν περὶ τῆς ἀρετῆς στέφανον. 4 Ἀλλ' ὅμως Τίμαιος εἰς ἕκαστα τῶν προειρημένων τοσούτους ἐκτείνει λόγους καὶ τοιαύτην ποιεῖται σπουδὴν περὶ τοῦ τὴν μὲν Σικελίαν μεγαλομερεστέραν ποιῆσαι τῆς συμπάσης Ἑλλάδος, τὰς δ' ἐν αὐτῇ πράξεις ἐπιφανεστέρας καὶ καλλίους τῶν κατὰ τὴν ἄλλην οἰκουμένην, τῶν δ' ἀνδρῶν τῶν μὲν σοφίᾳ διενηνοχότων σοφωτάτους τοὺς ἐν Σικελίᾳ, τῶν δὲ πραγματικῶν ἡγεμονικωτάτους καὶ θειοτάτους τοὺς ἐκ Συρακουσῶν, 5 ὥστε μὴ καταλιπεῖν ὑπερβολὴν τοῖς μειρακίοις τοῖς ἐν ταῖς διατριβαῖς καὶ τοῖς τόποις πρὸς τὰς παραδόξους ἐπιχειρήσεις, ὅταν ἢ Θερσίτου λέγειν ἐγκώμιον ἢ Πηνελόπης προθῶνται ψόγον ἤ τινος ἑτέρου τῶν τοιούτων.

---

26 c. Λοιπὸν ἐκ τούτων διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς παραδοξολογίας οὐκ εἰς σύγκρισιν, ἀλλ' εἰς καταμώκησιν ἄγει καὶ τοὺς ἄνδρας καὶ τὰς πράξεις ὧν βούλεται προΐστασθαι, καὶ σχεδὸν εἰς τὸ παραπλήσιον ἐμπίπτει τοῖς περὶ τοὺς ἐν Ἀκαδημείᾳ λόγους τὸν προχειρότατον λόγον ἠσκηκόσιν. 2 Καὶ γὰρ ἐκείνων τινὲς βουλόμενοι περί τε τῶν προφανῶς καταλήπτων εἶναι δοκούντων καὶ περὶ τῶν ἀκαταλήπτων εἰς ἀπορίαν ἄγειν τοὺς προσδιαλεγομένους τοιαύταις χρῶνται παραδοξολογίαις καὶ τοιαύτας εὐποροῦσι πιθανότητας ὥστε διαπορεῖν εἰ δυνατόν ἐστι τοὺς ἐν Ἀθήναις ὄντας ὀσφραίνεσθαι τῶν ἑψομένων ᾠῶν ἐν Ἐφέσῳ καὶ διστάζειν μή πως, καθ' ὃν καιρὸν ἐν Ἀκαδημείᾳ διαλέγονται περὶ τούτων, οὐχ ὕπαρ, ἀλλ' ὄναρ ἐν οἴκῳ κατακείμενοι τούτους διατίθενται τοὺς λόγους. 3 Ἐξ ὧν διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς παραδοξολογίας εἰς διαβολὴν ἤχασι τὴν ὅλην αἵρεσιν,

4 ἐκτείνει Bekker : ἐντείνει M.
26 c. 1 ὧν Bekker : ὡς M || τὸν προχειρότατον Heyse : τὸν προχειριστότατον M τὸν χείριστον Geel || 2 ὕπαρ ἀλλ' ὄναρ Naber : ὑπὲρ ἄλλων ἄρ M ὑπὲρ ἀλῶν Heyse.

point que même les doutes justifiés laissent les gens sceptiques. 4 Mais, mise à part leur propre aberration, ils ont encore inspiré aux jeunes gens une telle passion qu'ils ne font plus la moindre réflexion sur les problèmes moraux et politiques qui font l'utilité de la philosophie, et qu'ils perdent leur temps à tirer vanité d'une phraséologie inutile et paradoxale.

26 d. La même chose arrive en histoire à Timée et à ses admirateurs : avec son goût du paradoxe et de la chicane dans la discussion il en éblouit la plupart d'une façon absurde, s'impose à leur attention par son affectation de véracité, et gagne le soutien de quelques autres qui se disent convaincus par ses démonstrations[1]. 2 En particulier il s'est acquis cette réputation par ses discussions sur les migrations, les colonies et les filiations : 3 sur ces sujets, il produit tant d'illusion par sa minutie et l'aigreur qu'il met dans ses critiques à l'égard d'autrui que, à l'en croire, tous les autres historiens se sont endormis sur les événements et se sont fait de la terre une opinion négligente, tandis que lui seul a procédé à un examen minutieux et fait la critique des traditions dans chaque cas particulier, où il y a bien des choses vraies, mais bien d'autres mensongères. 4 Néanmoins, ceux qui se sont nourris assez longtemps de ses premiers livres où il traite les questions dont je parle, et qui lui font entièrement confiance quand il développe ses promesses hyperboliques, lorsqu'on leur démontre ensuite que Timée est sujet aux fautes qu'il reproche si âprement aux autres, comme nous l'avons fait plus

1. μετ' ἀποδείξεως : Timée ne se contentait pas d'exposer des faits ; il entendait prouver la véracité de ce qu'il écrivait, en raisonnant, en réfutant, en comparant les thèses. Diodore (V.6.1) donne une idée de sa méthode : « Philistos déclare que les Sicanes ont émigré d'Ibérie pour s'installer en Sicile et qu'ils tirent leur nom du Sicanos, un fleuve d'Ibérie. Timée réfute l'erreur de cet historien et démontre minutieusement qu'ils étaient autochtones. Il apporte de nombreuses preuves (πολλὰς ἀποδείξεις) de leur ancienneté, mais nous ne croyons pas nécessaire de les passer en revue ». Tout ce passage de Diodore, y compris la prétérition finale, peut servir à illustrer le jugement de Polybe dans ce chapitre.

ὥστε καὶ τὰ καλῶς ἀπορούμενα παρὰ τοῖς ἀνθρώποις εἰς ἀπιστίαν ἦχθαι. 4 Καὶ χωρὶς τῆς ἰδίας ἀστοχίας καὶ τοῖς νέοις τοιοῦτον ἐντετόκασι ζῆλον, ὥστε τῶν μὲν ἠθικῶν καὶ πραγματικῶν λόγων μηδὲ τὴν τυχοῦσαν ἐπίνοιαν ποιεῖσθαι, δι' ὧν ὄνησις τοῖς φιλοσοφοῦσι, περὶ δὲ τὰς ἀνωφελεῖς καὶ παραδόξους εὑρεσιλογίας κενοδοξοῦντες κατατρίβουσι τοὺς βίους.

26 d. Τὸ δ' αὐτὸ καὶ Τιμαίῳ συμβέβηκε περὶ τὴν ἱστορίαν καὶ τοῖς τούτου ζηλωταῖς· παραδοξολόγος γὰρ ὢν καὶ φιλόνεικος περὶ τὸ προτεθὲν τοὺς μὲν πολλοὺς καταπέπληκται ἀλόγως, ἠνάγκακε δ' αὐτῷ ⟨προσέχειν⟩ διὰ τὴν ἐπίφασιν τῆς ἀληθινολογίας, τινὰς δὲ καὶ προσκέκληται καὶ μετ' ἀποδείξεως δοκεῖ πείθειν. 2 Καὶ μάλιστα ταύτην γ' ἐνείργασται τὴν δόξαν ἐκ τῶν περὶ τὰς ἀποικίας καὶ κτίσεις καὶ συγγενείας ἀποφάσεων· 3 ἐν γὰρ τούτοις τηλικαύτην ἐπίφασιν ποιεῖ διὰ τῆς ἀκριβολογίας καὶ τῆς πικρίας τῆς ἐπὶ τῶν ἐλέγχων, οἷς χρῆται κατὰ τῶν πέλας, ὥστε δοκεῖν κατὰ ⟨τοῦτον⟩ τοὺς ⟨μὲν⟩ ἄλλους συγγραφέας ἅπαντας συγκεκοιμῆσθαι τοῖς πράγμασι καὶ κατεσχεδιακέναι τῆς οἰκουμένης, αὐτὸν δὲ μόνον ἐξητακέναι τὴν ἀκρίβειαν καὶ διευκρινηκέναι τὰς ἐν ἑκάστοις ἱστορίας, ἐν οἷς πολλὰ μὲν ὑγιῶς λέγεται, πολλὰ δὲ καὶ ψευδῶς. 4 Οὐ μὴν ἀλλ' οἱ πλείω χρόνον συντραφέντες αὐτοῦ τοῖς πρώτοις ὑπομνήμασιν, ἐν οἷς αἱ περὶ τῶν προειρημένων εἰσὶ συντάξεις, ὅταν ἅπασαν συνταξαμένῳ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐπαγγελίας ἀποπιστεύσωσι, κἄπειτά τις αὐτοῖς ἀποδεικνύῃ τὸν Τίμαιον, ἐν οἷς πικρότατός ἐστι κατὰ τῶν πέλας, αὐτὸν ἔνοχον ὄντα,

4 ἐντετόκασι Heyse : ἐκτετόκασι Boissevain || ὥστε Geel : εἰς τὸ M || ποιεῖσθαι M : add. συμβαίνει Büttner-W.

26 d. 1 ἀλόγως M : τοῖς λόγοις Lucht || προσέχειν add. Hultsch || πείθειν Geel : πείσειν M || 3 κατὰ τοῦτον τοὺς μὲν ἄλλους Heyse : κα|τὰ τοὺς ἄλλους M.

haut en collectionnant ses bévues sur Locres et sur le reste, 5 ces gens-là deviennent hargneux, chicaniers et irréductibles, et c'est pour ainsi dire, après avoir laborieusement compulsé ses ouvrages, à peu près la seule utilité qu'ils retirent de cette lecture. 6 Et de plus, lorsqu'ils ont étudié ses harangues et plus généralement ses interminables explications, ils deviennent puérils, scolaires et complètement fermés à la vérité pour les raisons que je viens de dire.

Cause des defauts de Timée ; l'historien idéal.

27 a. D'ailleurs la partie politique[1] de son *Histoire* est un amalgame de tous les défauts, et nous en avons relevé la plupart ; 2 nous dirons maintenant la raison de cette défaillance, raison qui n'apparaît pas éclatante à la plupart des gens, mais qui se révélera comme la cause la plus véritable des fautes de Timée. 3 On croit qu'il a possédé l'esprit scientifique en chaque chose et une compétence fondée sur l'information, bref qu'il a mis beaucoup d'application à écrire son *Histoire* ; 4 mais dans certains domaines personne ne semble avoir été moins instruit ni moins appliqué parmi les historiens en renom. Voici ce qui justifiera ce que je dis.

27. Des deux instruments pour ainsi dire, que nous possédons naturellement et qui nous servent à la connaissance et à l'information, l'ouïe et la vue, la vue est de beaucoup le plus véridique selon Héraclite (les yeux étant des témoins plus exacts que les oreilles)[2] ; 2 mais Timée a pris pour se renseigner la plus agréable et la

1. τὸ πραγματικὸν αὐτῷ μέρος : sur le sens de cette expression voir le *Commentaire, ad loc.* et à XII.25e. P. Scheller (*De hellenistica historiae conscribendae arte*, p. 32-33) l'applique à la recherche des faits (ζήτησις πραγμάτων) et au plan (χειρισμὸς τῆς ὑποθέσεως). Le plan n'a rien à voir ici : il s'agit seulement des μέρη de l'information énumérés plus haut XII.25e.1 : la connaissance des lieux et l'expérience politique.

2. Lucien (*Hist. conscr.* 29) s'égaie aux dépens d'un historien de son temps, qui n'avait pas quitté Corinthe de sa vie, mais qui, n'hésitait pas à écrire au début d'u nouvrage sur la guerre des Parthes une formule parente de celled 'Héraclite : Ὦτα ὀφθαλμῶν ἀπιστότερα.

καθάπερ ἡμεῖς ἀρτίως ἐπὶ τῶν Λοκρῶν καὶ τῶν ἑξῆς παραπαίοντα συνεστήσαμεν, 5 δυσέριδες γίνονται καὶ φιλόνεικοι καὶ δυσμετάθετοι, καὶ σχεδὸν ὡς ἔπος εἰπεῖν οἱ φιλοπονώτατα προσεδρεύσαντες τοῖς ὑπομνήμασιν αὐτοῦ τοῦτ' ἀποφέρονται τὸ λυσιτελὲς ἐκ τῆς ἀναγνώσεως. 6 Οἵ γε μὴν ταῖς δημηγορίαις προσσχόντες αὐτοῦ καὶ καθόλου τοῖς διεξοδικοῖς λόγοις μειρακιώδεις καὶ διατριβικοὶ καὶ τελέως ἀναλήθεις γίνονται διὰ τὰς ἄρτι ῥηθείσας αἰτίας.

27 a. Λοιπὸν δὲ τὸ πραγματικὸν αὐτῷ μέρος τῆς ἱστορίας ἐκ πάντων σύγκειται τῶν ἁμαρτημάτων ὧν τὰ πλεῖστα διεληλύθαμεν· 2 τὴν δ' αἰτίαν τῆς ἁμαρτίας νῦν ἐροῦμεν, ἥτις οὐκ ἔνδοξος μὲν φαίνεται τοῖς πλείστοις, ἀληθινωτάτη δ' εὑρεθήσεται τῶν Τιμαίου κατηγορημάτων. 3 Δοκεῖ μὲν γὰρ καὶ τὴν ἐμπειρικὴν περὶ ἕκαστα δύναμιν καὶ τὴν ἐπὶ τῆς πολυπραγμοσύνης ἕξιν παρεσκευάσθαι καὶ συλλήβδην φιλοπόνως προσεληλυθέναι πρὸς τὸ γράφειν τὴν ἱστορίαν, 4 ἐν ἐνίοις δ' οὐδεὶς οὔτ' ἀπειρότερος οὔτ' ἀφιλοπονώτερος φαίνεται γεγονέναι τῶν ἐπ' ὀνόματος συγγραφέων. Δῆλον δ' ἔσται τὸ λεγόμενον ἐκ τούτων.

27. Δυεῖν γὰρ ὄντων κατὰ φύσιν ὡσανεί τινων ὀργάνων ἡμῖν, οἷς πάντα πυνθανόμεθα καὶ πολυπραγμονοῦμεν, ἀκοῆς καὶ ὁράσεως, ἀληθινωτέρας δ'οὔσης οὐ μικρῷ τῆς ὁράσεως κατὰ τὸν Ἡράκλειτον (ὀφθαλμοὶ γὰρ τῶν ὤτων ἀκριβέστεροι μάρτυρες), 2 τούτων Τίμαιος τὴν ἡδίω μέν, ἥττω δὲ τῶν ὁδῶν ὥρμησε πρὸς τὸ πολυπραγμο-

Codd. 27. 1 — 28. 9 ἐπιδεικτικοῖς λόγοις FS.

6 προσσχόντες Bekker : προσχόντες M προσέχοντες Geel.

27 a. 2 φαίνεται M : φανεῖται Cobet || 3 προσεληλυθέναι Spengel : προεληλυθέναι M || 4 ἀπειρότερος οὔτ' ἀφιλοπονώτερος Geel : ἀπειρότατος οὔτ' ἀφιλοπονώτατος M || ἔσται Boissevain : ἔστι Heyse.

27. 1 δυεῖν MF : δυοῖν S || 2 ὁδῶν Casaubon : ὅλων MFS ὤτων G.

moins bonne de ces deux voies. 3 Il a renoncé entièrement aux renseignements de la vue et n'a recueilli que ceux de l'ouïe. Et comme celle-ci est en quelque sorte double, il s'est attaché à la consultation des livres, mais il a renoncé par négligence à l'enquête orale, comme nous l'avons montré plus haut. 4 Il est facile de comprendre pour quelle raison il a choisi cette méthode : c'est qu'on peut tirer des informations des livres sans péril et sans fatigue, pourvu qu'on ait pris la seule précaution de s'installer dans une ville possédant quantité d'ouvrages ou quelque part, au voisinage d'une bibliothèque. 5 Il ne reste plus qu'à faire des recherches tout en restant couché et à collationner les erreurs[1] des historiens antérieurs sans aucune espèce de fatigue. 6 Mais si l'information exige beaucoup de peine et de dépenses, elle est très utile et même c'est la partie la plus importante de l'histoire. 7 Cela ressort du témoignage des historiens de profession eux-mêmes. Éphore dit en effet que s'il était possible d'assister soi-même à tous les événements, ce serait de beaucoup la meilleure forme de connaissance ; 8 et Théopompe, que le meilleur homme de guerre est celui qui s'est trouvé au plus grand nombre de batailles, et le plus habile orateur celui qui a pris part au plus grand nombre de débats politiques[2], 9 et qu'il en est de même pour la médecine et la navigation. 10 Homère s'est exprimé d'une manière encore plus frappante sur ce point. C'est lui qui, pour nous montrer ce que doit être un homme politique, présente le personnage d'Ulysse en disant précisément :

1. τὰς ἀγνοίας : Boissevain et Büttner-Wobst proposent τὰς ἀποφάσεις à la place de τὰς ἀγνοίας, leçon unanime des mss. Cette correction est inutile : le sens est fort clair et l'emploi du pluriel ἄγνοιαι, justifié par un autre passage où il est question des ἀγνοίαις καὶ φιλοτιμίαις τῶν συγγραφέων (III.21.10).

2. Lucien (*Hist. conscr.* 37) demande aussi un historien qui joigne à l'esprit militaire et politique l'expérience guerrière, qui ait vécu dans les camps, vu les soldats à l'exercice et à la manœuvre, vu les armes et les machines de guerre et qui connaisse la valeur exacte des termes du métier, « en un mot quelqu'un qui ne soit pas seulement un casanier et s'en rapporte seulement au témoignage des autres ».

νεῖν. 3 Τῶν μὲν γὰρ διὰ τῆς ὁράσεως εἰς τέλος ἀπέστη, τῶν δὲ διὰ τῆς ἀκοῆς ἀντεποιήσατο· καὶ ταύτης μὲν οὔσης τινὸς ⟨διμεροῦς⟩ τοῦ μὲν διὰ τῶν ὑπομνημάτων ⟨ἥψατο⟩, τοῦ δὲ περὶ τὰς ἀνακρίσεις ῥᾳθύμως ἀπεστράφη, καθάπερ ἐν τοῖς ἀνώτερον ἡμῖν δεδήλωται. 4 Δι' ἣν δ' αἰτίαν ταύτην ἔσχε τὴν αἵρεσιν εὐχερὲς καταμαθεῖν· ὅτι τὰ μὲν ἐκ τῶν βιβλίων δύναται πολυπραγμονεῖσθαι χωρὶς κινδύνου καὶ κακοπαθείας, ἐάν τις αὐτὸ τοῦτο προνοηθῇ μόνον ὥστε λαβεῖν ἢ πόλιν ἔχουσαν ὑπομνημάτων πλῆθος ἢ βιβλιοθήκην που γειτνιῶσαν. 5 Λοιπὸν κατακείμενον ἐρευνᾶν δεῖ τὸ ζητούμενον καὶ συγκρίνειν τὰς τῶν προγεγονότων συγγραφέων ἀγνοίας ἄνευ πάσης κακοπαθείας. 6 Ἡ δὲ πολυπραγμοσύνη πολλῆς μὲν προσδεῖται ταλαιπωρίας καὶ δαπάνης, μέγα δέ τι συμβάλλεται καὶ μέγιστόν ἐστι μέρος τῆς ἱστορίας. 7 Δῆλον δὲ τοῦτ' ἐστὶν ἐξ αὐτῶν τῶν τὰς συντάξεις πραγματευομένων. Ὁ μὲν γὰρ Ἔφορός φησιν, εἰ δυνατὸν ἦν αὐτοὺς παρεῖναι πᾶσι τοῖς πράγμασι, ταύτην ἂν διαφέρειν πολὺ τῶν ἐμπειριῶν· 8 ὁ δὲ Θεόπομπος τοῦτον μὲν ἄριστον ἐν τοῖς πολεμικοῖς τὸν πλείστοις κινδύνοις παρατετευχότα, τοῦτον δὲ δυνατώτατον ἐν λόγῳ τὸν πλείστων μετεσχηκότα πολιτικῶν ἀγώνων· 9 τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον συμβαίνειν ἐπ' ἰατρικῆς καὶ κυβερνητικῆς. 10 Ἔτι δὲ τούτων ἐμφαντικώτερον ὁ ποιητὴς εἴρηκε περὶ τουτοὺ τοῦ μέρους. Ἐκεῖνος γὰρ βουλόμενος ὑποδεικνύειν ἡμῖν οἷον δεῖ τὸν ἄνδρα τὸν πραγματικὸν εἶναι, προθέμενος τὸ τοῦ Ὀδυσσέως πρόσωπον λέγει πως οὕτως·

3 διμεροῦς et ἥψατο nos add. : ἀνθήψατο Reiske. Alii alia ‖ ἀπεστράφη FS Boissevain : ἀνεστράφη Heyse Casaubon ‖ καθάπερ-δεδήλωται FS om. M ‖ 4 δι' ἣν αἰτίαν FS : δι' ἃς αἰτίας Boissevain ‖ 5 ἀγνοίας MFS : ἀποφάσεις coni. Boissevain Büttner-W. ‖ 6 ἡ δὲ πολυπραγμοσύνη M : πολυπραγμοσύνης S -σύνη FD ‖ συμβάλλεται MDG : -βάλεται FS ‖ 7 τῶν ante τὰς συντάξεις MG om. FS ‖ 8 τὸν πλείστων MDG : τῶν πλείστων FS ‖ 9 συμβαίνειν Benseler : συμβαίνει MFS.

Dis-moi, Muse, l'homme industrieux, qui eut beaucoup à errer.

11 et plus loin :

Il vit les villes de nombreux peuples et connut leur esprit, et il endura sur la mer bien des maux en son cœur.

et encore :

Traversant les guerres des hommes et les flots furieux.

28. A mon avis voilà l'homme que réclame la dignité de l'histoire. 2 Platon déclare que la société n'ira bien que lorsque les philosophes seront rois ou que les rois seront philosophes. 3 Et moi aussi je dirai volontiers que l'histoire n'ira bien que lorsque les hommes politiques se mettront à écrire l'histoire, 4 non pas accessoirement comme maintenant[1], mais en se disant que c'est pour eux la plus nécessaire et la plus belle des occupations, et lorsqu'ils se dévoueront à cette tâche toute leur vie sans se laisser détourner ; 5 ou bien quand les futurs historiens penseront que l'expérience politique est une chose indispensable à l'histoire. Jusque-là il n'y aura aucune trêve à l'ignorance des historiens. 6 Or Timée, qui n'a pas le moindre pressentiment de ces principes, qui a passé sa vie en étranger dans le même endroit, ayant à peu près renoncé délibérément à toute activité politique et militaire, et à l'expérience des voyages et de l'observation, jouit, je ne sais comment, de la renommée de tenir le premier rang entre les historiens. 7 Il est facile de montrer que Timée est tel que je le définis, puisque lui-même en fait l'aveu. 8 Il dit en effet dans la préface de son livre

1. μὴ καθάπερ νῦν παρέργως : il est difficile de dire à quels hommes politiques en particulier Polybe reproche ici de considérer l'histoire comme une occupation secondaire de leur vie. Peut-être pense-t-il à Caton, qui s'y était mis sur le tard (Nep. *Cat.* 3.3), à A. Postumius Albinus (Pol. XXXIX.1), consul en 151, et, parmi les Grecs, à Aratos, dont Plutarque dit précisément (*Arat.* 3.3) : ἃ παρέργως καὶ ὑπὸ χεῖρα διὰ τῶν ἐπιτυχόντων ὀνομάτων ἁμιλλησάμενος κατέλιπε.

ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
[πλάγχθη,

11 καὶ προβάς,

πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω,
πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν,

καὶ ἔτι·

ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων.

28. Δοκεῖ δέ μοι καὶ τὸ τῆς ἱστορίας πρόσχημα τοιοῦτον ἄνδρα ζητεῖν. 2 Ὁ μὲν οὖν Πλάτων φησὶ τότε τἀνθρώπεια καλῶς ἕξειν, ὅταν ἢ οἱ φιλόσοφοι βασιλεύσωσιν ἢ οἱ βασιλεῖς φιλοσοφήσωσιν. 3 Κἀγὼ δ' ἂν εἴποιμι διότι τὰ τῆς ἱστορίας ἕξει τότε καλῶς, ὅταν ἢ οἱ πραγματικοὶ τῶν ἀνδρῶν γράφειν ἐπιχειρήσωσι τὰς ἱστορίας, 4 μὴ καθάπερ νῦν παρέργως, νομίσαντες δὲ καὶ τοῦτ' εἶναι σφίσι τῶν ἀναγκαιοτάτων καὶ καλλίστων ἀπερισπάστως παράσχωνται πρὸς τοῦτο τὸ μέρος κατὰ τὸν βίον, 5 ἢ οἱ γράφειν ἐπιβαλλόμενοι τὴν ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων ἕξιν ἀναγκαίαν ἡγήσωνται πρὸς τὴν ἱστορίαν. Πρότερον δ' οὐκ ἔσται παῦλα τῆς τῶν ἱστοριογράφων ἀγνοίας. 6 Ὧν Τίμαιος οὐδὲ τὴν ἐλαχίστην πρόνοιαν θέμενος, ἀλλὰ καταβιώσας ἐν ἑνὶ τόπῳ ξενιτεύων καὶ σχεδὸν ὡς εἰ κατὰ πρόθεσιν ἀπειπάμενος καὶ τὴν ἐνεργητικὴν τὴν περὶ τὰς πολεμικὰς καὶ πολιτικὰς πράξεις καὶ τὴν ἐκ τῆς πλάνης καὶ θέας αὐτοπάθειαν, οὐκ οἶδ' ὅπως ἐκφέρεται δόξαν ὡς ἕλκων τὴν τοῦ συγγραφέως προστασίαν. 7 Καὶ διότι τοιοῦτός ἐστιν αὐτὸν ἀνθομολογούμενον εὐχερὲς παραστῆσαι τὸν Τίμαιον. 8 Κατὰ γὰρ τὸ προοί-

10 πως οὕτως om. M ‖ 11 καὶ νόον — θυμόν om. M ‖ καὶ ἔτι FS : καὶ τὰ ἑξῆς M ‖ ἀνδρῶν τε | πείρων om. M ‖ πολέμους FS.
28. 5 παῦλα Ursinus : πολλὰ MFS ‖ 7 τοιοῦτος Boissevain : τοιοῦτον DG Heyse τοιοῦτο F ‖ παραστῆσαι M : παρασχέσθαι FS.

six que certains s'imaginent qu'il faut plus de talent, de travail et de préparation dans l'éloquence d'apparat que dans l'histoire ; que cette pensée était venue avant lui à l'esprit d'Éphore ; 9 mais comme ce dernier n'avait pas su réfuter suffisamment ceux qui la professaient, il tentait de faire une comparaison en règle entre l'histoire et l'éloquence d'apparat ; c'est la pire de toutes les sottises. 10 D'abord il a dénigré à tort l'historien. Car Éphore, qui est admirable dans tout son ouvrage pour le style, la composition, et l'invention des idées[1], est aussi tout à fait remarquable dans ses digressions et dans ses réflexions personnelles, en un mot chaque fois qu'il ajoute un commentaire au récit, 11 et, par une coïncidence, il développe des idées très heureuses et très convaincantes dans son parallèle entre les historiens et les rhéteurs. 12 Mais Timée, pour ne pas laisser croire qu'il répète ce que dit Éphore, non content de le dénigrer avec les autres, condamne aussi ce qui est fort bien traité chez autrui et le développe longuement, confusément et plus mal à tous les points de vue, en s'imaginant que personne au monde ne s'en apercevra.

28 a. Cependant, désirant vanter l'histoire, il dit premièrement qu'il y a autant de différence entre l'histoire et l'éloquence d'apparat qu'entre des constructions et des installations véritables et, d'autre part, les décors de théâtre représentant des paysages et des scènes ; 2 deuxièmement, que la seule réunion des

1. κατὰ τὴν φράσιν ... τὸν χειρισμὸν ... τὴν ἐπίνοιαν τῶν λημμάτων. On rapprochera cette division tripartite d'une division parallèle XXIX.12.10 ; on y lit (le passage est mutilé) : ἢ λήμμασι χρώμενοι τοῖς αὐτοῖς ἢ χειρισμῷ πραγμάτων ἢ τοῖς τῆς λέξεως ῥήμασι. Visiblement ces trois expressions désignent les trois parties de la rhétorique : l'invention, la composition et le style. Le mot χειρισμός se trouve dans les deux groupes et désigne la *composition*, le *plan* de l'ouvrage, ce qu'on appelle encore οἰκονομία (cf. V.31.7, XV.34.3, XXXIX.1.4 et ci-dessus XII.12.2). Le mot λῆμμα apparaît plus haut 25k.10, à propos des idées que Timée prête à Hermocratès ; il s'agit de l'invention (cf. Dion. Hal. *Dem.* 20). Τὴν φράσιν correspond à τοῖς τῆς λέξεως ῥήμασι (on lit XII.12.2 τὴν λέξιν) ; c'est l'*expression*. Cette tripartition semble remonter à Isocrate (cf. *Panég.* 9 ; *Soph.*16) ; mais elle devait être courante au temps de Polybe, contemporain du célèbre rhéteur Hermagoras.

μιον τῆς ἕκτης βίβλου φησί τινας ὑπολαμβάνειν διότι τινὸς μείζονος δεῖται φύσεως καὶ φιλοπονίας καὶ παρασκευῆς τὸ τῶν ἐπιδεικτικῶν λόγων γένος ἢ τὸ τῆς ἱστορίας· ταύτας δὲ τὰς δόξας πρότερον μὲν Ἐφόρῳ φησὶ προσπεσεῖν, 9 οὐ δυνηθέντος δ' ἱκανῶς ἐκείνου πρὸς τοὺς ταῦτα λέγοντας ἀπαντῆσαι, πειρᾶται συγκρίνειν αὐτὸς ἐκ παραβολῆς τὴν ἱστορίαν τοῖς ἐπιδεικτικοῖς λόγοις, πρᾶγμα ποιῶν πάντων ἀτοπότατον, 10 πρῶτον μὲν τὸ καταψεύσασθαι τοῦ συγγραφέως. Ὁ γὰρ Ἔφορος παρ' ὅλην τὴν πραγματείαν θαυμάσιος ὢν καὶ κατὰ τὴν φράσιν καὶ κατὰ τὸν χειρισμὸν καὶ κατὰ τὴν ἐπίνοιαν τῶν λημμάτων, δεινότατός ἐστιν ἐν ταῖς παρεκβάσεσι καὶ ταῖς ἀφ' αὑτοῦ γνωμολογίαις καὶ συλλήβδην ὅταν που τὸν ἐπιμετροῦντα λόγον διατιθῆται· 11 κατὰ δέ τινα συντυχίαν εὐχαριστότατα καὶ πιθανώτατα περὶ τῆς συγκρίσεως εἴρηκε τῆς τῶν ἱστοριογράφων καὶ λογογράφων. 12 Ὁ δ' ἵνα μὴ δόξῃ ταὐτὰ λέγειν Ἐφόρῳ πρὸς τῷ κατεψεῦσθαι ἐκείνου καὶ τῶν λοιπῶν ἅμα κατέγνω καὶ τὰ παρ' ἄλλων δεόντως κεχειρισμένα μακρῶς καὶ ἀσαφῶς καὶ τῷ παντὶ χεῖρον ἐξηγούμενος οὐδένα τῶν ζώντων ὑπέλαβε τοῦτο παρατηρήσειν.

28 a. Οὐ μὴν ἀλλὰ βουλόμενος αὔξειν τὴν ἱστορίαν πρῶτον μὲν τηλικαύτην εἶναί φησι διαφορὰν τῆς ἱστορίας πρὸς τοὺς ἐπιδεικτικοὺς λόγους, ἡλίκην ἔχει τὰ κατ' ἀλήθειαν ᾠκοδομημένα καὶ κατεσκευασμένα τῶν ἐν ταῖς σκηνογραφίαις φαινομένων τόπων καὶ διαθέσεων· 2 δεύτερον αὐτὸ τὸ συναθροῖσαί φησι τὴν παρασκευὴν

9 τοὺς ταῦτα F Heyse (τοὺς om. S Boissevain) ‖ λέγοντας Heyse Casaubon : λέγοντος FS Boissevain ‖ 11 εἴρηκε Mai : εὕρηκε M Heyse ‖ 12 ταὐτὰ λέγειν Mai Boissevain : κατακολουθεῖν coni. Heyse ‖ ἅμα Heyse : ἂν Mai ‖ κατέγνω καὶ τὰ παρ' nos coni. : κατέγνωκε γὰρ... π' M κατεγνωκὼς τὰ ὑπ' Heyse κατεγνωκὼς τὰ παρ' Hultsch. Alii alia ‖ καὶ ἀσαφῶς Geel : καὶ σαφῶς M ‖ τῷ παντὶ M : τρόπῳ παντὶ Hultsch.

matériaux nécessaires à l'histoire est un travail plus vaste que la composition entière des discours d'apparat. 3 En tout cas il a supporté tant de dépense et de fatigue pour rassembler les ouvrages des Tyriens et se renseigner sur les mœurs des Ligures, des Gaulois et aussi des Ibères, qu'il n'aurait jamais soupçonné cela et qu'on ne le croirait pas si d'autres le racontaient. 4 Mais on aurait envie de demander à notre historien ce qui, à son jugement, exige le plus de dépense et de fatigue, de rester dans une ville à réunir des livres pour se documenter sur les mœurs des Ligures et des Gaulois ou d'essayer de connaître de ses propres yeux la plus grande partie de ces peuples et de ces pays ; 5 ou encore de se renseigner sur les batailles, les sièges et les combats navals auprès de ceux qui ont affronté ces dangers ou de faire soi-même l'expérience de la guerre et des épreuves qui l'accompagnent, à travers les actions elles-mêmes. 6 Car pour ma part je ne pense pas qu'il y ait autant de différence entre les édifices véritables et les décors de théâtre, ni entre l'histoire et l'éloquence d'apparat, qu'il y en a, dans tous les livres d'histoire, entre le récit composé d'après la participation et l'épreuve personnelle, et la rédaction faite d'après un compte rendu oral ou un exposé écrit[1]. 7 Timée, ignorant absolument cette différence, s'est naturellement imaginé que la manière la plus futile et la plus facile d'étudier l'histoire est la plus importante et la plus difficile, je veux dire la réunion des livres et les renseignements tirés des personnes compétentes dans chaque cas. 8 Et pourtant, de ce côté-là, il est fatal que les gens inexpérimentés commettent de graves erreurs : comment, en effet, peut-on poser correctement des

1. Polybe souligne fréquemment la supériorité d'une observation directe et d'une expérience personnelle sur le récit composé d'après le témoignage d'autrui ou d'après un livre (ainsi IV.2.1-3, XX.12.8) ; c'est l'idée dominante de ce livre XII, celle qui oppose radicalement sa méthode à la manière de Timée, et aussi, dans une moindre mesure, à Éphore, à Callisthène et à Théopompe (cf. XII.17 22, 25f).

τὴν πρὸς τὴν ἱστορίαν μεῖζον ἔργον εἶναι τῆς ὅλης πραγματείας τῆς περὶ τοὺς ἐπιδεικτικοὺς λόγους. 3 Αὐτὸς γοῦν τηλικαύτην ὑπομεμένηκε δαπάνην καὶ κακοπάθειαν τοῦ συναγαγεῖν τὰ παρὰ Τυρίων ὑπομνήματα καὶ πολυπραγμονῆσαι τὰ Λιγύων ἔθη καὶ Κελτῶν, ἅμα δὲ τούτοις Ἰβήρων, ὥστε μητ' ἂν αὐτὸς ἐλπίσαι μητ' ἂν ἑτέρους ἐξηγουμένους πιστευθῆναι περὶ τούτων. 4 Ἡδέως δέ τις ἂν ἔροιτο τὸν συγγραφέα πότερον ὑπολαμβάνει μείζονος δεῖσθαι δαπάνης καὶ κακοπαθείας τὸ καθήμενον ἐν ἄστει συνάγειν ὑπομνήματα καὶ πολυπραγμονεῖν τὰ Λιγύων ἔθη καὶ Κελτῶν ἢ τὸ πειραθῆναι τῶν πλείστων ἐθνῶν καὶ τόπων αὐτόπτην γενέσθαι. 5 Τί δ' αὖ τὸ πυνθάνεσθαι τὰς παρατάξεις καὶ πολιορκίας, ἔτι δὲ ναυμαχίας, τῶν παρατετυχηκότων τοῖς κινδύνοις, ἢ τὸ πεῖραν λαβεῖν τῶν δεινῶν καὶ τῶν ἅμα τούτοις συμβαινόντων ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων ; 6 Ἐγὼ μὲν γὰρ οὐκ οἴομαι τηλικαύτην διαφορὰν ἔχειν τὰ κατ' ἀλήθειαν οἰκοδομήματα τῶν ἐν ταῖς σκηνογραφίαις τόπων, οὐδὲ τὸν ἱστορίαν τῶν ἐπιδεικτικῶν λόγων, ἡλίκην ἐπὶ πασῶν τῶν συντάξεων τὴν ἐξ αὐτουργίας καὶ τὴν ἐξ αὐτοπαθείας ἀπόφασιν τῶν ἐξ ἀκοῆς καὶ διηγήματος γραφομένων· 7 ἧς εἰς τέλος ἄπειρος ὢν εἰκότως ὑπέλαβε τὸ πάντων ἐλάχιστον καὶ ῥᾷστον εἶναι ⟨μέγιστον καὶ χαλεπώτατον⟩ τοῖς πραγματευομένοις ⟨τὴν ἱστορίαν⟩, λέγω δὲ τὸ συνάγειν ὑπομνήματα καὶ πυνθάνεσθαι παρὰ τῶν εἰδότων ἕκαστα τῶν πραγμάτων. 8 Καίτοι γε περὶ τοῦτο τὸ μέρος ἀνάγκη μεγάλα διαψεύδεσθαι τοὺς ἀπείρους· πῶς γὰρ οἷόν τε καλῶς ἀνακρῖναι περὶ παρατάξεως ἢ πολιορκίας ἢ

28 a. 3 ὑπομεμένηκε M : ὑπομεμενηκέναι Geel || παρὰ Τυρίων Boissevain : παρ' ἀστυρίων Heyse || μήτ' ἂν (prius) Geel : μηδὲν M μηδ' ἂν Hultsch || ἑτέρους ἐξηγουμένους Boissevain : ἑτέροις ἐξηγούμενος Heyse. Non liquet in M || 4 τόπων Campe : τοῦτον M || 7 ἧς Geel : ἣν M || μέγιστον καὶ χαλεπώτατον add. Spengel || τὴν ἱστορίαν suppl. Lucht : euanidum in M || 8 τοῦτο τὸ Mai Boissevain : τοιοῦτο Heyse.

questions sur une bataille, un siège ou un combat naval, comment peut-on comprendre les détails d'un récit, si l'on est fermé aux connaissances que j'ai dites? 9 L'enquêteur n'a pas moins d'importance que les informateurs pour le récit historique : car le souvenir des conditions dans lesquelles se déroulent les événements politiques conduit l'informateur à préciser chaque détail. 10 Mais celui qui est incompétent n'est capable ni de questionner les témoins, ni, s'il est lui-même témoin, de comprendre ce qui se passe, et il a beau être présent, en un certain sens il est manifeste qu'il n'est pas présent.

ναυμαχίας ; πῶς δὲ συνεῖναι τῶν ἐξηγουμένων τὰ κατὰ μέρος ἀνεννόητον ὄντα τῶν προειρημένων ; 9 οὐ γὰρ ἔλαττον ὁ πυνθανόμενος τῶν ἀπαγγελλόντων συμβάλλεται πρὸς τὴν ἐξήγησιν · ἡ γὰρ τῶν παρεπομένων τοῖς πράγμασιν ὑπόμνησις αὐτὴ χειραγωγεῖ τὸν ἐξηγούμενον ἐφ' ἕκαστα τῶν συμβεβηκότων · 10 ὑπὲρ ὧν ὁ μὲν ἄπειρος οὔτ' ἀνακρῖναι τοὺς παραγεγονότας ἱκανός ἐστιν οὔτε συμπαρὼν γνῶναι τὸ γινόμενον, ἀλλὰ κἂν παρῇ, τρόπον τινὰ παρὼν ⟨οὐ φαίνεται⟩.

9 ἀπαγγελλόντων Geel : ἀπαγγελμάτων M ‖ 10 ἄπειρος Mai : ἔμπειρος M ‖ παραγεγονότας Geel : προγεγονότας M ‖ οὐ φαίνεται nos add. : οὐ πάρεστιν add. Geel.

COMMENTAIRE

COMMENTAIRE

1

Les éditeurs ont réuni ici cinq noms propres de la géographie africaine, tirés d'Étienne de Byzance, qui donne la référence au livre douze de Polybe.

1 Βυζακίδα. C'est la région que Polybe III. 23.2 appelle τὴν Βυσσάτιν, et Ptolémée (IV. 3.6, éd. Müller ; 3.26, éd. Nobbe) Βυζακῖτις χώρα. Notre historien lui attribue 2.000 stades de pourtour (356 kilomètres), mesure qui se retrouve chez Pline (*H.N.* V. 24) sous l'indication 250 milles (Pline compte 8 stades pour 1 mille). Et plus loin le même Pline (V. 26) déclare, sur l'autorité de Polybe, que la Petite Syrte commence à 300 milles de Carthage. Il est donc clair que Polybe fait commencer la Byzacide à 50 milles (= 400 stades = 71 km. 2) de Carthage. Cette région correspond en gros à la courbure du golfe d'Hammamet.

Gsell (*Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, II. p. 140, n. 4) soupçonne les mots περὶ τὰς Σύρτεις d'être une addition au texte de Polybe. En fait notre historien distingue expressément (III.23.2) la Byzacide de la Petite Syrte, et il n'est pas possible de traduire περὶ par « au voisinage de » (les exemples recueillis par F. Krebs, *Die Präpositionen bei Polybius*, p. 101-102, n'impliquent pas seulement la proximité, mais aussi l'appartenance géographique) ; περὶ est donc plutôt une méprise du lexicographe. La correction ὑπὲρ est probable et peut s'appuyer sur les passages suivants : Pol. II. 16.1, III. 47.2, V. 55.7, XXII. 14.12.

Polybe eut l'occasion de visiter cette contrée à l'époque du siège de Carthage, entre 149 et 146 : une convention entre Scipion et les roitelets indigènes fixa la limite des possessions romaines à Thaenae (Thyna) (Plin. *H.N.* V. 25). Les Anciens ont célébré la fertilité de la Byzacide (Plin. *H.N.* XVII. 41, XVIII. 94 ; Solin. 27.6), et c'est sans doute ce qui a conduit Polybe à s'élever contre les affirmations de Timée sur la stérilité de l'Afrique (*infra*, 3.2).

3 Σίγγα. On peut se demander si cette graphie insolite désigne Siga, ville de Maurétanie, mentionnée par Scylax, III ; Strabon, XVII. 3.9 ; Ptolémée, IV. 2.2 ; Méla, I. 29 ; l'*Itin. Anton.* 12 ; Pline, *H.N.* V. 19 ; le Géographe de Ravenne, III. 8 (Sita) ; ou bien Sicca Veneria, mentionnée par Salluste, *Jug.* 56 ; Ptolémée, IV. 3.7 ; Saint Augustin, *Epist.* 227 ; l'*Itin. Anton.* 41, 45, et Polybe (Σίκκα) I. 66.6, 67.1. La première était située dans la Maurétanie Césarienne, à l'embouchure de la Tafna, au voisinage

de Takembrit, avec qui elle est parfois identifiée (Dessau, *RE.* II A, 2275, v. *Siga*, d'après les voyages de Thomas Shaw en Barbarie) ; les auteurs anciens y plaçaient une résidence de Syphax (Strab., *ibid.;* Plin., *ibid.*). L'orthographe des inscriptions est SIGA (*CIL.* VIII. 10 470, 22 630). — Mais la graphie Σίγγα peut recouvrir le nom de Sicca. Il s'agirait alors du Kef, au centre de la Tunisie ; Polybe mentionne Sicca I. 66-67 : c'est là que prit naissance la révolte des mercenaires contre Carthage en 241. Récemment, J. Juillet (*Bullet. de la Soc. nation. des Antiquaires de France*, 1948-1949, p. 203-213) identifie le Kef avec la Cirta que l'on situe généralement à Constantine, et déplace la Sicca de Polybe dans la région de Zaghouan, au sud de Tunis (voir aussi les textes réunis par C. Müller dans son édition de Ptolémée, I. 2. p. 646). En faveur de la première identification on peut dire que Polybe, ayant à raconter après le livre XII la campagne de Scipion en Afrique, était amené à parler de Syphax et de son royaume. Le *Regius Portus*, où Scipion rencontra le roi numide en 206 (Liv. 29. 3.7) est identique au *Portus Sigensis* de l'*Itin. Anton.* 13. Mais on peut objecter que le livre XII reposant essentiellement sur les observations de Polybe en Afrique, elles se sont limitées à la Tunisie et ne se sont pas étendues jusqu'à l'ouest de l'Algérie. D'autre part, dans les manuscrits, la leçon Σίκκα a pu se déformer en Σίγγα plus facilement que Σίγα. Aussi préférons-nous cette identification à l'autre, que Schweighäuser (VII, p. 72-73) a été le premier à proposer.

4 Τάβρακα. Les mss. d'Étienne de Byzance ont Τάβαθρα, corrigé en Τάβρακα par Th. de Pinedo dans son édition Στέφανος Περὶ πόλεων (Amstelodami, 1678). Correction certaine, bien que les graphies du mot soient très variées : Θάβρακα chez Ptolémée, IV. 3.5 et *Thabraca* chez Juvénal (X. 194), Mela (I. 33) ; dans l'*Itin. Anton.* 21 ; *CIL* VIII. 10 960 ; *Tabraca* chez Pline (*H.N.* V. 22), le Géographe de Ravenne (III. 6, V. 5), l'*Itin. Anton.* 495, 514, Claudien, *Cons. Stil.* I. 357 ; *Tabracha* chez un cosmographe anonyme (*Geogr. Latini minores*, éd. Riese, p. 47).

Il s'agit d'une localité d'origine libyque, située sur l'emplacement de l'actuelle Tabarca, port tunisien entre Bizerte et La Calle, à l'embouchure de l'oued El-Kébir, le *Tusca fluvius Numidiae finis*, dont parle Pline *(ibid.)*. On y a découvert des tombes, des mosaïques, des inscriptions. La ville a été importante surtout à l'époque romaine, à cause de son emplacement favorable et des ressources de l'arrière-pays (bois, marbre, bêtes fauves). Juvénal (X. 194) vante la beauté de ses forêts. Il est probable que Polybe l'a visitée pendant son séjour en Afrique, car elle n'était pas très éloignée de Carthage par mer (voir Hannezo, *Tabarca, Monographie*, *Revue Tunisienne*, 23. 1916, p. 239-265 ; 365-392 ; 24. 1917, p. 12-29 ; 123-137).

5 Χάλκεια. Les mss. d'Étienne de Byzance ont Χάλκεια et Χαλκεῖα. Les deux orthographes s'expliquent : ceux qui prenaient Khalkeia pour une ville devaient écrire Χάλκεια, mais Polybe Χαλκεῖα.

L'endroit est impossible à déterminer. Schweighäuser (VII. p. 73) identifie ces Khalkeia avec les Χαλκωρυχεῖα mentionnés par Ptolémée, IV. 2.5 (2.17, éd. Nobbe) et Strabon, XVIII. 3.11. Scylax, 111 (*GGM*. I, p. 90), signale Χάλκα « ville sur le fleuve », et Étienne de Byzance Χάλκη « ville de Phéniciens » ; mais Polybe s'élève contre la qualification de ville ; il ne peut donc s'agir de ces deux-là. Gsell (*Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, II. p. 163) pense à la région de Ténès, où de riches mines de cuivre étaient exploitées dans l'Antiquité. C. Müller (ad Ptol. IV. 2.5) propose la région des monts du Traras entre la Moulouya et la Tafna.

Τιμοσθένης : Les mss. ont Δημοσθένης. On connaît seulement comme historien un Démosthénès, auteur de Βιθυνιακά et de Κτίσεις (*FGrH* 699), qui est postérieur à Polybe. Schweighäuser, *ibid.* soupçonne déjà l'authenticité de ce nom. Westermann, dans son édition d'Étienne de Byzance, propose Καλλισθένης, qui n'est pas plus satisfaisant ; Callisthène ne s'est pas occupé de cette région. La correction Τιμοσθένης suggérée par R. Geier (*Alexandri M. Historiarum scriptores aetate suppares*, Lipsiae, 1844, p. 256), paléographiquement justifiée, est plus que probable (cf. F. Gisinger, *RE*. VI A, 1321-1322, v. *Timosthenes* 3). Timosthène, amiral de Ptolémée Philadelphe et auteur d'un Περὶ λιμένων en dix livres (Strab. II. 1.40, IX. 3.10), était l'un des prédécesseurs de Polybe dans la géographie de l'Afrique, et, à ce titre, était exposé à ses critiques. Ménippe lui reprochait d'ignorer le littoral entre Carthage et les Colonnes d'Hercule (Marcien, *Epitome*, 3 = *GGM*. I. p. 566), Strabon (II. 1.41) d'ignorer la géographie de l'Espagne et de la Gaule. Ératosthène l'utilisait d'une manière assez servile (Marcien, *ibid.*). Agathémère lui emprunte une série de distances (*GGM*. II. p. 482).

2

Description du lotos. — Polybe a décrit le lotos d'après nature. Athénée XIV. 651 d dit formellement αὐτόπτης γενόμενος, et il n'y a aucune raison de supposer, comme Walbank, *Commentary*, I, p. 297, une source littéraire, Dioclès de Caryste ou un autre. Scala, p. 153, rapproche la description de Polybe de celle de Théophraste, *H.P.* IV. 3.1, et admet une source commune. Mais ils ne décrivent pas le même arbre. Théophraste, sous le nom de lotos, décrit le fabrecoulier (*celtis australis*, de la famille des ulmacées), qu'il mélange avec le prunier-dattier (*diospyros lotus*, de la famille des ébénacées, décrit chez Pline, *H.N.* XVI. 123). Polybe décrit le jujubier *(zizyphus lotus)*, arbrisseau de la famille des rhamnacées, très commun dans les contrées sèches de la Méditerranée, en Sicile et en Afrique du Nord. Hérodote le mentionne également IV. 177. On se reportera aux explications de Steier, *RE*. XIII. 1515-1532, v. *Lotos 2*.

Il est difficile de dire dans quel contexte figurait ce passage. Peut-être Polybe opposait-il ses observations à une description de Timée. Si l'on rapproche le présent texte de Pol. I. 39.2 et

XXXIV. 3.12, on peut penser qu'il a observé la croissance et l'utilisation du lotos dans l'île Méninx (Djerba), du golfe de Gabès. L'usage de l'île Méninx lui semble concorder avec ce que Homère dit des Lotophages dans l'Odyssée (IX. 83-104) : déjà Ératosthène identifiait cette île avec le pays des Lotophages (Plin. *H.N.* V. 41 ; Eust. *Ad Dion. Perieg.* 478 = *GGM.* II, p. 307 ; id. *Ad Hom. Od.* IX. 84).

2 μικρὸν βαθύτερον. Reiske, Schweighäuser et Bekker écrivent μικρῷ. Mais les autres éditeurs maintiennent avec raison le texte d'Athénée ; Wunderer, *Acta sem. Erlang.* 4. 1886, p. 229, observe que cette tournure n'est pas rare chez Polybe, ainsi II. 60.6 μικρὸν ἐπικυδεστέρας ; VI. 26.12 μικρὸν ἐπιμελέστερον ; XII. 23.3 πολὺ δικαιότερον. Βαθύς, que les traducteurs appliquent à la couleur (Schweighäuser : *paulo profundiore colore;* Waltz : « un peu plus foncées »), signifie *allongé* si l'on parle des feuilles (cf. Theophr. *H.P.* III. 16.2).

3 ταῖς λευκαῖς μυρτίσι. Théophraste (*C.P.* VI. 18.5), Caton (*R.R.* 8) et Pline (*H.N.* XV. 122) distinguent le myrte à fruit noir et le myrte à fruit blanc. Aristote (*Probl.* 36. 927 a.3) explique pourquoi les μυρρίναι μέλαιναι ont un feuillage plus épais que les λευκαί.

3-4 Erreurs de Timée sur l'Afrique et la Corse

3

FGrH 566 F 3, 81 ; Brown, *Timaeus*, p. 23-24.

2 ταῖς ἀρχαίαις φήμαις.. Hérodote, IV. 184-185, parle déjà de l'aridité de l'Afrique. Mais il est peu probable que Timée ait tiré ses renseignements d'Hérodote ; il a plutôt puisé dans les Τυρίων ὑπομνήματα (cf. Pol. XII. 28 a.3), qui décrivaient l'Afrique avant l'arrivée des Tyriens (cf. Strab. XVII. 3.3 ; Diod. XIII. 81.5, ce dernier d'après Timée).

ὡς ἀμμώδους πάσης. F. Jacoby pense qu'en accusant Timée d'avoir dit que l'Afrique entière est sablonneuse, sèche et stérile, Polybe ne fait que reprendre abusivement le passage du discours de Timoléon, qu'il cite plus loin XII. 26 a.2. — On peut objecter à cette interprétation : 1° qu'il y a fort loin de l'expression courante dont se sert Timoléon « plus désert que l'Afrique » aux vieilles traditions dont parle ici Polybe, qui prête à Timée un jugement beaucoup plus détaillé : pas de fruits, pas d'animaux ; 2° que Timoléon admet que l'Afrique est populeuse (πληθυούσης ἀνθρώπων), ce qui ne s'accorde guère avec l'affirmation rapportée ici. — Il est plus probable que Polybe s'est laissé aller à une généralisation hâtive. Impressionné par la fertilité de la Byzacide et des Emporia (cf. I. 23.2), il a conclu que le reste était semblable. Il n'a pas fait la distinction, très nette chez Strabon II. 5.23, entre la zone côtière et la zone désertique. Il faut dire qu'on trouve chez les auteurs anciens autant de textes qui représentent l'Afrique comme un

pays à la faune et aux forêts abondantes que d'autres qui laissent supposer une Afrique stérile (voir les textes réunis par Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, I, p. 56-99). D'après Eustathe (*Ad Dion. Perieg.* 175 = *GGM.* II, p. 247) certains dérivaient le nom Λιβύη de λιφύη « privé de pluie » (λείπω + ὑετός). Justement Timée explique volontiers les noms de lieu par des étymologies de cette sorte : *Italia* par ἰταλός « taureau » (Gell. *N.A.* XI. 1.1 ; Varr. *R.R.* II. 5.3) ; *Massalia* par μᾶσσαι et ἁλιεύς (Steph. Byz. v. Μασσαλία).

ἀκάρπου ὑπαρχούσης : L'hiatus est évidemment choquant dans un livre dont le style est si soigné. Büttner-Wobst propose καθυπαρχούσης. Mais Polybe n'emploie pas le verbe καθυπάρχειν. On est donc forcé de s'en tenir au texte des mss.

3 ἵππων... βοῶν... προβάτων...αἰγῶν : sur la faune de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité on consultera Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, I, p. 108-128, 216-234.

Les chevaux en Afrique sont mentionnés par Hérodote, IV. 183, 189, Arrien, *Cyn.* 24.1, et décrits par Élien, *N.A.* III. 2. Les textes et les monuments se rapportent à la race barbe, qui a pu être introduite en Afrique dans la seconde moitié du II[e] millénaire ; le cheval arabe est d'importation récente (VII[e] siècle de notre ère).

Les bœufs sont déjà décrits par Hérodote, IV. 183, chez les Garamantes (cf. Strab. XVII. 3.19).

Les moutons de race berbère, petis, mal bâtis, à la viande coriace et à la laine grossière, vivent dans les régions montagneuses de l'Algérie. Polybe a plutôt connu la race barbarine, qui existait déjà en Tunisie à l'époque punique : ces moutons ont une laine rude ou soyeuse selon les cas et leur queue se termine par une boule de graisse (Gsell, *ibid*, I. p. 223).

Les chèvres, indiquées par Hérodote, IV. 189, sont de petite taille, ont le poil long et noir, les cornes rejetées en arrière, et fournissent peu de lait ; c'est une race particulière à l'Afrique du Nord.

On remarquera que Polybe ne mentionne pas les porcs ; ils n'ont été introduits en Afrique qu'au temps de la domination romaine. Les Libyens et les Phéniciens s'abstenaient de leur chair (Hdt. IV. 186).

μὴ χρῆσθαι καρποῖς... σὺν τοῖς θρέμμασιν. La plus grande partie des indigènes de l'Afrique du Nord menaient, au temps de Polybe, la vie pastorale. Ce trait est relevé par nombre d'auteurs anciens : Hdt. IV. 191 ; Scyl. 109 ; Dion. Perieg. 186-194 ; Eustath. *Ad Dion. Perieg.* 185 ; Plin. *H.N.* V. 22 ; Strab. XVII. 3.7 ; Sall. *Jug.* 18. 1-2. Aux yeux de Polybe (XXXVI. 16.7-8), le plus grand mérite de Massinissa est d'avoir introduit l'agriculture chez les Numides ; il la désigne par la même expression qu'ici : οἱ ἥμεροι καρποί.

5 τῶν ἐλεφάντων καὶ λεόντων καὶ παρδαλέων... ἔτι δὲ βουβάλων... καὶ στρουθῶν. *L'éléphant* a subsisté en Afrique du Nord jusqu'aux premiers siècles de notre ère. Il est souvent signalé par

les auteurs anciens, et en Tunisie par Hérodote, IV. 191 ; Aristote, *De Cael.* II. 14.15 ; Agatharch. *Rubr. m.* 9 (*GGM.* I, p. 117). Les murailles de Carthage renfermaient des écuries assez vastes pour loger 300 éléphants (App. *Lib.* 95 ; Strab. XVII. 3.14). En 151 Lucullus qui commandait en Espagne, envoya Scipion auprès de Massinissa pour solliciter l'envoi d'éléphants (App. *Lib.* 71), et on pense que Polybe l'accompagnait (Nissen. *Rh. Mus.* 26. 1871, p. 271). Ailleurs Polybe (XXXIV. 16.1) mentionnait l'abondance des éléphants en Berbérie : d'après les renseignements qu'il tenait du roi Gulussa, il y avait une telle quantité de défenses qu'on en faisait des pieux, des haies, des clôtures.

Les lions sont, de même, très souvent signalés dans les textes (voir les références recueillies par Gsell, *ibid.* I., p. III, n. 2). Il apparaît sur les monnaies de Juba Ier et de Juba II. Dans un passage perdu Polybe racontait (XXXIV. 16.2) que, lorsqu'ils sont affamés, ils viennent assiéger les villes (il s'agit des villes côtières) ; en compagnie de Scipion il en avait vu qu'on avait mis en croix. Il a donné une explication curieusement rationaliste de cette coutume : les habitants auraient voulu faire peur aux autres fauves. Il s'agissait sans doute d'une forme particulière de sacrifice (le lion est l'attribut de Baal Hammon et de Tanit). — Sur le lion d'Afrique, J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 171), Paris, 1951, p. 396, n. 1, ajoute quelques références d'auteurs anciens à celles de Gsell, et donne, p. 395, quelques précisions sur l'espèce. Sur les éléphants d'Afrique, *ibid.*, p. 421-430.

Les panthères sont souvent représentées sur les mosaïques de l'Afrique ancienne (références dans Gsell, *ibid.* I, p. 112, n. 3 et 12) ; on les trouve mentionnées par Strabon, XVII. 3.4 et 7 ; Élien, *N.A.* V. 54, XIII. 10 ; Oppien, *Cyneg.* IV. 320 s. Hannezo, *Revue Tunisienne*, 24. 1917, p. 14, signale encore des panthères dans la région de Tabarca.

Les βούβαλοι ne sont pas les buffles (ainsi traduit Waltz), mais les antilopes bubales ou alcélaphes, qui sont décrites par Oppien, *Cyneg.* II. 300-305 (cf. Élien, *N.A.* X. 25) ; Pline, *H.N.* VIII. 38, dit expressément que l'animal ressemble plutôt au veau et au cerf qu'au bœuf sauvage. Hérodote IV. 192, les signale aussi. Elles formaient de vastes troupeaux ; Dion Cassius, XLVIII. 23, rapporte qu'elles causèrent ainsi, en passant, une panique dans un camp romain, la nuit, en Tunisie (41 av. J.-C.). Des lampes et des mosaïques représentent les bubales (Gsell, *ibid.* I, p. 107, n. 5 ; p. 122, n. 6 et 10).

Les autruches, qui ont aujourd'hui disparu de l'Afrique du Nord, apparaissent très souvent dans les textes (Hdt. IV. 175, 192 ; Arstt. *H.A.* IX. 15 ; *P.A.* II. 14, IV. 12 ; *G.A.* III. 1 ; Théophr. *H.P.* IV. 3.5 ; Ael. *N.A.* III. 27 ; Plin. *H.N.* X. 1, etc.). Les Carthaginois recherchaient leurs œufs pour en faire des vases ou des coupes, ornés de gravures et de peintures. — H. Berger (*Geschichte der wissensch. Erdkunde der Griechen*[2], p. 524, n. 5)

pense que les renseignements de Polybe sur la grandeur des autruches viendraient d'Eudoxe le Jeune, par rapprochement avec Apollonius, *Hist. mirab.* 38, et Élien, *N.A.* XVII. 14. Mais il en parle avec tant d'admiration, ainsi que de la beauté des antilopes, qu'il est difficile de croire que c'est une admiration de seconde main.

7 κατὰ τὴν νῆσον τὴν προσαγορευομένην Κύρνον.
FGrH 566 F 3.

L'affirmation de Polybe est juste, mais sa critique est injuste. Il y a eu des animaux sauvages en Corse et il y en avait au temps de Timée (voir F. Ruehl, *Varia*, *Rh. Mus.* 62. 1907, p. 309). Les monuments votifs de l'époque préromaine montrent des guerriers étalant des trophées conquis à la chasse des cerfs ou des daims. Mais la faune sauvage est allée se raréfiant. Nymphodore de Syracuse, qui écrivait dans le dernier tiers du IIIe siècle, dit que la Sardaigne est « bonne mère de troupeaux », c'est-à-dire d'animaux domestiques (θρέμματα) (Ael. *N.A.* XVI. 34 = *FGrH* 572 F 10), et il mentionne une espèce de chèvres à longs poils dont les peaux servent de vêtements aux indigènes et que Strabon (V. 2.7) et Pline (*H.N.* VIII. 199 ; cf. XXVIII. 151, XXX. 146) signalent encore sous le nom de *musmones* ou d'*ophiones*. Ce sont les mouflons, vivant à l'état libre ou semi-domestiqué, identiques aux moutons sauvages dont parle ici Polybe pour la Corse. Mais ce qui est dit de la Sardaigne est valable pour la Corse. Pausanias (X. 17.12) dit qu'en Sardaigne il n'y a ni loups ni serpents venimeux.

La description de la Corse chez Diodore (V. 13.3-14.4) dérive de Timée (K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*², I, p. 452-455 ; E. Schwartz, *RE.* V. 678) ; mais elle est, soit fortement abrégée, soit tirée d'un autre livre de Timée. Ici il représente les Corses uniquement comme un peuple chasseur. Chez Diodore, ce sont des éleveurs, vivant de viande et de lait, et leur peinture est idéalisée.

10 καλούμενος est une addition d'Athénée. Leutsch (*Götting. gel. Anz.* 1855, p. 261) voudrait l'attribuer à Polybe ; mais le mot ne se trouve ni dans F ni dans S.

4

Comme tout au long de ce livre XII, Polybe oppose à Timée le témoignage de son expérience, il est probable qu'il a visité la Corse, mais on ignore à quelle date. Thommen (*Herm.* 20. 1885, p. 222) fixant entre 155 et 152 la rédaction du livre XII, propose une date antérieure à 155. Mais on a vu (*Introduction*, ci-dessus p. XII) que ce livre a été composé après 145 et rien ne s'oppose à ce que ce voyage ait eu lieu en 151 ou 150, au moment du voyage en Espagne (voir notre article, *Les Ét. class.*, 29. 1961, p. 151 s.). On est réduit aux hypothèses.

5 οὕτως : conjoncture de Casaubon ; à rapprocher de Pol. I. 66.4 : οὕτως ἐχείριζε.

8 τὴν Γαλατίαν : pour le texte de ce passage nous renvoyons à notre étude *REG*. 67. 1954, p. 394.

Ce que dit ici Polybe de la prospérité de la Cisalpine (qu'il vante déjà II. 15) suffit à réfuter la thèse d'O. Cuntz, p. 70, d'après qui l'historien n'aurait visité la plaine du Pô qu'en 132, en revenant de la guerre de Numance. Rapprochant II. 15.1-7 de XXXIV. 8.4-10 (sur la Lusitanie), Cuntz admet que le premier passage est le résultat d'observations personnelles ; or II. 15.1-7 et XII. 8 sont étroitement liés ; dans les deux passages Polybe vante la richesse de la Cisalpine en troupeaux de porcs, et il ajoute que cette production trouve des débouchés dans l'Italie entière. Mais, dès 137, l'Italie entière traversait une grave crise agricole, que Tib. Gracchus avait constatée en Toscane en se rendant à Numance (Plut. *T. Gracch.* 8.5).

χιλίους ἐκτρέφειν ὗς : Comment Polybe n'a-t-il pas senti l'invraisemblance d'une pareille affirmation ? Une truie de bonne race, dit Pline (*H.N.* VIII. 205), peut mettre bas deux fois l'an et jusqu'à 20 petits chaque fois (cf. Arstt. *H.A.* VI. 18.1) ; la première portée a lieu à l'âge de deux ans accomplis, et la fécondité dure jusqu'à neuf ans (sept, selon Varron, *R.R.* II. 4.8), ce qui donne un maximum de 280 petits dans la vie d'une truie, et il est exclu qu'elle en nourrisse plus qu'elle n'en met au monde.

13 κατευκαιρήσας. Casaubon traduit « qui occasionem in rem suam vertere sciverit », interprétation adoptée par Waltz : « saisit une occasion favorable ». Nous préférons l'interprétation de Schweighäuser « qui ceteris est opulentior », qui s'appuie sur le sens du verbe simple εὐκαιρεῖν « opibus abundare » chez Pol. IV. 60.10, XV. 21.2, en tenant compte toutefois de la valeur particulière du participe aoriste qui établit un lien plus étroit que le présent ἔχων avec le verbe principal.

C'est sans doute en Arcadie que Polybe a observé les vols de troupeaux dont il décrit ici la manœuvre. Il lui arrive quelquefois de flétrir l'improbité des Grecs : ainsi VI. 56.13, XVIII. 34.7.

4 a-d

Ici commence un développement en trois parties, qui formait une sorte de conclusion à l'examen des erreurs de Timée dans la géographie de l'Afrique, de la Sardaigne et de l'Italie. Chaque partie découvre un défaut de Timée :

1° l'esprit de dénigrement et de chicane (φιλεπίτιμον, φιλέγκλημον) (4 a) ;

2° l'ignorance et l'impertinence (ἀπειρία, ὀψιμαθία) (4 b.-4 c.) ;

3° l'erreur (ψευδολογία) (4 d).

4 a

FGrH 115 F 341 ; 70 F 218.

1 παρωνυχίας : expression proverbiale équivalant à « voir la paille dans l'œil du prochain » ; ce sont des abcès aux doigts (Plut. *De aud.* 43 a).

2 Διονυσίου : il s'agit de la retraite de Denys le Jeune à Corinthe, en 344, après que Timoléon l'eut renversé. Diodore XVI. 70.3, adopte la version de Théopompe, contestée par Timée, et dit que Denys vint à Corinthe sur un vaisseau marchand. Plutarque, *Tim.* 13.3, dit seulement ἐπὶ μιᾶς νεώς, sans se prononcer. Timée en affirmant que c'était un navire de guerre a sûrement raison : il a pu consulter sur place, résidant à Athènes, des témoins de cet événement.

3 Ἐφόρου δὲ πάλιν ὅταν καταψεύδηται. Wunderer, *Phil.* 53. 1894, p. 59-60, propose de conserver la leçon du palimpseste πάλιν ὅταν καταψεύδηται, en rattachant Ἐφόρου comme complément à κατηγορεῖ au début de la phrase et en faisant de ὅταν καταψεύδηται un pléonasme justifié par la phrase intermédiaire. La traduction serait : « Er beschuldigt den Theopompus... ebenso den Ephorus hinwiederum indem er ihn verleumdet mit der Behauptung... ». Wunderer rapproche ce passage de Pol. XXIX. 9.7, où τοῦ δὲ Πέρσεως πάλιν dépend de τὴν ἄγνοιαν en 9.2, et où τίς οὐκ ἂν θαυμάσειε est inséré à cause de la phrase intermédiaire (9.2-9.6), bien qu'il y ait déjà 9.2 τίς οὐκ ἂν ἐπισημήναιτο. L'interprétation de la syntaxe de cette phrase semble juste, et le rapprochement avec le début de XII. 26a (Τί δὲ πάλιν ὅταν ὁ Τιμολέων κτλ.) offre un autre exemple d'ellipse devant le groupe πάλιν ὅταν.

5 Κόροιβον... Μαργίτην : Koroibos et Margitès sont deux personnages grotesques du folklore attique. D'après Servius (*Ad Aen.* II. 341), le poète Euphorion a mis en scène la sottise de Koroibos (peut-être dans son poème Μοψοπία). — Margitès est un type de lourdaud (cf. encore Pol. XII. 25.8), ridiculisé par la comédie (Suidas, v. Μαργίτης ; Arstt. *Poet.* 4. 1448 b 30). Sur ce personnage voir l'article *Margites* de Radermacher, *RE.* XIV. 1705-1708. Nombreuses références chez W. Pape et E. Benseler, *Wörterbuch der griech. Eigennamen*[3], s. v.

εἰ μὴ δυνατὸς ἦν... καὶ πέντε : Timée reprochait à Éphore d'avoir dit que Denys l'Ancien prit le pouvoir à 23 ans, régna 42 ans et mourut à 63 ans. Polybe pense que l'erreur ne vient pas d'Éphore, mais du copiste, qui aurait écrit 63 au lieu de 65. Toutefois, comme le fait remarquer F. Jacoby (*FGrH* 70 F 218 *Komm.;* 239 A 62 *Komm.*), elle ne réside pas dans le total, mais dans le nombre des années de règne. Le *Marbre de Paros* (*FGrH* 239 A 62-74) fait régner Denys de 408/7 à 368/7, soit 40 ans, et

c'était la durée retenue par Éphore, tandis que Timée et Philistos le faisaient régner seulement 38 ans, en faisant commencer son règne à l'année de la prise d'Agrigente (406/5), où il fut élu stratège autocrator (Diod. XIII. 94.6, 96.4 ; XV. 73.4, cf. XIII. 103.3 ; Dion. Hal. *AR*. VII. 1.5). Ce passage montre que Polybe avait des notions de critique textuelle ; au temps où il résidait à Rome (167-150), C. Octavius Lampadio en faisait profession (Suét. *Gram*. 2).

4 b

FGrH 566 F 36.

Il est question ici du sacrifice de l'*october equus*. Festus le décrit (v. *October equus*, p. 190, éd. Lindsay) : il avait lieu aux ides d'octobre (Fest. v. *Panibus*) sur le Champ de Mars ; les gens de Subure et ceux de la *Via Sacra* se disputaient la tête du cheval sacrifié, qui était pendue, selon les vainqueurs, par les premiers à la tour Mamilia, par les seconds au mur de la Regia. Festus y voit un sacrifice au dieu Mars et, comme Polybe, rejette l'explication qui voudrait en faire une commémoration de la prise de Troie : les Romains, descendants des Troyens, prétendaient punir l'animal dont le simulacre avait servi à prendre la ville. L'interprétation et la réfutation de Festus viennent peut-être de Varron. Il en donne une autre à l'article *Panibus* (p. 246, éd. Lindsay) : *id sacrificium fiebat ob frugum eventum*. Plutarque (*Quaest. Rom.* 287 a) y distingue : 1° une offrande au dieu de la guerre, car le cheval est un animal guerrier ; 2° une exhortation au courage, rappelant que le cheval ne suffit pas à garantir le salut dans les combats. Au vrai c'était une cérémonie où se mêlaient des intentions magiques complexes : protection des récoltes, opération de fécondité, clôture de l'année militaire (H. M. Hubbell, *Horse Sacrifice in Antiquity*, *Yale Class. Studies*, 1. 1928, p. 179-192 ; J. Bayet, *Histoire polit. et psychol. de la religion romaine*, p. 82). Au contraire, selon G. Dumézil (*Rituels indo-européens à Rome*, Paris, 1954, p. 73-85), l'immolation de l'*october equus* est un rite d'essence purement militaire, ressortissant à la fonction guerrière dans la société indo-européenne et s'annexant, dans un rituel compliqué, des éléments tirés de la fonction sacerdotale et de la fonction agraire. Comme le dit Polybe, le sacrifice du cheval était courant dans l'Antiquité. Festus le mentionne chez les Lacédémoniens (cf. Paus. III. 20.4), les Salentins, les Rhodiens. Mais Polybe le connaissait ailleurs, puisqu'il déclare (§ 2) que les barbares le pratiquaient : Hérodote (IV. 2, VII. 113) le signale chez les Scythes et les Perses, et y voit un sacrifice à Arès. Polybe tout en adoptant l'explication du milieu romain qu'il fréquentait, a pu se souvenir d'Hérodote.

F. Jacoby (*FGrH* 566 F 36, *Komm.*, p. 557, 564-566) estime que Polybe a fait à Timée un reproche déloyal ; ce dernier n'aurait pas allégué le sacrifice du cheval pour soutenir une théorie des origines de Rome, mais pour affirmer l'existence d'une vieille

tradition. Dans son histoire de Pyrrhus, Timée aurait mis un point final aux légendes qui reliaient immédiatement la fondation de Rome à la guerre de Troie (Hellanicos, Damastès, Képhalon, Kallias, Alkimos) en reculant la date de la fondation de Rome jusqu'en 814/3, la même année que Carthage (*FGrH* 566 F 60 = Dion. Hal. *AR.* I. 74.1). Il est possible que Timée ait considéré Lavinium comme la colonie directe de Troie en Italie et supposé entre Troie et Rome une fondation intermédiaire (Albe). Mais il n'est pas douteux, quelle que soit la forme qu'il a donnée à la légende, qu'il a reconnu entre Troie et Rome une filiation dont il a cherché les preuves dans les coutumes religieuses et dans les objets du culte, par exemple les Pénates de poterie troyenne, qu'il disait conservés dans le temple de Lavinium (*FGrH* 566 F 59 = Dion. Hal. *AR.* I. 67.4). C'était une méthode déjà courante : Coelius, de son côté, tirait du culte d'Hercule à Rome la preuve de l'origine arcadienne de la ville (Strab. V. 3.3 ; Virg. *Aen.* VIII. 185-275 ; Liv. I. 7.3-15), et Polybe lui-même (XII. 5.9-11) l'applique au problème des origines de Locres.

J. Perret (*Les Origines de la légende troyenne de Rome (281-31)*, p. 440-449) propose une application différente de notre chapitre. D'après lui, Timée apporterait une caution archéologique et mythographique à l'historien Proxène (*FGrH* 704), qui expliquait les mobiles de l'expédition de Pyrrhus en Italie par la psychologie particulière de l'Éacide s'identifiant lui-même à Achille et ses adversaires aux Troyens (cf. Paus. I. 12.1). Cette perspective est peu explicite dans le texte de Polybe et bien problématique. Il était naturel d'exposer les origines de Rome en racontant l'expédition de Pyrrhus ; c'était la première rencontre du monde grec avec la cité des bords du Tibre. Timée, curieux de fondations et de filiations, remontait à l'origine de la ville. Il est impossible de dire s'il le faisait par le biais des rêves de Pyrrhus ou si c'était en toute objectivité.

2 Τρώων ἀπογόνους. On ignore la thèse de Polybe sur les origines de Rome. Il se moque ici de celle de Timée, ce qui veut dire qu'il ne l'adopte pas. D'après un passage de Denys d'Halicarnasse (*AR.* I. 31.5) il se rangeait plutôt à la légende arcadienne d'Évandre : le Palatin, siège de la communauté primitive, aurait reçu son nom de Pallas, fils d'Héraclès et de Launa, fille d'Évandre. Selon Fabius Pictor (Dion. Hal. *AR.* I. 79.8) Évandre et les Arcadiens qui l'accompagnaient avaient, aux temps reculés, avant la naissance de Romulus, consacré le Palatin. Cette version ne pouvait que flatter agréablement l'amour-propre de Polybe et augmenter son prestige à Rome. Il se rattachait aux mêmes ancêtres que les Romains. Cette parenté devenait encore plus étroite si l'on se rappelait que la cité de Pallantion, dont un Pallas passait pour le fondateur éponyme, avait participé en 368, avec les autres cités arcadiennes, à la fondation de Mégalopolis, la patrie de notre historien (Paus. VIII. 3.1, 27.3). — D'autre part Plutarque (*Rom.* 2.1) rapporte une tradition qui faisait de

Romulus le fils de Mars et d'une fille d'Énée nommée Aimulia ; ce conte est naturellement destiné à prouver l'origine illustre de la gens Aemilia. Il serait intéressant de savoir si Polybe, protégé des Aemilii, y adhérait. En tout cas il est exagéré de dire avec E. J. Bickermann, *Origines gentium*, *Class. Phil.* 47. 1952, p. 67, que Polybe optait pour considérer Rome comme une colonie arcadienne.

3 ἵππῳ προθύονται : Geel écrit ἵππον προθύονται, suivi par tous les éditeurs. Il n'y a pas lieu de corriger la leçon de M. Le datif (« faire un sacrifice préliminaire au moyen d'un cheval ») est autorisé : 1° par des exemples analogiques où θύειν est construit avec le datif, ainsi Hdt. 1.50 (on trouve aussi Hdt. I.216 la variante intéressante τῷ ἡλίῳ θύουσι ἵπποισι) ; 2° par le fait que προθύειν, προθύεσθαι s'emploient quelquefois intransitivement dans les textes et dans les inscriptions (Eur. *Suppl.* 29 ; Plat. *Crat.* 401d ; Plut. *Lyc.* 21.7 ; *Sylloge*³, 548, l.13-14 ; 1168, l.43 ; cf. *IG.* XII. 5.1027 : μέλιτι σπένδεται). Voir d'autres références et une étude sur le sens de προθύειν dans l'article de L. Ziehen, *Die Bedeutung von* προθύειν, *Rh. Mus.* 59. 1904, p. 391-406.

4 c

1 ἔτι δὲ μᾶλλον ὀψιμαθίαν. L'ὀψιμαθία est un défaut décrit par Théophraste (*Char.* 27) ; il le définit comme une application et un zèle (φιλοπονία) que l'âge rend déplacés. Les exemples qu'il ajoute, sauf le premier, ne désignent pas un homme instruit sur le tard, comme la composition du mot pourrait le faire préjuger, mais un gaffeur, un indiscret et un outrecuidant. Il montre un empressement excessif à des occupations hors de saison. Polybe veut-il dire que Timée va chercher des preuves inutiles pour confirmer une thèse qui n'en a pas besoin (interprétation de J. Perret, *ouvr. cité*, p. 442) ? Ne serait-ce pas plutôt l'usage maladroit d'arguments étrangers à la question ? Il ignore d'abord que le sacrifice du cheval est un rite fort répandu, en particulier chez les barbares ; cela est le fait de l'ἀπειρία. Ensuite il tire de fausses déductions d'un fait qui est vrai en soi : ses conclusions sont « impertinentes ». Telle est bien la conduite du personnage de Théophraste, lorsque, par exemple, il prend des poses pour se faire admirer ou enfonce la porte d'une courtisane. Timée à son tour (Pol. XII. 8.4 = F 156) traitait Aristote d'ὀψιμαθής, mais le contexte n'indique guère quelle valeur il donnait à ce mot. Et lorsque enfin Plutarque (*Nic.* 1.1) appelle Timée ὀψιμαθὴς καὶ μειρακιώδης, c'est peut-être une réminiscence de Polybe (cf. Pol. XII. 25 i. 5).

3 τὸ περὶ τὰς ἀνακρίσεις μέρος. Polybe appelle ainsi l'enquête orale, qui consiste à poser des questions aux témoins des événements (cf. 27.3, 28 a.8). Il y voit un moyen d'information inférieur au témoignage direct de la vue et de l'observation personnelles, mais un mal nécessaire, puisque l'historien ne peut être partout

à la fois, dans les lieux où les événements se dispersent (cf. 27.7). Il entend la soumettre ici à une réglementation rigoureuse : 1° Règle de quantité : le nombre des informateurs doit être aussi grand que possible, ce qui implique une enquête étendue et variée. 2° Règle de qualité : il faut se fier à ceux qui méritent crédit, ce qui suppose une sélection préalable, d'après des critères qu'il n'indique pas ici, mais que l'on connaît par d'autres passages, par exemple la moralité, la compétence, le poste d'observation (voir M. Isnardi, *Studi classici e orient.* 2. 1955, p. 104). 3° Ce qui précède n'est qu'un travail préparatoire de recherche et de précaution ; l'étape finale consiste dans la critique du témoignage en lui-même. Μὴ κακόν pour caractériser cette critique est une formule bien vague ; on souhaiterait plus de précisions.

D'un autre côté ces réflexions mélangent deux aspects de l'information indirecte : l'enquête historique et l'enquête géographique. En incriminant les erreurs de Timée sur l'Afrique, la Sardaigne, la Corse et l'Italie, il paraît s'en tenir au second aspect. Mais l'exposé des motifs qui rendent nécessaire le recours à l'information orale, réunit les deux points de vue : l'historien est obligé de s'adresser aux informateurs, premièrement parce que les πράξεις se déroulent en plusieurs endroits à la fois, secondement parce qu'il ne peut pas visiter lui-même tous les endroits de l'oikouméné et connaître leurs particularités. Cette confusion des points de vue répond pourtant au double caractère de l'ἱστορία, étude de géographie et d'histoire, comme chez Hérodote, Éphore, Callisthène (cf. Pol. XII. 25 e.1), et à la nature du développement qui précède, où Polybe a relevé des erreurs sur l'Afrique et la Corse, et aussi sur l'interprétation des origines de Rome.

Il revient à la fin du livre (XII. 28 a.8) sur le problème des ἀνακρίσεις, en y ajoutant une donnée nouvelle : les qualités nécessaires à l'enquêteur.

4 d

FGrH 566 T 19, F 41 b.

1 μεγίστην ἐπίφασιν ἕλκων. Hulstsch propose de lire ἔχων. Mais des expressions analogues ne manquent pas chez Polybe : XII. 28.2 ἕλκων τὴν τοῦ συγγραφέως προστασίαν ; XXXII. 10.5 μείζω φαντασίαν εἷλκον. Nous disons de même « tirer vanité ». Dans tout ce livre (cf. 10.4, 25 d.4, 26 d.1 et 3) il accuse Timée d'ἐπίφασις, d'un étalage outré de son mérite.

4 παραπαίων τῆς ἀληθείας, « s'écarter de la vérité ». Expression favorite de Polybe : cf. III. 21.9, X. 2.3, XII. 12.5, XVIII. 14.11.

5 τὴν Ἀρέθουσαν. La tradition qui voyait dans la fontaine Aréthuse une lointaine résurgence de l'Alphée d'Élide, est ancienne ; elle apparaît chez Ibycus (fr. 21, éd. Diehl) et Pindare (*Ném.* 1.1) ; on la retrouve dans l'arsenal des mirabilia de la poésie alexandrine, et d'abord dans le recueil des *Mirabiles auscultationes*, 172, éd. O. Appelt, puis chez Virgile (*Buc.* X. 4 ; *Aen.* III. 694 ; cf. Serv. *ad locc.*), enfin chez Ausone (*De clar.*

urb. 11) et Festus Aviénus (*Peripl.* 1174-1176 = *GGM.* II. p. 187). Pline l'a retenue (*H.N.* II. 225, XXXI. 55) ; Sénèque la rejette, mais son disciple Lucilius y croyait (*Q.N.* III. 26.5-6, VI. 8.2), ainsi que Pausanias (V. 7.3) et Pomponius Méla (II. 117). La preuve tirée du fumier que la fontaine rejetterait à l'époque des jeux Olympiques, figure chez Sénèque et Pline ; elle faisait partie de la croyance populaire. Timée y a ajouté un autre argument : on aurait trouvé dans le bassin de la fontaine une coupe d'or qu'on aurait identifiée comme un objet du culte d'Olympie. Antigone de Caryste (*Hist. mir.* 140) et Strabon (VI. 2.4), qui citent tous les deux Timée, mentionnent la coupe avec Polybe. Strabon réfute longuement les assertions de Timée. Polybe prenait-il la même peine ou estimait-il que cette légende ne valait pas une réfutation en règle ? Cette dernière supposition est la plus probable, puisque l'excerpteur a interrompu l'extrait. Polybe connaissait bien le cours de l'Alphée, qui arrosait le territoire de Mégalopolis, et il reproche à Zénon de Rhodes son ignorance à ce sujet (XVI. 17.5-7). Dans cette question il était plus important pour un géographe de connaître le cours de l'Alphée que le régime d'Aréthuse : Strabon fait remarquer que le fleuve se jette normalement dans la mer, au lieu d'être absorbé par un gouffre, comme l'exigerait la théorie de Timée. Aussi, en aggravant le reproche de ψευδολογία par la remarque que Timée était αὐτόπτης (ce qui concerne seulement Aréthuse), Polybe force-t-il la note d'une façon tendancieuse.

5-12 a. Critique des erreurs de Timée dans l'histoire de Locres

5

FGrH 566 F 12.

Ici commence un long développement sur les origines et les institutions de Locres Épizéphyrienne (5-12 a), où Polybe oppose à Timée la version d'Aristote et les données de Théophraste, confirmées par ses propres informations. Il manque le commencement, qui exposait côte à côte la thèse d'Aristote et celle de Timée. On se reportera à notre *Introduction* (p. xvii s.) pour comprendre la marche de l'argumentation, qui va d'une critique des origines locriennes (5-6 b) à un examen général de la méthode de Timée (7-12 a).

1 Ἐμοὶ δὴ συμβαίνει... La date du voyage de Polybe à Locres est controversée. Nous avons exposé les éléments du problème dans notre *Introduction* (p. xi). Une date antérieure à la guerre dalmate de 156/5 est tout à fait probable, puisqu'il assure ici qu'il a fait dispenser les Locriens du contingent qu'ils devaient fournir à Rome dans les opérations d'Ibérie et de Dalmatie. Ils étaient tenus à cette prestation depuis la seconde guerre punique en qualité de *socii juris navalis* (Liv. 36.42.2) ; en 171 ils fournirent deux trirèmes pour la guerre contre Persée (Liv. 42.48.6). Le droit de réquisition appartenant au magistrat commandant la flotte,

l'exemption était aussi de son ressort ; on faisait appel au sénat en cas de contestation (Liv. 36.3.4). Il suffisait donc à Polybe de plaider auprès du consul ou du préteur la cause des Locriens. Il était certainement dans les meilleurs termes avec Scipion Nasica, le consul de 155, vainqueur des Dalmates, et avec M' Manilius, vraisemblablement préteur en Espagne la même année (cf. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, I, p. 448), le futur consul de 149, qui l'appela au siège de Carthage (Pol. XXXVI. 11.1).

Quant à Timée, il s'est bien rendu chez les Locriens de Grèce pour obtenir des informations (cf. 9.2), mais il n'est pas allé chez ceux d'Italie. C'est à tort que Waltz traduit μεταβὰς δὲ πάλιν ἐπὶ τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρούς (9.5) par « s'étant rendu ensuite à Locres en Italie ». Schweighäuser (VII, p. 92) donne la bonne interprétation : « oratione transiens, orationem convertens ad Locros Italiae ».

2 εἰς Δελματεῖς. Les mss de S ont Δαλματεῖς ; mais F donne Δελματεῖς. Les formes *Dalm-* et *Delm-* alternent dans les inscriptions (*CIL.* III : *Dalm-* 3261, 5913 ; *Delm-* 1322, 2276, 3158). Toutefois la forme *Delm-* est la plus fréquente dans les inscriptions militaires de l'empire (voir H. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, III. 2 (Berolini, 1916), p. 616, v. *Dalmatia*). Sous la république, les Fastes Triomphaux mentionnent sous l'année 117 le Triomphe de Cécilius Métellus : *L. Caecilius... Mete[ll]us... Delmatic[us] pro co[n]s[ule] de De[lma]teis III no[n...]* (*Inscriptiones Italiae*, XIII. 1, p. 83) : *Delma-* était la forme usitée au temps de Polybe et doit être préférée.

τιμίοις καὶ φιλανθρώποις. Formule des décrets honorifiques. Voir Dittenberger, *Sylloge*[3], 564, l. 14 ; 669, l. 21 ; 748, l. 46. Ces honneurs comprenaient par exemple la collation de la proxénie, une place d'honneur au théâtre, une stèle commémorative dans un temple, l'attribution d'une couronne, etc.

4 τὴν ὑπ' Ἀριστοτέλους... ἱστορίαν... τῆς ὑπὸ Τιμαίου.

Aristote exposait sa thèse dans sa Λοκρῶν πολιτεία, mentionnée par Clément d'Alexandrie (*Strom.* I. 26.66) : Locres avait été fondée à la suite des désordres provoqués par la durée des guerres de Messénie ; pendant l'absence de leurs maris qui combattaient aux côtés des Lacédémoniens, les Locriennes se donnèrent à leurs esclaves ; les coupables et leurs enfants furent forcés d'émigrer et vinrent en Italie où ils fondèrent Locres Épizéphyrienne. Aussi Aristote pouvait-il dire que c'était une colonie de fugitifs, d'esclaves et d'adultères (Pol. XII. 8.2). Timée soutenait que c'était une fondation d'hommes libres.

Déjà les Anciens disputaient pour établir si les Locriens d'Italie venaient de la Locride Opuntienne ou de la Locride Ozolienne. On trouvera l'exposé du débat et les références dans l'ouvrage de J. Bérard, *La Colonisation de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*[2], p. 199-202. Les modernes ne sont pas moins divisés. E. Pais, *Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, p. 207-

208, tient pour l'origine ozolienne ; E. Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, I², p. 188-199, et J. Bérard, *ouvr. cité*, p. 201, pour l'origine opuntienne ; de même Busolt, *Griechische Geschichte*², I, p. 403, note 4 ; K. J. Beloch, *Griechische Geschichte*², I. 1, p. 246, n. 2. Néanmoins Ciaceri admet qu'il est possible que des Locriens Ozoles aient participé à la fondation. Oldfather *(RE.* XIII. 1313. v. *Lokroi 1)* renforce cette probabilité conciliante en remarquant que le nom de l'oikiste Euanthès (Strab. VI. 1.7) s'explique peut-être par le port d'Oiantheia-Euantheia, en Locride occidentale, qui aurait été le point de départ de la colonie.

D'après l'interprétation de J. Bérard et Brown, *Timaeus*, p. 49, Aristote et Timée seraient d'accord pour admettre que Locres d'Italie était une colonie des Opuntes. Bien que leur dispute ne portât pas sur ce point, il nous semble plutôt qu'ils ont admis implicitement qu'elle était d'origine ozolienne. Polybe fait remarquer (*infra*, 10.1) que Timée ne précisait pas chez quels Locriens de Grèce il avait trouvé les preuves d'une filiation avec ceux d'Italie. Mais, s'il admettait (*infra*, 6 b.5-10) l'alliance entre les Locriens et les Spartiates pendant la guerre de Messénie, il est plus vraisemblable que les alliés de Sparte aient été les Locriens Ozoles, plutôt que les Opuntes, plus éloignés.

6 ἀπὸ τῶν γυναικῶν. Contre la thèse de Timée, Polybe invoque d'abord les traditions qu'il a recueillies à Locres. La première se rapporte à une coutume matriarcale en vertu de laquelle la noblesse se transmettait par les femmes. On lui en a signalé deux indices : 1° l'existence de l'aristocratie des Cent Familles, descendantes des premiers colons (5. 6-8) ; 2° l'institution de la phialéphore. On a beaucoup discuté sur l'origine de ces institutions matriarcales. J. Bérard, p. 202, les considère comme étrangères aux populations indo-européennes : elles proviendraient des races préhelléniques du bassin de la mer Égée, et les Locriens qui passaient pour les descendants des Lélèges, les auraient apportées en Italie. E. Ciaceri, p. 199-202, est d'un avis contraire, et relève des traces non contestables de matriarcat chez des peuples indo-européens. S'il est vrai, comme l'affirme un peu plus loin (5. 10-11) Polybe, que les Locriens avaient remplacé par une fille dans les processions religieuses le garçon du rite sicule, ils auraient apporté de Grèce le matriarcat avec eux et l'auraient superposé à des institutions indigènes.

7 κατὰ τὸν χρησμὸν... εἰς Ἴλιον. La noblesse matriarcale était liée au culte d'Ajax, qui est attesté aussi bien chez les Locriens Opuntes que chez les Ozoles, et à l'envoi annuel de deux jeunes filles Locriennes en Troade, en réparation, selon la légende, du sacrilège d'Ajax fils d'Oileus : c'était, selon Polybe, dans l'aristocratie des Cent Familles que l'on choisissait les vierges exigées par le tribut. Le plus ancien témoignage de la tradition est celui d'Énée le Tacticien, au IVe siècle (31.24) ; puis vient Lycophron (1141-1173), ses scolies et le commentaire de Tzetzes (cf. *FGrH.* 566 F 146) ; Callimaque (Plut. *De sera*

num. vind. 557 d) ; Strabon (XIII. 1.40) ; Jamblique (*Pyth.* 8.42) ; Élien (*V.H.* fr. 47) ; Servius (*ad Aen.* I. 41). L'usage prit fin peu avant le temps de Plutarque. Il est attesté vers 230 av. J.-C. par une inscription provenant du temple d'Athéna Ilias à Physcos (en Locride Ozolienne) et contenant une minutieuse convention pour fixer dans quelles conditions et en échange de quels privilèges la famille locrienne des descendants d'Ajax continuerait de fournir les vierges qui devaient être envoyées à Troie (publication et commentaire par A. Wilhelm, *Jahreshefte des öst. arch. Instit. in Wien*, 14. 1911, p. 163-256).

A. Reinach (*Rev. de l'Hist. des Religions*, 69. 1914, p. 12-54 ; 70. 1914, p. 21-42) a voulu mettre cet usage en liaison avec la coutume de la prostitution sacrée. D'après lui le tribut des vierges serait la continuation d'un ancien rite d'hiérogamie, d'origine préhellénique, personnifié par Cassandre et Ajax, et combiné avec un rite d'expiation et de purification dont les éléments apparaissent dans l'incinération et la dispersion des cendres des vierges locriennes à Troie. Le rite locrien, remontant au xe siècle, aurait été transporté en Italie au moment de la colonisation (viiie s.) et conservé dans la pratique de la prostitution sacrée à Locres Épizéphyrienne (Ath. XII. 515 e). La légende d'Ajax et de Cassandre serait une étiologie postérieure (viie s.), et les colons d'Occident l'aurait d'abord ignorée. — G. Giannelli (*Culti e miti della Magna Grecia*, p. 234-239) rejette avec raison cette explication, car les vierges locriennes n'allaient pas à Ilion pour se prostituer ; elles allaient servir dans le temple d'Athéna et faisaient vœu de chasteté (Lycophr. 1141 s.). Ajoutons que la prostitution sacrée dérive d'un rite de fécondité (M. P. Nilsson, *Griechische Feste von religiöser Bedeutung*, Leipzig, 1906, p. 365 s.), qui n'a rien de commun avec le rite expiatoire que suppose la consécration des Locriennes. Il n'est même pas sûr que la prostitution sacrée ait existé à Locres Épizéphyrienne au ive siècle (voir Just. XXI. 3.2-3).

En tout cas Polybe a recueilli une tradition complètement constituée, d'après laquelle la noblesse de Locres prétendait descendre d'une aristocratie sacerdotale de la Locride et qui accréditait la version d'Aristote sur la fondation de la ville.

9 ὑπὲρ τῆς φιαληφόρου. L'argument de la phialéphore, que Polybe avance ensuite, prouve que ces traditions avaient reçu une élaboration achevée, au point que les érudits prétendaient distinguer dans les cultes locaux les éléments indigènes et les innovations des colonisateurs. La tradition date de 673 la fondation de Locres (Euseb. *Chron.*, p. 184, éd. Karst), et l'archéologie confirme cette époque (J. Bérard, *ouvr. cité*, p. 208). La phialéphore appartenait au culte de Perséphone, qui avait un sanctuaire célèbre auprès de la ville (Diod. XXVII. 4.2 ; Liv. 29. 18.3) et qui avait pris la place d'un culte indigène plus ancien (Oldfather, *Phil.* 71. 1912, p. 324-325 ; *RE.* XIII. 1356). Le présent témoignage de Polybe atteste la contamination. Il existait dans la Locride Opuntienne, mais on n'en trouve pas trace dans la Locride

Ozolienne, ce qui confirmerait l'origine opuntienne de Locres Épizéphyrienne ; mais on croit qu'il avait été importé de Sparte, comme le montre la forme dialectale du nom, Πηρεφόνεια à Sparte (Hésych. s.v.) et à Locres Πηριφόνα (*IG.* XIV. 631), et seulement en ces deux endroits (Oldfather, *Phil.* 67. 1908, p. 434 s. ; Giannelli, *ouvr. cité*, p. 228) ; Pausanias (III. 3.1) mentionne un, immigration de Spartiates à Locres. — Mais les mots de Polybe διὰ τὸ μηδὲν αὐτοῖς πάτριον ὑπάρχειν sont en contradiction avec l'argument précédent. Si les immigrants appartenaient à l'aristocratie locrienne, ils apportaient certainement des traditions religieuses. Toutefois si les motifs de l'emprunt sont imaginaires, cela ne met pas en doute l'emprunt lui-même.

6

1-6 Συνθῆκαι. On n'aperçoit pas d'abord la portée de ce nouvel argument. Comment l'absence d'un traité entre Locres Épizéphyrienne et les Locriens de Grèce démontre-t-elle que les fondateurs de la ville étaient d'anciens esclaves ? C'est que Polybe répond à une assertion de Timée qui figurait un peu plus haut, dans un passage perdu, et que nous retrouvons plus loin 9.3. D'après lui les Locriens de Grèce conservaient un traité gravé, conclu avec les émigrants. Selon le système de conservation des traités, un exemplaire correspondant aurait dû se trouver en Italie (cf. Liv. 26.24.14). Polybe, au cours de ses visites à Locres n'en a même pas découvert le souvenir... et pourtant on y gardait la mémoire d'un acte aussi ancien que le supposé traité, et datant des commencements de l'immigration (ἐκ τῆς πρώτης παρουσίας). C'est ici que se place l'histoire de la convention par laquelle les Locriens ont dupé les Sicules. Cet épisode est à double tranchant : il prouve aussi que des gens capables d'une pareille perfidie étaient bien les vauriens que décrivait Aristote. Mais les conclusions que Polybe en tirait sont perdues.

Polyen (VI. 22) raconte la même histoire, mais d'après une source différente, comme il ressort de quelques détails : 1° le texte du serment n'est pas le même : les Locriens jurent de respecter la πολιτεία des Sicules ; 2° le dénouement est plus tragique : les Locriens massacrent les Sicules en un seul jour. L'auteur que Polyen a suivi se représentait les Sicules comme organisés en cités à la mode grecque.

7 Τίμαιος. *FGrH* 566 F 11. Les éditeurs ont logé ici deux citations d'Athénée (VI. 264 c, 272 a) qui se rapportent à la polémique de Timée contre Aristote et de Polybe contre Timée. Comme elles ne contiennent pas des renseignements que Polybe a obtenus à Locres, elles appartiennent aux preuves par les vraisemblances, qui sont discutées aux chap. 6 a-b. Puisque anciennement les Grecs ne connaissaient pas l'esclavage, raisonnait Timée, ce n'étaient pas des esclaves qui avaient pu émigrer en Italie.

Timée a une tendance manifeste à idéaliser la peinture des peuples primitifs. Ce trait en est un exemple. Dans le même passage (Ath. VI. 264 d), il assurait que les Phocidiens n'avaient eu d'esclaves et de domestiques qu'à une date récente, au temps de Philomélos (qui s'empara de Delphes en 356). Il reprend une croyance communément répandue sur la société grecque primitive : on la trouve chez Hécatée (Hdt. VI. 137) et les Cyniques l'ont développée : Onésicrite (Strab. XV. I. 54 = *FGrH* 134 F 25) décrivait avec éloge le pays de Mousicanos, dans l'Inde, où vivait une société sans esclaves, alors qu'Aristote (*Pol.* I.5. 1255 a.1) professait que l'esclavage est conforme à la loi naturelle. Un passage de la table dite « loi coloniale » de Galaxidi (*IG.* IX.1. 334, lignes 43-45 = *Sylloge*[3], 47), sur la colonisation de Naupacte par les Locriens, antérieure à 456, montre que les Locriens possédaient des esclaves dès le v[e] siècle, donc plus d'un siècle avant la date indiquée par Timée.

6 a

FGrH 566 F 12.

1 Ἐκ τούτων ἄν τις συλλογιζόμενος. Une lacune importante sépare ce chapitre du précédent. Polybe passait des informations personnelles à la discussion par le raisonnement des thèses de Timée. Nous avons ici la fin de l'argumentation, qui repose sur l'analyse des vraisemblances (εἰκός : 6 a.2, 6 b.1) et la reconstruction logique (εὔλογος : 6 b.4, 9) des faits.

Polybe discute la signification des deux arguments avancés par Timée : 1° l'amitié de Locres Épizéphyrienne avec Lacédémone, en particulier au temps de la guerre du Péloponnèse ; 2° la conduite des Locriens de Grèce pendant la guerre de Messénie. Tous les deux sont développés à partir d'un fait dont nous trouvons ici seulement le témoignage : la participation des Locriens à la guerre de Messénie, qui a déterminé les alliances ultérieures de Locres Épizéphyrienne et provoqué les désordres qui furent à l'origine de la colonie. Pausanias (IV. 1-29), qui a longuement raconté les guerres de Messénie, d'après Myron de Priène et l'épopée de Rhianos de Bénè, n'en dit rien.

Le premier argument (6 a.1-6 b.4) que Timée invoquait, c'était l'alliance de Locres Épizéphyrienne avec Lacédémone pendant la guerre du Péloponnèse. Il ne s'agissait pas sans doute d'une alliance formelle : ni Thucydide ni Xénophon ni Diodore ne mentionnent de traité. Mais à plusieurs reprises Locres favorisa la cause des ennemis d'Athènes et batailla contre les troupes athéniennes (Thuc. III. 99, 103.3, 115.6 ; VI. 44.2) ; en 411 elle envoya des vaisseaux aux Spartiates (Thuc. VIII. 91.2). Timée prétendait qu'il était invraisemblable qu'une colonie d'anciens esclaves ait consenti à s'allier avec les anciens amis des maîtres détestés. Polybe réplique par une analyse de la psychologie des affranchis qui ne manque pas de finesse : ils cherchent par tous les moyens à faire oublier leur basse origine :

1° Ils ont donné à leur ville un nom qui venait des femmes qu'ils avaient emmenées et qui étaient de naissance libre ;

2° Ils ont fait dépendre les liens de parenté de la descendance en ligne féminine. On a vu plus haut ces institutions matriarcales, héritage d'un passé ancien ;

3° Ils ont renouvelé des alliances qui remontaient à leurs ancêtres par la ligne féminine.

On pourrait objecter à Polybe que ces mesures allaient à l'encontre du but visé, puisqu'elles ne faisaient que rappeler l'origine illégitime des Locriens.

6 b

3 τὸ τοὺς 'Αθηναίους πορθῆσαι. Le fait que les Athéniens ont ravagé le territoire de Locres, dit Polybe, ne prouve pas qu'Aristote ait tort. L'expression est hyperbolique. Timée n'objectait pas cet événement à la thèse d'Aristote ; il y voyait la confirmation de l'amitié entre Sparte et Locres qui était à ses yeux, à défaut d'un traité formel, la perpétuation de l'ancienne alliance des deux cités pendant la guerre de Messénie. La réfutation de Polybe est juste : l'hostilité des Athéniens n'eut pas pour motif le passé de la ville, mais son attitude politique. Thucydide (IV. 61.3, VII. 57. 1) déclare que les Athéniens n'en veulent pas en tant qu'Ioniens aux Doriens de Sicile, qu'ils n'ont pas d'autre but que de faire des conquêtes, et que les cités siciliennes ne choisirent pas l'un ou l'autre camp en raison de leurs origines, mais, d'après les circonstances, l'intérêt ou la nécessité.

Thucycide ne dit pas que les Athéniens ravagèrent le territoire de Locres. En 415 la flotte athénienne se rendant en Sicile, reçut défense d'aborder à Locres (Thuc. VI. 44.2) : ce n'est pas à ce moment que les Athéniens allèrent provoquer les Locriens. Il faut remonter à une de leurs interventions antérieures à l'Ouest, lorsque Lachès, en 427-425, fit plusieurs descentes sur le territoire de Locres (Thuc. III. 99, 103.3 ; Diod. XII. 54.4). L'historien déclare du reste (III. 90.1) qu'il n'a rapporté que les plus mémorables de ces opérations.

5 πῶς αὐτοὶ μὲν ἐξαπέστελλον... Timée avançait un autre argument tiré de la légende bien connue des Parthénies. Il en existe diverses versions (d'Antiochus de Syracuse : Strab. VI. 3.2 = *FGrH* 555 F 13 ; d'Éphore : Strab. VI. 3.3 = *FGrH* 70 F 216 ; de Théopompe : *Ath.* VI 271 cd = *FGrH* 115 F 171). Polybe s'appuie sur celle d'Éphore qui devait concorder en substance avec celle de Timée. Les Lacédémoniens avaient fait le serment de ne pas rentrer chez eux avant d'avoir détruit Messène ; au bout de dix ans apparut le danger de l'arrêt des naissances ; les hommes en campagne envoyèrent alors les plus jeunes d'entre eux pour assurer l'avenir de la race. Timée ajoutait que les Spartiates n'avaient pas autorisé les Locriens à en faire autant (6 b.5). Cette restriction était capitale pour sa thèse : puisque d'autre part il niait l'existence d'esclaves chez les

Locriens, il devenait impossible que les fondateurs de Locres Épizéphyrienne eussent été, comme le soutenait Aristote, les bâtards des Locriennes et de leurs esclaves.

C'est l'objet central de cette polémique. Polybe réfute son adversaire par des arguments probables (κατὰ τὸ πιθανόν) et des raisons vraies (κατὰ τὴν ἀλήθειαν). A la première série appartient l'idée que les Lacédémoniens ne pouvaient pas empêcher les Locriens de retourner dans leurs foyers puisqu'ils n'étaient pas tenus par des serments, et, d'autre part, que les Locriens ne firent pas partie du retour κατὰ τὸ κοινόν. Cette dernière expression signifie « collectif », « en masse » (Waltz). Ils se contentèrent de revenir chez eux de temps en temps, et, en leur absence, les femmes et les filles s'unirent aux esclaves. Cette reconstruction *probable* des faits est étayée par une constatation : l'existence de la polyandrie à Sparte (cf. Xén. *Lac.* 1.7-9 ; Plut. *Lyc.* 15.12-13 ; Stob. *Flor.* 45.41). Elle justifiait la mesure d'intérêt public prise pour assurer la natalité : on renvoya ceux qui étaient en pleine force (τοὺς ἀκμάζοντας), sans tenir compte du mariage, tandis que les Locriens pendant toute la durée de la guerre rentraient individuellement, et dans l'intervalle, chaque femme était laissée à elle-même. Cette tradition est connue aussi par Denys le Périégète (v. 364-366 = *GGM.* II, p. 125), dont la source est inconnue. Ce n'est ni Timée ni Éphore, puisque le premier la rejetait et que l'autre faisait venir les Épizéphyriens de la Locride Opuntienne (Strab. VI. 1.7 = *FGrH* 70 F 138). Mais plusieurs auteurs (cf. Ps. Scymm. v. 317 = *GGM.* I, p. 209) défendaient l'origine ozolienne avec laquelle l'histoire des bâtards est nécessairement liée.

On a soupçonné cette histoire d'être un doublet fabriqué d'après la légende des Parthénies spartiates qui fondèrent Tarente (Oldfather, *RE.* XIII. 1316 ; Ciaceri, I², p. 196 ; J. Bérard, p. 204). L'inverse nous semble plus vraisemblable. D'abord la tradition locrienne est plus sommaire, tandis que celle des Parthénies, chez Éphore, est entourée d'un luxe de détails qui révèlent une élaboration plus tardive. Mais surtout le plus ancien auteur, Antiochus de Syracuse (vᵉ s.) la raconte sous une forme bien différente : les Parthénies de Tarente étaient les enfants des Lacédémoniens qui n'avaient pas pris part à la guerre de Messénie. A l'origine de la colonie il y avait donc une mesure d'atimie et non le souci démographique. Du reste le récit d'Éphore contient une absurdité évidente : les Lacédémoniens ont cherché à avoir des enfants, et, ce résultat obtenu, ils ont refusé de les reconnaître. La version d'Éphore a été forgée entre 424 (fin de l'*Histoire* d'Antiochus) et 340 environ, probablement pendant la guerre du Péloponnèse, par la propagande antidorienne d'Athènes. L'histoire des esclaves locriens aurait-elle pris naissance à la même époque ? Ciaceri la considère comme une invention des Athéniens au temps de l'expédition de Sicile. Toutefois elle contient un élément étiologique — l'explication des institutions matriarcales de Locres — qui ne s'explique pas par la

propagande. D'autre part il eût été inopportun de faire des Locriens les anciens alliés de Sparte, puisque à ce moment-là les Locriens Ozoles étaient les alliés d'Athènes (Thuc. III. 95.3). La participation des Locriens à la guerre de Messénie est plutôt une tradition ancienne qui s'est perdue chez les historiens postérieurs. En tout cas le récit d'Aristote est indépendant de l'histoire des Parthénies tarentins.

Polybe, dans les chap. 6 a-b, s'est efforcé de donner une structure logique à l'histoire des Locriens. C'est un exemple de sa méthode rationaliste. Mais il n'a rien inventé ; l'essentiel du récit se trouvait déjà chez Aristote. Sur ce point Ciaceri s'est trompé, comme il fait d'autres erreurs sur ce passage. Il s'étonne par exemple que les Locriens soient allés à Sparte pour s'unir aux femmes et aux filles de la cité et que les descendants de ces unions se soient vantés de descendre par les femmes de la noblesse locrienne. Mais Polybe ne dit rien de pareil. — Il estime que la participation des Locriens à la guerre de Messénie est une invention de Polybe parce que Aristote n'aurait pas rapproché la date de la première guerre de Messénie et celle de la fondation de Locres (673, d'après Eusèbe). La guerre de Messénie a duré de 641 à 621 selon Eusèbe. Mais Aristote a probablement utilisé une chronologie différente qui synchronisait la fondation de Locres et la première guerre de Messénie (cf. Paus, III. 3.1 ; Diod. XV. 66.4).

7

A partir du chap. 7, Polybe s'élève à un point de vue plus général. Il considère la discussion sur les origines de Locres comme close (7.2), et il passe à l'examen général de l'ouvrage de Timée, d'où il tirera des réflexions sur les règles (τὸ καθῆκον) du genre historique. La phrase τὰ δὲ λέγεσθαι μέλλοντα - τὴν ἀπάντησιν est le tournant décisif (7.3) : c'est le programme de ce livre jusqu'à la fin. On notera la valeur du mot καθῆκον, répété deux fois ici : il est particulièrement précieux parce qu'il révèle le fond de la pensée de Polybe. L'histoire n'est pas pour lui seulement l'application d'une méthode scientifique, mais surtout l'observation d'une discipline morale. Les devoirs de l'historien sont au-dessus des règles de l'histoire. Le reste du livre traite de ces devoirs. Le premier est de respecter l'adversaire, l'auteur d'opinion différente, de ne pas l'injurier, de ne pas attaquer sa vie privée. Ce thème sert d'introduction (7.5-8.6) à la critique de la méthode de Timée. Polybe y reviendra par la suite à propos de Callisthène (12 b), de Démocharès (13-14), et d'Éphore (23.2). Il est présenté d'abord en deux propositions qui en nuancent la portée : 1) il faut corriger avec douceur les erreurs dues à l'ignorance, mais dénoncer impitoyablement les erreurs intentionnelles ; 2) dans le cas présent il faut prouver qu'Aristote a parlé des Locriens par complaisance, par intérêt ou par inimitié. Ces trois mobiles définissent la προαίρεσις, qui altère la vérité sans excuse.

3 ἀπάντησις est un terme obscur (cf. Arstt. *Soph. El.* 17.12; Plut. *Mor.* 803 f). Polybe (V. 26.8, X. 5.6, etc.) l'emploie ordinairement au sens de « rencontre ». Ici Schweighäuser, d'après Valésius, le traduit par « occasionem verba faciendi »; Mauersberger par « Behandlung », qui est moins précis.

4 καὶ καθάπαξ διαστῆσαι La leçon des mss διαστῆναι est incompréhensible : Polybe emploie διαστῆναι au sens de « diverger d'opinion » (III. 8.3), qui ne convient pas ici. Ernesti a proposé διαστεῖλαι, et Schweighäuser (VII, p. 87) ne trouve pas cette correction heureuse. Nous proposons la forme transitive διαστῆσαι, « séparer, mettre à part ».

8

2-4 Injures de Timée contre Aristote.

Ce passage est quelque peu brouillé dans la tradition. Le copiste de P, après le mot ὑπάρχοντα, est revenu en arrière comme s'il commençait un nouvel extrait, dont il a arrangé le début : ὅτι ἀπεχθείᾳ καὶ πικρίᾳ χρώμενος ὁ Τίμαιός φησι κατὰ Ἀριστοτέλους εἶναι αὐτὸν θρασύ *(sic)*, et il continue jusqu'à μοιχῶν. Puis il saute la suite et reprend καὶ τοὺς Πέρσας ἐν ταῖς Κιλικίαις πύλαις. Suidas (v. Ἀριστοτέλης) reproduit ce jugement en omettant le passage πρὸς δὲ τούτοις - δυνάμεως (§§ 2-3), et poursuit la citation jusqu'à φανῆναι. Les éditeurs ont reconstitué le texte en éliminant les dittographies et l'ensemble est satisfaisant.

Wunderer (*Blätter für bayer. Gymnasialschulwesen*, 37. 1901, p. 478-479) conteste la cohérence logique du § 3. Même si Aristote avait commandé à Issos, dit-il, cela n'aurait aucun rapport avec le jugement qu'il porte sur l'origine de Locres ; Timée appliquerait plutôt cette réflexion à Callisthène, qui avait raconté la bataille d'Issos et que Polybe défendait contre les attaques de Timée (voir ci-après chap. 12 b). — A cette interprétation on objectera que Polybe, voulant donner un échantillon de l'ἀπέχθεια et de la πικρία de Timée contre Aristote, recueille des injures grossières et gratuites, des allusions déplacées, où la logique ne tient guère de place. Timée cherche une comparaison pour qualifier l'assurance avec laquelle Aristote parle de Locres et il songe à la superbe du général victorieux. Mais comme cette association d'idées lui paraît encore faire trop d'honneur à son adversaire, il ajoute qu'il n'a rien d'un général et n'est qu'un méprisable sophiste. Cette antithèse est soulignée par la liaison adversative ἀλλ' οὐ, qui donne au passage sa cohésion grammaticale et que Suidas a maladroitement recopiée sans reproduire le premier terme de l'opposition qui la justifie. Il est difficile, d'autre part, d'expliquer comment un jugement sur Callisthène se serait glissé au milieu de cette discussion sur Locres ; Callisthène n'est traité que beaucoup plus loin (12 b.2) ; il faudrait supposer que des feuillets s'étaient mélangés dans le codex dont se servait l'épitomateur, et, supposition bien extraordinaire, que ce dernier s'en est aperçu, mais ne s'est pas corrigé.

L'invective de Timée contre Aristote comprend deux parties : des appréciations malveillantes sur son caractère et des accusations concernant sa vie. Il y a peu de chose à dire sur le premier point : le reproche de gourmandise et de goinfrerie est répété plus loin 24.3, et cité encore par Athénée, VIII. 342 e. Les détracteurs anciens d'Aristote l'accusaient de sensualité et de dérèglement (ἀσωτία). Képhisodoros, un disciple d'Isocrate, qui avait écrit contre lui un pamphlet en quatre livres, le traitait de délicat et de friand (τρυφερὸς καὶ τένθης) ; une épigramme de Théocrite de Chios raille l'intempérance de son estomac (Euseb. *Praep. ev.* XV. 14-15 ; Ath. II. 60 e).

Les autres imputations s'attaquent à la vie d'Aristote. Il a, dit Timée, fréquenté avec empressement toutes les cours et tous les quartiers généraux. On sait qu'il fut en relations avec Thémison, tyran de Chypre (Stob. *Flor.* 95.21 ; III, p. 201, éd. Meineke) et qu'il séjourna quelque temps (347-345) auprès d'Hermias, tyran d'Atarnée, avant d'être appelé par Philippe pour l'éducation d'Alexandre (343) (Diog. L., V. 9 ; Dion. Hal. *I Amm.* 5). La *Vita Marciana* (46, éd. Düring) lui attribue un grand crédit auprès de Philippe, Olympias, Alexandre et Antipatros. On prétendait aussi qu'il avait abordé le métier militaire et participé à des campagnes, après avoir dissipé la fortune paternelle. N'ayant pas réussi dans cette voie il se serait fait marchand de remèdes (Euseb. *ibid.*; Diog. L., V. 8 ; Ath. VIII. 354 b ; Ael. *V.H.* 9). Telles étaient les attaques de ses ennemis dont le plus violent était Épicure (Cic. *N.D.* I. 33.93 ; Sext. Emp. *Adv. Math.* 1. 1). Tous les témoignages relatifs à cette polémique ont été réunis par I. Düring, *Aristotle in the ancient biographical tradition*, p. 373-395. On notera que Timée ne dit rien de la dilapidation des biens paternels ni du commerce des remèdes.

Son reproche d'avoir fermé une officine médicale est difficile à expliquer. Eusèbe *(ibid.)*, d'après le péripatéticien Aristoclès (IIe siècle ap. J.-C.), le répète sous une forme assez différente : Ἢ πῶς ἄν τις ἀποδέξαιτο Τιμαίου τοῦ Ταυρομενίτου λέγοντος ἐν ταῖς Ἱστορίαις ἀδόξου θύρας αὐτὸν ἰατρείου καὶ τὰς τυχούσας ὀψὲ τῆς ἡλικίας κλεῖσαι ; Le père d'Aristote était médecin (Diog. L., V. 1). Timée veut-il dire que le philosophe ne suivit pas la carrière paternelle ? C'est plausible ; mais le sens d'ἀρτίως « récemment » pose alors un nouveau problème. Aristote est mort en 322, âgé de 63 ans. Il faut donc supposer que Nicomachos mourut ou cessa d'exercer sa profession peu d'années auparavant (sa longévité n'aurait rien eu d'extraordinaire ; le père d'Eschine vécut quatre-vingt-quinze ans, Eschn. *Ctes.* 191) et que son fils ne voulut pas prendre sa place. Il s'ensuit que Timée écrivait ces lignes entre 333, date de la bataille d'Issos, et 322, ce qui confirme l'hypothèse de T. S. Brown (*Timaeus*, p. 6-10) qui sera exposée plus loin (25 d), et s'accorde avec les mots d'Aristoclès ὀψὲ τῆς ἡλικίας : Aristote aurait fermé le cabinet paternel « sur le tard de son âge ». On sait de plus qu'il se mit à étudier les constitutions dans la dernière partie de sa vie, pendant son dernier séjour à Athènes,

entre 335 et 322. Timée eut alors connaissance immédiatement de sa *Constitution de Locres* et la discuta dans le livre IX de ses *Histoires* (cf. Ath. VI. 264 c) ou peut-être seulement dans une note qu'il incorpora ensuite telle quelle dans son ouvrage.

Timée disait encore que l'ἰατρεῖον d'Aristote n'était qu'une officine de bas étage, ouverte à tout venant et dont la clientèle n'était guère distinguée. Dans ce cas πολυτίμητον de notre texte aurait une valeur péjorative et signifierait « trop fameux ». C'est une calomnie, car Nicomachos avait sûrement des clients illustres, ayant été le médecin d'Amyntas, père de Philippe (Diog. L., V. 1 ; *Vita Marciana*, 2 = Düring, *ouvr. cité*, p. 96). — Wunderer (*art. cité*, p. 478) se demande si Timée n'entend pas désigner plaisamment sous le nom d'officine médicale le péripatos d'Apollon Lycien, où Aristote enseignait jusqu'à la mort d'Alexandre. Cette explication est à écarter, car le philosophe ne ferma jamais son école ; lorsqu'il se retira à Chalcis en 322, il la laissa à Théophraste (Diog. L., V. 36). Le nom de péripatos, qui signifiait « école » (voir les textes réunis par Düring, *ouvr. cité*, p. 404), fut donné au bâtiment construit par Théophraste, et une légende étiologique se forma après coup.

Épicure s'était montré le plus violent détracteur d'Aristote. Dans sa lettre Περὶ ἐπιτηδευμάτων il l'accusait d'avoir dévoré son patrimoine, puis d'avoir fait le métier militaire, et enfin d'avoir tenu boutique d'apothicaire (Ath. VIII. 354 b ; Diog. L., X. 8). On a pensé que les imputations d'Épicure avaient servi de source à Timée ; c'est l'opinion de Düring (*ouvr. cité*, p. 387), qui met les *Silloi* de Timon à côté d'Épicure. E. Zeller (*Philosophie der Griechen*, II[4]. 2, p. 9, n. 1) croit au contraire qu'Épicure a puisé chez Timée. — En réalité les deux auteurs sont indépendants l'un de l'autre ; ils ne formulent pas les mêmes accusations : l'ἰατρεῖον mentionné par Timée est tout à fait différent du φαρμακοπωλεῖν dont parle Épicure ; Timée fait allusion à un épisode de la vieillesse d'Aristote, Épicure à une étape de sa jeunesse, avant qu'il ne se mît à l'école de Platon. Et si l'on examine les dates, le passage de Timée est sans aucun doute antérieur aux attaques d'Épicure. Celui-ci avait 19 ans en 322 et ne songea que beaucoup plus tard (après 310) à polémiquer contre Aristote. La polémique de Timée n'est compréhensible que du vivant d'Aristote ; les mots ἄρτι, ἀρτίως ne s'expliqueraient plus après 310. Timon le sillographe était encore plus jeune.

Les imputations de Timée ont un point commun — le reproche de gourmandise — avec celles de Képhisodoros, et un autre — le goût de la vie de cour — avec Théocrite de Chios (cf. Plut., *De Exil.* 603 c). Ces deux écrivains ont appartenu à l'école d'Isocrate, avec laquelle Timée était en relations par son maître Philiscos : il n'a eu qu'à puiser dans l'arsenal des armes isocratiques (cf. Dion. Hal. *Isocr.* 18).

9

FGrH 566 F 12.

Ici commence un développement que nous n'avons pas en entier, tant s'en faut, et où Polybe examinait si Timée avait mérité l'accusation (κατηγορία) de mensonge volontaire, dont il est question 8.6. Il joue sur le sens de προαίρεσις qui veut dire à la fois « intention » et « méthode ». Il va procéder par comparaison (ἐκ παραθέσεως) avec les déclarations d'Aristote. Sur le plan de cette nouvelle discussion voir notre *Introduction*, p. XX.

2 κατὰ τὴν αὐτὴν βίβλον. Il s'agit du livre IX de Timée (cf. *supra*, 6.7). On se demande s'il rattachait l'histoire de Locres à celle de Pythagore ou à celle de la Grande Grèce au VIe siècle. Jacoby (*FGrH* 566 F 12 *Komm.*) penche pour la seconde hypothèse.

κατὰ τὸν αὐτὸν εἰκότα λόγον. Bekker écarte αὐτὸν. La suppression ne se justifie pas. Il est certain que ce mot alourdit la phrase ; mais il souligne la répétition de l'expression de 7.4, et le passage d'une méthode à l'autre, de la preuve par la vraisemblance à la production des documents.

3 ὡς γονεῦσι πρὸς τέκνα. Oldfather (*RE*. XIII. 1314, v. *Lokroi 1)* trouve cet énoncé suspect à cause de sa couleur sentimentale. Brown (*Timaeus*, p. 48) pense que le document que Timée a vu, était une fabrication tardive pour authentifier une tradition antérieure, et qu'il fut gravé au temps de l'isopolitie ; cela semble probable.

10

A travers les critiques de Polybe ce chapitre et le suivant sont précieux pour connaître la méthode historique de Timée. Elle met en œuvre déjà une gamme complète de procédés :

1° L'étude chronologique d'après une comparaison de la liste des rois de Sparte avec trois tables d'éponymes, celle des archontes d'Athènes, celle des prêtresses d'Argos et celle des olympioniques (10.4, 11.1).

2° La recherche des documents originaux, inscriptions ou archives (ἀναγραφαί) (10.4, 11.2).

3° Un système de références garantissant l'authenticité des pièces produites : lieu, témoignages (10.5, 10.8).

4° Enquête auprès des témoins et vérification de leur qualité (10.7-8).

4 τέτευχε. Il manque un verbe à τῆς ἀποδοχῆς. Diverses additions ont été proposées par Valésius, Reiske, Cobet, Hultsch et Büttner-Wobst. La nôtre est celle qui modifie la moins le texte traditionnel et elle est justifiée par un passage analogue, 25 c. I. Τῇδέ πῃ, que Cobet remplace par τοσαύτης, est chez Polybe d'un emploi courant : IV. 8.6, VI. 50.4, VIII. 32.4. Sur l'autorité et le crédit de Timée dans la science alexandrine voir notre *Introduction*, p. XXXI s.

ταῖς ἀναγραφαῖς. Ce mot désigne toute espèce de document écrit ou inscrit. Plus loin (10.9) les ἀναγραφαί sont formellement distinguées des inscriptions ; mais III. 33.17 Polybe emploie le mot pour désigner les tables de bronze du temple d'Héra lacinienne où Hannibal avait fait graver les effectifs de son armée. Il est vraisemblable que le document dont parlait Timée était une inscription lapidaire ou métallique, puisque c'était la manière ordinaire de conserver les traités (cf. Pol. III. 26.1).

6 κατὰ πρόθεσιν ἐψευσμένῳ. Il est évidemment troublant que Timée n'ait accompagné d'aucune référence la production du traité des Locriens de Grèce avec ceux d'Italie, et Polybe relève cette anomalie, qui est contraire à l'habitude de Timée. Brown (*Timaeus*, p. 48) l'explique : Timée n'a pas vu le document lui-même (qui devait se trouver à Locres en Italie, cf. 10.7) ; il s'est fié aux déclarations d'Échécratès dont il est question plus loin. Dans ce cas il faudrait donner à ἐπιδεικνύειν de 9.3 le sens de « indiquer, signaler » ; ce n'est pas impossible. — Mais Polybe ferait preuve de trop de mauvaise foi, s'il avait escamoté la garantie que la parole d'Échécratès apportait à l'existence du traité. L'accusation de mensonge prémédité est néanmoins excessive ; Timée a pu négliger une fois de donner ses références ou il a été incomplètement informé.

ἀλλά [πρίν]. La leçon des mss. ἀλλὰ πρίν est fautive. On trouve quelquefois πρίν avec une valeur adverbiale chez Homère (*Il.* IX. 250, XXIX. 551) et en attique (Eschl. *Suppl.* 398 ; Soph. *O.R.* 259), mais avec le sens temporel d'*auparavant*, non celui de *plutôt*. Polybe n'emploie pas πρίν comme adverbe. Valésius proposait ἀλλ' ἀπρίξ, accepté par les éditeurs. Mais Wunderer (*Sprichwörter... bei Polybios*, I, p. 31-32) et Büttner-Wobst (*Berl. phil. Wochenschr.* 1898. 1443) ont condamné cette conjecture avec des raisons décisives : l'image de la scie contenue dans ἀπρίξ et celle d'une prise à deux mains produisent une métaphore incohérente. D'autre part le mot πρίν n'est pas dans la citation du passage dans Suidas (v. ἐπέφυ) ; nous l'avons donc écarté.

7 τὴν Ἐχεκράτους πίστιν. D'après Oldfather (*RE.* XIII. 1315 ; 1320), ce personnage serait le pythagoricien Échécratès de Phlious (Diog. L., VIII. 46 ; Jambl., *Pyth.* 251, 267 ; Paus. II. 3.2), un noble exilé, apparenté aux Cent Familles, qui avaient soutenu Denys. Brown (*Timaeus*, p. 126, n. 23) fait de prudentes réserves sur cette identification.

Timée précisait que le père d'Échécratès avait été chargé d'une ambassade par Denys le Tyran. C'est un procédé de sa méthode. A défaut de références matérielles, il apporte une caution morale, un personnage d'honorable famille. Cette critique de moralité était constante dans son ouvrage ; il s'efforçait de réunir les éléments qui servaient à mesurer le crédit d'un informateur ; la critique intrinsèque de l'information venait au second rang. Le plus souvent ses jugements étaient défavorables, surtout lorsqu'il scrutait la vie privée, comme il l'a fait pour Aristote,

Démocharès et Callisthène. Ce n'était pas par pure malveillance. Si, par exemple, il reprochait à Philistos sa complaisance pour Denys et la tyrannie (Plut., *Dio* 36.1 = *FGrH* 566 F 154), il mettait en cause l'impartialité de l'historien, et il n'était pas le seul à signaler ce défaut (cf. Paus. I. 13.9 ; Dion Hal. *Pomp.* 4.2).

11

1 Ὁ γὰρ τὰς συγκρίσεις. D'après ce texte la chronologie de Timée n'était pas seulement indicative, mais encore critique ; il ne se contentait pas d'enregistrer à la place voulue chaque année, le nom de l'archonte d'Athènes, celui de l'éphore de Sparte, tous les quatre ans le nom de l'olympionique et, quand cela se produisait, le changement de règne à Sparte ou de prêtresse à Argos (Clasen, *Untersuchungen über Tim. von Taur.*, Kiel, 1883, p. 29). Il discutait les problèmes chronologiques. Diodore (V. 1.3) loue sa minutie dans ce domaine ; il est certain qu'il a ouvert la voie aux grands chronographes de l'époque alexandrine, Ératosthène, Apollodore, Castor. Une étude sur la chronologie de Timée serait désirable. Jacoby (*FGrH* 566 *Komm.*, p. 538) et Brown (*Timaeus*, p. 11 s.) passent trop rapidement là-dessus. Laqueur, *RE.* VI A. v. *Timaios 3*, n'en dit pas un mot. Trois points sont à noter :

1° Timée a bénéficié des travaux de ses devanciers : catalogue des olympioniques par Hippias d'Élis (Plut., *Num.* I.6) ; histoire des prêtresses d'Argos par Hellanicos (*FGrH* 4 F 74-84) ; liste des rois de Sparte et des éphores (Charon ? Hécatée ?) ;

2° Il n'a pas établi la division de l'olympiade en années attiques, qui est une combinaison postérieure (Castor au Iᵉʳ s. av. J.-C.) ;

3° Il a construit son système sur les correspondances entre les listes à dates fixes (archontes, éphores, olympioniques) et les listes à intervalles variables (rois, prêtresses).

τὰς ἁμαρτίας τῶν πόλεων. Unger (*Phil.* 33. 1874, p. 246-248) trouve peu satisfaisantes les données de ce passage. Il est difficile de comprendre comment les cités, qui avaient chacune son calendrier, son éponyme, pouvaient commettre des erreurs dans les documents officiels, registres ou inscriptions, rédigés au moment des événements. On ne pourrait relever de pareilles erreurs que chez les historiens. Timée ferait allusion à l'écart uniforme qui séparait tous les quatre ans le terme régulier des archontes et des éphores et la fin de l'olympiade : τούτων désignerait les olympioniques à la fin de l'énumération. Unger propose donc de corriger τῶν πόλεων en τῶν πολλῶν et τρίμηνον en τριημίμηνον (trois demi-mois), l'écart normal entre le terme de l'année attique (nouvelle lune après le solstice d'été) et celui de l'olympiade (deuxième pleine lune après le solstice) étant d'un mois et demi (44-45 jours).

Ces difficultés sont sérieuses. Mais, comme nous ignorons à quoi Polybe fait allusion, il est arbitraire de modifier le texte

traditionnel. Nous sommes enclin à penser que les critiques de Timée visaient des chroniques locales ou des tables chronologiques, comme le *Marbre de Paros* (*FGrH* 239) ou la *Chronique* de Lindos (*ibid.* 532), conservées dans des temples ou dans des lieux publics (Dion. Hal. *Thuc.* 5) ; Hippias d'Élis (*FGrH* 6) et Démétrius de Phalère (*ibid.* 228) ont composé des ἀναγραφαί (Plut. *Num.* 1.6 ; Diog. L., 1. 22). On trouve dans les inscriptions des notations en forme de chronique annalistique ; ainsi dans des inscriptions de Délos *IG.* XI. 2. 105, l. 1-2 : ἐπὶ Ἀριστοκρίτου ἄρχοντος ὑγίεια καὶ | εὐετηρία ἐγένετο (notations analogues dans les inscriptions suivantes, 108, 109, etc., et dans une inscription de Paros *IG.* XII. 5. 141). Une inscription de Naxos *IG.* XII. 5. 38, rapporte des événements postérieurs à l'année 41 av. J.-C. en quatre paragraphes commençant chacun par une indication éponymique de ce genre : ἐπὶ δημιουργοῦ Ἀπολλωνίδου, ἱερέως δὲ τῆς Ῥό|δου Κριτοβούλου. L'opuscule sur la musique attribué à Plutarque mentionne une ἀναγραφή sicyonienne où les poètes et les musiciens formaient une liste datée d'après la chronologie des prêtresses d'Argos ([Plut.] *De Mus.* 1131 f = *FGrH* 550 et le *Kommentar ;* Laqueur, *RE.* XIII. 1083-1110, v. *Lokalchronik*). Dans la mesure où ces travaux répartissaient les événements historiques dans des cadres éponymiques une erreur de trois mois pouvait faire qu'un événement fût placé dans une année inexacte, lorsque par exemple on établissait une équivalence factice entre les années de deux computs différents (comme le font, chez les historiens, Diodore et Tite-Live). Ainsi Diodore (XVII. 17.1) et le *Marbre de Paros* datent la bataille du Granique de l'archontat de Ktésiclès identifié à ol. 111.3 (334/3), tandis que la *Chronique d'Oxyrhynchos* (*FGrH* 255, § 6) et Eusèbe (canon de la version arménienne, p. 197, éd. Karst) la datent de ol. 111.2, archontat d'Euainctos (335/4). On trouvera d'autres exemples de ces différences dans le *Kommentar* de Jacoby au *Marbre de Paros* et à la *Chronique d'Oxyrhynchos.* Une comparaison critique entre les différents computs pouvait faire ressortir des erreurs du genre de celles que relevait Timée.

Τούτων doit être compris comme un neutre pluriel (Schweighäuser : « hac in re ») et désigne les événements qui, comme le traité mentionné plus haut (9.3), sont consignés dans des inscriptions.

2 τὰς ὀπισθοδόμους στήλας.. Leçon des mss. Reiske élève des objections contre ὀπισθόδομος pris adjectivement. On a des exemples de πρόδομος épithète (Eschl. fr. 386, Nauck ; Anth. VI. 285), mais on n'en a pas d'ὀπισθόδομος (voir A. Schulte, *De ratione quae intercedit inter Polybium et tabulas publicas*, p. 180, n. 1). Wilamowitz (*Aristoteles und Athen*, p. 306, n. 24) propose ὀπισθογράφους ; H. Diels (*Herm.* 35. 1900, p. 200) τὰς <κατὰ τοὺς> ὀπισθοδόμους στήλας. L'analogie autorise, croyons-nous, l'adjectif ὀπισθόδομος, par comparaison avec πρόδομος et avec πρόναος (Eschl. *Suppl.* 494 ; cf. A. W. Van Buren, *RE.* XVIII. 689. v. *Opisthodomos*), leçon adoptée par tous les éditeurs.

ἐν ταῖς φλιαῖς τῶν νεῶν. Φλιαί désigne les jambages des portes et le mur adjacent, ainsi que les linteaux qui les surmontaient (Apoll. Rhod. III. 278). Ces parties portaient quelquefois des inscriptions : on lit dans une inscription d'Astypalaia : τὸ δὲ ψάφισμα | τόδε ἀναγράψαι ἐς τὰν φλιὰν τοῦ ἀγοραν[ο]| μίου (*IG*. XII. 3. 170, l. 23-25). Prescription du même genre dans un décret de Minoa (Amorgos) (*IG*. XII. 7. 237, l. 50-51).

5 μεταβὰς ἐπὶ τοὺς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρούς. Polybe passe à une autre partie de son développement, annoncée 9.4. Timée affirmait qu'il existait un droit de cité commun entre les Locriens d'Italie et ceux de Grèce et qu'Aristote avait calomnié Locres Épizéphyrienne. Au nom d'Aristote s'ajoute ici Théophraste. — Τήν τε πολιτείαν καὶ τὰ λοιπὰ φιλάνθρωπα est une formule des décrets honorifiques (cf. *Sylloge*[3], 502, l. 20). — Timée polémiquait contre Théophraste à propos de l'existence de Zaleucos (cf. Cic. *Leg*. II. 6.15 ; *Att*. VI. 1.18) ; dans son traité *Sur l'ivresse*, Théophraste rappelait qu'une loi de Zaleucos punissait de mort ceux qui buvaient du vin pur sans l'ordonnance du médecin (Théophr. fr. 117 Wimmer = Ath. X, 429).

11 a - 12

FGrH 566 F 151

Ces fragments se rattachent à l'idée exprimée plus haut (7.6) : Timée a menti sciemment et sa faute ne mérite aucun pardon. Polybe aime à retourner contre Timée ses propres déclarations (cf. 28 a.4). En l'accusant de mensonge il prend un malicieux plaisir à reproduire son panégyrique de la vérité dans toute sa pompeuse solennité.

La pensée de Timée s'exprime en une période majestueuse, construite sur la corrélation καθάπερ ... τὸν αὐτὸν τρόπον,, et une comparaison entre la règle et l'histoire. La phrase commence par ἐπὶ τῶν κανόνων, le premier terme de la comparaison, détaché en tête. Puis viennent, dans le mouvement ascendant de la période, deux phrases antithétiques κἂν ἐλάττων ... ὅταν δὲ ... (il manque un μέν après κἂν, mais μετέχῃ δὲ l'a fait écarter pour sauvegarder l'antithèse). La première phrase comprend trois termes : une proposition hypothétique, l'antithèse de cette proposition, l'affirmation de la conséquence dans une construction syllogistique. La deuxième phrase se compose seulement de deux propositions, une prémisse et sa conséquence (ὅταν δὲ ... πάντα μᾶλλον δεῖν...). Le second membre de la période pose d'abord le corrélatif (τὸν αὐτὸν τρόπον), puis τῶν συγγραμμάτων, le pendant de τῶν κανόνων. Le reste correspond trait pour trait à la première partie : une série à trois termes, introduite par ἂν comme plus haut, et une série plus courte à deux termes, introduite par ὅταν δέ, l'ensemble formant une progression logique. Enfin le mot important ἱστορίαν couronne le sommet de la période. C'est du beau style classique, et l'on voit que Timée a été un bon élève des isocratiques (cf. Dion. Hal. *Din*. 8). Mais,

de temps en temps, Polybe glisse moqueusement un φησι, qui rappelle au lecteur qu'il ne veut être pour rien dans cette éloquence.

La phrase suivante (Ἐγὼ δὲ ...) est d'un autre ton. Néanmoins Polybe l'a composée avec une certaine recherche. La proposition objet (διότι) précède le verbe principal (ὁμολογῶ), et l'on trouve une corrélation (καθάπερ ... οὕτως), sur laquelle est greffée une proposition hypothétique (ἐὰν ἄρῃς). L'idée que la vérité est la principale utilité de l'histoire est courante chez lui comme il le rappelle (κατὰ τὴν πραγματείαν αὐτός που κέχρημαι λέγων) : ainsi I. 14.6, II. 56.12, XXXIV. 4.2. Entre ce passage et I. 14.6) la similitude est frappante ; on retrouve la même comparaison : l'histoire privée de la vérité ressemble à un être privé de la vue. Sur ce point son esprit contient une formule toute faite qui traduit une pensée invariable. D'autre part l'antithèse entre vérité pratique et vérité objective, si familière à la réflexion moderne, lui est complètement étrangère.

On a pu affirmer qu'il subordonnait étroitement la vérité à l'utilité. Hercod en particulier (*La Conception de l'hist. dans Polybe*, p. 17 s., 49 s.) a interprété toute son œuvre en fonction de ce jugement préconçu. D'après lui Polybe ne recommande pas la vérité pour elle-même, mais parce que la vérité est utile. En rejetant l'histoire tragique (II.56.11-12), le panégyrique historique (X. 21.8), les ornements du style (XVI. 18.2-3), la rhétorique des discours (XII. 25 b.I), en exigeant que l'historien ait reçu la formation d'homme d'État (XII. 28.1), en préférant l'histoire générale aux monographies (VIII. 2.1-2), il se proposerait, dans toutes ces options méthodologiques, d'observer l'unique règle de l'utilité. Mais la question n'est pas aussi simple. A prendre ici à la lettre l'image de la règle, la vérité est comme la ligne droite, l'essence de l'histoire, une propriété hors de laquelle elle n'est rien. A considérer l'image de la vue chez l'être vivant, elle serait seulement une faculté supérieure. Mais dans aucune des deux comparaisons elle n'apparaît comme un attribut contingent à côté d'autres qualités ses égales. En admettant que l'image de la règle représente surtout la pensée de Timée et que la pensée de Polybe soit en retrait sur la sienne, il n'en est pas moins vrai qu'en comparant la vérité au sens de la vue, il en fait la finalité suprême vers laquelle tout le reste converge ; l'utile est une émanation du vrai. La plupart des passages invoqués par Hercod (II. 56.11-12, VIII. 2.I, X. 21.8) se réfèrent à la vérité et ne mentionnent pas l'utilité. Un autre passage rend à la vérité un hommage éclatant en la proclamant la plus grande des divinités que la nature ait données aux hommes et en lui prêtant une δύναμις, l'attribut par excellence des dieux hellénistiques (XIII. 5.4-6).

Le texte du chap. 12 présente quelques difficultés.

1. Les mss. donnent 12.1 : προσαγορεύειν οὕτως ὅταν δὲ (ὅταν MF) [...] οἰκειότητος ἐγγίζῃ. A la rigueur οὕτως serait

acceptable ; mais ἐγγίζῃ (« se rapprocher de la ligne droite ») est évidemment contraire au contexte. Les éditeurs ont proposé diverses corrections : μὴ ἐγγίζῃ Bekker, qui supprime οὕτως ; ὅμως, ὅταν δὲ [...] ἐκκλίνῃ Hultsch ; ὅμως ὅταν δὲ [...] ἐκπέσῃ Büttner-Wobst. De toute façon ἐγγίζῃ ne peut être conservé : ce verbe n'apparaît dans la prose qu'après l'époque de Timée. Ἐκκλίνειν et ἐκπίπτειν se construisent avec une préposition, ἐκ ou ἀπό, et il manquerait encore quelque chose avant τῆς εὐθείας ; enfin l'aoriste ἐκπέσῃ ne convient pas, parce que tous les verbes correspondants sont au présent. Pour ces raisons, nous avons corrigé οὕτως en αὐτόν, qui donne une expression plus soutenue, et nous avons mis ἐπιδέῃ pour ἐγγίζῃ : ce verbe se trouve chez Platon (*Leg.* IV. 709 d.) avec le génitif. Dans la translittération de l'onciale ΕΠΙ- a pu être interprété ΕΓΓΙ-.

2. On trouve à la fin du chap. 12 des répétitions suspectes. Le texte de 4-5 est donné par FS, et celui de 6-7 par M. La pensée se répète à peu près, et 4-5 reproduit presque les termes de 7.6. Waltz (III. p. 163, n. 2) suppose, et il a sans doute raison, que 4-5 a été emprunté à un autre livre, consigné en marge d'un manuscrit à titre de rapprochement, puis introduit dans le texte par un copiste. S'il en est ainsi, 6-7 doit représenter le texte authentique, faisant directement suite à 3, comme dans M : il s'achève sur une clausule familière à Polybe pour passer de l'énoncé de l'idée générale au cas particulier de Timée (cf. XII. 25 f. 6, 25 g. 4).

12 a

1 ὁμολογίας Geel : ἀπολογίας M. La correction de Geel est justifiée par ce qui suit.

τίς οὐχ ἱστόρηκεν : τις ἐξιστόρηκεν M. Lucht (*Phylarchi historiarum fragmenta*, Lipsiae, 1836, p. IX) a proposé de lire Τίμαιος au lieu de τις, suivi de Campe (*Phil.* 2. 1847, p. 346). Wunderer (*Phil.* 56. 1897, p. 172-177) a repris la question pour accréditer la conjecture Τίμαιος. Le dicton Λοκροὶ τὰς συνθήκας était diversement expliqué par les Anciens. Zénobius (*Epilome*, V. 4) le rapproche d'une loi de Zaleucos, le législateur légendaire de Locres (voir ci-après chap. 16), qui interdisait le prêt à intérêts ; les débiteurs, trop heureux de se prévaloir de cette disposition et refusant de reconnaître les contrats passés, auraient ainsi donné naissance au dicton. L'autre explication (Zénobius, *Epilome*, IV. 97) le fait dériver de l'événement rapporté par Polybe : au retour des Héraclides, les Locriens Ozoles n'avertirent pas les Péloponnésiens de l'arrivée des envahisseurs, en violation du traité par lequel ils s'étaient engagés à le faire. Timée aurait adopté cette explication afin de laver les Locriens d'Italie d'une réputation infamante et d'en rejeter l'origine sur les Locriens de Grèce. A l'origine le dicton devait s'appliquer aux Locriens d'Italie à cause de leur mauvaise foi dans les relations commerciales et politiques. Puis la rivalité des Grecs de Sicile avec la

métropole aurait fait inventer l'autre explication, que Timée aurait empruntée à l'atthidographe Démon, amateur de proverbes ethniques (cf. *FGrH* 327 H 13). Polybe aurait adopté une explication d'Aristote qui considérait Locres Épizéphyrienne comme une colonie d'esclaves et de bannis sans foi ni loi (cf. Pol. XII. 8.2, 9.5).

A cette interprétation de Wunderer on peut objecter que :

1° S'il faut lire Τίμαιος au lieu de τις, il est vraiment étrange que Polybe présente la thèse de Timée, en ajoutant aussitôt qu'elle est admise par les historiens et par tout le monde ; il affaiblirait singulièrement d'avance sa propre réfutation ;

2° L'expression τίς ἱστόρηκεν, τίς οὐχ ἱστόρηκεν est familière à Polybe, qui l'emploie II. 62.6, XXXIV. 4.7 (En revanche il n'emploie pas le composé ἐξιστορεῖν et Büttner-Wobst a proposé de lire ἐξεύρηκεν, en se reportant à ἐξευρηκώς de XII. 11.2).

W. A. Oldfather (*Phil.* 67. 1908, p. 448) ne donne qu'une explication confuse. Il affirme que le proverbe est appliqué : 1° par Aristote et Polybe aux Locriens Épizéphyriens et à la législation de Zaleucos (ce qui n'est pas démontré) ; 2° par Timée aux Locriens de l'Ouest et aux Héraclides (ce qui est une supposition gratuite). La seconde explication est à rejeter sans commentaire. La première n'est pas justifiée, à cause du bon renom de la législation locrienne à l'époque historique (Plat. *Leg.* 683 b. ; *Tim.* 20 a) et du peu de crédit que mérite la tradition relative à la loi de Zaleucos, qui prétend expliquer le proverbe et, du reste, est rapportée d'une manière différente par Éphore (Strab. VI. 1.8), qui parle seulement d'une simplification des συμβόλαια.

Nous croyons plus probable, étant donné l'enchaînement des idées, que Polybe reprochait à Timée d'ignorer ou de nier une tradition fort répandue (ὁμολογούμενον) qui imputait aux Locriens une mauvaise foi proverbiale. Cette tradition, rapprochée de la perfidie des Locriens d'Italie dans leur convention avec les Sicules (voir ci-dessus XII. 6), attestait un trait ethnique qui pouvait confirmer que Locres Épizéphyrienne était bien une colonie de gens sans moralité, thèse d'Aristote, alors que Timée prétendait ne trouver rien de suspect dans leurs institutions (cf. Pol. XII. 9.5-6).

Pour ces raisons la correction τίς οὐχ ἱστόρηκεν nous a semblé préférable.

D'après Wunderer (*ibid.*, p. 177) l'explication de Polybe remonterait à Aristote, qui a traité de la législation de Zaleucos, et, en corrélation avec la prescription de ce dernier συγγραφὴν ἐπὶ τῶν δανεισμάτων μὴ γίνεσθαι, indiqué le résultat de cette loi : les conventions orales n'étaient plus respectées, et ce peuple acquit ainsi une réputation de mauvaise foi ; de là le proverbe (cf. Arstt. fr. 548, éd. Rose). Mais Polybe en rapporte l'origine, non aux Locriens d'Italie, mais aux Locriens Ozoles : il est plus probable qu'il a trouvé ce récit chez Éphore. Malgré l'opinion de Oldfather (*RE.* XIII. 1187, v. *Lokris 1*) il n'y a aucune contra-

diction entre ce passage de Polybe et celui où Éphore déclare que les Héraclides se firent construire des navires à Naupacte par les Locriens (*FGrH* 70 F 121 = Strab. IX. 4.7). Le récit du retour des Héraclides est assez compliqué et chargé de péripéties étalées sur des générations, comme on voit par la *Bibliothèque* d'Apollodore (II. 8), pour que les deux épisodes aient pu y trouver place. En tout cas, d'après Apollodore, la flotte construite à Naupacte fut détruite, et la tentative des Héraclides échoua cette fois-là, tandis que Polybe parle d'une opération réussie, celle dont parle Pausanias (VIII. 5.6) et qui eut lieu sous le règne de Kypsélos, trois générations après une tentative manquée par l'isthme de Corinthe, à laquelle Polybe semble faire ici allusion.

Pour l'histoire littéraire on notera que les étiologies de proverbes ont été un genre à la mode chez les historiens du dernier tiers du IVe siècle. Éphore (*FGrH* 70 F 119 = Strab. IX. 2.4) racontait une histoire du genre de celle que nous trouvons ici pour expliquer le dicton « subtil comme un Thrace ». On reprochait à Aristote de collectionner les proverbes (Ath. II. 60 d ; Diog. L., V. 26) ; Théopompe (*FGrH* 115 F 235 = Suidas, v. φρουρήσεις ἐν Ναυπάκτῳ ; cf. Zénobius, *Epitome*, VI. 33) et Timée (F 13) en expliquaient, ainsi que l'atthidographe Démon (*FGrH* 327 F 4, 7-21). Les péripatéticiens Théophraste, Dicéarque et Cléarque, à leur tour, en firent des recueils (Diog. L., V. 45 ; Ath. X. 457 c).

12 b

FGrH 566 T 19, F 155 (cf. 124 T 20).

La première ligne de cet extrait était illisible en M ; il manquait environ vingt-cinq lettres au début et le reste était à moitié effacé. Pour la suite, H. Van Herwerden (*Mnem.* 2. 1874, p. 78) proposait θειασμὸν διασύρειν « réduire en miettes les illuminations (des visionnaires) ». Mais θειασμός est étranger au vocabulaire de Polybe.

2 κόλακα μὲν εἶναί φησι τὸν Καλλισθένην. Alexandre avait fait venir Callisthène en Asie pour faire de lui l'historiographe officiel de son expédition (Just. XII. 6.17). Selon l'interprétation de Jacoby (*RE*. X. 1702, v. *Kallisthenes 2*) son ouvrage devait servir la propagande du roi en Grèce : de nombreux détails étaient conçus de façon à représenter Alexandre comme marqué par l'élection divine, par exemple l'épisode merveilleux de la mer de Pamphylie se soulevant et se prosternant devant le conquérant (Eustath. *Ad Hom. Il.* XIII. 29). La divinisation d'Alexandre n'était pas une manifestation de basse flatterie (cf. Philodem. *De Adulat.* I². 4), mais un acte délibéré de propagande, dont la signification est clairement indiquée par Arrien (*An.* IV. 10.2), et Plutarque (*Alex.* 53.1) oppose Callisthène aux κόλακες d'Alexandre. D'autre part le reproche de Timée n'est pas une injure gratuite ; c'est un procédé de critique historique consistant à apprécier la véracité d'un ouvrage d'après l'ἦθος de l'auteur :

le témoignage d'un flatteur est suspect *a priori*, et, en fait, il est difficile de croire aux détails merveilleux dont Callisthène a parsemé l'histoire d'Alexandre. Timée paraît avoir pratiqué avec prédilection, mais aussi avec une âpreté redoutable, cette forme de critique morale ; tel est le sens qu'il faut donner à ses « invectives » à l'égard de Démocharès et d'Aristote (ci-après 13.1, 24.3).

ἀπέχειν φιλοσοφίας. Callisthène est souvent appelé philosophe par les Anciens : Plut. *Alex.* 52.2 ; Just. XII. 6.17, XV. 3.3 ; *Itin. Alex.* 92 ; Sén. *Suas.* I. 5 ; Suidas, v. Νεόφρων ; Schol. Luc., p. 258, éd. Rabe. Il est aussi appelé péripatéticien par Lydus, *De Mens.* IV. 107. Sa qualité de neveu et d'élève d'Aristote lui a valu ces titres, déjà sans doute de son vivant, et Timée s'élève contre cette appellation ; cf. *infra*, § 3.

κόραξι δὲ προσέχοντα καὶ κορυβαντιώσαις γυναιξί. Wunderer (*Acta semin. philol. Erlangensis*, 3. 1884, p. 398) rejette la leçon κόραξι, qui, dit-il, ne peut pas désigner un homme méchant et malveillant ni faire allusion aux vol augural des corbeaux (Cic. *Div.* I. 39.85) ; il propose κόρδαξι. Le kordax était une sorte de danse obscène (Ath. XIV. 663 d. ; Schol. Arist. *Nub.* 540) et, d'après Démosthène (*Ol.* II. 18) les κορδακισμοί faisaient les délices de Philippe et de ses amis. — Mais il ne s'agit pas ici de cela : on ne voit pas comment la κολακεία de Callisthène se manifesterait dans le goût des danses obscènes. Timée voulait faire allusion à deux épisodes merveilleux, rapportés par l'historien avec l'intention de présenter Alexandre comme l'élu des dieux : 1) il racontait que des corbeaux avaient guidé le roi dans le désert, sur la route de l'oracle d'Ammon (Strab. XVII. 1.3 ; Plut. *Alex.* 27.2) ; 2) d'après lui encore, l'oracle des Branchides, à Milet, où les prophéties étaient rendues par une femme en état de délire sacré (Jambl. *De Myst.* III. 11), et la sibylle d'Érythrée avaient proclamé Alexandre fils de Zeus (Strab. *ibid.* et XIV. I.34).

δικαίως δ' αὐτὸν ὑπ' Ἀλεξάνδρου τετευχέναι τιμωρίας. Impliqué à tort ou à raison dans la conspiration d'Hermolaos en 327, Callisthène fut arrêté à Kariatai en Bactriane (Strab. XI. 11.4), soumis à la torture et pendu (Arr. *An.* IV. 14.3 ; Curt. VIII. 8.21 ; Plut. *Alex.* 55.4 ; cf. Jacoby, *RE.* X. 1682).

Avait-il corrompu l'esprit d'Alexandre, comme Timée l'en accuse ? De l'attitude de Callisthène, telle que la dépeignent Plutarque (*Alex.* 52-55), Arrien (*An.* IV. 10-14) et Quinte-Curce (VIII. 8.21-22), on peut déduire que les traits merveilleux ou surnaturels qu'il rapportait dans son *Histoire* n'étaient dans sa pensée que des recettes littéraires destinées à embellir le panégyrique officiel dont on l'avait chargé. Mais il est possible qu'Alexandre, dont la personnalité avait incontestablement des recoins mystiques (G. Radet, *Alexandre le Grand*, passim), exalté par ses victoires et par ses adulateurs, ait fini par croire à sa propre divinité ou jugé politique de paraître y croire. Certainement Timée va trop loin lorsqu'il affirme que Callisthène fit son possible pour le corrompre. Philodème (*De Adulat.* 1ᵃ.4 = *FGrH* 124 T 21) se contente de dire qu'il manquait de franc-parler dans son rôle de philosophe et de fermeté dans son rôle d'ami.

3 τιμαῖς ταῖς ἰσοθέοις ἀντέλεγον. De nombreuses inscriptions de l'époque hellénistique mentionnent des ἰσόθεοι τιμαί conférées à des souverains ou même à des personnages d'un rang plus modeste (voir les références de Nilsson, *Gesch. der griech. Relig.* II, p. 133 s.). Ces honneurs n'impliquent pas la divinisation, mais l'assimilation divine ; plusieurs textes soulignent la différence, entre autres Dio Cass. LII. 35.5 ; Dion. Hal. *Rhet.* 7.7. Ils avaient le caractère d'un hommage religieux plutôt que d'un véritable culte ; ainsi dans les honneurs divinisants rendus à Philopoemen après sa mort, un sacrifice est offert, mais le jour de la fête de Zeus Sôter (Dittenberger, *Sylloge*[3], 624 = *IG*. V. 2. 432). D'après Timée, dont le témoignage ici est digne de confiance, il s'agissait d'honneurs de cette sorte dans le débat qui eut lieu à Athènes à la fin de 324, et nullement d'une divinisation. Tous les témoignages qui parlent d'apothéose sont de beaucoup postérieurs aux événements (Ael. *V.H.* V. 12 ; *Gnom. Vat.* 236, éd. Sternback, *Wiener Studien*, 10. 1888, p. 221 ; Ath. VI. 251 b ; Plut. *Praec. ger. reip.* 804 b). Hypéride (*Épitaphios*, 21), deux ans après, mentionne seulement des sacrifices en l'honneur d'Alexandre. Parmi les orateurs qui s'opposèrent à l'attribution nous connaissons Lycurgue et Pythéas (Plut. *ibid.*; [Plut.] *Vita X orat.* 842 d). Démosthène fut peut-être moins catégorique et ses adversaires ne manquèrent pas de le lui reprocher. Hypéride (*C. Dem.* 31) dit que son attitude variait selon les progrès de l'enquête sur l'affaire d'Harpale : lorsqu'elle se ralentissait, il se faisait conciliant en disant qu'Alexandre pouvait bien être fils de Zeus, s'il y tenait, et même de Poseidon. La forme même de cette boutade indique bien qu'il ne s'agissait pas de reconnaître Alexandre pour dieu, mais seulement comme participant à la nature divine. D. G. Hogarth (*The Deification of Alexander the Great*, *Engl. Hist. Rev.* 2. 1887, p. 322 s.) et, plus récemment, J. P. V. D. Balsdon (*The « Divinity » of Alexander*, *Historia*, 1. 1950, p. 383-388) ont soutenu que la demande d'honneurs n'avait pas été une démarche d'Alexandre lui-même, mais une initiative des partisans de la Macédoine en Grèce. C'est Démade qui, selon la tradition, avait présenté la demande (Ath. VI. 251 b). Mais il est plus naturel de supposer qu'Alexandre communiqua son vœu au synédrion de la Ligue de Corinthe, pour qu'il le transmît aux États membres (L. Cerfaux et J. Tondriau, *Le Culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine*, p. 142), et avec des arrière-pensées politiques, sur lesquelles on discute (Tarn, *Alexander the Great*, II, p. 370-373 ; E. Meyer, *Kleine Schriften* I, p. 283 s. ; V. Ehrenberg, *Alexander and the Greeks*, p. 2 ; U. Wilcken, *Alexander der Grosse*, p. 213 s. ; Nilsson, *ouvr. cité*, p. 141-142 ; C. Habicht, *Gottmenschentum und griech. Städte*, p. 35 ; bibliographie complète chez L. Cerfaux et J. Tondriau, *ouvr. cité*, p. 30-35, 133-143).

αἰγίδα καὶ κεραυνὸν τιθέντα. L'égide et le foudre sont dans l'*Iliade* (XV. 310, XXI. 198, XXII. 178) les attributs de Zeus et symbolisent la toute-puissance, l'invincibilité, la crainte.

Cette évocation plastique pouvait plaire à Alexandre à la fois parce qu'elle éveillait en lui des réminiscences de son poète préféré, et parce qu'elle lui rappelait la révélation de l'oracle d'Ammon, telle que la rapportait Callisthène lui-même (Strab. XVII. 1.43 = *FGrH* 124 F 14), et l'épithète d'ἀνίκητος qui lui avait été décernée par la pythie, selon Plutarque (*Alex.* 14.3), par l'oracle d'Ammon selon Diodore (XVII. 51.3) (voir sur cette question Tarn, *Alexander the Great*, II, p. 338-346). Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la propagande est ici plus importante que l'adulation ; nous ne nous demanderons pas si Callisthène est responsable de l'identification d'Ammon avec Zeus, comme le veut Tarn (*ibid.*, p. 348-359) ; la chose est douteuse. Mais pour Alexandre l'essentiel était d'apparaître comme un être d'essence divine (cf. Curt. VIII. 5.5, 8.15). Callisthène servait consciencieusement ce dessein politique ; il s'acquittait de sa tâche sans y voir autre chose qu'un service commandé qui n'engageait pas son adhésion personnelle, mais aussi avec une vanité d'écrivain qui lui faisait dire qu'il n'était pas venu auprès d'Alexandre pour obtenir la gloire, mais pour lui en donner, et que la divinité lui viendrait de ses livres (Arr. *An.* IV. 10.2). Cette attitude s'accorde fort bien avec le refus de la proskynèse qui fut la cause de sa perte (Plut. *Alex.* 54.4-6 ; Arr. *An.* IV. 12.3-7 ; Curt. VIII. 8.21-22). On ignore dans quel contexte il représentait Alexandre armé de l'égide et du foudre. Éphippos (*FGrH* 126 F 5 = Ath. XII. 537 e) raconte qu'Alexandre aimait se déguiser en dieu, en Ammon avec les cornes et les sandales, en Artémis, en Hermès, en Héraclès avec la peau de lion et la massue. Malgré sa malveillance cet auteur est bien informé (voir le *Kommentar* de Jacoby, p. 439) : ni Zeus ni Dionysos ne figurent dans sa liste (la statue d'Alexandre sous les traits de Zeus, que Pausanias, V. 24.11, signale dans l'Altis à Olympie, n'est peut-être pas une œuvre contemporaine d'Alexandre). Mais on sait qu'Apelle peignit dans le temple d'Artémis à Éphèse Alexandre tenant le foudre (Plut. *Alex.* 4.1 ; Plin. *H.N.* XXXV. 92). Il est vraisemblable que ce tableau fut exécuté en 334, lorsque Alexandre passa par Éphèse où résidait Apelle. Callisthène n'a fait que reprendre sous une forme littéraire une représentation imaginée par un artiste (cf. J. Tondriau, *Alexandre le Grand assimilé à différentes divinités*, *Rev. de Phil.* 75. 1949, p. 41 s.).

ὑπὸ τοῦ δαιμονίου τετευχέναι. Timée partageait la croyance hellénistique au δαιμόνιον. La *Vie de Timoléon* de Plutarque, dont Timée est l'une des sources (Plut. *Tim.* 4.5 ; 36.1 ; cf. H. D. Westlake, *The Sources of Plutarch's Timoleon*, *Class. Quart.* 32. 1938, p. 65-74), contient plusieurs références à cette conception : 27.4, 30.3. Il lui donnait comme attribut essentiel la justice immanente : la faute — en particulier l'impiété — est liée inévitablement à l'expiation, et ce lien se manifeste quelquefois par des coïncidences surprenantes. Les fragments contiennent plusieurs anecdotes qui illustrent cette idée (F 50, 102, 106). On peut glaner d'autres exemples dans les passages où Timée a

servi de source à Diodore (Diod. XII. 21, XIV. 74, XX. 70) : le récit de la bataille de Crimisos XVI. 78-81 est un exemple caractéristique (voir F. Reuss, *Timaios bei Plutarch, Diodor und Dionys von Halikarnass*, *Phil.* 45. 1886, p. 256-258 ; M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Relig.*, II, p. 188-189).

13

FGrH 566 F 35 (cf. *ibid.* 75 F 4).

1 Δημοχάρην ἡταιρηκέναι. Quelles sont les raisons de la polémique de Timée contre Démocharès ? Jacoby (566 F 35 *Komm.*) avance plusieurs hypothèses : 1° Timée n'aimait pas le radical qu'était Démocharès, et le régime modéré de Démétrius de Phalère lui était plus sympathique ; 2° il en voulait à Démocharès d'avoir porté un jugement favorable sur Agathocle (même raison chez Brown, *Timaeus*, p. 10). — Aucune de ces hypothèses ne s'appuie sur le moindre indice ; aucun texte ne prouve que Démocharès a jugé favorablement Agathocle : un seul fragment de lui (*FGrH* 75 F 5) parle d'Agathocle et dit seulement qu'il mourut âgé de 95 ans (erreur du copiste de [Luc.] *Macrob.* 10 : **QE**′ pour **OB**′ ; en réalité Agathocle mourut à 72 ans, Diod. XXI. 16.5). D'après Polybe (XII. 12 b.3) Timée louait l'attitude politique de Démosthène, dont Démocharès était le neveu et le continuateur ; c'était un préjugé favorable. — Nous croyons plutôt que Timée se plaçait sur le terrain de la critique historique. Son enquête sur la vie privée de Démocharès avait pour objet d'évaluer le crédit que méritait l'histoire qu'il avait écrite ; et il voyait dans l'impureté de l'auteur un motif de suspicion légitime sur la sincérité de son ouvrage. Le discours d'Eschine *Contre Timarque* (en particulier 19-20, 72, 90, 189) et les interdictions de la législation athénienne contre les débauchés illustrent le jugement de Timée : le coupable était frappé d'incapacités légales ; en particulier le droit lui était refusé d'être accusateur ou sycophante. Dans un ouvrage qui traitait de l'histoire de la Sicile comme celui de Timée, il n'y avait pas de place pour le rôle politique de Démocharès ; mais l'historien y pouvait faire l'objet d'une critique. Timée parlait de Démocharès au livre XXXVIII, où s'achevait l'histoire d'Agathocle, et Démocharès avait parlé de sa mort (*FGrH* 75 F 5 = [Luc.] *Macrob.* 10). Démocharès est, avec Aristote, Théophraste, Éphore et Callisthène, l'un des cinq historiens que Timée a particulièrement attaqués (ci-après, 23.8) : ses imputations, comme l'accusation de flagornerie qu'il lance contre Callisthène (ci-dessus, 12 b), avaient donc pour objet de discréditer l'autorité de son ouvrage.

τὸ ἱερὸν πῦρ φυσᾶν. Les fonctions sacerdotales étaient interdites aux prostitués par la législation athénienne (Eschn. *Tim.* 19, 188).

Βότρυος ... Φιλαινίδος. Ce sont deux écrivains pornographiques. On sait peu de chose sur Botrys. Né à Messine, il était l'auteur de Παίγνια (Ath. VII. 322 a) ; le caractère de ces « gau-

drioles » ressort suffisamment du rapprochement avec le nom de Philainis. On attribuait à Philainis, nom de courtisane, un ouvrage licencieux intitulé Περὶ σχημάτων συνουσίας, mentionné par Athénée (VIII. 335 bc, X. 457 e), le poète choliambique Aischron de Samos (*Anth. Pal.* VII. 345) et l'épigrammatiste Dioscoride (*Anth. Pal.* VII. 450) (voir P. Maas, *RE.* XIX. 2122, v. *Philainis*).

2 τῶν ἀπὸ τέγους ἀπὸ τοῦ σώματος. La répétition de ἀπό n'est pas surprenante chez Polybe ; il lui arrive souvent de répéter une conjonction, ainsi IV. 11.5, 69.1, VII. 10.3, X. 12.6, 27.1. Οἱ ἀπὸ τέγους désigne les hommes de la condition la plus vile qui font métier de la débauche. Cf. Pollux, IV. 129 ; Antiphanès, fr. 320 Kock. Le mot τέγος est synonyme de πορνεῖον, ainsi Manetho, *Apotelesm.* VI. 143 ; *Anth. Pal.* XI. 363.

4 ἀδελφιδοῦν ὄντα Δημοσθένους.. La sœur de Démosthène avait épousé Lachès du dème Leuconoé ; Démocharès était leur fils ([Plut.] *Vita X orat.* 847 c ; Cic. *Brut.* 286, *De Or.* II. 95). Sa naissance se place vers 350. L'éducation qu'il reçut dut être fort soignée, puisqu'il écrivit un ouvrage historique (fragments dans *FGrH* 75) et qu'il passa pour un orateur excellent (fragments dans G. Baiter et H. Sauppe, *Oratores Attici*, Turici, 1839-1843, II. p. 341-342 ; Ath. XI. 509 b).

5 τῶν ἄλλων τιμῶν. L'écrit apocryphe, *Vie des dix orateurs*, attribué à Plutarque, nous a transmis en appendice (851 d-f) une proposition de décret présentée par Lachès fils de Démocharès, en 271/0, en vue d'obtenir pour son père des témoignages officiels de la gratitude publique : une statue de bronze dans l'agora, la nourriture au prytanée et une place d'honneur aux jeux pour l'aîné de ses descendants. Ce document a été étudié par G. F. Unger, *Die attischen Archonten von Ol. 119.4 301-123. 4 285 v. Chr.*, *Phil.* 38. 1879, p. 477-489, et surtout par Ladek, *Über die Echtheit zweier auf Demosthenes und Demochares bezüglichen Urkunden in Pseudo-Plutarchs* Βίοι τῶν δέκα ῥητόρων, *Wiener Studien*, 13. 1891, p. 111-128. La conclusion de ce dernier est qu'on se trouve en présence d'un texte authentique, présenté dans la forme des propositions officielles, et n'offrant d'autres défauts que quelques négligences dues à la transmission. En particulier, il en est parfait accord avec tout ce que nous savons d'autre part sur les événements historiques auxquels il fait allusion. — Le biographe anonyme rapporte encore (847 c) que la statue qui avait été érigée dans l'agora fut par la suite transportée au prytanée.

7 Ἀρχέδικος. Sur ce poète comique voir Meineke, *Fragmenta Comicorum Graecorum*, IV, p. 435-437 ; Th. Kock, *Comicorum Atticorum fragmenta*, III, p. 276-278.

D'après Suidas (v. ᾧ τὸ ἱερὸν πῦρ οὐκ ἔξεστι φυσῆσαι) c'est un orateur nommé Démokleidès qui, selon Timée, livre XXXVIII, aurait reproché à Démocharès des mœurs infâmes ; d'après

Polybe, c'est le comique Archédikos. Wilamowitz (*Antigonos von Karystos*, *Phil. Untersuch.* IV. 1881, p. 193 et note) explique ainsi cette divergence : on trouvait chez Timée un discours de Démokleidès dans lequel était cité le mot du poète comique, tout comme Eschine fait des citations contre Timarque. L'argument de Polybe serait donc mal fondé, puisque Timée tient l'injure des Athéniens eux-mêmes, au jugement desquels Polybe fait précisément appel. — Cette explication est fort peu satisfaisante. Pourquoi Timée aurait-il inséré un discours de Démokleidès dans une histoire de la Sicile ? Les cinq derniers livres (XXXIV-XXXVIII) racontaient l'histoire d'Agathocle (Diod. XXI. 17.3). Il est plus probable qu'il invoquait simultanément le témoignage de Démokleidès et celui d'Archédikos. Suidas emploie la tournure collective οἱ περὶ Δημοκλείδην, qui désigne peut-être les ἀντιπεπολιτευμένοι dont parle Polybe.

8 καθ' οὗ πεπαρρησίασται. Sénèque déclare à ce sujet, *De Ira*, III. 23 : « Demochares... Parrhesiastes ob nimiam et procacem linguam appellatus ». Et plusieurs traits de παρρησία sont rapportés par Élien, *V.H.* III. 7, VIII. 12.

τοὺς ἐκείνου διαδόχους καὶ φίλους. Par les successeurs d'Antipatros il faut entendre Polyperchon, qu'Antipatros avait désigné en 319, avant de mourir, comme épimélète des rois et stratège autocrator (Diod. XVIII. 48.4 ; Plut. *Phoc.* 31.1) et Cassandre, son fils, le futur roi de Macédoine. Par φίλοι il ne faut pas entendre seulement ceux qui portaient le titre officiel d'*amis du roi* et, par suite, exerçaient de hautes fonctions militaires et administratives, mais encore les partisans d'Antipatros, comme Pythéas, Callimédon, Archias (Plut. *Dem.* 27.1, 28.2) ; Phocion et Démade, qu'Antipatros appelait ses amis (Plut. *Phoc.* 30.2) ; Théophraste, Dinarque. — De ce passage il ressort clairement que Démocharès exerçait déjà une activité politique au temps d'Antipatros, et il n'y a aucune raison pour rejeter comme apocryphe (ainsi Jacoby, *FGrH* 75 T 1, *Komm.*) l'information d'après laquelle Démocharès fit un discours lorsque Antipatros en 322, après la guerre lamiaque, réclama la livraison des orateurs athéniens hostiles à la Macédoine ([Plut.] *Vita X oral.* 847 d).

τῶν ἀντιπεπολιτευμένων. Au premier rang des adversaires politiques de Démocharès est nommé ici Démétrius de Phalère, dont la carrière politique s'achève en 307, lorsque Démétrius Poliorcète débarque au Pirée (Diod. XX. 45.2-4 ; Plut. *Demetr.* 9.2 ; *Marm. Par.* B 20 = *FGrH* 239), ce qui confirme que Démocharès menait une opposition sous le régime institué par Démétrius de Phalère. Aux côtés de ce dernier il y avait aussi Dinarque l'orateur (Dion. Hal. *Din.* 2 ; [Plut.] *Vita X oral.* 850 b) ; on connaît aussi Philon, élève d'Aristote, qui prit la parole en 318 contre la loi de Sophoclès bannissant les philosophes d'Athènes et en faveur de laquelle s'était déclaré Démocharès (Ath. XIII. 610 f ; Eus. *P.E.* XV. 2). Stratoclès, qui avait d'abord collaboré avec Démocharès après la chute de Démétrius, le trouva contre lui lorsqu'il se fit adulateur éhonté du Poliorcète et démagogue

sans scrupule (voir la liste des décrets qu'il a proposés dans W. B. Dinsmoor, *The Archons of Athens in the Hellenistic Age*, Cambridge, Mass., 1931, p. 13-14). Finalement Démocharès fut exilé, soit en 302 (Plut. *Demetr.* 24.3 ; Ladek, *Wiener Studien*, 13. 1891, p. 120 ; Ferguson, *Hellenistic Athens*, p. 122 ; Swoboda, *RE.* IV, 2865, v. *Demochares 6.*), soit plus probablement en 292/1 (Beloch, *Griech. Gesch*². IV. 2, p. 446-447). Mais il est à noter que Polybe, ici et dans ce qui suit, ne fait allusion qu'à la période de l'activité politique de Démocharès qui se place au temps d'Antipatros et de Cassandre et sous la régence de Démétrius de Phalère ; il ne dit rien de son attitude ultérieure, beaucoup plus fameuse (Ath. VI. 252 f), lorsque Athènes passa sous la domination de Démétrius Poliorcète. Il faut en déduire : 1° que Timée ne parlait pas de la période de la vie de Démocharès postérieure à 307 ; 2° que Polybe ne connaît ce personnage et son œuvre historique qu'à travers Timée et (cf. 13.12) la Δεκαετία de Démétrius de Phalère ; autrement il aurait rappelé pour confirmer sa thèse son attitude indépendante en face du Poliorcète.

9 προστάτην τῆς πατρίδος. Voilà une appellation étrange. Le nom de προσάτης est réservé aux chefs de parti (Thuc. III. 75 ; Plat. *Resp.* VIII. 565 d : προστάτης τοῦ δήμου ; cf. Busolt et Swoboda, *Griech. Staatskunde*³, p. 415-417) ; ce n'est pas un titre honorifique. Démétrius a porté le titre officiel d'ἐπιμελέτης (Diod. XVIII. 74.3, XX. 45.2 ; *IG.* II². 1201 = Dittenberger, *Sylloge*³, 318). Προστάτης τῆς πατρίδος est une ironie de Démocharès. Platon *(ibid.)* décrit le processus par lequel le προστάτης se transforme en tyran, et ce schéma peut s'appliquer à Démétrius, que ses ennemis appelaient tyran, malgré la mansuétude de son gouvernement (Paus. I. 25.6 ; Strab. IX. 1.20).

τελώνης σεμνυθείη. Le τελώνης est le bailleur de fonds dans la société qui afferme la perception des impôts (voir H. Francotte, *Les finances des cités grecques*, Paris-Liège, 1909, p. 139 ; Dém. *C. Timocr.* 100 ; Plut. *Alc.* 5.2-4). Ces gens avaient mauvaise réputation : Pollux (VI. 128 ; cf. IX. 32) les range parmi les métiers décriés ; Théophraste (*Char.* 6.5) met sur le même plan τελωνῆσαι et πορνοβοσκῆσαι. — D'après Duris (*FGrH* 76 F 10 = Ath. XII. 542 b), pendant le gouvernement de Démétrius de Phalère, les revenus publics s'élevèrent annuellement à 1200 talents (cf. Ael. *V.H.* IX. 9 ; Ferguson, *Hellenistic Athens*, p. 58), somme considérable dont Démétrius pouvait à bon droit se vanter.

10 τῷ πολλὰ καὶ λυσιτελῶς ... μεγαλαυχεῖν αὐτόν. Après la conquête d'Alexandre l'abondance du numéraire entraîna dans le monde grec une hausse des prix qui fut pénible à ceux dont les revenus ne correspondaient plus au coût de la vie (Ferguson, *Hellenistic Athens*, p. 66-87) ; la Comédie Nouvelle est remplie de plaintes à ce sujet (Alexis, fr. 16, 76, 78, 125, 126, 200, dans Kock, *Comicorum attic. fragm.*, II) ainsi que les *Caractères* de Théophraste (3.3, 22.5). Mais le mouvement des affaires, la multi-

plication des débouchés et la demande croissante de main-d'œuvre redressèrent vite la situation sous les Diadoques, et Rostovtzeff (*Die hellenistische Welt*, p. 127-128, 1105-1106) a pu tracer de cette période un tableau plus optimiste que Ferguson, en s'appuyant sur les comédies de Ménandre et d'autres passages des *Caractères*, composés vers 319. La prospérité matérielle d'Athènes sous la régence de Démétrius de Phalère (317-307) était indiscutable. Mais sa politique extérieure, opposée à la tradition impérialiste de la démocratie athénienne, soulevait les protestations de ses adversaires ; Athènes perdit sans réagir Lemnos, Imbros et Délos, conquises en 314 par les flottes d'Antigone (Diod. XIX. 68.3-4 ; cf. F. Durrbach, *BCH*. 31. 1907, p. 208-227).

11 κοχλίας αὐτομάτως. A. Rehm (*Antike « Automobile »*, *Phil.* 92. 1937, p. 317-330) a essayé de se représenter, d'après les données des mécaniciens antiques, Philon de Byzance, Oribase, Vitruve, Athénée le Mécanicien, l'escargot automate de Démétrius de Phalère. Il imagine un châssis à trois ou quatre roues, recouvert de toile ou de bois et propulsé par une ou plusieurs roues à tambour, dans lesquelles se trouvaient des hommes, tandis qu'un autre servant assurait le guidage du véhicule. La couverture dissimulait les éléments moteurs et représentait un escargot. Cet engin a pu figurer aux grandes Dionysies de 308, que Démétrius organisa pendant son archontat (Ath. XII. 542 e).

ὄνοι διεπέμποντο. Passage obscur. Le Peirescianus donne ἄνοι, abréviation usuelle de ἄνθρωποι, leçon acceptée par Valésius, puis corrigée en ὄνοι par J. Toup (*Emendationes in Suidam*, III. Londini, 1766, p. 29). Schweighäuser et les éditeurs postérieurs admettent ὄνοι, ainsi que Walbank (*Class. Quart.* 39. 1945, p. 122). Nous ne nous rangeons pas à leur avis sans hésitation, car on ne voit pas pour quelles raisons Démétrius aurait lâché des ânes dans le théâtre ni pourquoi il aurait dû en avoir honte. D'après Athénée (XIV. 620 b) il avait le premier introduit sur les théâtres ce qui fut appelé après lui des ὁμηρισταί, des acteurs déclamant et mimant des scènes tirées de l'épopée homérique (cf. H. Blümner, *Sitzungsber. der bayer. Akad. der Wiss.*, phil.-hist. Kl., 1918. 6, p. 5 ; Kroll, *RE*. Suppl. III, 1158, v. *Homeristai*). Ici encore il est difficile de comprendre en quoi cette innovation pouvait être honteuse. — Wunderer (*Blätter für bayer. Gymnasialschulwesen*, 37. 1901, p. 480-484) propose αἰχμάλωτοι, et imagine que c'est Démocharès plutôt que Démétrius, qui aurait produit des esclaves sur le théâtre pour faire honte à ses compatriotes de leur servilité à l'égard de Cassandre, les esclaves symbolisant la servilité ; καθ' οὗ (13.9) aurait représenté originellement Démocharès, non Démétrius, et l'ensemble 13.9-12 serait tiré d'une suite plus étendue, d'une citation de Timée que Polybe aurait empruntée à Polémon. Mais aucune ombre de preuve ne vient appuyer ces suppositions étranges. Le plus sage est de nous en tenir à la lettre de notre texte, en pensant que Polybe fait allusion à un fait que nous ignorons.

Κασσάνδρῳ τὸ προστaττόμενον. Le Peirescianus donne Κασάνδρῳ, mais le Vaticanus 124, le meilleur des manuscrits de Polybe (ad II. 41.10), et les inscriptions (Dittenberger, *Sylloge*³, 328, l. 9 ; 409, l. 14, etc.) ont Κασσ-. Démétrius de Phalère fut installé par Cassandre (Diod. XVIII. 74.3) ; il écrivit l'histoire de sa régence dans un Περὶ τῆς δεκαετίας (Diog. L. V. 81), dont il ne reste rien, mais que Polybe a lu vraisemblablement, puisqu'il assure ici que jamais Démétrius n'a parlé de Démocharès aussi grossièrement que Timée (fragments de Démétrius de Phalère dans *FGrH* 228).

14

1 Ἐξ ὧν ἐγώ. Polybe entend prouver la pureté des mœurs de Démocharès : 1) par les charges et les honneurs que lui ont décernés les Athéniens, et qui étaient incompatibles légalement avec les mauvaises mœurs que lui impute Timée ; 2) par le silence des adversaires politiques de Démocharès, qui n'ont jamais articulé contre lui ces accusations. — Le premier argument de Polybe n'est pas convaincant ; au temps d'Eschine, la dépravation n'avait pas empêché Timocrate d'avoir un large crédit politique. Au milieu des troubles qui marquèrent les luttes des Diadoques, les révolutions ont pu conduire au pouvoir des personnages qui n'étaient pas irréprochables et les absoudre de leurs erreurs passées. Le second argument n'est pas meilleur : Démétrius, dont la vie n'était pas un modèle de vertu (Ath. XII. 542 b-c ; Diog. L. V. 76), était assurément mal placé pour faire des reproches à Démocharès. Les dérèglements de ce dernier paraissent confirmés par Diogène Laerce, IV. 41, d'après une autre source.

2-7 *Dans ce passage Polybe expose les règles de la bienséance* dans la critique historique. Il est curieux de constater qu'il part de la notion morale de devoir (τὸ δέον, τὸ καθῆκον). Il distingue deux parties dans la discipline que l'historien doit s'imposer à lui-même, lorsqu'il juge ses confrères : 1° D'abord il ne se demandera pas ce que mérite l'adversaire, mais ce que la dignité et les convenances permettent de dire (3-4) ; 2° Il se rappellera que ceux qui mesurent leurs jugements à leurs passions et à leurs inimitiés sont suspects (5). Ces idées et cette division rappellent d'une façon frappante la définition du *decorum* (πρέπον) dans le *De Officiis*. D'après Cicéron (*Off.* I. 27.93-96), cette notion comprend deux aspects : le premier est défini par la conformité de la conduite à la suprême dignité de l'homme, au rang qui le met au-dessus des autres êtres. Le second consiste en une mesure et une maîtrise de soi *(moderatio et temperantia)*, qui tiennent en bride les impulsions irraisonnées. Ce sont les deux parties de Polybe. Comme le traité de Cicéron s'inspire de l'ouvrage de Panétius Περὶ τοῦ καθήκοντος (Cic. *Att.* XVI. 11.4) — Van Straaten attribue tout le passage à Panétius dans son édition des fragments (*Panaetii Rhodii fragmenta*, Leiden, 1952, fr. 107), — faut-il penser que Polybe a reçu lui aussi ses idées de Panétius ?

Ce n'est pas impossible, le livre XII ayant été composé après 146, quand Panétius était déjà entré dans le cercle des amis de Scipion, où il avait pu, à l'époque du siège de Carthage, connaître Polybe (Vell. I. 13.3 ; cf. Van Straaten, *Panétius*, Amsterdam, 1946, p. 10-17). Mais on n'a aucune preuve assurée. Il y a une certaine différence entre la pensée de Cicéron et celle de Polybe : le Romain insiste surtout sur l'importance du πρέπον dans la vie sociale et sa conformité à la nature qui attribue à l'homme une excellence et une supériorité. Polybe met en valeur le rôle de la partie supérieure de l'âme, le jugement et la raison (ἡγητέον, λογιστέον), de qui dépend l'application des principes énoncés. L'attitude qu'il recommande est le propre des νοῦν ἔχοντες. Telle fut la conduite du grand Scipion dans l'attentat commis par les Carthaginois contre ses ambassadeurs, en 202 : ayant le pouvoir d'exercer des représailles, sa raison ne se demanda pas (συλλογιζόμενος) quelle punition méritaient les Carthaginois, mais ce que les Romains avaient le devoir (τί δέον) de faire (Pol. XV. 4.10).

15

FGrH 566 F 124 b ; Brown, *Timaeus*, p. 87-90.

Jugement de Timée sur Agathocle. — L'aversion de Timée pour Agathocle repose sur un motif personnel : après la prise de Tauroménion (avant 316/5) le tyran bannit Timée de la Sicile (Diod. XXI. 17.1). La partialité de Timée était certaine : d'après Diodore *(ibid.)*, il a calomnié Agathocle après sa mort en lui attribuant des vices imaginaires, en contestant ses succès et en chargeant sa responsabilité de tous les revers. Le jugement de Diodore s'inspire vraisemblablement de l'historien syracusain Kallias, qui était favorable à Agathocle (*FGrH* 564 F 3 ; E. Schwartz, *RE*. V. 688).

Polybe (VIII. 10.12) admettait la πικρία de Timée contre Agathocle tout en la trouvant excessive ; car c'était, disait-il, un ennemi, un méchant et un tyran. Ici le point de vue a changé. Polybe assure qu'Agathocle était le plus impie des hommes ; mais il lui reconnaît le mérite de l'homme qui est parti de rien pour atteindre aux sommets du pouvoir et qui possédait les dons du véritable homme d'État (δυνάμεις πρὸς τὸν πραγματικὸν τρόπον). Peut-être l'appréciation de Scipion l'Africain a-t-elle réformé son jugement : il nous dit (XV. 35.6) que Scipion mettait au premier rang des grands politiques, « audacieux avec intelligence » Denys l'Ancien et Agathocle.

2 ἐπὶ καταστροφῇ τῆς ὅλης ἱστορίας. Timée racontait l'histoire d'Agathocle dans les cinq derniers livres de son ouvrage (Diod. XXI. 17.3) qui en comprenait trente-huit (Suid., v. Τίμαιος), Le jugement que Polybe rapporte ici est extrait d'un ἐπιμετρῶν λόγος (cf. Pol. VII. 7.7, XV. 35.1 et ci-après XII. 28.10), appréciation de l'historien sur le personnage dont il a raconté les actions.

κολοιόν, τριόρχην. Le sens figuré de κολοιός est obscur. Reiske traduit, avec hésitation, par *stuprator marium*. Schweighäuser propose sans certitude *homo obscoenus, cinoedus*. — Τριόρχης est plus clair ; il désigne un luxurieux, un paillard. Le jeu de mots τριόρχης - τρίορχος est déjà chez Aristophane (*Av.* 1206). Le préfixe τρι- sert à former un superlatif populaire : cf. Ath. XIII. 595 a-c (τρίδουλος, τρίπορνος) ; Diog. L. VI. 47.

3 ὅτ' ἀπέθανε. La scène de la mort d'Agathocle et sa séparation d'avec sa femme Théoxéna, fille de Ptolémée I, qu'il renvoyait en Égypte pour la soustraire aux conséquences de sa disparition, est rapportée par Justin (XXIII. 2.6-12) avec des circonstances qui ne figurent pas dans la brève citation de Polybe et que Tillyard (*Agathocles*, p. 220) met sur le compte d'un historien romain en comparant avec Ovide, *Trist.* I. 3.17, 79. La notice de Suidas (v. Ἀγαθοκλῆς) n'est que la reproduction du présent passage de Polybe. Que reproche celui-ci au récit de Timée ? L'étalage de la douleur conjugale le choque parce qu'il a peu d'estime en général pour le sexe féminin (Pol. II. 8.12, XXXI. 26.10 ; voir Scala, p. 256-258). Il réprouve aussi l'emploi des procédés tragiques en histoire : les pleurs et les gémissements, le style direct dans les plaintes appartiennent à un genre qu'il blâme chez Phylarque parce qu'il cherche à susciter l'émotion du lecteur, confondant histoire et tragédie (Pol. II. 56.7-12 ; voir B. L. Ullman, *TAPhA.* 73 1942, p. 40-44). On se demande en quoi ce pathétique manifeste un excès d'acrimonie de Timée, car c'est là le reproche essentiel de Polybe. C'est que les manifestations de la tendresse conjugale apparaissent déplacées et honteuses à l'éthique ancienne : dans le *Phédon* (60 a) Socrate fait éloigner Xanthippe ; on reprochait à Épicure des expressions trop tendres dans ses lettres à ses amies (Diog. L. X. 5). Timée est coupable de ne pas avoir jeté un voile sur ces faiblesses.

6 εἰς τὰς Συρακούσας ... γεγονώς. Les renseignements de Timée sur Agathocle se retrouvent chez Justin XXII. I.2-7, qui les a tirés de Trogue-Pompée. Comme Timée, Justin note la basse origine d'Agathocle, fils d'un potier, et la dépravation de sa jeunesse. Il y ajoute un détail nouveau : c'est qu'il aurait commencé par se faire brigand avant de venir à Syracuse, où il obtint le droit de cité. Diodore (XIX. 2-3), à travers une histoire bien romanesque, donne une version différente : 1° Agathocle n'a pas fui l'atelier du potier pour venir à Syracuse ; mais son père est venu s'y installer avec lui et a reçu le droit de cité. 2° Il a été l'amant d'un certain Damas, illustre citoyen de la ville, qui en mourant lui a laissé sa fortune et dont il a épousé la veuve. Ce récit ne saurait venir de Timée, en dépit de quelques traits merveilleux où Brown (*Timaeus*, p. 89) voit la marque de Timée. Mais il fait venir Agathocle à Syracuse à l'âge de 7 ans (XIX. 2. 6-7) et il est beaucoup trop favorable : le πόρνος est devenu un ἐρώμενος, ce qui pour un Grec n'a rien d'infamant. La source est vraisemblablement Kallias (*FGrH* 564), dont l'*Histoire* était

tout à la louange d'Agathocle (Diod. XXI. 17.4). Selon la chronologie de Timée (Diod. XXI. 16.5) Agathocle vint à Syracuse en 343/2, il était né en 361/0.

7 κύριος ἐγενήθη πάσης Σικελίας. D'après Diodore (XIX. 5.5, 9.4), Agathocle reçut successivement deux titres, d'abord celui de στρατηγὸς καὶ φύλαξ τῆς εἰρήνης, ensuite celui de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, et la même année (317/6). D'après le *Marbre de Paros* (*FGrH* 239 B 12) les Syracusains le nommèrent, en 319/8, stratège autocrator des places fortes de la Sicile ; cette seconde date paraît la meilleure (voir Beloch, *Griech. Gesch.* IV. 2, p. 249). Mais sans doute Polybe songe moins aux titres qu'il reçut qu'à la puissance qu'il acquit. Il est toutefois exagéré de dire qu'il devint le maître de la Sicile entière. Il ne la domina jamais entièrement, tant s'en faut (M. Cary, *CAH.* VII. p. 621-624). — Son expédition en Afrique, coup d'audace et de désespoir, après sa défaite de l'Himéras et le blocus de Syracuse, se place en 310-307 : c'est celui de ses exploits que Polybe admire le plus (XV. 35.5) ; le premier Scipion admirait aussi Agathocle. Il est vraisemblable qu'il s'inspirait de son exemple en débarquant en Afrique en 204, et que Scipion Émilien plus tard en fit autant (voir Scullard, *Scipio Africanus in the Second Punic War*, p. 178 s.).

κατέστρεψε τὸν βίον βασιλεύς. Agathocle est mort en 289/8 à l'âge de 72 ans (Diod. XXI. 16.6). D'après Diodore (XX. 54.1) il aurait pris le titre de roi en Afrique en 307/6. Mais il est invraisemblable qu'il l'ait fait avant les Diadoques, qui ne le prirent qu'en 305, après la bataille de Salamine (Diod. XX. 53.2-4 ; Plut. *Demetr.* 18.1). On possède des monnaies portant l'inscription Ἀγαθοκλέος βασιλέος (cf. W. Giesecke, *Sicilia numismatica*, Leipzig, 1923, p. 92). Polybe, avec raison, distingue ce titre de la domination sur la Sicile, car il n'avait aucun support territorial ou national ; il était purement personnel (cf. H. Berve, *Die Herrschaft des Agathokles, Sitzungsber. der bayer. Akad. der Wiss.*, phil. hist. Kl., 1952. 5, p. 64).

9 τὰ πρὸς διαβολὴν ... τὰ πρὸς ἔπαινον. On retrouve ici la doctrine constante de Polybe : l'historien ne doit omettre ni ce qui est à la charge d'un personnage ni ce qui est à sa louange (cf. Pol. I. 14.7). D'autres principes sont les corollaires de celui-là : 1° l'historien doit louer ses ennemis et critiquer ses amis quand la conduite des uns et des autres le demande (I. 14.5) ; 2° il ne faut pas blâmer les rois ni les louer à tort, mais formuler un jugement conforme à leurs actes (VIII. 8.7) ; 3° si l'on altère la vérité à dessein en faveur de sa patrie et de ses amis, par intérêt ou par complaisance, on ne diffère pas d'un historien mercenaire (XVI. 14.8) ; 4° on est fatalement amené à blâmer et à louer les mêmes personnages parce qu'ils font tour à tour le bien et le mal, selon l'influence des événements et les changements de leurs inclinations (XVI. 28.6-7).

12 Ἡμεῖς δὲ ... παραλείψομεν. Le sens de cette phrase a embarrassé les critiques (cf. Schweighäuser, VII, p. 105 ; VIII. 2,

p. 256). Elle ne figure ni dans F ni dans S et n'est donnée que par P seul. Hultsch pense qu'elle résulte d'une manipulation de l'épitomateur. Le barbarisme παρελείψαμεν donnerait une raison de le croire. Toutefois on y retrouve le vocabulaire de Polybe : τὸ ἐπιμετροῦν (cf. VII. 7.7, XV. 34.1), τῆς προθέσεως (I. 26.1, 54.1, 59.6, II. 47.9, etc.). L. Dindorf (vol. IV. p. xii de son édition) conjecture παρελίπομεν. La correction de Büttner-Wobst (ad loc.) οὐκ ᾠήθην μὲν δεῖν παραλιπεῖν est plus compliquée. Nous proposons le futur παραλείψομεν, puisque Polybe aura encore à parler de Timée. La seconde partie de la phrase doit se comprendre : nous n'omettrons pas de dire ce qui relève de notre sujet. — Mais c'est la première partie qui soulève des difficultés. Deux interprétations sont possibles, selon que l'on rattache τῆς ἀπεχθείας à τὸ ἐπιμετροῦν ou à χάριν.. La première est celle de Valésius, suivi par Gronov et Ernesti : « nos vero id, quod nimium videbatur, odii illius caussa rejecimus ». Schweighäuser la critique et lui préfère : « sed nos quidem pluribus haec persequi nolumus, quia id odiosum (vel invidiosum) est ». Néanmoins ce n'est qu'un pis-aller. Il est impossible de traduire τῆς ἀπεχθείας αὐτοῦ χάριν par « à cause de l'importunité de cela (l'importunité qu'il y aurait à épiloguer sur ce sujet) » ; ἀπέχθεια ne peut pas avoir ce sens objectif (cf. Mauersberger, *Polybios-Lexikon*, s. v.), il signifie haine, hostilité, avec une valeur subjective. Il n'est guère meilleur de comprendre : « à cause de notre hostilité à son égard (de Timée) » (Mauersberger : « aus unserer Gegnerschaft zu ihm »). Polybe emploie habituellement χάριν avec le sens final de *pour que, afin que* (cf. XII. 6 b. 5, 12 a.2), non au sens causal. D'autre part il se défend de toute ἀπέχθεια dans ses jugements et reproche justement cette attitude à Timée (XII. 8.1). Τῆς ἀπεχθείας αὐτοῦ peut désigner, soit la malveillance de Timée, son parti pris d'hostilité dans ses critiques, soit la malveillance dont Timée est ou peut être l'objet. Dans le premier cas le sens serait : « nous avons écarté un jugement qui imiterait l'animosité de Timée ». Mais χάριν reste inexpliqué et, au lieu de l'actif ἀφήκαμεν, on aurait plutôt le moyen ἀφείμεθα « nous nous sommes abstenu » (cf. Pol. I. 30.8, X. 8.10).

Nous avons préféré la seconde interprétation, tout en conservant à τὸ ἐπιμετροῦν son sens propre d'*ajouter, donner en excédent* (cf. Pol. III. 118.6, V. 10.3, 15.8), et nous traduisons : « nous avons évité l'excès de critique qui tendrait à faire détester Timée ».

16

Fragment énigmatique dont on ne sait comment il se rattachait au développement. Wunderer (*Phil.* 53. 1894, p. 436-441) croit qu'il s'agit d'une citation d'Éphore, qui traitait de la législation de Zaleucos (Strab. VI. 1.8 = *FGrH* 70 F 135) ; le style en est sobre et presque sec ; certaines expressions, comme δεινοπαθεῖν (9), εὐτραπελεύεσθαι, ἐκλύειν τὴν σπουδήν (14), ne se rencontrent pas chez Polybe. Ce récit pouvait illustrer un reproche adressé

à Éphore, peut-être l'obscurité dans la désignation des personnages (nous avons conservé cette imprécision dans la traduction) ; Polybe critique VI. 46.10 l'obscurité d'Éphore. Si l'on adoptait cette hypothèse, il faudrait préférer la leçon de S φησι (ν) à celle de F φασι (ν) (9, 12), entre lesquelles il est impossible de décider.

Sur Zaleucos, dont la tradition faisait un pythagoricien, on consultera A. Delatte, *Essai sur la politique pythagoricienne*, Liège, 1922, p. 177-195. D'après ce passage sa législation prévoyait : 1. une procédure d'appels successifs (des ἄρχοντες au κοσμόπολις et de ce dernier aux χίλιοι) ; 2. une procédure d'interprétation de la loi pour déterminer l'intention (γνώμη) du législateur. A cette dernière procédure s'apparente une procédure de revision de la loi qui figure dans un passage des prétendus *Préambules* de Zaleucos, cités par Stobée (*Flor.* 44. 20-21, éd. Meineke, II, p. 165-166) celui qui veut changer une loi ou en introduire une nouvelle, doit parler devant les citoyens, après s'être passé une corde au cou ; si le vote l'approuve, il est libéré ; si le vote lui est défavorable, il périt étranglé ; la même tradition est mentionnée par Démosthène, *C. Timocratès*, 139.

3 λαϐόντα πάλιν ἀπάγειν : Dindorf supprime πάλιν, qui est utile au sens. Notre addition ἀγαγεῖν s'inspire d'Isocrate, *C. Callimachos*, 54.

10 βρόχων κρεμασθέντων. Casaubon, suivi par Schweighäuser, interprète : « laqueis de utriusque collo pendentibus ». Chez Stobée (*Flor. ibid.*) on lit εἰς βρόχον εἴρας τὸν τράχηλον : l'orateur se passe la corde au cou et on la serre ensuite pour l'étrangler (ἐπιπασθέντος τοῦ βρόχου). Polybe semble plutôt dire que la corde était fixée à une potence et que le nœud coulant retombait au-dessus des disputants.

11 ὁπότερος ἄν. Les mss ont ὁπότερος δὲ. Bekker corrige δὲ en δ'ἄν. Il est plus probable qu'il y avait d'abord AN devenu ΔΗ par une faute fréquente, et ΔΗ sera devenu ensuite ΔΕ.

17-22. Critique du récit de la bataille d'Issos chez Callisthène.

FGrH 124 F 35.

Cette critique de Polybe, complétée par les récits d'Arrien (*An.* II. 6-12), de Quinte-Curce (III. 8-11), a servi de base à de nombreuses études modernes sur l'emplacement et le déroulement de la bataille d'Issos (Diodore XVII. 32-36, qui dérive de Clitarque, est vague et confus). On se reportera à la bibliographie critique de W. Judeich dans J. Veith et G. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, IV (1924-1931), p. 354, à laquelle on ajoutera les observations de U. Wilcken, *Alexander der Grosse*, p. 106 ; Beloch, *Griech. Geschichte*², III. 2, p. 362 s. ; F. Miltner, *Alexanders Strategie bei Issos, Jahreshefte des öster. archäol. Inst. in Wien.* 28. 1933, p. 69-78 ; T. Schier, *Zur Lage des Schlachtfeldes von Issus und des Pinarus*, *Wien. Stud.* 31. 1909. p. 153-168 ; J. F. C. Fuller, *The Generalship of Alexander the Great*, p. 154-162. Particulière-

ment remarquables par leur précision et leur technique sont les deux études du colonel A. Janke, de la mission militaire allemande en Turquie, *Auf Alexanders des Grossen Pfaden*, p. 5-74 ; *Die Schlacht bei Issus*, *Klio*, 10. 1910, p. 137 s., complétées et mises au point par W. Judeich, *ouvr. cité*, p. 354-371. Une étude monumentale du commandant Bourgeois, *La bataille d'Issus*, en 679 pages in-folio, est restée manuscrite ; M. Dieulafoy en a donné un résumé critique : *La Bataille d'Issus, analyse critique d'un travail manuscrit du commandant Bourgeois*, *Mémoires de l'Institut National de France*, 39. 1914, p. 41-76. Le manuscrit est la propriété de l'Institut de France.

Le plan de cette digression est simple :

Préambule explicatif (17. 1-5).

I. Examen de l'ordre de bataille de Darius.
  1. Dispositif général (17. 6-7).
  2. Place de la cavalerie (18. 1-11).

II. Examen de la tactique d'Alexandre.
  1. Effectifs et ordre de marche (19. 1-9).
  2. Passage à l'ordre de bataille (20. 1-8).
  3. Dispositif de bataille (21. 1-10).

III. Deux erreurs particulières de Callisthène.
  1. Poste d'Alexandre et de Darius (22. 1-3).
  2. Attaque de la phalange (22. 4-6).

Brève clausule (22.7).

17

1 παρατετευχέναι τὸν Καλλισθένη. L'inexactitude de certains renseignements topographiques (voir ci-après) a fait mettre en doute la présence de Callisthène à la bataille d'Issos. Janke, p. 52, et Judeich, p. 370, pensent qu'il était resté en arrière avec le train des équipages et ne connut le combat que par les rapports des officiers d'Alexandre.

2 'Αλέξανδρον ἤδη διαπορεύεσθαι. Schweighäuser corrige la leçon unanime des mss en διαπεπορεῦσθαι, adopté ensuite par tous les éditeurs. Néanmoins la correction est injustifiée. Si l'on compare ce passage avec XII. 19.4, on voit qu'Alexandre *apprit* l'arrivée de Darius en Cilicie alors qu'il avait déjà franchi (διαπεπορευμένον) les défilés. Quand cette nouvelle parvint au quartier général d'Alexandre, les deux armées avaient passé les défilés. Donc pour un observateur comme Callisthène elles les avaient traversés en même temps. Le présent διαπορεύεσθαι exprime cette simultanéité. La tradition, du reste, voulait qu'Alexandre eût passé les Portes Syriennes (ici de Cilicie) la nuit même où, au nord, Darius franchissait les Portes Amanides pour déboucher dans la plaine d'Issos (Arr. *An.* II. 7.1 ; Curt. III. 8.13 ; Plut. *Alex.* 20.3). Voir la carte à la fin du volume.

Alexandre se trouvait à Mallos lorsqu'il apprit que l'armée de

Darius se trouvait à Sochoi en Syrie (emplacement inconnu, à l'est de l'Amanos [Alma Dagh], dans la plaine du Kara Su, l'Arkeuthos de Strabon, XVI. 2.8, affluent de l'Oronte). Il longea la côte à marches forcées et parvint jusqu'à Myriandros (emplacement inconnu au sud d'Alexandrette : voir ci-après la note à 19.4). C'est au cours de cette marche qu'il franchit les Portes de Cilicie. D'après Janke, p. 18-31, il faut entendre par là, non les Portes Syriennes mentionnées par Xénophon (*An.* I. 4.4), Artémidore et Strabon (XIV. 5.3, 5.19), qui forment une plaine littorale large de 500 à 1.000 m., et traversée par le Mersin Su et le Sarisaki Su, mais à 500 m. plus au sud, la passe côtière du Pilier de Jonas (le pilier de Jonas est un grand pan de mur en calcaire blanc, reste d'un édifice romain) : la montagne (l'Amanos) forme un contrefort qui touche à la mer ; on peut la franchir par un chemin rocheux qui culmine à 90 m. Fort probablement Callisthène n'a pas voulu désigner ce point précis, mais l'ensemble des défilés.

Δαρεῖον ... διὰ τῶν Ἀμανίδων λεγομένων Πυλῶν. L'état-major de Darius, ayant appris à Sochoi qu'Alexandre s'avançait vers la Syrie, décida de le prendre à revers et de lui couper la retraite (Arr. *An.* II. 6. 3-6, Curt. III. 8.12). Le train fut envoyé à Damas, tandis que l'armée franchit l'Amanos (Alma Dagh) : 1° à son extrémité nord par le col d'Arslan Bogaz ; 2° puis par la passe de Toprak Kalessi, qui, au sud, débouchait dans la plaine d'Issos (Janke, p. 37-44 ; Judeich, p. 359). C'est cette dernière passe qu'il faut entendre par Ἀμανίδες πύλαι (Chez Strabon, XIV. 5.18 ce terme désigne la passe de Kara-Kapou, qui relie la Cilicie à Issos ; mais XVI. 2.8, la passe de Bailan, qui fait communiquer la région d'Alexandrette avec la Syrie).

F. Miltner *(article cité)* soutient qu'Alexandre voulait pénétrer en Syrie en évitant Darius, campé à l'est de l'Amanos. Il courut d'abord à marches forcées de Mallos à Myriandros ; mais, apprenant que les Perses avaient gagné par le nord la région d'Issos, il craignit d'être pris à revers et dut rebrousser chemin pour livrer bataille. Cette interprétation est contraire à toute la tradition, qui affirme qu'Alexandre désirait ardemment la rencontre (Arr. *An.* II. 6.1 ; Curt. III. 7.8 ; Plut. *Alex.* 20.2). Au reste que serait-il allé faire en Syrie, alors que Darius demeurait sur ses arrières et pouvait couper ses lignes de communication ? Aucune entreprise n'était possible tant que subsistait la menace d'être pris à revers. Miltner affirme que si Alexandre avait voulu atteindre Darius, le col d'Arslan Bogaz au nord était plus bas et plus facile que la passe de Bailan au sud, et que la région de Sochoi, coupée de marécages, se prêtait mal à une offensive. Mais nous ne connaissons pas dans le détail les intentions d'Alexandre. Passé le col de Bailan, il pouvait, soit offrir la bataille aux Perses en s'adossant à l'Amanos, soit encore, si Darius se dérobait, menacer le moindre de ses mouvements. En tout cas le Perse ne pouvait pas s'éterniser dans l'immobilité, aux approches de l'hiver, en une région sans ressources, avec une armée immense

à ravitailler (cf. Curt. III. 8.8). La tournure ὡς ἐπὶ Συρίαν, où Miltner, p. 77, croit voir la preuve de la feinte d'Alexandre et qu'il rapproche d'Arrien, *An.* II. 6. 2 ὡς ἐπὶ Δαρεῖον, ne signifie pas « comme s'il allait vers la Syrie » : ὡς renforce souvent ἐπί chez Polybe sans modifier le sens (voir F. Krebs, *Die Präpositionen bei Polybius*, p. 18, avec de nombreuses références).

3 παρὰ τὸν Πίναρον ποταμόν. L'identification du Pinaros a suscité les plus vives controverses :

1° Les uns l'identifient au Pajas, cours d'eau dévalant de la montagne à 20 km. environ au nord d'Alexandrette : ainsi Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst*, I³, p. 185 s. ; W. Dittberner, *Issos*, p. 105 s., et à côté d'eux le commandant Bourgeois (voir Dieulafoy, dans les *Mém. de l'Institut National de France*, 39. 1914, p. 46), qui s'appuient sur la description du champ de bataille par Callisthène chez Polybe XII. 17.4-5 : bords abrupts et couverts de broussaille. Janke, p. 54, avoue que cette description convient tout à fait au Pajas. En revanche la largeur de la plaine, indiquée 17.4, 21.4 (14 stades = 2 km. 60) ne convient pas : au Pajas, du pied de la montagne à la mer, à vol d'oiseau, il y a 4 km.

2° Janke et Judeich préfèrent le Deli Tschai, à 30 km. environ au nord d'Alexandrette, et ils sont suivis par Kromayer (*Hist. Zeitschr.* 112. 1914, p. 349-353) et T. Schier (*art. cité*). Ce dernier, en particulier, s'est efforcé de montrer que les descriptions anciennes, surtout celle d'Arrien, s'appliquent mieux au Deli Tschai qu'au Pajas, et que la description de Callisthène est plus juste qu'il ne paraissait à Janke, si l'on tient compte des changements qui ont altéré la configuration du terrain depuis l'Antiquité.

Janke, qui a longuement exploré la région avec un groupe d'officiers rompus aux méthodes de nivellement, conteste les renseignements de Callisthène. 1. D'après Pol. XII.19.4 Alexandre était à 100 stades (18 km.) de Darius lorsqu'il apprit sa présence. Il se trouvait alors à Myriandros, au sud d'Alexandrette (Arr. *An.* II. 6.2), approximativement à 22 km. du Pajas et à 32 km. du Deli Tschai. Le renseignement de Callisthène est donc inexact. — 2. D'après Pol. XII. 20.1, Alexandre prit la formation de combat à 40 stades (7 km. 2) de l'ennemi : or à 7 km. au sud du Pajas on est encore dans les passes côtières. Le déploiement n'est possible qu'à 2 km. 5 au sud du Pajas. Ces données condamnent à la fois l'exactitude de Callisthène et l'identification du Pinaros avec le Pajas.

5 ἀπὸ μὲν τῶν ὀρῶν. Schier, p. 162, interprète « bei seinem Lauf vom Gebirge herunter ». Callisthène aurait voulu parler des entailles (ἐκρήγματα τῶν πλευρῶν) que forme le lit du Pinaros en dévalant la montagne à partir de sa source. — Cette interprétation est inacceptable : la configuration du Pinaros dans la montagne n'a aucun intérêt pour la bataille. De plus XII. 20.4, il est question, sans ambiguïté possible, des ἐκρήγματα κατὰ τὸ πεδίον. Ce sont les mêmes. Il s'agit des ravins que forment les torrents de la

montagne en se jetant dans le Pinaros, comme l'a précisé Hultsch (ad loc.), écartant l'addition de Schweighäuser ποταμὸν ... ἐκρήγματα <πολλὰ ποιοῦντα> τῶν πλευρῶν, qui lui-même, dans le commentaire de ce passage (VII. p. 114), s'est repenti et cite la définition de Suidas (v. ἐκρήγματα) : τὰ ἐκ τῶν χειμάρρων γινόμενα ἐν τοῖς πεδίοις κοιλώματα.

6 τὴν μὲν φάλαγγα τάξαι. Cette formation comprenait un corps d'infanterie lourde (hoplites) qui occupait le centre du champ de bataille et que Darius opposait à la phalange macédonienne (Arr., *An.* II. 8.6 ; Curt. III. 9.4) ; il était constitué, d'après Arrien, par les 30 000 mercenaires grecs, flanqués de chaque côté par 60 000 Cardaques, jeunes Perses armés d'arcs et de javelots (Strab. XV. 3.18), identiques à la *pedestris acies* de Quinte-Curce (de 40 000 hommes seulement d'après ce dernier). Le tort de Callisthène est de n'avoir pas reconnu cette formation amalgamée, de sorte qu'il compte les mercenaires deux fois sans s'en douter, d'abord dans la phalange, ensuite à part, à la suite de la cavalerie (aile droite). S'il avait expliqué cette particularité, la contradiction qui consistait à attribuer à la phalange et aux mercenaires le même emplacement, s'évanouissait, et Polybe n'aurait pas été amené à se demander (18.1) comment Darius avait pu mettre une autre ligne devant la phalange, puisque par définition celle-ci touchait au fleuve.

7 ἑπομένως τούτοις. Les mss ont ἐχομένους τούτοις qui est incorrect et que Schweighäuser corrige en ἐχομένους τούτων. La faute réside plus probablement dans ἐχομένους. Une altération de ἑπομένους n'est pas impossible ; mais il y a déjà le participe συνάπτοντας dans le membre de phrase. C'est ce qui conduit à préférer l'adverbe ἑπομένως, que Polybe emploie déjà IV. 1.7 en corrélation avec ἑξῆς et construit avec τούτοις, comme ici. Par suite la leçon de S τοὺς δὲ πελταστάς, après τοὺς δὲ μισθοφόρους, est préférable à celle de F τοὺς πελταστάς.

18

1 τοσούτων ὑπαρχόντων. L'estimation des forces perses varie suivant les auteurs.

Arrien (*An.* II. 8.8) et Plutarque (*Alex.* 18.4) indiquent un total de 600 000 hommes ; Diodore (XVII. 31.2) et Justin (XI. 9.1) 400 000 fantassins et 100 000 cavaliers ; Orose (III. 16.2) 300 000 fantassins et 100 000 cavaliers ; Quinte-Curce (III. 9) 250 000 fantassins et 62 200 cavaliers. Ces chiffres sont certainement exagérés : on se reportera à la discussion de Judeich, p. 356-357.

Sur le nombre de 30 000 chevaux le rapport de Callisthène est d'accord avec Arrien ; mais il s'agit ici uniquement des cavaliers qui furent d'abord rangés à l'aile droite, puis renforcés par la majeure partie des cavaliers que Darius avait détachés au-delà du Pinaros, en avant de son centre : son plan était d'envelopper

l'aile gauche d'Alexandre avec sa nombreuse cavalerie. — Le contingent de 30 000 mercenaires grecs est indiqué aussi par Arrien (*An.* II. 8.6) et Quinte-Curce (III. 9.2), qui ajoute qu'ils étaient commandés par Thimodès ; il s'agit de Thimondas, qui avait remplacé Memnon, mort à Mitylène (Arr. *An.* II. 2.1, 13.2).

2 πόσου του. Les mss. ont τοσούτου que Scaliger corrige en πόσου. La correction πόσου του nous semble préférable : τις est joint quelquefois à πόσος pour marquer l'indétermination ; ainsi Xén. *Cyr.* IV. 6.10 ; Soph. *O.R.* 558.

3 ταῖς ἐπιστροφαῖς. Dans le vocabulaire technique militaire, ἐπιστροφή désigne la conversion au quart de tour, περισπασμός, le demi-tour (Pol. X. 23.3 ; Arr. *Tact.* 20 ; Asclepiod. 10).

6 κατὰ τὴν ἐπαγωγήν. Ce terme désigne ordinairement la marche ou l'attaque en échelons (Asclepiod. 10.1, 11.2 ; Arr. *Tact.* 28.2).

9 τὸν Δαρεῖον αὐτὸν κατὰ μέσην ὑπάρχοντα τὴν τάξιν. Si Darius se mit au centre de son armée, c'est en vertu de la coutume royale perse, comme le rapporte Arrien (*An.* II. 8.11), qui se réfère à Xénophon (cf. Xén. *An.* I. 8.22). Ce poste n'était pas, comme l'a supposé Polybe, au point de jonction entre la cavalerie et les mercenaires (18.10), mais plutôt au milieu de sa garde personnelle, fort nombreuse, derrière les mercenaires et la première ligne. D'après Quinte-Curce (III. 9.4) Darius se tenait à l'aile gauche.

19

Polybe examine ensuite l'ordre de bataille d'Alexandre.

1 τὴν εἰς τὴν 'Ασίαν διάβασιν. L'estimation des effectifs d'Alexandre lorsqu'il passa l'Hellespont, est très variable. Plutarque (*Alex.* 15.1) indique un minimum de 30 000 fantassins et 5 000 cavaliers et un maximum de 34 000 fantassins et 4 000 cavaliers ; Arrien (*An.* I. 11.3) donne 30 000 fantassins et plus de 5 000 cavaliers ; c'est, à peu de chose près, l'estimation la plus faible. Callisthène donne de beaucoup l'effectif le plus élevé des fantassins, et le renfort qu'il mentionnait conduit Polybe à calculer que pour la bataille d'Issos, Alexandre disposait de 42 000 fantassins et de 5 000 cavaliers. Dittberner (*Issos*, p. 59) et Judeich (p. 357) trouvent ces nombres exagérés et admettent seulement 30 000 fantassins et 5 000 cavaliers, ce qui semble raisonnable.

4 ἑκατὸν ἀπέχοντα σταδίους. Alexandre était à Myriandros lorsqu'il apprit que Darius était descendu en Cilicie (Arr. *An.* II. 6.2). L'emplacement exact de Myriandros n'est pas connu, bien que cette ville soit souvent mentionnée par les auteurs anciens (Scyl. 102 ; Xén. *An.* I. 4.6 ; Strab. XIV. 5.19 ; Méla, I. 69 ; Plin. *H.N.* II. 243, V. 80 ; Ptol. V. 15.2 ; *Stad. mar. magn.* 151-152 = *GGM.* I, p. 476 ; Steph. Byz. s.v. ; la forme correcte est Myriandros, attestée par des monnaies, non Myriandos). Xénophon

la situe à 5 parasanges (29 km. 7) et le *Stadiasme* à 125 stades (23 km. 2 pour un stade de 185 m.) des Portes de Cilicie (passe de Sarisaki) : cette divergence s'explique par le fait que Xénophon mesure la route de terre et que l'auteur du *Stadiasme* indique une distance marine. D'Alexandrette au Deli Tschai il y a 32 km. à vol d'oiseau. Myriandros doit donc se trouver au voisinage immédiat d'Alexandrette, à 70 stades, soit environ 13 km. vers le sud d'après C. Muller (*GGM*. I. p. 476, note 152). L'indication de 100 stades (pour Polybe 17 km. 8) soulève des difficultés : c'est la distance, à peu de chose près, d'Alexandrette au Pajas. Du Pilier de Jonas au Deli Tschai il y a 21 km. 4 (Janke, p. 63). Le renseignement de Callisthène est encore inutilisable. — Ce qui est certain, c'est que si Alexandre a traversé les Portes de Cilicie pendant que Darius franchissait les Portes Amaniques (ci-dessus 17.2), il n'apprit l'arrivée des Perses en Cilicie que lorsqu'il eut traversé les passes côtières de Sarisaki et du Pilier de Jonas ; c'est ce qui doit faire préférer la leçon διαπεπορευμένον de F à διαπορευόμενον de S (voir la note ci-dessus à 17.2).

5 ἐξ ὑποστροφῆς. Ce terme, usuel chez Polybe (II. 25.3, III. 14.5, 45.3, V.48.2, XII.17.6), désigne la conversion de l'armée entière revenant sur ses pas ; il n'est pas recensé chez les tacticiens, et probablement appartient à un usage local. L'ordre de marche que Callisthène indiquait, est plus détaillé chez Arrien, qui pourtant ne parle pas du train (*An.* II. 8.2-4) et ne donne aucun renseignement numérique sur le déploiement progressif de la phalange. — Ce déploiement ne pouvait commencer qu'au nord du Pajas, où la plaine côtière est large de 3 à 4 km. et s'élargit jusqu'à 6 ou 7 km. (Janke, p. 64, 72). Le verbe ἐπιπαρεμβαλεῖν (employé encore III. 115. 10, XI. 23.5) exprime cette manœuvre : avancer en élargissant les flancs (cf. Thuc. V. 10.8 : ἐπιπαρίων). La παρεμβολή est décrite chez Arrien (*Tact.* 26.4) : elle consiste à aligner les rangs de derrière sur ceux de devant en comblant des intervalles ménagés à cet effet.

7 ἓξ πόδας ἀπέχοντος. Nous avons conservé la leçon des mss. ἀπέχοντος, corrigée en ἐπέχοντος par Scaliger, suivi de tous les éditeurs, à l'exception de Schweighäuser (VII. p. 117). La correction signifierait que chaque homme occupait un espace de 6 pieds, donc qu'il était à 3 pieds de ses voisins. Si les hommes étaient à 6 pieds les uns des autres, on attendrait plutôt τῶν ἀνδρῶν ἓξ πόδας ἀπεχόντων ἀλλήλων, et c'est ce qu'on trouve chez Asclépiodote (4.1) : ἀλλήλων ἀπέχουσι [...] ἕκαστοι πήχεις τέσσαρας. Mais les 4 coudées d'Asclépiodote font justement 6 pieds (1 m. 78), et d'autre part, si, comme le dit Polybe, un stade contenait 1 600 hommes sur 16 rangs de profondeur, il est évident que chaque rang contenait 100 hommes et qu'ils étaient distants de 1 m. 78 (le stade de Polybe est de 178 m.). Simplement l'historien a employé une tournure maladroite. — (Sur la question de l'intervalle consulter Steinwender, *Der polybianische Gefechtsabstand*, *Herm.* 44. 1909, p. 179-197 ; J. Kromayer et G. Veith,

Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer, p. 135-136).

9 εἴκοσι σταδίων ὑπάρχειν. Au nord du Pajas, l'espace s'élargit entre la montagne et la mer, et atteint de 3 à 4 km., soit les vingt stades (3 km. 6) requis par Polybe. Néanmoins sa critique n'est pas fausse. Car : 1° sur la foi de Callisthène (17.4) il croit que la largeur du terrain n'excède pas 14 stades ; 2° même si Callisthène avait indiqué une distance exacte, il aurait eu à expliquer comment pouvaient y prendre place, outre la phalange, l'agèma, les hypaspistes, la cavalerie des hétaires (aile droite) et celle de Parménion (aile gauche) (Arr. *An.* II. 8.3 et 9) ; le nombre des troupes engagées est donc manifestement exagéré.

20

1 Μετὰ δὲ ταῦτά φησι.. Du Pajas au Deli Tschai il y a 10 kilomètres, et la plaine est large de 6 à 7 kilomètres. C'est plus que l'espace de 40 stades sur 20 (7 km. 2×3 km. 6) exigé par la logique de Polybe. On pourrait conclure qu'il n'a pas vu les lieux, lorsqu'il demande où l'on trouverait en Cilicie un terrain de 20 stades de largeur sur 40 stades de longueur. Mais il faut tenir compte de plusieurs éléments : 1° l'appréciation à vue d'œil de l'espace resserré entre la mer et la montagne a tendance à donner un résultat inférieur à la réalité ; 2° les obstacles qui parsèment le terrain, cours d'eau et buttes, peuvent encore réduire cette estimation ; 3° il se représente la phalange d'Alexandre à l'image de celle de son temps, plus nombreuse, plus lourde aussi, moins bien protégée sur ses flancs par l'infanterie légère et la cavalerie, donc exigeant un terrain moins accidenté que celui d'Issos, sans fossés, sans vallonnements, sans cours d'eau (Pol. XVIII. 31.5 ; cf. W. W. Tarn, *Hellenistic Military and Naval Developments*, p. 27 s.) ; aussi rappelle-t-il que Callisthène a décrit un terrain raviné par les torrents de la montagne (20.4).

6 καὶ διεστραμμένης. La leçon de S retenue par Casaubon, Schweighäuser et Bekker est ici meilleure que celle de F (διεσταμένης), adoptée par Hultsch et Büttner-Wobst. Polybe ne veut pas parler d'une phalange *dispersée*, c'est-à-dire rejetée dans différentes directions (cf. X. 3.6 : διέστησαν), mais d'un front déformé, brisé par les difficultés du terrain (la même idée II. 30.4).

Polybe conteste qu'Alexandre ait mis son armée de front à quarante stades de l'ennemi : le chemin qui restait à parcourir lui semble trop long et trop irrégulier pour que la phalange ait pu conserver sa cohésion idéale. La manœuvre qu'il propose consiste dans une marche en deux ou quatre colonnes, protégées par des éclaireurs (πρόδρομοι), cavalerie ou infanterie légère, et prenant au dernier moment la formation de combat : c'est la tactique appliquée à la bataille du Granique (Arr. *An.* I. 13.8). La διφαλαγγία et la τετραφαλαγγία sont des formations de marche (Arr. *Tact.* 28.6).

8 ἀλλ' ἐξίσου πᾶσι τοῖς πεζοῖς. Les éditeurs écrivent d'après FS ἀλλ' ἐξ ἴσου ποιεῖ τοῖς πεζοῖς. Le présent ποιεῖ ne convient pas en face de προέθετο, et l'on ne voit pas le sens du verbe pris absolument. Hultsch corrige en προῄει : mais il est ici sans intérêt de dire qu'Alexandre marchait devant l'infanterie. — La correction que nous proposons s'inspire de l'ensemble de la manœuvre, telle que Polybe se la représente. Remarquant que Callisthène n'a pas dit qu'Alexandre s'est fait couvrir par des échelons de cavalerie, il imagine une formation frontale où la cavalerie des ailes est sur la même ligne que l'infanterie (toute l'infanterie, les phalangites et les hypaspistes) du centre. La cavalerie marchait derrière l'infanterie pendant la traversée des défilés (19.5) : lorsqu'il y eut assez de place pour se déployer, Alexandre la répartit sur ses deux ailes (Arr. *An.* II. 8.9), *au même niveau* que l'infanterie ; c'est ce qu'exprime le verbe ἐξισοῦν, terme technique que Polybe emploie encore XVIII. 32.2, avec le même sens : « mettre sur la même ligne ». Bien qu'il blâme cette manœuvre, elle eut lieu effectivement.

21

1 τὸ δὲ πάντων μέγιστον. Polybe annonce une absurdité de Callisthène encore plus grave que les précédentes. D'après les données de 19.9 il fallait à Alexandre 40 stades (7 km. 2) pour faire tenir trente deux mille phalangites sur huit rangs de profondeur. Au Deli Tschai la largeur de la plaine ne dépasse pas 7 kilomètres, il est donc incontestable que Callisthène s'est trompé en donnant au champ de bataille une largeur de 14 stades.

5 καὶ τούτου μέρος μέν τι. La phrase est gravement mutilée. Il y était question de la cavalerie, dont Alexandre envoya une partie du côté de la mer, à son aile gauche, sous le commandement de Parménion, tandis que l'autre moitié formée des hétaires et des Macédoniens, tenait l'aile droite (Arr. *An.* II. 8.9, 9.2 ; Curt. III. 9.8). Polybe voulait indiquer qu'il fallait prévoir de la place pour cette cavalerie.

ἀπὸ τῶν ὀρῶν. Janke (p. 60) identifie la position tenue par les Perses dans la montagne, à l'aile gauche de leur dispositif, avec une ligne de hauteurs de 30 mètres environ, situées à l'est de la plaine du Deli Tschai et formant saillie à l'ouest jusqu'à 250 mètres de la rivière. Mais Judeich (p. 371) rejette cette identification parce que cette hauteur ne pouvait pas menacer les Macédoniens sur leurs arrières ; il s'agit donc plutôt de buttes situées plus au sud, où Darius posta vingt mille hommes, la montagne formant une sorte de cirque propice à cette manœuvre (Arr. *An.* II. 8.7). — Lorsque Polybe dit qu'Alexandre devait maintenir sa ligne à une certaine distance des hauteurs pour ne pas s'exposer aux coups des ennemis qui les occupaient, il fait une supposition inexacte : Alexandre, pour éviter d'être débordé de ce côté, renforça sa droite et détacha contre les ennemis une

formation d'Agrianes et d'archers qui les mirent en fuite (Arr. *An.* II. 9.4.).

6 ὃ ποιεῖ πρὸς τούτους ἐπικάμπιον. Casaubon traduit « in forcipis figuram », en forme de tenaille ; Waltz « en disposant son aile droite en flèche ». Schweighäuser (VII, p. 120) critique la première traduction, et la seconde n'est pas plus satisfaisante. L'ἐπικάμπιον est une formation en équerre, destinée à protéger le flanc de la ligne de bataille contre une attaque venue de côté ou de dos. Polybe la mentionne à la bataille d'Ecnome (I. 27.4), à la bataille de Raphia (V. 82.9) ; Diodore, à la bataille de Paraetacène et à celle de Gabiène (Diod. XIX. 27.5, 40.3). Dans le cas présent, Arrien (*An.* II. 9.2) la décrit fort bien : Alexandre disposa les Agrianes, commandés par Attale, avec un corps de cavaliers et d'archers, εἰς ἐπικαμπήν du côté de la montagne qui était derrière, de sorte que son aile droite était partagée en deux, l'une faisant face à Darius, l'autre aux troupes postées en arrière dans la montagne. Voir aussi Élien, *Tact.* 31.4.

22

1 Φησὶ γὰρ τὸν Ἀλέξανδρον. D'après Callisthène, Alexandre et Darius auraient cherché, en disposant leur front de bataille, à se trouver en face l'un de l'autre, et Polybe se demande avec étonnement comment chacun d'eux pouvait savoir à quel endroit se trouvait l'autre. Pourtant ce n'était pas difficile. Alexandre pouvait savoir que la coutume du roi de Perse était de se tenir au centre de son armée pour être mieux protégé et pour transmettre plus facilement ses ordres (Arr. *An.* II. 8.11 ; Xén. *An.* I. 8.22). Quant à Darius, son état-major pouvait lui dire que la tactique de son adversaire consistait invariablement à charger à l'aile droite à la tête de la cavalerie lourde des hétaires, couverte sur sa droite par des troupes légères de pied ou de cavalerie de façon à culbuter l'aile gauche ennemie, tandis que la phalange, au centre, devait seulement fixer le centre adverse et le paralyser : c'est le même schéma qui fut appliqué au Granique, à Issos et à Gaugamèle (Arr. *An.* I. 14 ; II. 8-9 ; III. 11-12 ; voir Kromayer et Veith, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, p. 113-116). Il est visible que Polybe n'a guère étudié la tactique d'Alexandre. La suite le montre encore mieux.

4 Πῶς δὲ προσανέβη πρὸς τὴν ὀφρύν. Autre sujet d'étonnement pour notre historien : comment la phalange a-t-elle pu gravir la rivière dont les berges étaient abruptes et broussailleuses ? Pourtant il est incontestable qu'elle le fit. Arrien (*An.* II. 10.5) raconte que le centre d'Alexandre, n'ayant pu suivre le mouvement de l'aile droite, se mit en désordre au passage du fleuve et eut à soutenir l'assaut violent des mercenaires grecs de Darius. Polybe se représente l'action d'Issos sur le modèle des batailles de Cynoscéphales ou de Pydna, où la phalange devait jouer le rôle principal dans un engagement de type frontal, où les ailes

n'avaient qu'une mission de protection et de harcèlement, tactique tout à fait différente de celle d'Alexandre. Dans ce cas le moindre dérangement de la phalange pouvait conduire à la défaite. Cette formation était très lourde à manier : au temps d'Alexandre les plus longues sarisses étaient de 12 coudées = 5 m. 33 (Théophr. *H.P.* III. 17.2) ; au temps de Polybe elles atteignaient 14 et 16 coudées (Pol. XVIII. 29.2 ; cf. Arr. *Tact.* 14.1 ; Polyaen. II. 29.2), ce qui rendait encore plus difficiles les évolutions. Les flancs étaient moins bien protégés : à Cynoscéphales Philippe n'avait que deux mille cavaliers (Liv. 33.4.5) ; Persée à Pydna quatre mille cavaliers environ. Polybe n'a pas vu, ou peut-être Callisthène n'a pas su lui faire voir, que la bataille d'Issos avait un caractère tout différent. N'admettant pas qu'Alexandre n'ait pas observé le manuel de tactique, il accuse Callisthène.

La description de Callisthène était incomplète et confuse. Mais Polybe ergote à l'excès et apparaît dominé par la théorie militaire de son temps. Sa critique porte à faux, en partie par la faute de Callisthène, en partie par la sienne.

1° Dans l'ordre de bataille de Darius, Callisthène a omis de dire que les mercenaires grecs faisaient partie de l'infanterie rangée au bord du Pinaros. Polybe est amené à se demander (18.6) quelle place occupaient les mercenaires puisque l'infanterie bordait le fleuve ;

2° En évaluant à 14 stades (2 km. 5) la largeur du champ de bataille (17.4, 21.4), Callisthène est fort au-dessous de la vérité. Les calculs auxquels se livre Polybe pour démontrer qu'il est impossible de faire tenir trente mille cavaliers ou trente-deux mille phalangites (18.4-5, 21.7) sur cet espace, sont inutiles. Il suffisait de rectifier l'erreur sur la distance ;

3° Il en arrive à considérer que le champ de bataille est occupé pour moitié par la cavalerie, pour moitié par les mercenaires (18.7). Callisthène n'a donc pas parlé des vingt mille hommes qui tenaient l'aile gauche de Darius (Arr. *An.* II. 8.7 ; Curt. III. 9.3) ;

4° La conséquence de cette lacune, c'est que Polybe situe le poste de Darius au point de jonction entre la cavalerie de l'aile droite et les mercenaires (18.10), alors qu'en réalité il se tint au centre gauche, entouré d'une garde de trois mille cavaliers et d'un corps d'infanterie de quarante mille hommes (Curt. III. 9.4) Si Darius appela les mercenaires vers lui (18.9), cela signifie qu'il serra les mercenaires vers la gauche pour faire place aux cavaliers dont il renforça sa droite (Arr. *An.* II. 8.10-11) ;

5° Si Callisthène n'avait pas négligé de dire que le Pinaros, n'était pas partout également encaissé et abrupt et qu'il présentait du côté de la mer des berges basses et des places guéables, Polybe ne s'étonnerait pas (18.11) que les deux cavaleries aient pu s'affronter sans aucun obstacle ;

6° Callisthène a grossi les effectifs d'Alexandre (19.2), de sorte que la critique de Polybe porte à faux : il discute la possibilité

de faire tenir sur le terrain quarante-deux mille fantassins et cinq mille cavaliers, au lieu de contester ces nombres ;

7° Polybe se représente la phalange d'Alexandre et son emploi tactique à la manière de son temps : peu maniable et portant le poids principal de la décision, alors qu'Alexandre ne lui destinait qu'un rôle de soutien et de fixation.

Caractère apologique de la version de Callisthène. — Le caractère apologique de la relation de Callisthène a échappé aux commentateurs. Il convient ici d'en relever les traits principaux.

1° Callisthène estime (17.4, 21.4) la largeur du champ de bataille à 14 stades (2 km. 5). On a vu plus haut que cette mesure était bien insuffisante. Mais il est manifeste que l'étroitesse du champ de bataille favorisait la défensive et rendait plus glorieuses l'attaque et la victoire d'Alexandre, qui n'avait que peu de place pour se déployer. Quinte-Curce (III. 8.10, 11.5-6) dit que les *angustiae* servaient la prudence de Darius et que le manque de place gênait les Macédoniens ;

2° Callisthène exagère les difficultés du terrain (17.5, 20.4). Le Deli Tschai a des berges hautes de 2 à 3 mètres du côté de la montagne, de 2 à 4 mètres du côté de la mer, mais avec des emplacements plus bas, que la phalange et la cavalerie pouvaient emprunter pour éviter les bords trop hauts (Janke, p. 56-57) ;

3° En racontant que Darius avait songé à se placer en face d'Alexandre dans son dispositif, puis qu'il avait changé d'avis (22.2), il lui impute gratuitement une dérobade peu honorable. En sens contraire, un autre panégyriste, Charès de Mitylène, a imaginé qu'Alexandre s'était réellement battu avec Darius (*FGrH* 125 F 6 = Plut. *De Alex. fort.* 341 c ; cf. Just. XI. 9.9, Oros. III. 16.8).

23

FGrH 566 T 23, F 119 a.

Ce chapitre forme la conclusion du long développement dans lequel Polybe prenait la défense d'Aristote, de Théophraste, de Démocharès, de Callisthène et d'Éphore contre les critiques excessives de Timée. Cette conclusion énumère deux reproches illustrés par le même exemple : 1° Timée reproche aux autres des défauts auxquels il est lui-même sujet ; 2° ses déclarations et ses jugements sont d'un insensé. Sa glorification de Timoléon prouve l'un et l'autre. En faisant de lui un dieu, il a imité Callisthène auquel il reprochait de diviniser Alexandre (ci-dessus XII. 12 b). Et il s'est permis d'égaler déraisonnablement à Alexandre un homme dont les exploits étaient bien inférieurs.

Le caractère oratoire de ce passage est particulièrement marqué : phrases périodiques, nombreux balancements par μέν et δέ soulignant des antithèses, une interrogation oratoire relevée d'une hyperbole (§ 3).

4 Τίμαιος δὲ μείζω ποιεῖ Τιμολέοντα. L'enthousiasme de

Timée pour Timoléon, le libérateur de Syracuse en 344, est bien connu : il éclate dans une citation de Plutarque (*Tim.* 36. 1-2) où Timée applique à son héros deux vers de Sophocle qui célèbrent l'assistance divine de Kypris et du Désir (l'ἵμερος personnifié accompagne les dieux chez Hésiode, *Theog.* 64, 201) à ses entreprises. Et Cicéron (*Fam.* V. 12.7) dit malicieusement que Timée a prêté son génie d'écrivain à Timoléon. Le père de Timée, Andromachos, dynaste de Tauroménion, fut un partisan chaleureux de Timoléon (Plut. *Tim.* 10.5-7 ; Marcell. *Vita Thuc.* 27). — Sintenis (*Phil.* 2. 1847, p. 291) soupçonne l'expression τῶν ἐπιφανεστάτων θεῶν, parce que l'épithète est rarement accolée à θεοί, et il propose ἡρώων au lieu de θεῶν en considération de la suite, 23.7 : τοῖς ἐπιφανεστάτοις τῶν ἡρώων. Naber (*Mnem.* 6. 1857, p. 233) propose θεῶν παίδων. Mais depuis ont été connues et commentées de nombreuses inscriptions où l'expression figure (voir les références données par Pfister, *RE.* Suppl. IV. 301, en particulier *IG.* XIV. 716, 717). Polybe fait allusion aux nombreuses apparitions divines, dont les inscriptions hellénistiques ont laissé le souvenir, et à la qualification des souverains divinisés (Ptolémée, Antiochus) à partir de la première moitié du IIᵉ siècle. Timée a-t-il mis réellement son héros au-dessus des dieux « épiphanes » ou bien n'était-ce qu'une hyperbole, ou encore Polybe a-t-il seulement indiqué le sens général de son panégyrique ? Comme le remarque Pfister (*RE.* Suppl. IV. 309) le mot ἐπιφανής apparaît longtemps avant l'époque hellénistique avec le sens de *remarquable*, lorsqu'on parle des hommes (Hdt. II. 89 ; Thuc. II. 43, VI. 72) ou des lieux (Thuc. V. 10). Chez Timée, vraisemblablement le mot avait ce sens et s'appliquait aux mérites de Timoléon : l'épiphanie n'est pas forcément une apparition concrète, mais la manifestation de qualités divines dans un cas donné (cf. le même Timée ap. Ath. 11. 37 e : σωτῆρες ἐπιφανεῖς). Mais au temps de Polybe l'épithète avait pris un sens nouveau, dont il a profité pour ridiculiser son adversaire. — D'après Jacoby (*FGrH* 566, F 119, *Komm.*, p. 586) Polybe insinuerait perfidement que Timée mettait Timoléon au-dessus d'Alexandre. Mais aucune confusion n'est possible : Polybe dit clairement que Timée a divinisé un homme qui ne le méritait pas, tandis que Callisthène, de son côté, a divinisé un homme exceptionnel ; il n'est nullement question d'un jugement de Timée sur Alexandre.

6 μίαν γραμμὴν διανύσαντα. Cette expression plaisante pour qualifier l'expédition de Timoléon à Syracuse, est tirée d'un jeu de table, le jeu des cinq lignes (πέντε γραμμαί), mentionné chez divers auteurs (Poll. IX. 97 ; Schol. Plat. *Leg.* V. 739 a, VII. 820 c ; Hésych. v. ἀφ' ἱερᾶς, v. τὸν ἀφ' ἱερᾶς, v. πεσσὰ πεντέγραμμα ; Suid. v. ἀφ' ἱερᾶς, v.κινήσω, etc.). On trouvera de nombreuses références et la règle du jeu dans l'article de Lamer, *RE.* XIII. 1970-1973, v. *Lusoria tabula.* Les γραμμαί sont les lignes qui marquent les étapes des pions. C'est à tort que Wunderer, *Polybios-Forschungen*, 1, p. 61, assimile ce jeu à celui

des πόλεις, mentionné chez Platon, *Resp.* IV. 422 e, et tout à fait différent (Lamer, *article cité*, 1973-1975).

7 τοῖς ὑπὲρ τῆς οἰκουμένης ... τὰς συντάξεις. Polybe répète ici en passant une pensée fondamentale de sa conception de l'histoire : la supériorité de l'histoire générale sur l'histoire particulière et les monographies. Il la développe en particulier V. 33, VIII. 2, XXIX. 12. Elle lui sert ici à mettre Timée au-dessous d'Éphore : Timée a traité *seulement* l'histoire de l'Italie et de la Sicile (cf. Pol. XXXIX. 8.5, Antig. *Hist. mir.* I ; Schol. Pind. *Ol.* II. 29 ; *FGrH* 566, *Komm.*, p. 539), sujet en soi bien inférieur à l'étude de l'οἰκουμένη et des καθόλου πράξεις (on trouve ailleurs τὰ καθόλου : Pol. V. 33.1, XXIX. 12.5). Cette définition désigne Éphore, dont l'ouvrage embrassait l'histoire du monde antique, Grecs et Barbares (Diod. XVI. 76.5), depuis le retour des Héraclides et contenait deux livres (IV et V) consacrés à la géographie des régions connues. Polybe (V. 33.2) le considère comme le premier et le seul historien universel ; le pluriel τοῖς πεποιημένοις est donc ici emphatique.

8 πρὸς τοὺς ἀφιλοτίμως πεπεισμένους ἀληθεύειν. Valésius, Ernesti, Schweighäuser et Mauersberger dans son lexique (v. ἀφιλότιμος) rapportent ἀφιλοτίμως à ἀληθεύειν : « ... eos, qui hunc scriptorem absque ambitione veritatem proferre persuasum habent » (Schweighäuser). — Reiske, au contraire, rapporte ἀφιλοτίμως à πεπεισμένους et interprète *illiberaliter*, *segniter* et explique : « qui *taedio laboris in verum nil curantes inquirere*, ut quodque primum occurit aut objicitur, ita id temeraria et coeca fide amplectuntur ». La place de l'adverbe entre l'article et le participe, donne raison à Reiske. Mais le sens doit être pressé davantage. On attendrait plutôt τοὺς φιλοτίμως πεπεισμένους, les partisans *passionnés* de Timée, dont il est question plus loin, XII. 26 d.5, et surtout 25 a.3 : τοὺς φιλοτιμότερον διακειμένους, d'autant plus que ἀφιλοτίμως est un hapax chez Polybe. Néanmoins, on peut accepter ce mot en y voyant, comme Reiske, une allusion aux érudits qui se fiaient aux affirmations de Timée et les reproduisaient paresseusement sans se faire un point d'honneur de les vérifier.

24

FGrH 566 T 19 F 111

Dans ce chapitre Polybe expose avec un dédain injustifié l'un des points les plus originaux de la méthode de Timée : la critique biographique. On en a vu plus haut, au chap. 13, un premier aspect : l'enquête sur la personnalité et la moralité de Démocharès, dont les mœurs déréglées attirent sur ses ouvrages une suspicion légitime. Ici se présente l'aspect inverse : de l'œuvre Timée prétend tirer des renseignements sur le caractère de l'écrivain, son tempérament et son tour d'esprit, en notant ses sujets de prédilection : la fréquence des repas dans l'*Iliade*, dit-il,

dénote la gourmandise d'Homère ; Aristote, qui traite souvent de gastronomie, est un friand. Bien que sous cette forme ces jugements soient un peu sommaires, on ne saurait donner tort à Timée : l'auteur de l'*Iliade* est le représentant d'une civilisation où la société aristocratique fait volontiers bonne chère. C'est un principe fécond de critique littéraire. D'un côté la vie privée de l'auteur éclaire les particularités de son œuvre et en cette dernière se reflète la psychologie de l'auteur, qui transparaît dans ses pensées favorites et son style. A l'heure où sous l'impulsion de Théophraste et d'Ariston de Céos la caractérologie se constitue et où s'éveille la curiosité biographique avec un Aristoxène, un Phainias d'Érèse, on voit poindre l'origine lointaine de l'*histoire naturelle des esprits*. Il existe une analogie frappante entre les déductions que Timée prétend tirer de l'œuvre d'Homère ou d'Aristote et les interprétations que le péripatéticien contemporain Chamailéon d'Héraclée développait sur les poèmes d'Anacréon et de Pindare, pour dépeindre sous un jour nouveau la personnalité des écrivains, leurs mœurs et leur caractère, d'après leurs écrits, aboutissant par exemple à faire de Simonide un avare et d'Eschyle un buveur (voir les fragments de Chamailéon chez F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, IX, p. 58, fr. 33 ; p. 60, fr. 36 ; p. 61, fr. 40). Timée n'est pas un isolé en son temps.

Polybe n'a pas eu conscience de ce mérite. Il confond même deux points de vue différents, celui qui tente de retrouver la physionomie concrète (φύσεις) d'un auteur derrière son œuvre, comme Timée a voulu le faire pour Homère et Aristote, et celui qui apprécie les personnages historiques d'après les tendances et la vie privée de l'individu, comme il l'a fait dans ses jugements sur Agathocle (Pol. XII. 15) et Denys l'Ancien. Il était peut-être inévitable que cette méthode à ses débuts fût maniée avec maladresse et s'égarât dans les anecdotes piquantes ou scandaleuses. Mais il était injuste d'en nier la légitimité et les perspectives, dût la bienséance de l'histoire en souffrir un peu.

Sur l'animosité de Timée contre Aristote voir plus haut le commentaire à XII. 8.

3 Διονυσίου τοῦ τυράννου. Le goût des beaux lits et des belles étoffes était le seul faible de Denys l'Ancien, car, selon d'autres auteurs, c'était un homme simple, et sa cour n'offrait aucun déploiement de luxe. Théophraste (fr. 128 éd. Wimmer) dit qu'il consacrait son argent à des dépenses militaires. Il était économe et soigneux ([Arstt.] *Oec.* I. 6. 1344 b. 34), tempérant (Cic. *Tusc.* V. 20.57) et simple (Plut. *Ad princ. inerud.* 782 c ; *An seni*, 792 d ; *Reg. et imp. apophth.* 176 a). D'après Memnon d'Héraclée (*FGrH* 434 F 1 (4, 5), Dionysios, tyran d'Héraclée, avait acheté le mobilier de Denys.

4 ἀνάγκη ... κατὰ τὴν προαίρεσιν. Membre de phrase mutilé et diversement interprété. Schweighäuser, modifiant à peine Gronov, traduit : « De Timaeo consequenter existimandum est moroso ingenio illum fuisse ». Mais δυσαρεστεῖσθαι ne signifie

pas *avoir un esprit chagrin, un mauvais caractère*. Chez Polybe V. 94.2, XI. 28.3, il signifie *en vouloir à quelqu'un, lui tenir rigueur*. Nous avons donc suppléé un complément au datif et nous comprenons : on est bien forcé de tenir logiquement rigueur à Timée et de lui appliquer son propre principe (celui qu'il a formulé au § 1). Des écrits d'Homère et d'Aristote il déduisait qu'ils étaient gourmands : à son tour, Polybe tire de ses superstitions et de ses critiques la preuve de son ἀπειρία et de sa κακοκρισία.

5 ἐνυπνίων καὶ τεράτων καὶ μύθων. L'*Histoire* de Timée était remplie de *mirabilia*, que Polybe range ici sous trois rubriques : les songes, les prodiges et les fables. Une grande partie des histoires merveilleuses compilées dans le recueil d'Antigone de Caryste, les scholies de Lycophron et la collection pseudoaristotélicienne des *Mirabiles auscultationes*, proviennent de Timée (K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*[2], I, p. 426 s. ; J. Geffcken, *Phil. Untersuch.* XIII, 1892, p. 2 s., 83 s.). Les songes sont des épisodes assez fréquents : songe de Gélon (F 95) ; songe d'une femme d'Himère (F 29) ; voir aussi Plutarque, *Tim.* 8, les visions qui marquent l'expédition de Timoléon à Syracuse. Les prodiges qu'il raconte dénotent une imperturbable naïveté ; ce sont des faits extraordinaires comme un fleuve qui blondit les cheveux ou l'anecdote des cigales de Rhégion (F 46, 43) ou des coïncidences surprenantes (F 106). Viennent aussi les narrations fabuleuses, les légendes développées, comme celle des Argonautes et d'Héraclès (F 84-90).

δεισιδαιμονίας ἀγεννοῦς καὶ τερατείας γυναικώδους. La δεισιδαιμονία est la crainte continuelle et morbide des puissances surnaturelles (voir le portrait du superstitieux chez Théophraste, *Char.* 16, et Plutarque, *De Superst.* 3, 165 c, s.). Pour Polybe elle est caractérisée par la croyance aux châtiments infernaux (VI. 56.7-12) et aux révélations divines (X. 2.9). On notera qu'il la qualifie d'ἀγεννής : elle lui paraît indigne d'une âme bien née, incompatible avec la noblesse et la dignité, conception tout aristocratique.

La τερατεία, d'autre part, est un procédé littéraire complexe, impliquant à la fois l'abus du sensationnel et du fantastique en vue de provoquer, soit l'émotion par un récit tragique et dramatique, soit l'étonnement par un conte invraisemblable et merveilleux (voir B. L. Ullman, *TAPhA.* 73. 1942, p. 40-44, qui traduit τερατεία par *sensationalism*). Dans la première nuance c'est le défaut que Polybe reproche à Phylarque (II. 58.12, 59.3), aux historiens d'Hiéronymos (VII. 7.1), à ceux d'Agathoclès (XV. 34.1) : ils ont forcé le pathétique de leurs narrations. Mais les τραγῳδιογράφοι (II. 17.6) qui ont raconté l'histoire des Vénètes ont plutôt cherché à émerveiller les lecteurs par des fables invraisemblables, comme a fait Théopompe (XVI. 12.9 ; cf. Strab. I. 2.35). L'épithète γυναικώδης caractérise cette manière (comme II. 56.9, jointe aussi à ἀγεννές), qui relève de la sensibilité et de l'imagination féminines ; Polybe, intellectualiste, considère comme inférieures les facultés sensitives et les manifestations

passionnelles. Il méprise ce qui est féminin (cf. II. 4.8, 8.12, X. 4.7, XXX. 18.5, XXXII. 15.7).

6 διὰ τὴν ἀπειρίαν καὶ κακοκρισίαν. Ces deux termes caractérisent l'αἵρεσις de Timée, que Polybe a cherché à définir dans ce chapitre. L'ordre des mots est inverse de ce qu'on attendrait d'après les explications du § 5 : car ce sont les jugements de Timée sur les autres qui dénotent sa κακοκρισία et son abus du merveilleux révèle son ἀπειρία. Notre écrivain a voulu éviter d'écrire καὶ ἀπειρίαν, bien qu'il n'évite pas systématiquement l'hiatus de καὶ devant les mots composés avec α privatif (cf. XII. 3.2, 11.4, 25 f. 3, 25 g. 2, et une foule d'exemples cités par Büttner-Wobst, *Jahrbücher für class. Philologie*, 139. 1889, p. 690).

25

FGrH 566 F 28 b ; Brown, *Timaeus*, p. 54-58 ; Walbank, *Class. Rev.* 59, 1945, p. 39-42. 59.

Le taureau de Phalaris. — Ce passage a été longuement étudié par Walbank, Brown et Jacoby (*Komm.*, p. 554), qui le mettent en relation avec deux passages de Diodore (XIII. 90.4-7 ; XXXII. 25) et une scholie de Pindare (Schol. *Pyth.* I. 185). Nous y ajouterons quelques observations.

D'après Jacoby, sans cesse porté à soupçonner la loyauté des critiques de Polybe, Polybe aurait cru ou fait semblant de croire que Timée niait l'existence du taureau de Phalaris. Mais notre passage ne dit rien de tel : il reproche seulement à Timée d'avoir nié l'identification commune entre le taureau de Carthage et le taureau de Phalaris. Brown, après une discussion serrée, conclut que le taureau que Polybe a vu à Carthage était vraisemblablement de fabrication carthaginoise et servait à des sacrifices humains. Th. Lenschau *(RE.* XIX. 2. 1650-1651, v. *Phalaris)* suppose qu'il s'agissait d'un simulacre utilisé dans le culte de Moloch, soit à Carthage, soit même à Agrigente, où Diodore l'a vu, par la colonie punique qui résidait dans cette dernière ville.

Polybe affirme que le taureau de Carthage est bien l'authentique taureau de Phalaris, transporté d'Agrigente à Carthage au temps de la domination carthaginoise (après la prise de la ville par Himilcon, en 406/5). Il fonde sa conviction sur deux arguments : 1° on voit encore entre les épaules du simulacre l'ouverture par laquelle on introduisait les victimes ; 2° on ne voit aucune raison de croire que cet engin ait été fabriqué à Carthage. A première vue ces raisons paraissent faibles. Pourtant elles se complètent fort bien. Polybe s'est posé la même question que nous. En voyant l'ouverture il s'est demandé à quel usage elle servait, et l'idée d'exécutions barbares lui est venue à l'esprit, d'autant mieux qu'il connaissait l'histoire de Phalaris. Mais pouvait-il ignorer les sacrifices humains de la religion phénicienne ? Ils remontaient à un passé lointain ; Clitarque les mentionnait (*FGrH* 137 F 9) ; Diodore (XX. 14) en rapporte le dernier exemple

connu, l'immolation de deux cents enfants lorsque Agathocle assiégeait la ville en 310. Mais ces deux auteurs sont d'accord pour dire que l'holocauste se faisait au moyen d'une statue de Kronos. Un appareil en forme de taureau est donc exclu. L'identification du monstre avec le taureau de Phalaris, dont personne, pas même Timée, n'a mis en doute l'existence, acquiert ainsi une grande vraisemblance, et c'est ce qui a déterminé Scipion Émilien à rendre sa prise aux Agrigentins, comme on le rapporte (Cic. *Verr.* IV. 73). Cette restitution se fit à la suite d'une enquête minutieuse, qui détermina ce que les Carthaginois avaient jadis enlevé de Sicile et ce qui revenait à chaque ville intéressée.

1 παρὰ Φαλάριδος. Le *Canon* d'Eusèbe (version arménienne, éd. J. Karst, p. 185-186) fait régner Phalaris de ol. 32.3 à ol. 39.2 (= 646-619), donnée inexacte, car la tradition date la fondation d'Agrigente de 582 (Thuc. VI. 4.4 ; cf. Pind. *Ol.* II. 103 ; Schol. *Ol.* XI. 166 e). Son règne s'est étendu, semble-t-il, de 570 à 554 (T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, p. 314 s.). L'histoire du taureau apparaît de bonne heure. Héraclide le Péripatéticien (*FHG.* II. p. 223, fr. 37) y fait allusion. Selon Timée (F 28 c = Schol. Pind. *Pyth.* I. 185), le taureau de bronze avait été jeté à la mer après la chute du tyran, et celui qui se trouvait encore de son temps à Agrigente, était une représentation du fleuve Géla (Agrigente était une fondation de Géla : Strab. VI. 2.5 ; Ps. Scymn. 292-293).

2 ὁπόταν βοήσειεν. Il faut maintenir avec Schweighäuser la leçon du manuscrit. Hultsch corrige en ὁπότ' ἀναβοήσειεν. A tort, car Polybe emploie quelquefois l'optatif avec ἄν dans les subordonnées temporelles indiquant la répétition dans le passé ; il écrit par exemple X.3.7 : ὅταν εἰς αὐτὸν ἀναρτηθεῖεν ὑπὸ τῆς πατρίδος αἱ τῶν ὅλων ἐλπίδες, que Dindorf a corrigé en ὅτ' εἰς αὐτὸν etc. De même XVIII. 32.6 Bekker a écrit sans raison ὅταν ᾖ quand les mss. ont ὅταν εἴη. Cette construction n'est pas rare dans la koinè ; elle s'explique par le fait qu'une nuance d'éventualité s'est superposée à l'idée de répétition incluse dans la conjonction ὅταν (voir L. Radermacher, *Sitzungsber. Akad. der Wissensch. in Wien*, phil.-hist. Kl., 1947.224.5, p. 62).

4 ἐν τῇ προειρημένῃ πόλει. Les commentateurs comprennent qu'il s'agit d'Agrigente et, naturellement, sont embarrassés. Comment Timée peut-il affirmer qu'il n'y avait pas eu (γεγονέναι) à Agrigente de taureau semblable à celui de Phalaris, puisque d'autre part il rapportait (Schol. Pind. *Pyth.* I. 185 = F 28 c) que les Agrigentins avaient jeté à la mer l'instrument du tyran ? Cette contradiction a fait soupçonner Polybe d'avoir inexactement reproduit le texte de Timée en omettant notamment de dire que le taureau d'Agrigente était une image du fleuve Géla. Walbank (*art. cité*, p. 40) propose d'ajouter : « au temps de la domination carthaginoise ». On doit d'abord se demander si les mots ἐν τῇ προειρημένῃ πόλει désignent véritablement Agrigente. Ils désignent plutôt Carthage. Car, à prendre à la lettre la phrase

de Polybe, Timée a nié l'existence d'un taureau pareil (τοιοῦτον), c'est-à-dire conforme au signalement du taureau de Phalaris. Mais il est évident qu'il en niait l'existence à *Carthage*, puisqu'il avait admis l'existence du taureau d'Agrigente et que tout le raisonnement de Polybe tend à établir contre lui l'identité entre le taureau de Carthage et celui de Phalaris : aussi insiste-t-il sur la présence de l'orifice et objecte-t-il qu'on ne voit pas pourquoi un taureau de ce genre (τοιοῦτος ταῦρος) aurait été fabriqué à Carthage. En d'autres termes Timée admettait l'existence de trois taureaux : 1) celui de Phalaris, jeté à la mer ; 2) la statue du fleuve Géla qu'on montrait à Agrigente comme étant le taureau de Phalaris ; 3) le taureau de Carthage. Il ne niait ni le taureau de Phalaris ni celui de Carthage. Il pouvait seulement nier que celui de Carthage vînt d'Agrigente et présentât les caractéristiques du simulacre de Phalaris.

5-9 *FGrH* 566 F 31 a.

5 αἱρέσεως. Il manque un mot dans le ms. avant ou aprés Τιμαίου. Reiske propose συγγραφῆς ; mais ce terme est étranger au vocabulaire de Polybe. Αἱρέσεως paraît préférable : au chap. 24 l'historien annonce qu'il va juger le caractère (αἵρεσις) de Timée, et la suite de ce passage énumère divers traits moraux : φιλαπεχθής, ψεύστης, τολμηρός.

Ce passage est l'un de ceux du livre XII où Polybe accumule le plus d'épithétes péjoratives à l'adresse de Timée. Trois qualificatifs résument d'abord ses griefs. — 1° φιλαπεχθής rappelle l'acrimonie et l'animosité de ses critiques contre les autres historiens ; il l'a déjà appelé φιλέγκλημος (4 a.6), πικρὸς καὶ ἀπαραίτητος ἐπιτιμητής (11.4) ; il dénonce son ἀπέχθεια (8.1), sa πικρία (8.1, 14.1, 14.7, 15.4, 15.10) ; plus loin (26 d.1) il le traite de φιλόνεικος (cf. 7.1). — 2° ψεύστης évoque toute une série de reproches contenus dans ce livre : ψευδολογία (4 d.4) ; ψεῦδος κατὰ προαίρεσιν (12.6), ἑκούσιος ψευδογραφία (25 k.1), ἄγνοια *(ibid.)*, ἀπειρία (4 c.1, 24.6), ὀψιμαθία (4 c.1), παραπαίων τῆς ἀληθείας (4 d.4), πολλα μὲν ἀγνοεῖ καὶ ψεύδεται (25 h.2). — 3° τολμηρός fait allusion à l'assurance effrontée de ses critiques (cf. 24.5), mais aussi à l'indécence de ses déclarations, son αἰσχρολογία καὶ ἀναισχυντία (13.3).

6 ἀφιλόσοφός ἐστι καὶ συλλήβδην ἀνάγωγος συγγραφεύς. Ces deux qualificatifs amorcent un nouveau développement sur Timée. Hercod, p. 86, fait remarquer que le sens de ἀφιλόσοφος n'est pas des plus clairs et que le mot ne signifie peut-être pas exactement *dénué de culture philosophique*. Mais il ne propose aucune traduction. Mauersberger traduit : « wissenschaftlich nicht durchgebildet ». Platon (*Phaedr.* 256 b) l'oppose à φιλότιμος et (*Tim.* 73 a) le rapproche de ἄμουσος. Polybe (XXXVI. 15.5) dit de Prusias II qu'il était παιδείας καὶ φιλοσοφίας ἄπειρος, et il ajoute qu'il n'avait aucune notion du beau. L'exemple qui

suit tend à prouver que Timée ignore les connaissances scientifiques les plus courantes. Ἀνάγωγος signifie brutal, grossier, dénué d'éducation ; c'est le terme qui qualifie la soldatesque mercenaire à Alexandrie (XXXIV. 14.3). L'interruption de l'extrait ne nous permet pas de connaître la preuve de cette assertion.

7 ἐν γὰρ τῇ μιᾷ καὶ εἰκοστῇ βίβλῳ. Cette référence est contestée par Jacoby (*FGrH* 566, *Komm.*, p. 544-545) et G. de Sanctis (*Ricerche sulla storiografia siceliota*, p. 51). Un autre fragment (F 32), tiré d'Athénée (VI. 250 a-d), renvoie également au livre XXI de Timée et relate des événements du règne de Denys le Jeune (366-345). Celui-ci, tiré de l'exhortation de Timoléon avant la bataille du Crimisos (341) (cf. Diod. XVI. 78.2, 79.2), peut difficilement appartenir au même livre. L'histoire de Timoléon semble avoir occupé les livres XXIII (ou XXV) à XXVIII (ou XXIX) de Timée. Ce chiffre est dû plutôt à une bévue de l'excerpteur (Jacoby) qu'à une inadvertance de Polybe (De Sanctis), qui, dans une critique de Timée, devait veiller à donner des références exactes.

τὴν τοῦ Τιμολέοντος παράκλησιν. L'exhortation que Timée mettait dans la bouche de Timoléon, était un morceau de sa composition. Néanmoins ce n'est pas l'abus de la rhétorique que Polybe veut blâmer ici, mais le manque de culture et d'instruction. L'interprétation inverse de Laqueur, *RE.* VI. A. 1680 v. *Timaios 3* ne paraît pas juste : ἀδαής au § 9 signifie *ignorant* (cf. Pol. V. 33.4). La critique repose sur la distinction courante entre γῆ et οἰκουμένη ; elle a commencé lorsqu'on a abandonné la représentation du disque terrestre selon la géographie ionienne et reconnu la sphéricité de la terre. Tandis que Démocrite (fr. 68 Diels) confond encore les deux notions, Parménide (fr. 44 Diels) est le premier, selon la tradition, à établir la distinction. Hérodote (III. 38, IV, 40) restreint la notion d'οἰκουμένη au monde connu. Strabon (I. 4.6) prend la précaution de distinguer les deux termes et ajoute qu'il pourrait y avoir sur le globe plusieurs οἰκούμεναι. Longtemps avant avait pris naissance l'hypothèse des ἄντοικοι (Plat. *Phaed.* 108 e ; Arstt. *Meteor.* II. 5. 362 b 27). L'Asie, l'Afrique et l'Europe sont des parties de l'οἰκουμένη ; l'erreur de Timée consiste à faire d'elles des divisions de τῆς γῆς τῆς ὑπὸ τῷ κόσμῳ κειμένης. On peut dire à sa décharge que cette confusion n'avait pas encore disparu de son temps, puisque Onésicrite écrivait (*FGrH* 134 F 6 = Arr. *Ind.* 3.6 ; cf. Plin. *H.N.* VI. 59) que l'Inde est la troisième partie τῆς πάσης γῆς (sur cette question voir F. Gisinger, *RE.* XVII. 2123-2174, v. *Oikumene*). Polybe pour sa part distingue (III. 36.6-37.5) τὸ περιέχον, ἡ γῆ, ἡ οἰκουμένη, et considère l'οἰκουμένη comme une notion variable sous l'influence des découvertes (III. 58.2 : τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης).

L'extrait du Peirescianus est interrompu après γεγονότων. Le copiste a noté le signe final de chaque extrait (:) et porté en marge ζτη (ζήτει) pour renvoyer à un autre recueil d'extraits, mais il ne dit pas lequel.

25 a.

Dans les deux chap. 25 a-25 b, Polybe attaque la véracité de Timée en s'appuyant sur les discours fictifs qu'il insérait dans son récit. Le premier forme l'introduction, le deuxième la conclusion du développement. Entre les deux se trouvait sans doute, comme dans les chap. 25 k-26 a, un échantillon commenté de la manière de Timée dans chacun des trois genres : δημηγορίαι, παρακλήσεις, πρεσβευτικοὶ λόγοι.

Le développement commence par l'exposé de la méthode : c'est une démonstration par les δείγματα, bien que le mot ne soit pas prononcé (voir Pol. VI. 58.1, V. 12.7, VII. 11.9). Une seule goutte suffit à faire connaître le contenu d'un récipient. L'argumentation est destinée à faire changer d'opinion les partisans trop ardents de Timée. Polybe vise vraisemblablement les Alexandrins (Ératosthène, Apollonius de Rhodes, Agatharchidès) et aussi les Latins (Caton, Calpurnius Piso Frugi, d'après Laqueur, *RE.* VI. A. 1203, v. *Timaios 3;* Ennius et Naevius, d'après K. Hanell, dans *Histoire et historiens dans l'Antiquité*, p. 152). Il ne professe pas une hostilité de principe contre l'emploi des discours, et même il affirme qu'ils forment le cœur des événements et la trame de toute l'histoire (κεφάλαια τῶν πράξεών ἐστι καὶ συνέχει τὴν ὅλην ἱστορίαν). Ces fortes expressions reflètent encore, sur ce point particulier, son caractère foncièrement intellectualiste : il attribue aux discours une place éminente dans les πράξεις. Il voit en eux des événements d'un degré supérieur, qui traduisent fidèlement l'emprise de l'esprit sur les faits et concentrent au même foyer les courants épars d'un moment historique. En outre, de place en place, ils montrent l'enchaînement continu des causes et des effets, et dévoilent le sens de l'évolution, idée à laquelle il attache la plus grande importance et qu'exprime le mot συνέχει (cf. III. 2.6, 3.3, VIII. 2.3). C'est dans cet esprit que lui-même a conçu ses propres discours.

Il distingue ici trois relations possibles entre les discours de l'historien et la réalité : 1° On peut reproduire purement et simplement les paroles prononcées (τὰ ῥηθέντα γράφειν), ce qui suppose une transcription fidèle, au style direct ; 2° on peut restituer ce qui a été dit en restant fidèle à la vérité (ὡς ἐρρήθη κατ' ἀλήθειαν), c'est-à-dire en donner un résumé, au style indirect ; 3° enfin on peut imaginer par hypothèse ce qui devait être dit (προθέμενος ὡς δεῖ ῥηθῆναι) et développer ce canevas comme un exercice d'école ; c'est la méthode de Timée. Mais il est possible qu'à travers Timée, Polybe vise des historiens contemporains. Car cette méthode peut se réclamer de Thucydide, qui déclare (I. 22.1 ; cf. Dion. Hal. *Thuc.* 41) avoir exprimé dans ses discours ce que, à son avis, les orateurs auraient pu dire en conformité avec la situation (ὡς ἐδόκουν ἐμοὶ τὰ δέοντα μάλιστ' εἰπεῖν). Justement Thucydide et en particulier la technique de ses discours, sont à nouveau à la mode au temps de Polybe ;

Agatharchidès, dans les siens, imite son abondance et les ornements de son style (Phot. *Bibl.* 213 = *FGrH* 86 T 2 § 6). Ceux de Timée, dit Polybe, présentent deux défauts : l'artifice et la fausseté.

5 τις ἐν διατριβῇ πρὸς ὑπόθεσιν ἐπιχειροίη. Geel et les éditeurs ajoutent <λέγειν> après ἐπιχειροίη. Cette addition n'est pas nécessaire. On trouve ἐπιχειρεῖν employé absolument avec le sens d'*argumenter, développer*, chez Aristote, *An. pr.* II. 19.2 ; *Cael.* I. 7.15.

25 b.

Selon le programme annoncé plus haut (7.3), à partir de la critique de Timée, Polybe s'élève aux règles du genre historique. Il expose maintenant sa théorie du discours en histoire, en distinguant deux étapes préliminaires : l'historien doit d'abord connaître les paroles prononcées dans leur réalité ; ensuite examiner l'effet qu'elles ont produit, si elles ont atteint ou manqué leur but, et ce second point se rattache à l'étude des causes, échec et réussite représentant les deux relations possibles, dans une perspective finaliste, de l'action (ou du discours) avec son résultat. On notera que l'expression τὸ πραχθὲν ἢ ῥηθέν met l'acte et le discours sur le même pied, comme variante l'un de l'autre. Thucydide (I. 22.1-2) oppose de la même manière τὰ λεχθέντα et τὰ πραχθέντα.

Chez Polybe la documentation et la réflexion sont inséparables. Il ne suffit pas de connaître la teneur vraie des discours ; la reproduction fidèle, mais nue (ψιλῶς), de la réalité, est chose séduisante, mais inutile. La connaissance des causes est le véritable fruit de l'histoire ; elle permet de juger le présent et l'avenir d'après le passé, et procure un enseignement précieux. Retrouver dans le passé les lois de l'avenir est une pensée qui hante l'esprit de Polybe (cf. VI. 4.12) et des Grecs en général (Thuc. I. 22.4 ; And. *Pax*, 2 ; Isocr. III. 35, VI. 59). Parmi les données dont l'homme d'État doit tenir compte pour prendre une décision raisonnée et logique, comme il l'exige, l'étude des précédents occupe une place importante : elle lui indique la marche à suivre (μιμούμενον) et les erreurs à éviter (εὐλαβηθῆναι).

La même théorie est répétée plus loin 25 i.8.

3 Εἰ γὰρ τοὺς ὁμοίους ... μεταφέρομεν. Il convient d'écarter la correction de Lucht (ἐκ au lieu de εἰ), influencée par la lecture μεταφερομένων de Mai et reprise à tort par les éditeurs suivants. Le texte de M donne εἰ [...] μεταφέρομεν, qu'il faut conserver, puisque aussi bien dans l'expression de cette pensée, la tournure conditionnelle et l'emploi de la première personne du pluriel sont familiers à Polybe (cf. XII. 25 i.8) : la légère correction τοὺς ὁμοίους au lieu de τῶν ὁμοίων conserve ce style et déforme moins le texte traditionnel.

25 c.

Ce chapitre se rattache au précédent en ce que Polybe continue de s'adresser aux admirateurs de Timée, non cette fois à ceux qui le jugent avec une faveur enthousiaste (25 a. 3 : τοὺς φιλοτιμότερον διακειμένους), mais à ceux qui acceptant ses récits, le prennent comme source. C'est ainsi que l'on doit interpréter les mots : παρ' ἐνίοις ἀποδοχῆς τέτευχε καὶ πίστεως. Ils rappellent un passage antérieur (10.4), où Polybe précisait que le prestige de Timée reposait sur sa minutie dans l'étude de la chronologie et des documents épigraphiques. Il note ici une raison nouvelle : l'abondance de ses critiques et de ses invectives contre les autres historiens tout au long de son ouvrage. Avant Polybe, Timée était déjà célèbre pour la fréquence et la violence de ses critiques. Elles lui ont valu le surnom calembour d'Ἐπιτίμαιος, qu'Istros et Polémon, qui ont écrit contre lui des ἀντιγραφαί, lui ont décerné les premiers (Ath. VI. 272 b ; Diod. V. 1.3 ; Strab. XIV. 1.22). Il s'en prenait à tous ses devanciers : outre les historiens que Polybe énumère dans ce livre XII, Antiochus de Syracuse, Philistos, Kallias, et même Thucydide et Platon ont été l'objet de ses attaques (Jos. *Ap.* I. 16 ; Diod. V. 5.1 ; Plut. *Nic.* 1.1-2, 28.3 ; *Dio*, 36.1) ; et les auteurs qui les mentionnent en relèvent le ton injurieux.

Polybe se souvient ici du surnom d'Ἐπιτίμαιος, car les mots de la même famille reviennent avec insistance : ἐπιτιμήσεως (§ 2), τὸ ἐπιτιμῆσαι, τοὺς ἐπιτιμῶντας (§ 5). Pourquoi ne l'a-t-il pas explicitement cité, puisque XXVI. 1 a.1, il rappelle le jeu de mots lancé sur le surnom d'Antiochus Épiphane, transformé en Épimane (le maniaque) ? Peut-être l'idée qu'il se fait de la dignité de l'histoire (cf. 13.1) et le ton plus relevé de ce livre XII lui interdisent de jeter dans la polémique littéraire des calembours qu'il rapporte ailleurs à titre de curiosité historique.

La λοιδορία de Timée est attestée par de nombreux témoignages. On a vu plus haut (8.2-4, 13-14, 24.2) sur quel ton injurieux et diffamatoire il parlait d'Aristote et de Démocharès. Selon Plutarque (*Nic.* 1.2) il injuriait Aristote et Platon, et c'est le verbe λοιδορεῖσθαι que Plutarque emploie.

Le parallèle de Timée avec Straton de Lampsaque prouve, s'il en est besoin, la culture de Polybe. On sait que Straton avait écrit des Εὑρημάτων ἔλεγχοι en deux livres (Diog. L., V. 60) et qu'il avait écrit contre les Εὑρήματα d'Éphore (Plin. *H.N.* I. 7.49). Mais Polybe ne fait pas allusion à cette polémique ; il songe plutôt à des exposés doxographiques où Straton réfutait des opinions philosophiques (τὰς τῶν ἄλλων δόξας) : en particulier il a réfuté la doctrine platonicienne de l'immortalité de l'âme et celle de la réminiscence, et bien vu les points faibles de son adversaire (Capelle, *RE.* IV A. 308-310, v. *Straton 13*).

25 d.

A partir d'ici jusqu'à la fin de nos extraits du livre XII, Polybe examine les conséquences de l'incompétence de Timée. L'origine en est dans la façon dont il a vécu. Il a passé en étranger presque cinquante années à Athènes ; l'expérience de la vie publique lui a complètement manqué, et il a cru pouvoir combler cette lacune avec les livres. Ce motif revient plusieurs fois, ici d'abord, puis 25 h.1 et 28.6.

On n'a aucune certitude sur les dates du séjour de Timée à Athènes. C. Müller (*FHG.* I. p. L) propose 310-260 : Agathocle après sa défaite sur l'Himéras (311), au moment de passer en Afrique, fit tuer ou bannir ses adversaires pour s'emparer de leurs biens et ne laisser aucun ennemi derrière lui (Diod. XX. 4) ; Timée aurait été compris dans cette proscription. Laqueur (*RE.* VI A. 1077-1078, v. *Timaios 3*) tient pour 317-267. Jacoby (*FGrH* 566 *Komm.* p. 531) estime que l'exil de Timée a commencé lorsque Agathocle s'est emparé de Tauroménion, événement qu'on peut dater d'un peu avant son expédition contre Messine en 316/5 (315/4 d'après Diod. XIX. 65). Plus récemment, T. S. Brown (*Timaeus*, p. 6-10) a proposé une autre combinaison : s'appuyant sur un passage de Polybe, XII. 8.1-4, où Timée compare sarcastiquement Aristote à un général qui viendrait de battre les Perses aux Portes Ciliciennes, il conclut que Timée écrivait à Athènes peu de temps après la bataille d'Issos (333) et qu'il avait commencé à y résider entre 339 et 329 ; par suite il y serait demeuré jusqu'en 289-278.

Cette hypothèse est séduisante, et nous avons relevé plus haut (8.2-4) des circonstances qui la rendent probable. Elle explique en particulier pourquoi Timée, bien que fils du tyran Andromachos, n'eut aucune expérience de la vie politique ni même de la tribune publique (Cic. *De Or.* II. 58) : il avait dû quitter sa patrie tout jeune avant d'avoir pris part aux affaires. Si l'on adopte ce point de vue, on en tirera plusieurs conséquences : 1° On admettra que Timée, qui vécut jusqu'à 96 ans (Ps. Luc. *Macrob.* 22), habitait Athènes lorsqu'il fut banni par Agathocle (Diod. XXI. 17.1), puisque ce dernier ne devint le maître de Syracuse qu'en 318/7. Ce n'est pas impossible, puisqu'il fut l'élève du rhéteur isocratique Philiscos (Suid. v. Τίμαιος), qui vécut là-bas au moins jusqu'en 325 (cf. Solmsen, *RE.* XIX. 2385, v. *Philiskos 9*) ; 2° Il eut de bonne heure le goût de l'étude et de l'érudition, et commença d'écrire l'histoire en un temps où rien ne lui interdisait de rentrer dans sa patrie ; 3° Il retourna en Sicile environ vingt ans avant sa mort, survenue vers 260. Jacoby (*ibid.* p. 532) objecte qu'il est peu vraisemblable qu'il ait abandonné les facilités de travail et de documentation auxquelles sa vie à Athènes l'avait accoutumé. Mais, d'autre part, il est légitime qu'il ait voulu se documenter sur place pour raconter l'histoire de Pyrrhus (Cic. *Fam.* V. 12.2 ; Dion. Hal. *A.R.* I. 6.1),

et ce désir a pu lui venir naturellement vers 278, lorsqu'il put se rendre compte de l'importance du conflit entre Rome et Pyrrhus. Il n'avait plus rien à tirer d'Athènes pour écrire cette histoire.

2-7 τῆς ἰατρικῆς. **Polybe et la médecine de son temps.**

On trouve ici un parallèle entre la médecine et l'histoire (25 d-e), et une polémique inattendue contre une école de médecine contemporaine. Polybe distingue trois branches : 1. La médecine logique ; 2. La médecine diététique ; 3. La médecine pharmaceutique et chirurgicale. Il est surprenant qu'il ne porte de jugement que sur la première et la dernière : 4 τὸ δὲ λογικὸν ... 7 τὸ δὲ τρίτον ... Wunderer (*Polybios-Forschungen*, III, p. 63) rapporte à la diététique la fin irrémédiablement corrompue de 3. Ce n'est pas sûr : ὁλοσχερῶς annonce plutôt une pensée de caractère général. La restitution que nous proposons n'est qu'un pis-aller : le seul groupe de mots qui émerge avec un sens intelligible καὶ καταψεύδεσθαι τοῦ ἐπιτηδεύματος est interprété par Heyse « ins Handwerk pfuschen », « guastar il mestiere », nous traduisons « discréditer la profession ». Cette expression peut s'appliquer à l'ensemble des trois branches pour désigner ceux qui, dans chacune, la discréditent par leur effronterie (τόλμη émerge encore du *locus corruptus*, et le mot revient § 7 à propos de la troisième branche, pourtant favorablement appréciée).

Polybe réserve sa sévérité à la médecine « logique », qui vient, dit-il, d'Alexandrie, des disciples d'Hérophilos et de Callimachos. Il lui reproche de chercher à éblouir (ἐπίφασιν) et de faire de belles promesses (ἐπαγγελίαν), et il dessine un tableau pittoresque de ces charlatans qui vont de ville en ville, attroupant la foule, accusant leurs concurrents et s'imposant par leur éloquence. Sur cette école nous sommes assez bien renseignés par Galien et Celse. Sa doctrine consiste à raisonner sur les maladies d'après des théories préconçues sans tenir compte des symptômes particuliers à chaque cas. Galien les enveloppe dans un même mépris avec les disciples d'Érasistratos : οἱ περὶ τὸν 'Ερασίστρατόν τε καὶ 'Ηρόφιλον ... ὄντες δογματικοί ... μόνα γὰρ ἐπιχειροῦσι λογικῶς θεραπεύειν (Gal. X. p. 184, éd. Kühn) ; il les appelle encore σοφισταὶ καὶ πολύλογοι (*ibid.* VIII. p. 930). Pline (*H.N.* XXVI. 9) les traite de secte trop subtile (*subtilioris sectae*). On trouvera de plus amples renseignements dans l'article de Gossen, *RE.* VIII. 1104-1110, v. *Herophilos 4* (avec, à la fin, une liste des disciples d'Hérophilos ; l'article du même, *RE.* X. 1647, v. *Kallimachos 8*, est fort insuffisant) et dans le *Handbuch der Geschichte der Medizin*, I. (Jena, 1902) p. 286-295, de Th. Puschmann, M. Neuburger, et J. Pagel.

Polybe est, par une inclination naturelle, hostile aux hérophiliens, qui sont des théoriciens et des raisonneurs. De son temps même, leur doctrine était violemment attaquée par les Empiriques, Glaucias de Tarente, Apollonios d'Antioche (K. Deichgräber, *Die griech. Empirikerschule*, Berlin, 1930, p. 168-171). Pourtant

il admettait leur point de vue, lorsqu'il disait III. 7.5 qu'un médecin est inutile aux malades s'il ignore les causes des états du corps : c'est essentiellement l'attitude dogmatique dont Celse (*prooem.* 11) donne des exemples : ainsi, selon que l'on considère la digestion comme une trituration, une décomposition ou une coction, on prescrira une alimentation différente.

25 e.

1 τῆς πραγματικῆς ἱστορίας ὑπαρχούσης τριμεροῦς. Ce passage est capital pour comprendre l'expression πραγματικὴ ἱστορία, dans laquelle on a cherché, à tort, la définition d'une méthode propre à Polybe (pour la discussion voir Strachan-Davidson, *Selection from Polybius*, p. 1-5). Le présent passage n'est pas sans difficultés. L'Antiquité a connu nombre de divisions du genre historique (Asclépiade de Myrléa, ap. Sext. Emp. *Adv. Math.* I. 252 ; Eusth. *Ad Dion. Perieg.* prooem. = *GGM.* II, p. 215 ; Cic. *De Or.* II. 12.53 ; *De Inv.* I. 19.27 ; Quint. II. 4.2 ; voir là-dessus, P. Scheller, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, p. 15-24). Polybe lui-même (IX. 1.4) donne une autre division : 1° ὁ γενεαλογικὸς τρόπος ; 2° ὁ περὶ τὰς ἀποικίας ... 3° ὁ πολιτικὸς περὶ τὰς πράξεις τῶν ἐθνῶν καὶ πόλεων καὶ δυναστῶν. Cependant les τρόποι de ce passage ne sont pas identiques aux μέρη de celui-ci : les premiers sont des genres historiques représentés par des ouvrages distincts, par exemple les *Généalogies* d'Hécatée, les 'Αποικίαι d'Istros et les Πράξεις 'Αλεξάνδρου de Callisthène, tandis que les seconds sont les éléments constitutifs de la recherche historique, qui repose ainsi : 1) sur l'étude et la compilation des ouvrages antérieurs ; 2) sur l'exploration géographique (dans ce cas ἱστορία reprend son sens originel d'enquête comme chez Hérodote ; cf. Pol. III. 57.4, 58.2) ; 3) sur l'expérience politique : c'est ainsi qu'on doit interpréter l'expression assez vague τρίτου δὲ τοῦ περὶ τὰς πράξεις τὰς πολιτικάς, d'après la suite (25 g). Bien que Polybe préfère les deux dernières sources d'information, il ne rejette pas la première : on discerne suffisamment à travers 4-5, assez mutilé, qu'il trouve légitime l'étude des ouvrages antérieurs. Mais la prédominance de la documentation livresque chez un auteur, comme chez Timée, indique une tendance comparable à la doctrine de la médecine « logique » qui tire tout son savoir des livres. *L'histoire pragmatique* ne se distingue donc pas par une méthode particulière ; l'ouvrage de Timée est aussi « pragmatique » que celui de Postumius Albinus (Pol. XXXIX. 1.1) ou celui de Polybe : c'est une histoire politique au sens large, c'est-à-dire racontant la vie publique des États depuis les temps où ils furent constitués, donc après l'époque mythique des généalogies et celle des fondations et des migrations.

La comparaison entre les trois écoles médicales et les trois parties de l'histoire demande un éclaircissement. On voit bien comment la médecine « logique » correspond à la compilation historique : les λογικοί, dédaignant l'expérience, se contentaient

trop souvent de l'exégèse des écrits antérieurs, développée avec complaisance par les hérophiliens (K. Deichgräber, *Die griech. Empirikerschule*, p. 317 s.). On peut rapprocher de l'expérience politique la pharmacie et la chirurgie qui exigent des praticiens. Mais le parallèle entre la géographie et la diététique est plus difficile à comprendre. C. Van Paassen (*The Classical Tradition of Geography*, Groningen, 1958, p. 293) propose d'élargir le sens de διαιτητικὸς (δίαιτα signifiant originellement *genre de vie* avant de signifier *régime*) : la géographie a la même tâche que la partie de la médecine qui étudie le genre de vie d'un malade en connexion avec sa constitution physique. Les conditions matérielles, le milieu où vit le malade, doivent être aussi bien étudiées que le malade lui-même. La géographie doit donc étudier le milieu, dont la connaissance est indispensable à l'historien. — Cette interprétation ne nous semble pas juste parce que la comparaison de Polybe ne s'applique pas à l'objet de la géographie, mais à la méthode de l'histoire. C'est ce qu'il faut considérer : la diététique du IIe siècle av. J.-C., sous l'impulsion des Empiriques, tend à s'écarter des théories et des controverses, considérées comme obscures et inutiles, pour se cantonner dans l'observation, symptômes des maladies, effets des remèdes, réactions des patients (Cels. *prooem.* 27 s ; Sext. Emp. *Pyrrh.* I. 236 ; Gal. X. p. 135, 140, 142, éd. Kühn). Cette méthode s'apparente à l'enquête géographique, qui procède aussi par visite, exploration (θέα ci-après).

ἑτέρου δὲ περὶ τὴν θέαν. La tournure de ce membre de phrase est assez embarrassée à cause d'une cascade de génitifs et d'un double περί construit successivement avec l'accusatif, puis avec le génitif. La première série suffirait à définir le genre dont Polybe veut parler : c'est la visite des villes et des pays. La seconde indique l'objet de la recherche (περί τε ...) : la connaissance (ou la description) des cours d'eau, des ports, des particularités et des distances marines et terrestres. Cette définition de la géographie est la plus complète qui soit chez Polybe et répond entièrement à sa manière propre. On trouve III. 58.2 : ἐξηγεῖσθαι τὰς ἰδιότητας καὶ θέσεις τῶν τόπων, définition très large comprenant à la fois une revue des curiosités et une étude descriptive. Celle de XXXIV. 1.4 περὶ θέσεως τόπων καὶ διαστημάτων s'applique à la chorographie et cette fois écarte les ἰδιότητες pour se limiter à deux objectifs plus scientifiques : la description et la mesure. Le présent passage est une synthèse qui rétablit les particularités (ἰδιωμάτων), mais, par le voisinage de διαστημάτων et l'élargissement κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, suggère davantage une description systématique et une revue complète. Sa contribution géographique comprend à la fois une série de notices, insérées dans le fil du récit historique, sur les villes, les ports, les cours d'eau, et un exposé à part, le livre XXXIV, de ses voyages en Gaule, en Espagne et en Afrique.

5 τὸ γὰρ ἐποπτεῦσαι τὰ τῶν προγεγονότων. Polybe recommande

l'étude des historiens antérieurs parce que le passé fixe notre attention sur l'avenir, c'est-à-dire nous permet de le prévoir. Cette raison est au premier abord surprenante, mais elle est conforme à sa conception de l'histoire : elle en représente à ses yeux l'avantage essentiel, comme il le répète VI. 9.11 à propos de l'étude des constitutions, et XII. 25 b.3 au sujet des discours. Elle repose sur la croyance profonde à la permanence des lois historiques, mais elle exige une analyse minutieuse et véritable des conditions des événements passés (voir 25 f).

7 τῶν ἀρχαίων ζωγράφων. Selon Wunderer, *Phil.* 66. 1907. p. 472, il faudrait entendre par ζωγράφος le peintre animalier par opposition au portraitiste. L'interprétation est trop étroite. Ζωγραφεῖν apparaît déjà chez Aristophane (*Eccl.* 996) avec le sens de *peindre*, en général ; chez Platon (*Leg.* II. 656 e) ζωγράφος a la même valeur. — Wunderer croit que Polybe a pensé au peintre Nikias (Paus. I. 29.15) et à son école ; rien ne permet de presser à ce point l'allusion.

A partir du chap. 25 e la suite du livre se dessine nettement. On trouvait :

1) Un développement sur l'ignorance des historiens, en particulier de Timée, dans les questions militaires et politiques. Ce développement correspondait à la première source d'information : la documentation livresque (25 f) ;

2) Un développement sur l'ignorance des historiens en géographie, correspondant au deuxième type de documentation (25 g) ;

3) Un développement sur la troisième source d'information, l'expérience politique et militaire, entraînant la définition de l'historien idéal (25 h-28 a).

25 f.

FGrH 70 T 20.

Le manque d'expérience directe dans les questions militaires a fait commettre des erreurs aux historiens. Avant d'examiner celles de Timée, il rappelle l'insuffisance, dans ce domaine, d'un historien qu'il estime, Éphore (cf. V. 33.2, XII. 28. 10, XXXIV. 1.3), et celle de Théopompe.

Il reconnaît à Éphore une certaine compétence dans la description des opérations navales, et il indique à titre d'exemple, en inversant l'ordre chronologique, comme il lui arrive souvent (cf. XII. 25 k.11), la bataille de Chypre (381) appelée aussi de Citium, et celle de Cnide (394). Les deux récits que Diodore (XIV. 83. 4-7, XV. 3.4-6) en donne sont vraisemblablement tirés d'Éphore (E. Schwartz, *RE.* V. 679, v. *Diodoros 38*) : ils ne présentent rien de remarquable, sans doute parce qu'ils ont été considérablement abrégés. La flotte perse était commandée, à Cnide, par Pharnabaze, à Chypre, par Glôs. Éphore devait, selon toute vraisemblance, ses connaissances maritimes, à son

origine : il était né à Kymé, en Éolide, qui était un port florissant (Strab. XIII. 3.6). On peut s'étonner de voir un terrien comme Polybe juger avec quelque condescendance un homme né au bord de la mer : il se donne volontiers l'air d'être compétent dans les questions navales : il blâme les fautes des amiraux romains (I. 37. I-5) et raille l'ignorance de Philopoemen en marine (Liv. 35.26 3-4).

3 τὴν περὶ Λεῦκτρα μάχην ... τὴν ἐν Μαντινείᾳ. Polybe expose en détail IX. 8 les opérations stratégiques préliminaires à la bataille de Mantinée, livrée par Épaminondas en 362 (le 27 juin d'après la chronologie de Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, I, p. 100-113) à la coalition des Spartiates, des Athéniens, des Éléens, des Achéens, des Phliasiens et des Arcadiens du Nord. Il en connaît bien le site, qui est dans son pays (mieux que celui de Leuctres, en Béotie), et reproche essentiellement à Éphore d'avoir ignoré les dimensions du terrain (§ 5). Ici il a parfaitement caractérisé cette bataille en disant : τὴν μὲν ἔμφασιν ἔχει ποικίλην καὶ στρατηγικήν. Kromayer (*ibid.* I, p. 29-76 ; IV, p. 317-323), qui en a étudié en détail les préliminaires et le déroulement, où s'est le mieux manifesté le génie militaire d'Épaminondas, à la fois audacieux et prévoyant, adhère pleinement à ce jugement (*ibid.* I, p. 68). La lutte fut diverse : la manœuvre principale consista dans une attaque en ordre oblique (c'était la création originale d'Épaminondas) de l'aile gauche thébaine, constituée en élément de rupture, plus forte et plus nombreuse que l'aile droite adverse, tandis que l'aile droite, composée de cavalerie et d'hoplites, restait sur la défensive tout en brisant l'assaut de la cavalerie athénienne. Chez les ennemis, l'aile droite, qui devait subir le choc, fut d'abord tenue par les Mantinéens et les Arcadiens, puis, au dernier moment, par les Spartiates. L'habileté tactique d'Épaminondas complique encore le dessin de la bataille : sorti de Tégée, tandis que les ennemis occupaient un espace resserré entre les hauteurs de Mytika et les collines de Kapnistra, au sud de Mantinée, il lui fallait passer de l'ordre de marche à l'ordre d'attaque en obtenant le biais favorable à la charge oblique, et protéger ses flancs, le tout en trompant les postes d'observation de l'ennemi. Il réussit à faire croire qu'il ne se battrait pas ce jour-là en faisant halte à une distance de 2 km. 5 de l'ennemi et en simulant l'établissement d'un camp (ἐκτάξεις καὶ μετατάξεις).

Diodore, XV. 85-87, restitue le récit d'Éphore. La critique de Kromayer (*ibid.* I, p. 93-97) justifie la sévérité de Polybe. C'est le schéma classique d'une bataille contée par un rhéteur : les deux armées s'affrontent avec courage, en viennent aux mains au signal donné ; le combat reste longtemps indécis ; beaucoup de braves succombent ; l'un des chefs est tué ; alors son armée plie et prend la fuite. Éphore se complaît dans cette manière (K. Wachsmuth, *Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, Leipzig, 1895, p. 506). Sans doute offre-t-il, dans ce cas particulier, des détails en soi exacts. Mais il n'a pas compris le plan

d'Épaminondas, ni la charge en ordre oblique, ni la formation d'une aile offensive et d'une aile défensive, ni le rôle des flancs-gardes, et, en s'étendant sur les escarmouches de l'aile droite, il a méconnu totalement le centre de gravité du combat et la valeur de la tactique d'Épaminondas. Son récit repose vraisemblablement sur le rapport oral d'un Athénien, car il est plein de détails sur les exploits de la cavalerie athénienne ; mais d'un témoin oculaire qui n'aurait pas compris l'ensemble.

Diodore XV. 55-56 lui a aussi emprunté sa relation de la bataille de Leuctres (371). Elle a été étudiée par Joh. Wolter (Kromayer et Veith, *Antike Schlachtfelder*, IV, p. 290-316 ; voir encore les observations de M. Fortuna, *Epaminonda*, Torino, 1958, p. 100, n. 51). Éphore a compris l'essentiel de la manœuvre d'Épaminondas : refuser une aile en fixant l'ennemi et l'enfoncer par l'autre aile composée de troupes d'élite et disposée en ordre oblique. Malheureusement il néglige de préciser un point important : il ne dit pas que l'attaque revenait à l'aile gauche, tandis que l'aile droite restait sur la défensive et contenait l'adversaire. Or c'est l'une des grandes innovations tactiques d'Épaminondas que d'avoir confié l'offensive à son aile gauche (Plut. *Pelop.* 23.1). Les mots de Polybe καθ' ἕν τι μέρος τῆς δυνάμεως font allusion à cette particularité : le combat intéressa essentiellement l'aile manœuvrière, comme l'a bien vu Plutarque, ou plutôt l'auteur dont il s'est servi (Plut. *Pelop.* 23.1 ; cf. Kromayer, *ibid.* I, p. 93).

Éphore estimait sans doute inutile une description précise des batailles, suivant en cela le jugement de son maître Isocrate (*Évag.* 31 ; *Paneg.* 97), qui les considérait comme toutes semblables et ne valant pas la peine d'être racontées.

25 g.

Ce morceau formait une transition entre un développement sur les erreurs de Timée dans les questions militaires et politiques, et un autre sur ses bévues en géographie. Ces deux parties se dessinent assez bien dans ce peu de lignes. Le début se rattache sous une forme générale à la fin du passage précédent : il est impossible d'écrire convenablement l'histoire des opérations militaires ou l'histoire politique, si l'on n'a pas été mêlé directement aux événements (§ 1). La fin reprend la même idée, étendue à la description des villes et des pays : il est impossible de bien les décrire sans en avoir l'expérience (§ 3). La clausule rappelle celle de 25 f.6 :

25 f.6 : τὸ δ' αὐτὸ συμβαίνει ... καὶ μάλιστα Τιμαίῳ ...

25 g.4 : ὃ δὴ συμβαίνει μάλιστα Τιμαίῳ... Formules qui laissent attendre des exemples.

Le manque d'expérience de Timée est le thème dominant, qui revient avec les mots ἐμπειρίαν, πεπειραμένον, ἐμπείρως, ἀτριβεῖς τῆς ἐμπειρίας, et, pour finir, l'ἀορασία de Timée, qui amorçait le nouveau développement.

Aux gens d'expérience Polybe oppose les βιβλιακοί, les érudits qui puisent le savoir dans les livres ; ce motif, qui fait son apparition 25 e.4, se répercute à intervalles réguliers, sous des formes à peine différentes, jusqu'à la fin du livre XII. On le retrouve 25 h. 3, 25 i.2, 27.4, 28 a.4. Il est ici assorti d'un argument nouveau que Polybe va développer plus amplement aux chap. 25 h-i : l'historien qui n'a pas l'expérience directe de la guerre et du gouvernement, ne peut pas écrire l'histoire ἐμφαντικῶς. On reviendra dans le chapitre suivant sur sa théorie de l'ἔμφασις ; l'adverbe ἐμφαντικῶς signifie « d'une manière vive et expressive » (cf. XI. 12.1, XII. 27.10).

L'ἀορασία de Timée nous amène à parler de ses voyages. Il a certainement visité Agrigente (Ael. *V.H.* XII. 29), Syracuse (Pol. XII. 4 d.2). Pendant qu'il séjournait à Athènes il a pu visiter Corinthe, Thèbes, Delphes, Locres (peut-être les deux Locres). S'il est revenu en Sicile vers 278, comme nous l'avons admis (25 d), il a pu connaître l'Italie méridionale, où s'était déroulée la guerre de Pyrrhus, et même Rome. Jacoby (*FGrH* 566, *Komm.* p. 532-533) traite avec trop de scepticisme le passage de Denys d'Halicarnasse (*AR.* I. 67.4 = F 59) qui rapporte que Timée s'est informé des pénates de Lanuvium auprès des ἐπιχώριοι ; s'il s'agissait de gens de Lanuvium rencontrés hors de leurs pays, on trouverait plutôt un mot comme ἀποδημοῦντες. Mais il ne connaît ni la plaine du Pô (Pol. II. 16.15) ni Massalia (Strab. IV. 1.8). Il est certain, en tout cas, que son grand ouvrage, en 38 livres au moins, n'a pas dans sa plus grande partie, bénéficié de ses voyages tardifs.

2 ὅταν γὰρ ... La phrase est si maladroitement écrite qu'elle a l'air d'une lapalissade : il est trop évident que si on enlève de l'histoire tout ce qui est utile, il ne reste que l'inutile. Heyse propose ἀφελές « futilia, vilia » à la place de ἀνωφελές. Il faut plutôt laisser à Polybe son inadvertance ; lorsqu'il écrit τὸ δυνάμενον ὠφελεῖν ἡμᾶς, sa pensée sous-entend un certain nombre de choses dont il a parlé ailleurs : le pourquoi, le comment, le but (III. 31.11), la leçon politique et militaire des événements, et cette substitution mentale lui cache la tautologie.

25 h.

FGrH 566 F 34.

1 Τίμαιός φησιν. Sur le séjour de Timée à Athènes voir plus haut, note à 25 d.

Par la première phrase Polybe clôt son double développement sur l'ignorance militaire et l'inexpérience géographique de Timée. Il passe à d'autres critiques, et d'abord reproche à Timée de manquer d'ἔμφασις et d'ἐνάργεια. Ces deux mots tiennent une grande place dans la critique littéraire. Agatharchidès de Cnide (*Rubr. m.* 8 = *GGM.* I, p. 117) parle de l'ἐνάργεια πραγματική. Ils sont définis dans de nombreux traités de rhétorique, par Aristote (*Rhet.* III. 11), Théophraste (Περὶ ἰδεῶν, p. 139-141,

éd. Mayer), Denys d'Halicarnasse (*Lys.* 7), Démétrius (*De Eloc.* 209-222, 282-286), Quintilien (VIII. 3. 61-86), le rhéteur Aristide (Spengel, *Rhet. graec.* II, p. 495). L'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* traduit ἔμφασις par *significatio* et ἐνάργεια par *demonstratio* (*Rhet. Her.* IV, 67-68). L'ἔμφασις consiste à présenter une idée d'une manière frappante, qui laisse entendre plus qu'il n'est dit. L'ἐνάργεια dépeint avec éclat, de sorte que l'imagination croit voir la scène. Toutes les deux produisent un effet d'expressivité et de vivacité. Aristote (*ibid.*) cite un exemple d'ἐνάργεια chez Isocrate. Denys (*Pomp.* 3.17 ; cf. 1.7) reconnaît à Thucydide l'ἐνάργεια dans la peinture des émotions, à Hérodote l'ἐνάργεια dans la peinture des caractères.

2 ἀνασεσαγμένων θυλάκων. La pensée de Polybe évoque naturellement l'art du peintre, par une comparaison à laquelle il a eu déjà recours (25 e.7). Il compare la pratique de Timée à celle du peintre qui prendrait pour modèles des mannequins empaillés ; ἀνασεσαγμένων θυλάκων. W. W. Hyde (*Class. Journ.* 32. 1937, p. 431) affirme que cette expression équivaut à l'expression américaine « stuffed shirts » ; mais il n'explique pas cette équivalence. F. W. Walbank me fait savoir (par lettre) qu'il croit que « stuffed shirt » signifie un homme suffisant, qui fait l'important, mais dépourvu de personnalité, ce qui évidemment ne convient pas à la pensée de Polybe.

3 τῆς βιβλιακῆς ἕξεως. La méthode livresque de Timée n'est pas seulement à ses yeux un moyen, c'est quelque chose de plus profond, une attitude inhérente à la personne, une ἕξις, disposition constante (cf. Pol. I. 51.4, X. 47.7, 47.11, XII. 27 a.3, XXI. 9.1). Il l'oppose à l'αὐτοπάθεια, l'expérience vécue, un mot qui revient souvent dans ce livre (25 i.7, 28.6, 28 a.6), joint à τριβή et à αὐτουργία. — Les lectures de Timée étaient immenses : nous ne pouvons en connaître qu'une petite partie : Thucydide, Philistos, Platon, Aristote, les Syracusains Antiochus et Kallias, Éphore, Théopompe, Callisthène, Démocharès, Pythéas, de vieilles traditions sur l'Afrique, des ouvrages tyriens (Pol. XII. 3.2, 4 a.1, 12 b.2, 23.8, 28 a.3 ; Plut. *Nic.* 1.1-2 ; Jos. *Ap.* 1.16).

5 οἱ πρὸ ἡμῶν. Polybe pense à Éphore et à Théopompe, qui ont exposé des idées semblables ; cf. 27.7-8.

6 καὶ τοῦτο τὸ μέρος περιπεποιημένοις τῆς ἱστορίας.. Dübner (éd. Didot : XII. 25 1.4) traduit : « qui hoc genus historiae sectantur » ; Waltz : « les écrivains... qui en histoire ont cultivé ce genre pratique ». Aucune des deux interprétations n'est satisfaisante. Schweighäuser traduit correctement le moyen περιποιεῖσθαι par *sibi conciliare, comparare*, et, à l'appui, renvoie à Pol. V. 75.6, III. 6.13, XXIV. 9.6 (= XXIII. 14.1). En particulier V. 75.6 peut être rapproché du présent passage ; on y lit : ἐκ τῆς ἱστορίας καὶ πολυπραγμοσύνης περιποιεῖσθαι τὴν τοιαύτην ἐμπειρίαν. Schweighäuser : « ex historia et curiosa diligentique rerum ante actarum notitia hanc nobis peritiam atque prudentiam parare ».

Polybe veut dire ici que les hommes d'action qui ont fait l'expérience des affaires se sont ainsi ménagé les connaissances nécessaires pour traiter cet élément de l'histoire générale qu'il appelle plus haut (XII. 25 e.1) l'histoire politique.

25 i.

Polybe, partant d'une théorie de l'ἔμφασις, formule une théorie personnelle de l'emploi des discours en histoire. On notera qu'il ne prend pas l'ἔμφασις au sens habituel des traités de rhétorique, qui la définissent comme l'art de suggérer plus qu'on ne dit (cf. Quint. VIII. 4.26 ; Aristide : Spengel, *Rhet. graec.* II, p. 495). Il y voit plutôt un art voisin de l'ἐνάργεια, décrivant les événements d'une manière concrète qui donne l'impression de la vérité. Cependant cette théorie ne le conduit pas à une conception de l'histoire qui serait la résurrection intégrale du passé, une peinture vivante et colorée, conforme à ce que souhaitaient les théoriciens de la μίμησις, comme Duris et Phylarque. Dans un passage fameux (Phot. *Bibl.* 176, p. 121 a, éd. Bekker = *FGrH* 76 F 1) Duris reproche à Éphore et à Théopompe de ne pas s'être souciés de la μίμησις, c'est-à-dire d'une représentation vivante des événements (pour l'interprétation difficile de ce passage, voir E. Schwartz, *RE.* V. 1855 ; Walbank, *Gnomon*, 29. 1957, p. 417-418). A Phylarque Polybe reproche (II. 56.10) l'abus du sensationnel, l'usage inconsidéré des discours et les trop nombreux détails de ses descriptions (cf. B. L. Ullman, *TAPhA*, 73. 1942, p. 38-40). Ces deux historiens aboutissaient à des récits essentiellement pittoresques et dramatiques, imitant la vérité, selon le mot de Denys d'Halicarnasse (*Thuc.* 45).

Polybe conçoit la vérité, du moins en ce qui concerne les discours, d'une manière différente. Ce n'est pas la notation fidèle des apparences extérieures qui accompagnent l'action. D'après le § 8, elle est d'abord psychologique : l'historien doit décrire le moment (ensemble des circonstances déterminantes), les sentiments et les pensées (τὰς ὁρμὰς καὶ διαθέσεις) des assemblées délibérantes. Elle est aussi intellectuelle : l'historien doit s'attacher à pénétrer les causes qui ont fait échouer ou réussir les orateurs. Cette théorie reflète le tempérament profond de Polybe : il considère que l'esprit est la réalité suprême et que les événements historiques se forment d'abord dans le monde des pensées ; sur cette philosophie il a bâti toute sa théorie des causes, exposée III. 6.1-7.3. La tâche la plus importante de l'historien est de dégager les suites des événements, leurs conditions, et surtout leurs causes (III. 32.6). Le mot ἔμφασις ne peut donc pas désigner pour lui ce qu'il désignait pour Duris ou Phylarque. Il ne s'arrête pas à la surface théâtrale des choses, qui provoque la curiosité et l'émotion ; il veut savoir comment la politique et les guerres se forment dans les projets des chefs responsables (XI. 19 a) et comment les discours infléchissent le cours des événements. Cette genèse exige nécessairement un historien

familiarisé avec les réalités politiques et militaires. C'est l'idée qu'il va développer dans la suite.

4 † περ Ἀθηναιοῖ †. Locus desperatus. Bekker écrit διόπερ Ἀθηναῖοι καιρῷ, ce qui ne signifie pas grand-chose. Heyse lit ἐπείπερ Ἀθηναῖοι. Campo rétablit ainsi la suite des idées : les Athéniens eux-mêmes tiennent un autre langage selon l'occasion ; et il propose διαφέροντας δὲ (sc. λόγους) Ἀθηναῖοι ἐκ καιροῦ.

5 <καίτοι τὸ μὲν κατὰ μέρος>. On a proposé diverses restitutions pour le début du § 5. Celle que nous proposons tient compte de la suite des idées. La liaison adversative καίτοι oppose le principe posé dans la phrase précédente à la pratique de Timée. Διεξιέναι fait pendant à τὸ δὲ λαμβάνειν et exige τὸ μέν. Enfin κατὰ μέρος renforce l'idée : passer en revue de point en point.

6 εἰ μέλλοιμεν μὴ βλάπτειν. Lucht écrit μέλλομεν, suivi par tous les éditeurs, au lieu de μέλλοιμεν M. La correction est superflue. La prose classique admet très bien un indicatif réel dans la principale (ici δεῖ) en face d'un optatif potentiel dans la subordonnée. On trouve chez Xénophon, *An.* III. 3.16, un passage exactement parallèle à celui-ci : εἰ μέλλοιμεν τούτους εἴργειν ... δεῖ ...

25 k.

FGrH 566 F 22 ; Brown, *Timaeus*, p. 65.

Nous trouvons ici (25 k-26 a) le premier exemple d'un commentaire de texte fait du point de vue de la critique littéraire. Polybe examinait trois discours de Timée, l'un du genre délibératif (συμβουλευτικός), l'autre du genre exhortatif (παρακλητικός), et un discours d'ambassade (πρεσβευτικός).

Le premier était mis dans la bouche du Syracusain Hermocratès, qui fut le beau-père de Denys l'Ancien et joua un rôle considérable en Sicile pendant la guerre du Péloponnèse. On se reportera à la monographie de H. D. Westlake, *Hermocrates the Syracusan*, *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, 41.1. 1958, p. 239-268. Thucydide ne lui prête pas moins de trois grands discours (Thuc. IV. 59-64, VI. 33-34, 76-80). Polybe partage pour lui l'admiration de Timée ; mais, selon Westlake (p. 265) sa politique n'a connu que des échecs et ce fut un piteux général. Timée lui prêtait à la conférence de Géla un discours qui a son pendant chez Thucydide IV. 59-64. C'était en 424, au moment où les Siciliens, se sentant menacés par les intrigues d'Athènes, voulurent mettre fin à leurs querelles et présenter un front uni : Athènes avait envoyé en Sicile Eurymédon et Sophoclès pour y assurer son influence dominante (Thuc. IV. 46.1, 65.3 ; Diod. XII. 54).

Ce chapitre a dû subir de nombreuses restitutions. Nous en proposons une : § 7 Heyse écrit περιπετείας, et Boissevain déchiffre παρα ... γασ. Il ne faut pas hésiter à écrire παραλλαγάς,

puisqu'il s'agit de différences. Polybe emploie ce mot VI. 7.5 et XXII. 5.9.

3 ἐν τῇ μιᾷ καὶ εἰκοστῇ βίβλῳ. Cette référence, d'après laquelle Timée aurait placé en son livre XXI le discours d'Hermocratès, est inacceptable. Tous les critiques sont d'accord là-dessus (E. Schwartz, *Timaios' Geschichtswerk*, *Herm.* 34. 1899, p. 489 ; Laqueur, *RE.* VI A. 1080 ; Jacoby, *FGrH* 566 F 22 ; *Komm.* p. 553 ; G. De Sanctis, *Ricerche sulla storiografia siceliota*, p. 51). Il était impossible de trouver dans le même livre le récit de la conférence de Géla en 424 et l'histoire de Démoclès, courtisan de Denys le Jeune (366-345), contenue dans le livre XXI (Ath. VI. 250 a). Jacoby range par hypothèse le congrès de Géla dans le livre XII de Timée.

6 Ἐπαινέσας γάρ. Le discours d'Hermocratès était composé suivant les recettes éprouvées de la rhétorique au ɪvᵉ siècle. L'exorde obéit à la triple recommandation traditionnelle : rendre l'auditoire bienveillant, docile et attentif (*Rhet. Alex.* 29, 36 ; *Rhet. Herenn.* I. 4.6 ; Cic. *Inv.* I. 15.20 ; Quint. IV. 1.5-36). L'orateur se concilie la bienveillance des délégués en louant leur initiative et en leur donnant le sentiment de leur importance. Il obtient la docilité et l'attention en esquissant le sujet, en soulignant sa portée universelle, mais aussi, pour flatter ses auditeurs, en n'omettant pas de dire qu'ils sont parfaitement conscients de la différence entre la guerre et la paix.

Il n'est pas douteux que Timée a voulu rivaliser avec Thucydide, comme il lui arrivait quelquefois (Plut. *Nic.* 1.1). Les thèmes annoncés dans cet exorde figurent déjà chez son devancier : les maux de la guerre (IV. 59.2) ; les bienfaits de la paix (IV. 62.1). Mais Timée a transformé en amplification de lieux communs ce qui n'était que des idées générales exprimées en passant : l'essentiel du discours est une argumentation en faveur de l'union des Siciliens.

11 τὸν μὲν Ἑρμοκράτην. Exemple frappant de l'indifférence de Polybe à l'ordre chronologique dans les énumérations (cf. A. Aymard, *REA.* 39. 1937, p. 19 et n. 7) : il mentionne la bataille d'Aigos Potamos (405) avant le désastre athénien en Sicile (413).

Westlake (*art. cité*, p. 253 s.) apprécie très sévèrement le rôle d'Hermocratès pendant le siège de Syracuse. Il ne sut pas empêcher les Athéniens d'investir la ville et de construire un retranchement en travers des Épipoles, si bien qu'il fut destitué du poste de commandant en chef (Thuc. VI. 103.4). La situation ne fut redressée que grâce à Gylippe, qu'il eut au moins le mérite de seconder de tout son pouvoir. Ni Thucydide (VII. 85), ni Diodore (XIII. 19), ni Plutarque (*Nic.* 27) ne disent qu'Hermocratès fit prisonnier l'armée athénienne et ses généraux, qui se rendirent à Gylippe. Ce détail a été imaginé par Timée, porté à rabaisser la valeur de Gylippe et à exalter le génie d'Hermocratès qu'il considère comme le grand homme de Syracuse en ce temps-là (Plut. *Nic.* 1.2, 19.5, 28.2-4 ; *Tim.* 41.4 ; Ps. Long. *Subl.* 4.3 ; cf. *FGrH* 566 F 100, *Komm.*, p. 581-583).

D'autre part, en mentionnant la présence d'Hermocratès à la bataille d'Aigos Potamos, Polybe a commis une erreur. La bataille fut livrée en l'été 405, et Hermocratès fut tué en 407 en essayant de rentrer à Syracuse à la tête de ses partisans (Diod. XIII. 75.6-9). En revanche il avait combattu avec les Lacédémoniens à Kynossêma (411) et à Cyzique (410) ; dans l'hiver 408/7 il se trouvait encore à Antandros d'où il fut alors rappelé dans sa patrie (Diod. XIII. 34.4, 39.3 ; Xén. *Hell.* I. 1.27-31). Polybe s'est trompé sur le nom de la bataille et sur la valeur de la participation d'Hermocratès, car il fut battu dans les deux rencontres et aucune ne fut pour lui un titre de gloire. Ces échecs motivèrent probablement son rappel et son bannissement.

26

Timée poursuivait son exorde en alignant une série d'antithèses opposant la guerre et la paix. L'artifice en saute aux yeux : homéotéleutes (1 σάλπιγγες, ὄρνιθες), comparaisons (6 la guerre comparée à la maladie, la paix à la santé), exemples mythologiques (2 Héraclès), citations.

Les citations constituent le procédé le plus curieux et le plus artificiel. Elles sont aussi antithétiques : à deux citations d'Homère (*Il.* V. 890-891 ; IX. 63-64) sur la guerre répond une citation d'Euripide (Stob. *Flor.* 55.1 = II, p. 331 éd. Meineke = fr. 462, éd. Nauck), tirée de *Cresphonte*, une tragédie perdue. Comme on s'accorde à penser qu'elle a été composée peu après 421, après la paix de Nicias, il est d'autant plus paradoxal d'en trouver des citations dans un discours qui est censé être prononcé en 424. Mais Timée ne s'est pas soucié de cet anachronisme, qui a vraisemblablement pour origine la popularité de la poésie d'Euripide en Sicile, de son vivant (Plut. *Nic.* 29.3). L'antithèse du § 7 est une réminiscence d'Hérodote I.87.

Jacoby (*FGrH* 566 F 22, *Komm.*, p. 554), systématiquement défavorable à Polybe, trouve sa critique peu honnête parce qu'il n'a reproduit que la première partie du discours, les idées générales, et passé sous silence les propositions concrètes d'Hermocratès. Nous ne connaissons pas la suite ; mais ce début est édifiant et d'un style indéfendable. Brown (*Timaeus*, p. 65) le qualifie avec raison d'inapproprié, trivial et prétentieux. C'est ce que l'éloquence asianique, dont Timée est un représentant, pouvait produire de plus mauvais dans la *concinnitas* et la *venustas*, que Cicéron (*Brut.* 95. 325) lui reconnaît. Même un rhéteur comme Denys (*Thuc.* 36, 40 ; *Pomp.* 3.20, 4.4, 5.6) exige que les discours soient adaptés aux personnes et aux circonstances.

26 a.

FGrH 566 F 31. Brown, *Timaeus*, p. 87.

Les événements dans lesquels s'insère le discours de Timoléon sont racontés par Plutarque (*Tim.* 25-29) et Diodore (XVI.

77-80) : c'est la guerre de libération contre les Carthaginois, qui se termina par la victoire grecque sur les bords du Crimisos, près de Ségeste (juin 341). Timée a servi de source à Diodore (E. Schwartz, *RE*. V. 686 ; Laqueur, *RE*. VI A. 1150), qui indique (XVI. 79.2) deux thèmes de son discours : la lâcheté des Carthaginois et le souvenir des victoires de Gélon. Le premier seul figure ici : il est développé au moyen de deux artifices : l'exégèse laborieuse d'un dicton « plus désert que l'Afrique », et l'interprétation encore plus forcée d'un usage vestimentaire.

Ce discours est du type παρακλητικός.

1 ἐν τῇ αὐτῇ βίβλῳ. Il ne s'agit pas du livre XXI de Timée auquel renvoie faussement l'indication de XII. 25 k.3. Voir nos remarques ci-dessus à 25.7.

μόνον οὐκ ἤδη μελλόντων. Cobet (*Mnem*. N.S. 4, 1876, p. 359) rejette μόνον οὐκ et propose ὅσον οὐκ. Wunderer (*Acta sem. Erlang*. 4, 1896, p. 238) conserve μόνον οὐ qui se lit chez Aristophane (*Vesp*. 538) et qui se trouve fréquemment chez Polybe (II. 13.5, III. 109.2, 64.4, V. 35.2, IX. 9.4, XII. 7.5).

πολλαπλασίοις οὖσι. D'après Diodore XVI. 78.2-5 (qui suit Timée), Timoléon avait 12 000 hommes et les Carthaginois six fois plus. La disproportion est beaucoup plus forte chez Plutarque (*Tim*. 25.4), qui attribue 70 000 hommes aux Carthaginois et 6 000 seulement à Timoléon.

2 ἐρημότερα τῆς Λιβύης. L'explication de ce dicton assez courant (Eur. *Hel*. 404, 1211) est plus probablement inventée par Timée lui-même que tirée du recueil du paroemiographe Démon, comme le veut Wunderer (*Polybios-Forschungen*, I, p. 28).

26 b.

FGrH 566 F 94 ; Brown, *Timaeus*, p. 62-63.

Comme Hermocratès, Gélon est l'un des héros de Timée. Hérodote (VII. 157-163) rapporte les négociations entre Gélon et les Grecs au temps de la deuxième guerre médique. Il ne dit rien d'une réunion des ambassadeurs de Gélon avec les Grecs à Corinthe ; au contraire ce sont les Grecs qui envoient une ambassade à Syracuse pour demander du secours (Hdt. VII. 145), ce qui est plus vraisemblable, car Gélon avait fort à faire en Sicile pour parer à la menace carthaginoise. Il présente aux Grecs la demande dont il est question ici, mais avec plus de nuances : il réclame d'abord le commandement suprême, puis seulement le commandement sur mer. Au lieu d'une réponse héroïque il reçoit un refus sec. D'après Éphore (Schol. Pind. *Pyth*. I. 146 = *FGrH* 70 F 186), les Grecs allèrent trouver Gélon en suppliants. Mais Diodore (XI. 23.1) nous apprend que les historiens discutaient pour savoir s'il fallait décerner le prix de la valeur à Gélon, victorieux des Carthaginois à Himère, ou à Thémistocle (Diodore mentionne Platées, qui n'a rien à voir avec Thémistocle, d'autant moins que la tradition (Hdt. VII. 166 ;

Arstt. *Poet.* 23 ; Pind. *Pyth.* I. 73) datait du même jour la bataille d'Himère et celle de Salamine). Naturellement les Grecs tenaient pour Thémistocle et Timée pour Gélon.

Polybe situe d'abord les faits (§ 1-3). La citation de Timée ensuite (§ 4) est tirée du discours des Syracusains ; le style en est conforme à la technique de l'enkômion : éloge du pays, de son histoire, de ses habitants (les procédés sont codifiés par le rhéteur Ménandre : Spengel, *Rhet. graec.* III, p. 344-351). Timée utilise l'hyperbole (la Sicile est plus grande que la Grèce entière) et la gradation (les Syracusains sont les meilleurs des Siciliens). Polybe évoque à ce propos les éloges paradoxaux, genre cultivé avec complaisance par l'école isocratique ; dans cette veine Isocrate a composé l'*Éloge d'Hélène* et le *Busiris*. Libanius (VIII, p. 243-251, éd. Förster) a traité l'éloge de Thersite. Avant lui, le rhéteur Favorinus, maître d'Aulu-Gelle, avait développé le même sujet, qui reposait sur une longue tradition (Gell. XVII. 12.1). Nous ne connaissons aucun *blâme de Pénélope.* Mais l'élaboration posthomérique de l'histoire de Pénélope avait profondément altéré la figure de l'héroïne de l'*Odyssée.* Dicéarque la représentait comme une coquette (*FHG.* II, p. 246, fr. 33 a), Duris comme une adultère impudique (Schol. Lycophr. 772) ; autres références de Höfer dans le *Lexikon* de Roscher, III. 1908-1910, v. *Penelope*, et dans l'article de W. H. Roscher, *Phil.* 53. 1894, p. 368-372.

Ce chapitre et le suivant faisaient partie d'un développement sur la παραδοξολογία de Timée. Il ne faut pas entendre par là l'abus des παράδοξα et des θαυμαστά (cf. Arstt. *Rhet.* III. 14. 1415 b.2 ; Strab. V. 4.9), mais le goût du paradoxe et des subtilités (cf. 26 c.2).

5 καὶ τοῖς τόποις. Ce passage n'a pas satisfait les critiques, qui ont proposé diverses corrections : Orelli τοῖς πότοις, Lucht τοῖς θάκοις, qui ne conviennent absolument pas. Leutsch conjecture ἀσκουσμένοις et Hultsch ἱκανωτάτοις. Büttner-Wobst, s'appuyant sur Athénée IV.163 b, écrit τοῖς περιπάτοις. On peut conserver la leçon de M en donnant à τόπος le sens de *lieu commun*, terme de rhétorique.

26 c.

Polybe et la Nouvelle Académie.

1 τοὺς ἐν 'Ακαδημείᾳ λόγους. Cette attaque de Polybe contre la Nouvelle Académie a fait penser à Scala (p. 125) qu'il avait écrit ce passage sous l'impression de la fameuse visite de Carnéade à Rome en 155, et de ses paradoxes sur la justice (Cic. *Rep.* III. 8-12 ; *Fin.* 18.59 ; Plut. *Cato mai.* 22-23 ; Quint. XII. 1.35 ; Lact. *Inst. div.* V. 14). — Mais il est à noter que Polybe parle d'Athènes et fait allusion, non à la morale, mais à la logique de cette école, qui était alors dirigée par Carnéade et Clitomaque (Sext. Emp. *Pyrrh.* I. 220 ; Philodem. *Ind. Acad.* col. 29.38-30.1). A-t-il réellement visé ces derniers ou seulement quelques-uns de leurs disciples (τινες) ?

Il raille le fondement même de leur critique de la connaissance : l'ἀπορία qui consistait à démontrer qu'il n'y a pas de différence entre les représentations cataleptiques (c'est-à-dire pourvues d'une évidence interne qui les impose comme vérités objectives) et les représentations non cataleptiques, dépourvues de cette évidence ; ils concluaient qu'il est impossible de rien connaître, de rien percevoir, de rien saisir par l'esprit, qu'il n'y a aucun critère de la vérité (leur critique est exposée par Cicéron, *Acad. pr.* II. 26.84-28.90, et Sextus Empiricus, *Adv. Math.* VII. 401-411).

2 Καὶ γὰρ ἐκείνων τινὲς. Polybe reproduit les termes techniques de l'école : τὰ προφανῶς κατάληπτα εἶναι δοκοῦντα et τὰ ἀκατάληπτα, ce sont les deux sortes de représentations que nous venons de définir (cf. Cic. *Acad. post.* I. 11-26 ; *Acad. pr.* II. 6.16 ; Plut. *Stoic. rep.* 1056 f) ; les πιθανότητες désignent les raisonnements probables qui peuvent déterminer le jugement (Sext. Emp. *Adv. Math.* VII. 166).

Cette double série terminologique se réfère visiblement aux divisions de Carnéade dans sa critique de la perception. D'après Cicéron (*Acad. pr.* II. 31.99), qui tire son exposé du livre de Clitomaque sur l'ἐποχή, Carnéade classait les représentations en deux catégories : d'une part, celles qui pourraient donner lieu à une aperception de la réalité et celles qui ne le pourraient pas ; d'autre part, les perceptions qui autorisent une opinion probable et celles qui n'ont aucun caractère de probabilité. Toutes les discussions reposaient sur ces deux principes de la méthode. Toutefois Carnéade et Clitomaque semblent être allés moins loin dans le scepticisme que certains de leurs disciples. Carnéade niait l'existence de représentations offrant une appréhension du réel ; toutes étaient pour lui ἀκατάληπτα ; mais il admettait que beaucoup justifiaient une opinion probable (Cic. *ibid.* 48.148 ; Euseb. *Praep. ev.* XIV. 7.12 ; Sext. Emp. *Pyrrh.* I. 227). Clitomaque se plaignait qu'on accusât l'Académie de nier les sensations, et dans la question de l'ἐποχή il professait un probabilisme pragmatique, qui tenait pour valables les sensations déterminant l'action et celles qui n'étaient contredites par rien (Cic. *ibid.* II. 32-103). Mais Philon et Métrodore étaient beaucoup plus radicaux (Cic. *ibid.* II. 6-16, 24.78).

L'argument principal des sceptiques était que rien ne permet de distinguer une représentation vraie d'une représentation fausse. Les sensations d'un ivrogne, d'un fou, d'un malade sont aussi évidentes pour eux que celles d'un homme normal. Le rêve apporte un argument solide : ses images donnent l'illusion de la réalité. Polybe retourne plaisamment l'objection contre ses auteurs : on se demande en les écoutant si, lorsqu'ils discutent de ces questions à l'Académie, ils ne débitent pas leurs discours dans leur lit en rêvant tout éveillés. La correction de Naber (*Mnem.* N.S. 16. 1888, p. 100 ; 25. 1897, p. 58) οὐχ ὕπαρ ἀλλ' ὄναρ au texte inintelligible de M οὐχ ὑπὲρ ἄλλων ἄρ' est très probable. L'expression intervertit d'une façon amusante les termes de la locution courante qui se présente habituellement sous la forme οὐκ ὄναρ ἀλλ' ὕπαρ (Hom. *Od.* XIX. 547, XX. 90).

Plus difficile à comprendre est l'allusion qui précède : on se demande s'il n'est pas possible de sentir à Athènes l'odeur des œufs cuits à Éphèse. Peut-être s'agit-il d'une sorte de sorite : il est impossible de fixer la limite entre de près et de loin, donc l'endroit où l'on cessera de percevoir une odeur. Chez Cicéron (*Acad. pr.* II. 15.48-16.49) on trouve l'argument du sorite lié au problème de la véracité des songes ; il pourrait être transposé ainsi dans le cas présent : si un dieu pendant le sommeil nous envoie une perception lointaine, pourquoi n'en enverrait-il pas une probable ? une très vraisemblable ? une réelle ? — La mention d'Éphèse a sûrement une raison. Philodème (*Ind. Acad.*, col. 28 = *FGrH* 244 F 53) signale parmi les élèves de Carnéade un certain Boéthos, qui avait pendant quelque temps suivi les leçons d'Euboulos d'Éphèse ; cet Euboulos, lui-même académicien, mourut en 168/7 (*FGrH* 244 F 47) ; il pourrait être l'inventeur de l'argument. Mais on peut penser aussi à d'autres disciples de Carnéade, par exemple à Métrodore, qui était de Stratonicée en Lydie. Ces indices sont faibles et ne fournissent que des hypothèses.

Toutefois il résulte de ces explications que le passage de Polybe ne vise pas les chefs de l'école, Carnéade ou Clitomaque, mais seulement certains disciples excessifs qui poussaient jusqu'à l'absurde la dialectique sceptique. S'il a pu connaître Carnéade à Rome en 155 (cf. Pol. XXXIII. 2), il a pu aussi être en relations avec Clitomaque, qui était l'ami du poète Lucilius et de L. Censorinus, l'un des consuls de 149, qui mandèrent Polybe au siège de Carthage (Pol. XXXVI. 11 ; Cic. *Acad. pr.* II. 32.102).

3 διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς παραδοξολογίας. Polybe ne condamne pas en bloc toute la doctrine de la Nouvelle Académie, mais seulement les paradoxes. Il trouve même qu'il y a dans cette philosophie des doutes justifiés (τὰ καλῶς ἀπορούμενα). Il est difficile de dire à quels éléments il pense ; mais on peut admettre qu'il approuvait certaines critiques des Sceptiques contre la superstition (cf. Cic. *Div.* II. 41.87 ; *N.D.* III. 38.91), ou d'autres dirigées contre la mantique, attaquée aussi par Panétius (cf. Cic. *Div.* II. 23.51 ; 42.88 ; *Acad. pr.* II. 33.107). En outre il nous apporte un témoignage précieux pour l'histoire de l'école. Elle traversait une période de discrédit parce que ses jeunes adeptes délaissaient les problèmes moraux et politiques pour s'attacher à une vaine dialectique. Cette fâcheuse réputation avait déjà précédé Carnéade à Rome en 155, si l'on en juge par la raillerie que lui lançait le préteur Albinus (Cic. *Acad. pr.* II. 45.137) ; mais Carnéade s'en défendait, et ce n'est pas lui qu'on peut accuser d'avoir négligé les questions de morale et de politique. Au reste sa probité et sa rigueur intellectuelles n'étaient pas contestables (voir l'apologie de V. Brochard, *Les Sceptiques grecs*, p. 163-185), et ses nombreux disciples, dont nous ne connaissons plus que les noms (V. Brochard, *ibid.*, p. 188-189 ; A. Goedeckemeyer, *Die Geschichte des griechischen Skeptizismus*, Leipzig, 1905, p. 90-129), ont pu exagérer sa pensée et sa méthode.

26 d.

FGrH 566 T 19 (p. 588).

1 τοῖς τούτου ζηλωταῖς. Polybe entre ici dans le vif de sa polémique : à travers Timée il attaque ses admirateurs contemporains. Geffcken (*Phil. Untersuch.* XIII. 1892, p. 177-180) et Laqueur (*RE*, VI A. 1203, v. *Timaios 3)* ont tenté d'en dresser une liste. On y trouve Lycophron, Callimaque, Apollonius de Rhodes, Ératosthène, et, à Rome, L. Calpurnius Piso (Varr. *R.R.* II. 1.9), Coelius Antipater (Plin. *H.N.* XXXI. 21) et Caton, qui ne pouvait guère se passer de Timée dans ses *Origines*. On doit ajouter Agatharchidès, qui le tenait pour une autorité dans la géographie de l'Occident (*Rubr. m.* 64 = *GGM.* I, p. 156) et le Pseudo-Scymnos (v. 412). On a vu dans l'*Introduction* (p. xxxi s.) pour quelles raisons on peut penser que Polybe vise ici les savants d'Alexandrie.

Il classe ces admirateurs en deux catégories. 1° La plupart, les plus superficiels, se laissent éblouir par les apparences : les paradoxes et les polémiques de Timée leur plaisent ; il fait parade de sa véracité, et cette prétention leur en impose. C'est une attitude déraisonnable due à des motifs irréfléchis : aussi avons-nous maintenu ici la leçon ἀλόγως de M contre la correction de Lucht τοῖς λόγοις, et en dépit de l'hiatus qu'elle entraîne, parce qu'elle est conforme à la pensée de l'auteur. 2° Les autres, plus sérieux, se font ses soutiens (προσκέκληται, « citer un témoin favorable ») par raison, parce qu'ils ont trouvé chez lui des démonstrations qui les ont persuadés.

Comme il est naturel, les paradoxes, les polémiques et les longues démonstrations s'étalaient surtout dans l'histoire des origines (τὰς ἀποικίας καὶ κτίσεις καὶ συγγενείας), où les traditions étaient incertaines et divergentes. La question de l'origine des Sicanes en était un exemple caractéristique. D'après Diodore (V. 6.1 = F 38) Timée soutenait qu'ils étaient autochtones. Il se rangeait ainsi à la tradition la moins courante, déjà rejetée par Thucydide (VI. 2.2) ; il polémiquait contre Philistos, qui les faisait venir d'Ibérie, et il se lançait dans une longue démonstration que Diodore juge inutile de rapporter (cf. *FGrH* 556 F 45 et *Komm.*, p. 510). Sa minutie (ἀκριβολογία) et son acrimonie (πικρία) se donnaient libre cours ; il taxait Philistos d'ignorance. Tous ces défauts se manifestaient dans la question des origines de Locres que Polybe a prise comme exemple.

5 δυσέριδες γίνονται. Les admirateurs de Timée se fâchent lorsqu'on leur démontre les défauts de leur idole. Il est évident que Polybe fait allusion ici à une discussion passionnée qu'il a eue avec quelques-uns d'entre eux. On pourrait supposer qu'il veut parler de Caton. Bien qu'on n'ait pas la preuve formelle que ce dernier ait utilisé systématiquement Timée (voir à ce sujet, Geffcken, *Phil. Untersuch.* XIII, 1892, p. 179, n. 3), il est vraisemblable que les *Origines*, rapportant la colonisation ancienne de l'Italie, se sont souvent appuyées sur ses immenses recherches qui

n'avaient pas d'égales. Mais il est bien difficile de voir Caton, homme à l'éloquence rude (Cic. *Brut.* 17.68), dans ceux qui étudiaient les harangues de Timée.

Nous trouvons ici un témoignage précieux sur l'existence d'un courant littéraire qu'on pourrait appeler l'école de Timée. Les historiens de l'époque hellénistique se rattachaient à un modèle canonique dont ils s'efforçaient d'imiter la manière, parfois même dans ce qu'elle avait de moins recommandable ; Agatharchidès était un ζηλωτής de Thucycide (Phot. *Bibl.* 213.6). Ces admirateurs étaient fort susceptibles, car Denys d'Halicarnasse nous dit (*Thuc.* 34) que ceux de Thucycide étaient de fort mauvaise humeur contre ceux qui reprenaient quelques défauts chez leur historien favori.

27 a.

1 τὸ πραγματικὸν αὐτῷ μέρος. Cette expression se rencontre souvent chez Denys d'Halicarnasse (*Pomp.* 2.13 ; *Thuc.* 1, 5, 9, 21, 34), où elle signifie le fond d'un ouvrage par opposition à la forme. Chez Polybe elle a un sens très voisin : il s'agit de l'élément narratif, proprement historique, ce qui repose sur la documentation, à l'exclusion de l'ornement, et de la fiction qui ont par exemple inspiré les discours.

3 τὴν ἐμπειρικὴν ... δύναμιν καὶ τὴν ἐπὶ τῆς πολυπραγμοσύνης ἕξιν. Nous entendons par la première expression « l'esprit scientifique », par rapprochement avec ἡγεμονικὴ δύναμις (X. 22.4) « le génie militaire » et βασιλικὴ δύναμις (IV. 77.3) « les qualités qui font un vrai roi ». La seconde expression désigne l'usage qu'on fait des qualités naturelles : l'ἕξις est le comportement habituel, la méthode, ainsi X. 47.7 « l'habitude de lire », XII. 25 h.3 « la méthode livresque » (cf. XII. 28.5).

27

1 κατὰ τὸν 'Ηράκλειτον. La vue est plus véridique que l'ouïe. Lucien (*Hist. conscr.* 29) attribue cette pensée à Hérodote, et l'on pourrait penser que Polybe s'est trompé. Mais Polybe ne mentionne jamais Hérodote, et d'autre part la doctrine d'Héraclite peut contenir des éléments utiles aux historiens (Scala, p. 89). Il est donc probable qu'Hérodote a repris un mot d'Héraclite : ainsi s'explique la double attribution. La distinction entre ὄψις et ἀκοή est l'un des principes fondamentaux de la méthodologie d'Hérodote (Hdt. II. 99, 148, 150 ; cf. J. L. Myres, *Herodotus Father of History*, Oxford, 1953, p. 9 s.). Selon Polybe les yeux sont plus précis que les oreilles, c'est-à-dire l'information directe est supérieure à l'information de seconde main. Strabon (II. 5.11) se souvient peut-être de ce passage pour réhabiliter le mérite de l'ἀκοή, qui est d'être plus étendue : le géographe comme le général, ne peut aller partout et doit s'en rapporter aux informations des autres.

3 ἥψατο. Dans les mss. il manque un verbe opposé à ἀπεστράφη. Reiske propose ἀνθήψατο. Comme ἀνθάπτεσθαι est étranger au vocabulaire de Polybe, nous avons préféré ἥψατο, qui est fréquent chez lui (voir Mauersberger, *Polybios-Lexikon*, v. ἅπτομαι).

4 βιβλιοθήκην που γειτνιῶσαν. Au temps de Timée, à Athènes, Aristote et Théophraste possédaient des collections de livres (Ath. I. 3 a) ; mais il est fort douteux que Timée se soit adressé à eux. D'après Aulu-Gelle (VII. 17), Séleucus Nicanor avait renvoyé à Athènes les livres enlevés par Xerxès au temps de la seconde guerre médique. Mais les bibliothèques d'Athènes pouvaient-elles fournir beaucoup de matériaux à Timée qui écrivait l'histoire de la Sicile ? Polybe ne s'est pas posé cette question, et il s'est représenté l'Athènes de Timée à l'image de celle de son temps. Si Timée avait dépensé beaucoup d'argent pour se procurer des documents (cf. Pol. XII. 28 a.3), c'est qu'Athènes ne pouvait pas lui en fournir beaucoup.

6 Ἔφορός φησιν (= *FGrH* 70 F 110). Selon Éphore l'idéal serait que l'historien eût été présent à tous les événements. En vertu de ce principe, il s'est efforcé d'utiliser surtout des auteurs directement informés, comme Hérodote, Thucydide, Ctésias (sur les sources d'Éphore voir E. Schwartz, *RE*. VI. 13-14, v. *Ephoros; FGrH* 70, *Komm.*, p. 31). Pour raconter les guerres de Messénie il avait consulté le poète Tyrtée qui avait pris part à la seconde (Strab. VI. 3.3).

8 ὁ δὲ Θεόπομπος (= *FGrH* 115 F 342). Le meilleur guerrier est celui qui s'est battu le plus souvent, le plus habile orateur celui qui a pris part à plus de débats. Cette sentence viendrait plutôt d'un discours que d'une préface de Théopompe (Jacoby, *Komm.*, p. 397). Comme Éphore, ce dernier a voulu être le témoin d'un grand nombre d'événements et il est entré en relation avec les plus grands personnages, généraux, orateurs et philosophes (Dion. Hal. *Pomp.* 6.3 = *FGrH* 115 T 20 a). Le rapprochement du passage de Denys avec cette partie du livre XII de Polybe montre l'influence de Théopompe sur sa conception de l'historien idéal : 1. Théopompe avait fait des dépenses considérables pour assembler sa documentation (μεγίστας δαπάνας ; cf. Pol. 27.6, 28 a.3) ; 2. il n'avait pas considéré l'histoire comme une occupation accessoire (πάρεργον ; cf. Pol. 28.4 : παρέργως) ; 3. il s'était efforcé d'être αὐτόπτης (cf. Pol. 28 a.4).

10 τὸ τοῦ Ὀδυσσέως πρόσωπον. Ulysse devient dans la pensée de Polybe le modèle de l'ἀνὴρ πραγματικός, l'homme d'expérience, formé par la guerre et les voyages, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu (Sur cette expression voir Strachan-Davidson, *Selections from Polybius*, p. 1-5). Les trois citations d'Homère sont tirées de *Od.* I. 1, 3-4, VIII. 183. Polybe (IX. 16.1) voit aussi dans Ulysse le type du bon chef de guerre (ἡγεμονικώτατον ἄνδρα). Il cite assez souvent Homère : quatorze fois dans son *Histoire*, dont cinq fois dans le livre XII (21.3, 25 i.1, 26.3 et 5, 27.10).

28

Polybe se fait une haute idée de l'histoire et du métier d'historien. Le ton se fait plus solennel. La comparaison avec le roi idéal formé par la philosophie, selon Platon (*Resp.* V. 473 d) rend un son grave. L'historien se sépare radicalement de la conception oratoire du genre, qui était celle de Théopompe (cf. Quint. X. 1.74), et de la conception livresque, qui était celle de Timée. Il souhaite que les hommes d'État se consacrent à l'histoire, mais non d'une manière secondaire. Il faut voir ici une critique contre des hommes qui se sont mis à l'histoire, soit par désœuvrement, comme Caton à la fin de sa vie (Plut. *Cato mai.* 24.12), soit par dilettantisme, comme A. Postumius Albinus (Pol. XXXIX. 1.4). Lorsqu'il écrit ces lignes, l'histoire est devenue l'occupation de sa vie, mais sans qu'il ait cessé de jouer un rôle politique, soit comme conseiller des Romains, soit comme médiateur entre eux et ses compatrotes après la guerre de Corinthe (K. Ziegler, *RE.* XXI. 1453-1458). On saisit encore ici la confidence voilée qu'il a toujours lui-même, au cours de son activité politique, accumulé des notes pour écrire l'histoire de son temps, ce qui est confirmé par l'étude d'épisodes comme la fuite de Démétrius, en 162 (Pol. XXXI. 11-15), qui ont été insérés plus tard dans son *Histoire* d'après une relation écrite sur le moment (M. Gelzer, *Sitzungsber. der Heidelberg. Akad. der Wiss.* phil. hist. Kl. 1956. 3, p. 7). Les termes de la phrase (παρέργως, ἀναγκαιοτάτων, κατὰ τὸν βίον) rappellent Théopompe (Dion. Hal. *Pomp.* 6.3).

4 ἀπερισπάστως παράσχωνται : Casaubon et Reiske ont condamné cette leçon des mss. (Schweighäuser, VII, p. 136-137), et les éditeurs ont proposé diverses corrections : Hultsch ἀπερίσπαστον χρείαν παράσχωνται ; Büttner-Wobst ἀπερίσπαστοι γενόμενοι πᾶσαν φιλοτιμίαν παράσχωνται. Boissevain demande un participe à la place de παράσχωνται. Bekker et L. Dindorf conservent sagement la leçon des mss. qui convient bien au mouvement général de la phrase, παράσχωνται dépendant de ὅταν. D'habitude Polybe emploie παρέχεσθαι avec un complément comme χρείαν ou πίστιν (Pol. I. 16.8, II. 58.7, III. 117.4). Mais un emploi absolu n'est pas impossible avec le sens de *se dévouer à une œuvre.*

6 τὴν ἐνεργητικήν : l'expérience ; αὐτοπάθειαν : cf. Pol. III. 108.2, XII. 25 h.4, 25 i.7, 28 a.6 ; τὴν τοῦ συγγραφέως προστασίαν : cf. Pol. XII. 8.6 (προστάτης ἱστορίας).

8 κατὰ γὰρ τὸ προοίμιον τῆς ἕκτης βίβλου (= *FGrH* 566 F 7). Chaque livre de Timée était précédé d'une préface, de caractère oratoire, traitant un thème historiographique : au livre six, la supériorité de l'histoire sur l'éloquence épidictique. Il est possible que le récit historique ait commencé à ce livre, les cinq premiers ayant formé une introduction géographique, comme l'a supposé Jacoby (*FGrH* 566, *Komm.*, p. 543). Éphore avait déjà traité le parallèle, qui était sans doute un lieu commun de l'école isocratique.

Polybe a beaucoup d'estime pour Éphore ; il le considère comme le seul qui ait écrit avant lui une histoire universelle (V. 33.2) et prend sa défense contre les critiques de Timée (XII. 4 a.3, 28.1). Il loue ici son récit (φράσις), l'art de la composition (χειρισμός), l'invention des pensées (ἐπίνοια τῶν λημμάτων), ses digressions (παρεκβάσεις), ses jugements personnels (ἀφ' αὑτοῦ γνωμολογίαι) et ses commentaires (ἐπιμετρῶν λόγος).

Pour juger le récit d'Éphore Polybe est d'un avis différent de Duris (Photius, *Bibl.* 176, p. 121 a, éd. Bekker) qui le trouve sans agrément ἐν τῷ φράσαι. Mais la simplicité qui déplaisait à Duris, historien tragique, pouvait recevoir l'approbation de Polybe (cf. F. Wehrli, *Eumusia. Festgabe für E. Howald*, p. 63-64). Le sens de φράσαι est très discuté (E. Schwartz, *RE.* V. 1855 ; *FGrH* 76 F 1, *Komm.*, p. 117). Nous entendons « l'art du récit » (de même Walbank, *Gnomon*, 29. 1957, p. 417) et c'est aussi le sens de φράσις chez Polybe.

L'ἐπίνοια τῶν λημμάτων est l'invention des idées. Λῆμμα désigne la pensée par opposition au style λέξις (Ps. Longin, *Subl.* 10.1, 11.3, 15.10, 40.4).

L'ἐπιμετρῶν λόγος (cf. Pol. VII. 7.7, XV. 34.1) est un commentaire personnel de l'historien consistant en un blâme ou un éloge d'un personnage ou d'un État. Diodore lui en a emprunté quelques-uns en le prenant comme source de l'histoire grecque dans ses livres XI. à XVI. (E. Schwartz, *RE.* VI. 7-8 ; V. 679-681) : ainsi le jugement sur Agésilas et les Lacédémoniens, sur les Thébains et Épaminondas, sur Dion (Diod. XV. 33, 39, XVI. 9).

10 πρῶτον μὲν τὸ καταψεύσασθαι τοῦ συγγραφέως. Cette leçon a paru suspecte aux éditeurs. Hultsch soupçonne une lacune ou un remaniement de l'épitomateur. Büttner-Wobst propose de comprendre la tournure comme un infinitif absolu. — Mais on y verra plutôt un infinitif en apposition à πρᾶγμα, comme l'a montré Hewlett, *AJPh.* 11. 1890, p. 277, qui relève deux exemples exactement semblables à celui-ci (qui lui a échappé) : Pol. VI. 1.12, XVIII. 33.2 (tous les deux avec l'expression πρᾶγμα ποιῶν).

12 πρὸς τῷ κατεψεῦσθαι ἐκείνου. La critique des historiens antérieurs ou contemporains est le thème obligé des préfaces historiques. Ni Thucydide (d'une manière anonyme) ni Duris *(loc. cit.)* ni Théopompe (Phot. *Bibl.* 176, p. 120, éd. Bekker) n'y ont manqué. Le passage est de lecture incertaine : nous avons préféré l'aoriste κατέγνω parce qu'il répond mieux que le parfait au verbe ὑπέλαβε pour exprimer la simultanéité des deux actions, fortement soulignée par ἅμα ... καί.

28 a.

On trouve ici, comme XII. 12, un échantillon malicieusement arrangé du style de Timée avec ses procédés oratoires : énumération des parties, balancement de la période par τηλικαύτην ... ἡλίκην. Le parallèle entre l'histoire et l'éloquence apparaît chez

nombre d'historiens grecs. Éphore l'avait traité ; Timée prétendait faire encore mieux. Théopompe (Phot. *Bibl.* 176, p. 120, éd. Bekker = *FGrH* 115 F 25) y mettait sa note personnelle, en affectant quelque dédain pour les orateurs, qui, comme Isocrate et Théodecte de Phasélis, devaient composer des discours et tenir école pour vivre, et en rappelant qu'il avait lui aussi écrit des discours épidictiques. Comme Timée, il faisait état de sa peine et de sa dépense (Dion. Hal. *Pomp.* 6.2-3 = *FGrH* 115 F 26).

1 τόπων καὶ διαθέσεων. Wunderer, *Phil.* 66. 1907, p. 474, traduit τόποι par « landschaftliche Bilder » et διαθέσεις par « Situationsbilder ». Les premiers sont de simples paysages, les seconds des peintures à sujets mythologiques ou idylliques. Διάθεσις signifie « sujet de tableau » (Ath. V. 210 b). Héron d'Alexandrie (*Autom.* 20) appelle διαθέσεις les moyens mécaniques prévus pour accompagner la représentation, par exemple une machine à produire le tonnerre. Mais ici il s'agit de panneaux de bois peint (πίνακες : ainsi *IG.* XI. 2. 158, l. 67-68) ou de rideaux d'étoffe brodée (Suidas, v. Νάννιον), figurant des scènes ou des paysages (Ath. XII. 536 a. ; Poll. IV. 124-126 ; Vitr. V. 6.8-9) ; les vers 190 à 204 de l'*Ion* d'Euripide supposent l'existence de pareils décors sur le théâtre (A. W. Pickard-Cambridge, *Athenian Dramatic Festivals*, Oxford, 1953, p. 123 s.).

3 τὰ παρὰ Τυρίων ὑπομνήματα. Timée saisissait l'occasion pour souligner l'originalité de son ouvrage qui étudiait les peuples mal connus de l'Occident. Παρὰ Τυρίων est une lecture que Boissevain affirme certaine (« mihi certum »). Heyse lisait παρ' ἀστυρίων qui n'existe pas ; Hultsch proposait παρ' 'Ασσυρίων et Büttner-Wobst παρὰ Κυρνίων (on se demande quels ὑπομνήματα auraient pu venir des Corses, tout à fait sauvages au temps de Timée) ; παρ' ἀστυτρίδων de Wunderer (*Blätter für bayer. Gymnasialschulwesen*, 37. 1901, p. 476) est une conjecture fantaisiste. Il n'y a pas de raison pour douter avec Jacoby (*FGrH* 566 F 7 ; *Komm.*, p. 549) que les Τυρίων ὑπομνήματα fussent une chronique phénicienne : un ouvrage de ce genre est mentionné par les *Mirabiles auscultationes*, 134, et Servius (*ad Aen.* I. 343), et le fragment 82 raconte l'histoire de Didon d'après une source phénicienne (cf. Brown, *Timaeus*, p. 35).

Il reste peu de chose de l'ethnographie des Celtes, des Ligures et des Ibères par Timée : seulement quelques citations brèves (F 62-75) et quelques passages de Diodore (V. 2-23).

4 'Ηδέως δέ τις ἂν ἔροιτο. Il semble bien que l'on est arrivé à la conclusion du livre XII. Le style devient plus soigné, plus oratoire : les interrogations se pressent (§§ 4, 5, 8) ; une période est balancée par τηλικαύτην ... ἡλίκην (§ 6).

A travers des remarques générales Polybe définit sa propre originalité et sa propre méthode.

1° Il fait allusion à ses voyages à travers les Ligures et les Celtes. Il est curieux qu'il ne parle pas des Ibères. Il donne

III. 59.7 l'itinéraire complet de ses voyages, toutefois sans dire qu'ils ont été coûteux. Voyageant avec Scipion ou envoyé en mission par lui (Plin. *H.N.* V. 9) il a été défrayé de toutes ses dépenses.

2° De sa participation aux sièges, aux batailles ou aux combats sur mer, il faut retenir sa présence aux opérations de Q. Marcius Philippus en Perrhébie et au siège d'Héracléion en 169 (Pol. XXVIII. 13), son rôle au siège de Carthage (XXXVIII. 19). Il est vraisemblable qu'il a pris part à la bataille de Magnésie et à la campagne de Cn. Manlius Vulso contre les Galates (cf. Th. Mommsen, *Römische Forschungen*, II, p. 538). On ne voit pas qu'il ait assisté à un combat naval, à moins qu'on ne décore de ce nom les pitoyables opérations de Philopoemen contre la flotte de Nabis, en 192 (Liv. 35.26), auxquelles il a pu prendre part aux côtés de son maître.

3° Trois mots résument les différents degrés d'expérience directe, qu'il exige de l'historien : αὐτόπτης, αὐτοπάθεια, αὐτουργία (§ 5-6). Ce sont les bases d'information sur lesquelles repose son ouvrage ; il se déclare lui-même (III. 4.13) αὐτόπτης, συνεργός et χειριστής de la plupart des événements qu'il raconte. C'est évidemment une position exceptionnelle dans l'Antiquité. Ni Thucydide, exilé après la prise d'Amphipolis (424), ni Xénophon ni Philistos (*FGrH* 556), le collaborateur et l'historien de Denys le Tyran, ne peuvent rivaliser avec lui sur ce point. Seul Hiéronymos de Cardia (*FGrH* 154), l'historien des Diadoques, peut lui être comparé. Plutarque (*De glor. Athen.* 345 ef) mentionne comme exemples d'historiens qui n'ont rien vu de ce qu'ils racontent Clitodème, Diyllos, Philochore et Phylarque, et les compare à des acteurs jouant les actions des autres.

6 ἐπὶ πασῶν τῶν συντάξεων. Il faut comprendre « à l'intérieur de tous les livres d'histoire », comme au § 5 l'expression correspondante ἐπ' αὐτῶν τῶν ἔργων signifie « au sein de l'action elle-même » (cf. F. Krebs, *Die Präpositionen bei Polybius*, p. 76-84). C'est à tort que Waltz traduit « dans n'importe quel genre littéraire » ; σύνταξις s'applique spécialement aux ouvrages historiques (Pol. I. 3.2, III. 1.1, IV. 2.1, VIII. 2.5).

8 Καίτοι γε περὶ τοῦτο τὸ μέρος. La fin de ce chapitre offre l'intérêt particulier de révéler la méthode de Polybe dans l'enquête orale, ce qu'il appelle XII. 4 c.3 τὸ περὶ τὰς ἀνακρίσεις μέρος (cf. VIII.17.8, XII.27.3). Elle ne consiste pas d'après lui à recueillir seulement les renseignements d'un informateur ; elle exige encore une collaboration entre ce dernier et l'enquêteur, et même, affirme-t-il, l'enquêteur a plus d'importance que l'informateur.

L'expression ἡ τῶν παρεπομένων τοῖς πράγμασιν ὑπόμνησις (§ 9) fait difficulté. Faut-il comprendre παρεπομένων comme un masculin ou comme un neutre ? Waltz préfère le masculin et traduit : « La plus petite indication donnée par un témoin oculaire conduit l'historien jusqu'au cœur des événements ». Si τῶν

παρεπομένων τοῖς πράγμασιν était un masculin, il ne signifierait pas seulement « témoin oculaire », mais « les hommes qui s'attachent aux affaires publiques », c'est-à-dire, d'après le contexte, l'historien lui-même, et la pensée deviendrait absurde, car il s'agit d'expliquer comment la personnalité de l'enquêteur est aussi importante que celle de l'informateur. Il faudrait au moins représenter ce dernier par τὸν ἐξηγούμενον ; c'est l'interprétation de Dübner (éd. Didot) : « Namque eorum qui negotiis interfuerunt ipsa suggestio per singula facta narrantem ducit », et cette interprétation est correcte, si l'on se reporte au § 8, où τῶν ἐξηγουμένων désigne les informateurs. Toutefois *suggestio*, l'influence de l'enquêteur, ne convient pas à ὑπόμνησις, qui ne signifie pas non plus « indication », mais « souvenir, rappel », et chez Polybe, est toujours suivi d'un génitif neutre (cf. I. 1.2, III. 31.6). Enfin οἱ παρεπόμενοι τοῖς πράγμασιν pour désigner les gens qui ont l'expérience des affaires publiques, est une expression étrange, qui ne se rencontre nulle part chez Polybe : il n'emploie παρέπεσθαι qu'au sens concret de « suivre » (III. 82.8, XXXI. 13.6) ou au sens abstrait d'« accompagner », en parlant d'événements concomitants. En revanche l'expression τὰ παρεπόμενα τοῖς πράγμασιν figure sans équivoque un peu plus haut (XII. 25 a.5 ; cf. II. 56.10, X. 24.8, XVI. 6.7). Pour ces raisons il faut comprendre ici que dans une enquête historique, le souvenir des modalités qui accompagnent ordinairement les affaires politiques, celui des formes qu'elles revêtent habituellement (connaissance que possède l'homme d'État), permet de diriger un interrogatoire et d'obtenir d'un informateur (τὸν ἐξηγούμενον) des précisions (ἐφ' ἕκαστα) sur la façon dont les événements se sont déroulés.

L'enquêteur a donc un travail d'intelligence (συνεῖναι) et de direction (χειραγωγεῖ) ; il lui faut comprendre le détail des événements qu'on lui raconte en les confrontant avec ses connaissances dans les questions militaires. Mais il doit aussi établir la vérité en considérant les παρεπόμενα, les circonstances concomitantes à partir desquelles les faits se reconstruisent dans un système cohérent, et, s'il manque de compétence, il ne sait pas poser les questions convenables ni contrôler les réponses, ni même, s'il est présent, comprendre le déroulement des événements. C'est ainsi que Polybe a procédé lui-même en critiquant (XII. 17-22), assez maladroitement, le récit de la bataille d'Issos chez Callisthène, relevant les erreurs techniques et les incohérences, mais avec plus de bonheur dans la critique de la bataille des Thermopyles et de la bataille de Pydna.

L'extrait est incomplet. Il manque un δέ correspondant à ὁ μὲν ἄπειρος. Mais la fin du livre ne devait pas être loin, car l'auteur a rempli le programme qu'il annonçait 7.8 : la critique de Timée et les devoirs de l'historien.

TABLE DES MATIÈRES